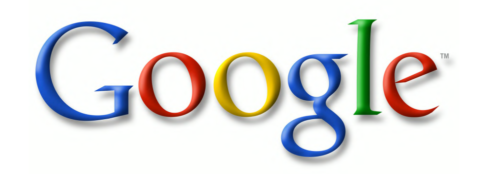





600010702G

Purch.ᵈ 1826.

HISTOIRE NATURELLE

DES

RACES HUMAINES

DU NORD-EST DE L'EUROPE, DE L'ASIE BORÉALE ET ORIENTALE, ET DE L'AFRIQUE AUSTRALE.



HISTOIRE NATURELLE

DES

RACES HUMAINES

DU NORD-EST DE L'EUROPE, DE L'ASIE BORÉALE ET ORIENTALE, ET DE L'AFRIQUE AUSTRALE.



DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15,
DERRIÈRE L'ODÉON.

HISTOIRE NATURELLE

DES

RACES HUMAINES

DU NORD-EST DE L'EUROPE, DE L'ASIE BORÉALE ET ORIENTALE, ET DE L'AFRIQUE AUSTRALE,

D'APRÈS DES RECHERCHES SPÉCIALES D'ANTIQUITÉS, DE PHYSIOLOGIE, D'ANATOMIE ET DE ZOOLOGIE,

APPLIQUÉE

A LA RECHERCHE DES ORIGINES DES ANCIENS PEUPLES, A LA SCIENCE ÉTYMOLOGIQUE, A LA CRITIQUE DE L'HISTOIRE, ETC.

SUIVIE D'UN MÉMOIRE

LU, EN 1823, A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT;

PAR A. DESMOULINS,

AUTEUR DE L'ANATOMIE DES SYSTÈMES NERVEUX,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

Res, non verba.

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON-MARVIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DU JARDINET, N° 13,

QUARTIER DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

1826.


BIBLIOTHECA·BODLEIANA·

A TOI

QUE DIEU M'A DONNÉE

POUR M'AIMER TOUJOURS ÉGALEMENT,

OBSCUR OU SORTI DE L'OBSCURITÉ,

HEUREUX OU MALHEUREUX,

ACCUEILLI OU REPOUSSÉ PAR LES HOMMES,

QUI M'EUSSES ENCORE AIMÉ DISGRACIÉ MÊME DE LA NATURE,

MARIE-VÉRONIQUE CARUETTE,

MA MÈRE;

UNE DÉDICACE

TROP SOUVENT MENDIE OU RECONNAÎT LES FAVEURS DU POUVOIR OU DE QUELQUE GRAND, FÛT-IL MÊME MÉPRISABLE ET MÉPRISÉ;

QUE CELLE-CI

CONSACRE LES DROITS

DE TA BEAUTÉ SI GRACIEUSE,

DE TES VERTUS SI ACTIVES ET SI MODESTES,

A MON AMOUR ET A MON OBÉISSANCE,

A. DESMOULINS.

A. M. LE BARON G. CUVIER,

Commandeur de la Légion-d'Honneur, et de l'Ordre de la Couronne de Wurtemberg, Conseiller ordinaire au Conseil-d'État, et au Conseil royal de l'Instruction publique, l'un des quarante de l'Académie française, Secrétaire perpétuel de celle des Sciences, des Académies et des Sociétés royales des Sciences de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Stockolm, de Turin, de Gœttingue, de Copenhague, de Munich, de la Société géologique de Londres, de la Société asiatique de Calcutta, etc., etc.

Socordiam eorum irridere lubet qui præsenti potentiâ credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam.

TACIT. ANNAL., lib. IV.

MONSIEUR LE BARON,

Je ne suis pas de la moindre société téraire ou savante, et vous êtes de utes les académies du monde; je ne is rien dans le gouvernement, et vous

y êtes puissant; ma famille paie des contributions à l'état, et l'état vous fait de nombreux et riches traitements ; je travaille moi-même mes ouvrages et vous passez pour ne mettre aux vôtres que des préfaces (1) et votre nom ; j'ai à peine trente ans, et votre âge est double du mien ; comment est-il donc arrivé que nous nous soyons rencontrés; qu'en nous rencontrant nous nous soyons heurtés; pourquoi faut-il que j'aie quelque chose à vous dire, et que peut-il y avoir de commun entre vous et moi ?

Ce ne sera pas une des moindres singularités de ma vie que d'avoir fini par trouver un ennemi dans un homme dont j'admirai le génie quand je ne connus que sa renommée, dont je n'ai cessé d'admirer l'immense talent depuis que je connais sa personne. Et comme on est porté à estimer ce qu'on admire, en vous voyant briller de plusieurs illustrations, je crus que vous

(1) Le discours sur les révolutions de la surface du globe sert de préface aux Oss. fossil., 7 vol. in-4°.

ne prendriez pas ombrage des succès d'un jeune homme qui sortait de l'obscurité par une route que vous sembliez avoir abandonnée. J'y marchai donc avec cette indépendance d'esprit qui, à vingt ans, m'avait fait faire ma première découverte physiologique. Vous applaudîtes à mes premiers essais. Sur votre invitation j'entrepris un travail que l'Institut a couronné. Depuis lors la froideur remplaça les témoignages d'intérêt. Néanmoins je pus continuer d'étudier dans le muséum d'anatomie aussi librement que tous ces étrangers, accueillis par vous avec tant de grâce, qu'ils y furent toujours plus nombreux que les nationaux. Le complément, encore en manuscrit, de mon travail couronné fut présenté à l'Institut. Il n'en fut extrait que quelques propositions fondamentales qui, me dites-vous, n'empêcheraient pas un rapport écrit que vous me promîtes. Nommé successivement rapporteur de tous mes autres mémoires, vous faites, deux années après, un rapport général sur la suite imprimée d'un ou-

vrage, alors fameux, auquel vous avez voulu donner une importance bien appréciée depuis. Alors, alléguant comme publicité de mon travail, l'extrait que vous m'aviez dit n'avoir pas ce caractère, vous n'en parlez qu'incidemment. Depuis j'adressai au concours de 1824 trois mémoires qui contiennent mes plus importantes découvertes. Vous n'en avez pas dit un mot dans l'*analyse annuelle* où vous faites cependant preuve de tant de complaisance.

Pendant la durée de ce silence vous vous faites suppléer comme anatomiste et comme naturaliste, dans deux chaires et dans la rédaction d'un grand ouvrage. Et chacun de vos choix, tombés sans doute sur des personnes du plus grand mérite sous tout autre rapport que celui de leur délégation, semble à la face de la science une double protestation, et que vous ne connaissez personne plus capable de vous suppléer, et que vous êtes de ces hommes à qui l'on succède mais qu'on ne remplace pas. Ces faits, vous l'allez voir, ne sont pas des personna-

lités; car leurs conséquences importent à la science et à la patrie.

Depuis 1817, vous n'avez fait de Cours ni au Jardin du Roi, ni au Collége de France. Enfin dans l'hiver de 1824 à 1825 vous vous faites suppléer à la chaire d'Anatomie comparée, au Jardin du Roi! Et ce vaste amphithéâtre dans lequel deux mille auditeurs se pressaient pour vous entendre, devient une solitude où cinq à six élèves s'ennuient même bientôt de venir protester contre votre absence. La désertion est si flagrante, que sous prétexte de la saison la plus tiède qu'on eût vue, on transfère le local des leçons dans une salle qui peut à peine contenir quinze personnes, et où votre Cours s'éteint incognito.

Aurait-on voulu par-là faire tomber en France l'étude de l'Anatomie comparée? Dédaigneriez-vous les fonctions de l'enseignement, à cause de vos charges dans l'État? Vos services seraient-ils indispensables à la France? Mais alors quittez des fonctions que,

soit dédain, soit insuffisance, vous ne remplissez pas.

Si c'est parce que vous êtes trop opulent, que vous ne professez pas, retirez-vous encore pour ne pas déconsidérer une carrière honorable et si utile au pays. L'éducation, et surtout la haute instruction, ont plus de pouvoir sur les mœurs que les lois, et plus d'un exemple a commencé de prouver l'influence de cette éducation sur les lois elles-mêmes. Laissez donc à ce sacerdoce de l'intelligence humaine, toute la dignité qui lui appartient; cessez de le compromettre en le paralysant!

Depuis dix ans, à cinq années d'exercice seulement par chacune de vos chaires, quatre professeurs auraient pu s'honorer eux et leur pays. Des élèves se seraient formés, qui déjà pourraient devenir des maîtres. Qui sait les conséquences possibles des découvertes dans une science à peine explorée?

Le ministre de l'instruction publique et le conseil de l'Université, dont vous êtes membre, toléreraient-ils une si longue inac-

tion dans un autre professeur? D'autres Cours sont, il est vrai, suspendus : mais c'est par ordre supérieur, et malgré les professeurs eux-mêmes. Auriez-vous une pareille excuse à donner?

Si dans la manière dont vous avez disposé de vos suppléances, il n'y a pas pour moi une injustice dont je puisse me plaindre, puisqu'il existait un homme (1) plus que moi digne de votre choix, au moins n'y dois-je pas voir un acte de bienveillance et surtout de *protection*. Ajouterai-je que vous vous êtes attribué la distinction de l'Urus d'avec l'Aurochs? (*Oss. Fossil.* 2e éd. t. IV, p. 114 et s.) Vous aviez confondu l'Urus (*Thur* des Slaves) avec le Buffle, jusqu'à ce que je vous eusse communiqué, devant tel témoin que, s'il le faut, je nommerai, les preuves de leur différence. Ayant fait peut-être assez de découvertes en ce gen-

(1) Je me trompe, M. de Blainville avait déjà été destitué de votre suppléance et il a subi aussi l'interdit qui m'atteint à mon tour.

re, que je puis dire avoir créé, je vous laisserais l'honneur de celle-ci, si ce n'était une preuve de plus du silence calculé que vous n'avez cessé de garder sur mes travaux. Et ce silence même, je ne m'en souviendrais pas ici, vu l'innocuité de ses effets, s'il ne prouvait à son tour les dispositions qui précédèrent l'éclat récent de votre défaveur.

Une disgrâce de trois années ne m'empêcha pas de m'imposer plus que de la justice à votre égard dans mon Anatomie. Mais la complaisance pour une grande réputation et pour l'opinion publique qui la soutient, a des bornes dans les cœurs qu'anime le sentiment de la justice et de la liberté. Voulant marquer l'origine et les progrès de la science, je dus en caractériser les œuvres. Je ne parlai que des vôtres et de celles de Bichat. Une place à côté de lui était pourtant assez belle. Elle vous fut donnée par ma condescendance pour l'opinion. Car elle n'appartenait qu'à un inventeur. Mais à la vérité je n'en connaissais pas. Quoi qu'il en soit je vous la donnai.

Lorsqu'enfin je pus louer avec vérité des travaux qui portent votre nom, bien que les résultats seuls en soient élaborés, et que le fonds n'en soit qu'un long Muséum anatomique imprimé et gravé, j'en parlai (*préface de mon Anatomie, p.* 17) avec un luxe d'éloges qui sembla satisfaisant au plus grand de nos géomètres.

Mais vous ne fûtes pas satisfait.

Je fais un voyage de deux mois; mon livre paraît durant mon absence. J'arrive; je vous revois dans votre cabinet. Oubliant les égards auxquels on est tenu dans sa propre maison, vous me chassez de votre présence et de l'établissement dont vous n'êtes que l'administrateur. Trois lettres (1) au

---

(1) Je ne citerai que la fin de votre réponse à la première lettre où je vous exprimais l'espoir que vous ne persisteriez pas dans la défense que vous m'aviez intimée.

« Croyez, au reste, disiez-vous, que ce qui s'est passé n'influera en rien sur les sentiments de votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« B. G. CUVIER. »

La suite a prouvé combien cette protestation était sincère

sujet de cette insulte, et que je pourrais reproduire ici, prouvent ma déférence pour votre âge et votre position dans le monde. Alors instruit sans doute de ce qui s'est passé, et apparemment pour vous plaire, un de vos collègues, qui ne vous montra pas toujours le même empressement, m'attaque brutalement en public, dans le sein de l'Académie des sciences, par des invectives et des calomnies. Et lorsque, après sa troisième attaque, je dus lui répondre autrement que par du mépris, oubliant votre devoir de secrétaire, vous refusez de lire ma lettre, à moins que l'Académie ne vous l'ordonne!.... Vous l'avez lue cependant!.... Il vous souvient de son effet sur l'auditoire. Il vous souvient aussi des nobles paroles de M. le baron Ch. Dupin contre la lâcheté et l'indécence d'attaquer dans une assemblée, l'homme qui n'a pas le droit d'y parler pour se défendre.

Enfin, arrive l'élection pour remplacer M. le comte de Lacepède, et le lendemain

le *Courrier Français* publie la lettre que voici :

Paris, 16 novembre.

Je dois au public qui veut bien accueillir favorablement mon *Anatomie des Systèmes nerveux*, un mot d'explication sur mon exclusion de la longue présentation faite hier à l'Académie royale des Sciences, pour la place vacante dans la Section d'Anatomie et de Zoologie, par la mort de M. de Lacepède.

On appréciera les motifs de mon exclusion par les faits suivants :

Dans trois séances presque consécutives, j'ai été insulté et calomnié devant l'Académie des Sciences et devant le public qui y assiste, par M. Geoffroy Saint-Hilaire. Je ne citerai ici que sa dernière calomnie : Le lundi 31 octobre dernier, dans une admonition aux jeunes gens, placée au milieu d'un Mémoire anatomique, M. Geoffroy Saint-Hilaire m'a accusé d'odieuse ingratitude envers M. Duméril.

Eh bien ! à la séance suivante, lundi 7 novembre, malgré la vive opposition de MM. Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier, l'Académie a entendu ma déclaration, et celle de M. Duméril, qu'il n'a jamais existé *aucune relation entre lui et moi.*

Or, la présentation a été faite par MM. Geoffroy, Duméril et Latreille (1).

Ce n'est pas tout, on connaît l'influence de M. le baron Cuvier dans l'Académie des Sciences.

Or, M. Cuvier qui, le lundi 7 novembre, refusait de lire ma lettre, à moins que l'Académie ne le lui ordonnât, m'avait déjà défendu l'étude et même l'entrée dans le Muséum d'Anatomie dont il a la garde, sous prétexte *qu'il est accablé d'injures* dans mon ouvrage. La manière dont il est parlé de lui page 17 de la Préface, prouve ou que M. Cuvier n'est pas sincère, ou que sa vanité est bien exigeante.

Comme l'acte arbitraire inventé contre moi par M. le baron, est une infraction aux droits du public, dans un établissement formé et entretenu aux frais du public, je déclare que si cet acte n'est pas rapporté, j'adresserai ma réclamation aux Chambres, à la prochaine Session.

L'on conçoit maintenant comment j'ai été exclu d'une présentation faite sous l'influence de MM. Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier.

J'ai l'honneur, etc.

---

(1) M. Latreille est aide-naturaliste, et M. Duméril est professeur suppléant au Jardin du Roi, dont M. Cuvier est directeur.

Depuis cinq mois, et le calomniateur, et vous qui ne vouliez pas que le calomniateur fût confondu, vous passiez condamnation par votre silence. Le premier janvier 1826, je publie un Mémoire qui prouve que l'Hippopotame du Sénégal diffère davantage de celui du cap que celui-ci ne diffère du fossile. Une note exprime mon regret de n'avoir pas éclairci les détails du sujet par des figures dessinées exprès. « Malheureusement, dis-je, un obstacle d'un genre nouveau dans l'histoire des sciences m'en a empêché. M. Cuvier, maître apparemment de la police du Muséum d'Anatomie, m'en a interdit l'entrée. » (*Journal de Physiol., t. 5, p.* 366.) Pourquoi donc cette expression si modérée d'une accusation sortie naguère avec quelque violence peut-être dans un journal lu par la France et par toute l'Europe non asservie, provoque-t-elle une dénégation réfutée d'avance par trois mois d'un silence de conviction? Le résultat même de ce travail vous aurait-il plus contrarié que la note presqu'innocente qui le termine?

Cette dénégation si tardive n'eût pas convaincu tout le monde, mais vous prenez soin vous-même de la démentir par la lettre ci-jointe, en réponse à celle que voici :

15 mars 1826.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DU JARDIN DU ROI,

Il y aura deux mois le 28 du courant que j'ai remis moi-même à votre administration, une lettre où je demandais le sens de la réponse administrative faite le 25 décembre précédent à ma réclamation contre la défense que vous m'avez intimée de paraître au cabinet d'anatomie.

M. Cordier, signataire de cette réponse, m'avait, devant témoins, expliqué le 25 janvier dernier que l'administration n'entendait pas m'accorder l'ouverture des armoires et la communication des objets; que cela ne dépendait que de vous. Il refusa de me donner acte de cette interprétation, me dit d'en faire la demande administrativement, et qu'il y serait répondu de même.

Cette nouvelle demande fait l'objet de la lettre que vous avez dû recevoir le 29 janvier au matin.

'otre silence sur cette lettre m'étonne d'autant plus, I. le Baron, que dans l'intervalle à la précédente, il 'était passé quelque chose entre nous.

Le jour que M. Magendie présenta à l'Académie, e dernier numéro du Journal de physiologie, vous ui remîtes, pour insérer au numéro suivant, la léclaration que voici :

« J'ai l'honneur de vous déclarer, Monsieur et cher conère, que la note que vous avez laissé imprimer à la page 365 : votre *Journal Physiologique*, est entièrement fausse.

» Agréez, je vous prie, etc.

» Baron CUVIER. »

Or, une demi-heure après lui avoir remis cette ote, vous êtes convenu avec moi, M. le Baron, ue *celle que vous déclariez fausse était vraie;* ous avez reconnu, dans la bibliothèque de l'Instut, que *vous m'aviez défendu chez vous, de paître au cabinet d'Anatomie*, et que vous m'aviez *vété cette défense* à l'Institut.

Malgré cette contradiction, je dus croire à votre ncérité. J'ai donc attendu jusqu'aujourd'hui que Directeur actuel du jardin du roi voulût bien e transmettre l'explication administrative prosé par son prédécesseur M. Cordier.

Pensant, par six semaines de patience depuis

ma dernière lettre, avoir témoigné assez de déférence et voulant savoir à quoi m'en tenir sur un interdit d'études et de travaux, qui dure depuis six mois;

J'ai l'honneur de vous prévenir, que si d'aujourd'hui en huit jours, je n'ai point à ma lettre du 28 janvier dernier, une réponse administrative, telle que je crois devoir l'espérer, le sentiment de sa force, de son indépendance et de sa dignité blessée, fera parler comme il convient à son caractère celui qui n'en est pas moins, avec toute la considération qui vous est due,

Monsieur le Baron,

Votre très-humble, etc.

Pour cette fois, quoique du ton d'un homme qui aurait été ministre, la réponse fut prompte. Elle vint le lendemain. La voici :

ADMINISTRATION DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE.

Au Jardin du Roi, 16 mars 1816.

L'assemblée administrative des professeurs n'a pas cru devoir répondre, monsieur, à votre se-

conde lettre, parceque la réponse qu'elle avait faite à la première lui a paru parfaitement claire.

Puisque vous m'interpellez personnellement, je ne puis que m'en référer moi-même à cette première réponse.

Il est impossible que vous ignoriez la différence qu'il y a entre l'admission aux galeries et la *participation* aux travaux des professeurs. Cependant c'est sur la confusion de ces deux idées que repose tout ce que vous écrivez depuis quelque temps contre un homme qui, d'après l'*obligeance* qu'il vous a montrée pendant plusieurs années, n'aurait pas dû s'attendre à ces tracasseries.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Le baron G. CUVIER.

Ainsi donc, M. le Baron, vous prétendez que l'admission aux galeries est tout ce que peut prétendre quiconque n'a pas la grâce de *participer* à vos travaux (1)! Depuis quand, dans les bibliothèques nationales, un

(1) Il est bon de dire que dans ces armoires qui me sont fermées, j'ai déposé une cinquantaine de préparations relatives aux plus importantes de mes découvertes anatomiques.

conservateur a-t-il cru satisfaire aux devoirs de sa place, un gouvernement aux exigences de la raison publique, en n'accordant que la vue des livres rangés sur leurs tablettes, sans les communiquer, sans permettre de les ouvrir? Est-ce participer aux travaux d'un conservateur de bibliothèque que de lire les livres confiés à sa garde? Les œuvres de la nature sont aussi des livres, Monsieur, et des livres du domaine public, à moins qu'il ne vous ait pris fantaisie de vous croire l'auteur de la nature elle-même. Vous qualifiez de participation à vos travaux, la communication et le maniement des objets dont j'ai joui durant cinq ans.... Une *participation* de travail est une communauté! Ah, M. le Baron! vous ne m'aviez jamais calomnié! Qu'y a-t-il de commun entre mes travaux et les vôtres? J'en appelle à tous ceux qui les connaissent!

Comme les réglements administratifs du Muséum d'histoire naturelle me sont inconnus, j'attendrai la décision du ministre de l'intérieur, et, si elle ne faisait pas justice,

celle des chambres, pour savoir si vous avez pris pour de l'*obligeance* les obligations de votre place. Quand même ce serait là de l'obligeance, comment en l'interrompant ne vous êtes-vous pas souvenu, au moins en votre qualité de *Vice-Grand-Maître* des facultés de théologie protestante du royaume, que la cause des théologiens catholiques n'en resta pas moins perdue quand ils eurent défendu aux laïques de lire la Bible et l'Evangile (1).

(1) Voyez le tableau de cette lutte et de cette défaite des théologiens, développé dans deux charmans romans de Walter-Scott, *le Monastère*, et *l'Abbé*.

Si le sujet était moins sérieux et l'adversaire moins grave, ne pourrait-on pas voir une certaine ressemblance entre l'attitude que vous prenez vis-à-vis de moi et celle que se donnait vis-à-vis des poètes de son temps,

Cet écrivain fameux par cent libelles,
Qui se plaçait comme un épouvantail
Au haut du Pinde entre les neuf pucelles.

Ce n'est, il est vrai, ni de Pinde, ni de pucelles, M. le Baron, qu'il s'agit entre nous : c'est tout uniment du Muséum d'Anatomie où je ne connais de pucelage que celui d'une certaine Vénus, duquel vous fîtes la très-pudique histoire. S'il y

Mais l'oppression que vous avez exercée sur moi, fût-elle légale, n'en serait pas moins absurde et antisociale en principe. Ce n'est pas là un acte d'oppression ordinaire, dont les suites, fût-il même répété sur tous les habitants, n'intéressent qu'un pays : c'est un acte dont les conséquences possibles,

---

eût été exposé il y a un siècle, un grand poète ne se fût pas écrié avec tant d'enthousiasme :

> Heureux cent fois qui trouve un pucelage !
>
> La Puc., ch. II.

En me fermant le cabinet d'anatomie où vous ne faites rien, ne jouez-vous pas le rôle du poète épouvantail, et ne pourrait-on pas appliquer à l'un ce que Piron disait de l'autre :

> Que fait le bouc en un si beau bercail ?
> S'y plairait-il, ou croirait-il y plaire ?
> Non, c'est l'eunuque au milieu du sérail,
> Il n'y fait rien et nuit à qui *peut* faire.
>
> Piron. Epig. Œuv. compl., t. 8, p. 370. Paris 1776.

Car encore une fois excepté les applications de vos observations sur les ossements fossiles à la Zoologie, malgré l'opinion contraire d'un bon public qui ne s'y connaît guère, je ne crois pas qu'une seule découverte vous appartienne en anatomie. Vous n'avez peut-être pas fait davantage pour cette science que le Dragon du jardin des Hespérides pour la Botanique.

dans une autre occasion, peuvent compromettre l'intérêt du monde entier. Quiconque aura déplu au pouvoir, se verra donc prohiber, souvent même à cause de l'usage qu'il en aura su faire, et les œuvres des hommes de génie qui surprirent à la nature ses secrets, et les œuvres de la nature elle-même! Si l'hypocrisie qui refuse, si l'ignorance qui ne se soucie pas d'être convaincue, si la jalousie qui craint d'être éclipsée, peuvent infliger aux sciences les mêmes épurations qui nous valent tant de grands hommes dans le gouvernement et l'administration, que deviendra cette marche progressive de l'esprit humain par laquelle le pouvoir de l'homme sur la nature et sur lui-même, s'est si immensément accru depuis 25 ans? Demandez-le au premier Anglais venu! Quelle serait aujourd'hui la puissance relative de la Grande-Bretagne, si quelque épurateur des sciences et de la politique eût fermé à l'immortel Watt la carrière de travaux où ce grand homme sut ouvrir, à lui-même la source de la

gloire, à son pays celle de la prospérité, au monde entier celle de tant de bienfaits?

Ce n'est pas moi bien évidemment que regarde ni la supposition ni la comparaison. Mais, si l'acte que je dénonce au bon sens encore plus qu'à la justice du gouvernement, n'est pas réprimé, cette supposition ne peut manquer de se réaliser sur d'autres, dans un temps où les sciences et les savants ne seraient plus en faveur. Car alors, à cause même du poids de votre considération, il fera autorité pour tous les cas possibles. Et, vous le savez, pour beaucoup de gens le droit vient de l'autorité.

Sans doute, M. le Baron, vous reculerez devant de telles conséquences d'une action aussi irréfléchie que tout ce que vous avez fait contre moi publiquement à l'Institut. Vous finirez par écouter plus la justice que la vanité. Car, à l'exemple d'une partie du public, je m'efforce de croire que vous n'aimez les sciences que pour elles-mêmes. En attendant, je vous adresse dans cet ouvrage, une preuve de mon zèle personnel pour la zoologie, dont

je vous regarde très-sérieusement comme le patriarche. Vous applaudirez, j'espère, à l'emploi des loisirs de mon état, durant l'interdit de travaux et d'études qu'il vous a plu de me faire subir depuis six mois. Membre de la commission de révision des lois, vous apprécierez peut-être l'éclaircissement rassurant que j'ai donné (p. 175) sur l'un des cas réels et si fréquents, mais jusqu'ici bien justement suspect, de la célèbre fiction légale « que l'enfant né dans le mariage a pour père le mari. »

Si, dans le premier livre de mon Anatomie, j'ai pu réussir à fonder l'étude de l'ostéologie comparée sur ses véritables bases, et si, par là, j'ai rendu quelques services à la science, la protection que vous lui conservez encore, après un amour autrefois plus actif, me permettra sans doute d'appliquer au reste du squelette des animaux à vertèbres, les principes que j'ai le premier extraits, et appliqués à l'étude de la face, du crâne et de la colonne vertébrale. Je ne vous parle pas de l'utilité

qu'il y a peut-être à ce qu'un pareil travail soit fait par un médecin et un physiologiste expérimentateur, plutôt que par un homme qui ne serait ni l'un ni l'autre. La discussion en serait déplacée vis-à-vis d'un homme d'un esprit aussi délié, d'un jugement aussi subtil que vous.

J'ai raconté des faits, M. le Baron, c'est le seul moyen de prouver quelque chose; ou il faut se taire. L'évidence et le nombre des preuves doivent être proportionnés à l'importance de l'adversaire. Voilà pourquoi je n'ai pas été plus court. Mes longueurs sont autant de témoignages de ma considération. Aussi me tairai-je sur certaines gens que l'on ne punirait pas si l'on parlait d'eux (1). On ne s'en venge qu'en suivant

(1) Au risque d'en sauver un de l'oubli par le ridicule, mais aussi pour édifier les philosophes et glorifier l'auteur, je vais extraire d'un ouvrage intitulé : *Philosophie anatomique, t.* 2, *p.* 304, Paris, 1822, la quintescence d'une doctrine fameuse sur l'unité de composition organique.

Un enfant était né avec le cerveau incomplet. Il n'avait pas d'anus; le rectum se terminait à la vessie par un étranglement interceptant le trajet ultérieur du *meconium*, matière bien connue de toutes les jeunes dames qui ont été mères.

le conseil du Dante à Alfiéri, dans l'admirable sonnet où celui-ci, après avoir évoqué le peintre de l'enfer, lui demande comment il doit traiter ses ennemis :

Ch io diedi
Nome in tal guisa a gente tanto bassa
Da non pur calpestarsi co miei piedi.
Se in me fidi, il tuo sguardo a che si abbassa ?

Mais ce que les jeunes dames ne savent pas, c'est le nom d'un pareil enfant ; il s'appèle *Podencéphale !*

Dans le paragraphe intitulé : *Des Substances contenues dans les intestins, p.* 219 *et suiv.*, voici comme on décrit cette matière : « C'était dans le cœcum et le commencement du colon de la matière fécale disposée par petits grains, et rendue liquide par un mucus abondant..... La couleur de ce brouet était verdâtre..... Enfin, c'était dans la grande poche terminale, de plus grosses boulettes stercorales..... Ici, continue l'auteur, UN ÉVÉNEMENT INATTENDU FRAPPE NOS REGARDS..... Ce qui remplissait le surplus de cette poche, était du mucus ! » Mais, Monsieur, vous deviez vous y attendre, le *meconium* n'est que du mucus et de la bile.

Voici maintenant la conséquence de cet événement.

Ayant cherché si ce qui manquait au cerveau ne serait pas suppléé par un excès dans la colonne vertébrale (*p.* 305.) « A mon grand étonnement, poursuit l'auteur, je trouvai, au contraire, la colonne épinière et la substance pulpeuse sans la moindre modification.

» Pour la première fois que ma loi du balancement des organes était en défaut, devais-je y renoncer ?

Va, tuona, vinci; e se fra pie ti vedi
Costor, senza mirar sovra essi passa (1).

ALFIÉRI, *Op. Tutt.*, *Soneto*, LIII, *tom.* 7, ediz. di Kehl, 1789.

Mais vous, Monsieur, j'ai dû vous répon-

» Or, voici ce qui vint rétablir dans mon esprit ma loi du système des compensations. *J'avais moins au cerveau*, *mais j'avais trop dans le colon*. Ce trop plein du dernier, n'était-ce point ce qui manquait aux bourses dénuées du premier? Je n'en vis point l'impossibilité, plusieurs voies de communication et de circulation existant entre l'intestin et le cerveau. Ce fut assez pour que je ne condamnasse pas ma loi. »

Ce trop plein du colon, c'est de la m...., car du *meconium* n'est pas autre chose.

La m.... est donc *la même chose que le cerveau.*

Mais l'auteur avait déjà découvert en Égypte, que la m.... était *la pensée oxigénée.*

Or, la pensée est l'œuvre du cerveau.

Ce n'est point là une contradiction. Bien au contraire, c'est une véritable œuvre de surérogation, prouvant au moins qu'il n'en est pas de la m.... comme de ce membre d'une assemblée représentative, lequel prétendait ne rien représenter. Car, ici, la m.... représente à la fois et l'agent et l'action les plus nobles de l'organisation.

Ce n'est donc là qu'un développement, qu'une progression d'idées qui peuvent n'être pas justes, mais sont au moins fort originales. Sans sa qualité d'académicien, l'auteur, n'eût-il jamais *rien eu de trop dans le colon*, serait suspect à coup-sûr d'avoir *quelque chose de moins au cerveau.*

(1) *Moi qui qualifiai si bien une race si basse que mes pieds*

dre, car vous appartenez à l'histoire. N'eussiez-vous jamais rien écrit, vous n'en seriez pas moins devenu immortel en parlant une seule fois à la tribune nationale, en faveur de la loi fameuse (1) qui couronnait si di-

---

n'y pouvaient atteindre; si tu m'en crois, n'abaisse pas tant ton regard : va, tonne, sois vainqueur, et si tu les vois sous tes pieds, passe dessus sans les regarder.

(1) Celle du *double vote électoral* dont la jeunesse des écoles et du commerce de Paris se souvient d'avoir eu les prémices dans les premiers jours de juin 1820.

Voici comment M. le baron Méchin vous en félicitait le lendemain, en répondant au discours unique que vous prononçâtes dans cette discussion.

« Que M. le commissaire du Roi me permette d'emprunter ses propres expressions et de lui dire : Ce que j'ai vu hier, ce qu'hier j'ai entendu confirme l'opinion où j'étais que, dans cette attaque si vive, l'intérêt personnel est tout, l'intérêt public rien.

» Ce que M. le commissaire du Roi a vu, c'est un spectacle bien étrange sans doute, des hommes forcés de prononcer dans une cause où ils sont à la fois les juges et le corps du délit, et les trois cinquièmes des mandataires de la nation appelés à condamner leurs électeurs pour le fait de leur élection, à se condamner eux-mêmes comme indignes.

» Ce que j'ai vu, c'est un spectacle non moins étrange et non moins déplorable : un homme que de grandès connaissances recommandent à une grande estime, placé en face de ses propres opinions, cherchant à y échapper par des subtilités que

gnement celle du 5 février 1817, votre plus bel ouvrage politique! Vous succombiez sous le faix de votre gloire, si l'un des membres de l'assemblée dont les acclamations saluaient votre triomphe, n'en eût appelé à la modération de ses collègues par ces paroles à jamais empreintes sur votre nom : RESPECTEZ LE SUPPLICE DE M. CUVIER.....!

J'ai fini de vous répondre.

Paris, ce 15 avril 1826.

A. DESMOULINS.

---

réprouvent son caractère et ses talents; usant, abusant de l'esprit et de la flexibilité de l'argumentation, pour tâcher de démontrer l'inflexibilité de ses principes, au moment où il se combat lui-même. . . . .

. . . .

. . . . . . J'ai été confondu surtout quand il nous assura que la loi nouvelle venait fortifier et corriger celle du 5 février 1817 » .....

L'événement a prouvé qu'en vous la sincérité de l'homme, et la prévoyance du politique sont également admirables.

Et moi aussi, je n'ai pas moins, que les défenseurs de la loi du 5 février, à me louer de votre bonne foi.



Corrections indispensables avant la lecture.

Page 9, ligne 4. Kha de Zars; *lisez :* de Khazars.
—— 35, —— 9. Kama; *lisez :* Kouma.
—— 45, —— 22 et 23. Que c'est chez les Pruss qu'Adalbert, évêque des Bohêmes, fut martyrisé; qu'ils se nourrissent, etc.; *lisez :* C'est chez les Pruss, etc... Ils se nourrissent de chair de cheval, etc.
—— 50, —— 6. *Supprimez :* les plus reculés vers l'Orient.
—— 64, *note.* Et le Manitch; *lisez :* et le Terek.
—— 74, —— 15. Lac de la Lop; *lisez :* lac de Lop.
—— 80, —— Fraechn; *lisez :* Fraëhn.
—— 84, —— 4. Nous pouvons suivre; *lisez :* nous pouvons même suivre.
—— 85, —— 18. Kha-Kan; *lisez:* Khakan: Kha-Toune; *lisez:* Khatoune.
—— 86, —— 16. Kaot-Chang; *lisez :* Kao-Tchang.
—— 87, —— 12. 1500 familles; enfin; *lisez :* 1500 familles. Enfin.
—— *ib.*, —— 15. Sur l'Iaxartes. Ces peuples; *lisez :* sur l'Iaxartes, ces peuples.
—— 90, *note.* Kaot-Che, *lisez :* Kao-Tche.
—— 104, —— 9. Paul Jornandès Warnefrid; *lisez :* Paul Diacre, ou Warnefrid.
—— 105, —— 17. Frisch-Haff, *lisez :* Curisch-Haff.
—— 106, —— 7. Que ces peuples, alors maîtres de la Pologne et de la Prusse, contrées où le nom des Sarmates disparaît, aux yeux de l'histoire, étaient, etc.; *lisez :* que ce peuple, alors maître de la Pologne, etc., était.
—— 144, —— 23. Des sujts; *lisez :* des sujets.
—— 152, —— 2. Fuiront les uns par le nord, les autres par le sud, emmenant leurs haras et leurs troupeaux de la mer Caspienne, *lisez :* emmenant leurs troupeaux et leurs haras, fuiront, les unes par le nord, les autres par le sud de la mer Caspienne.
—— *ib.*, —— 9. De Kharism; *lisez :* du Kharism.
—— 157, —— 18. Par le dernier chapitre; *lisez :* par l'avant-dernier chapitre.
—— 186, —— 17. Le dernier; *lisez :* l'avant-dernier.
—— 188, —— 21 et 22. A marche pédestre; *lisez :* à marche bipède.

Page 189, ligne 1. Mobile et apposable; *lisez:* mobile et opposable.
—— 193, —— 10. Jusqu'aux étroites; *lisez*: jusqu'aux plus étroites.
—— 225, —— 8. Des formules; *lisez* : de formules.
—— 227, —— 6. A ceux qui; *lisez* : aux peuples qui.
—— 228, —— 2 et 3. Cette uniformité et cette fixité; *lisez* : l'uniformité et la fixité.
—— 240, —— 18. Car ils peuplent; *lisez:* car elles peuplent.
—— 241, —— 20. Aleontes; *lisez* : Aléoutes.
—— 242, —— 8. § II. Race; *lisez* : 2° souche.
—— 260, —— 22. Par la proportion; *lisez* : vu la proportion.
—— *ib.*, —— 24. Il y ait lieu de croire; *lisez* : il y ait peut-être lieu de croire.
—— 265, —— 3. Thutkis; *lisez* : Tchutkis.
—— 271, —— 26. Pour la première fois on va voir; *lisez* : On va voir. les autres Eskimaux ayant inventé, etc.
—— 304, —— 25.. Dour l'Afrique; *lisez* : pour l'Afrique.
—— 307, —— 8. Plus de ces plus parfaits; *lisez* : davantage de ces plus parfaits.
—— 318, lig. dern. Tellement divers entr'eux et; *lisez* : tellement divers et.
—— 333, lig. dern. de la note. Chrysochlone; *lisez* : chrysochlore.
—— 336, —— 21 et 22. Chacune d'elle; *lisez* : chacune d'elles.
—— 349, —— 5. Est une nation; *lisez* : sont une nation.
—— 354, lig. prem. *nouv. ann.*; *lisez* : *ann. des voyages et de la géographie.*
—— 356, —— 18. L'empreinte fut; *lisez* : l'empreinte en fut.
—— *ib.* —— 23. Entreprises militaires dépendit, *lisez* : entreprises dépendit.
—— 362, —— 12. De l'histoire, Auguste; *lisez* : de l'histoire Auguste.

HISTOIRE NATURELLE

DES

RACES HUMAINES

DU NORD-EST DE L'EUROPE, DE L'ASIE BORÉALE ET ORIENTALE, ET DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

EXPOSITION ET DIVISION DU SUJET.

Des hommes à peau jaune tirant sur le bistre, à cheveux laineux très-courts et séparés en petits flocons, habitaient, il y a trois cents ans, l'extrémité australe de l'Afrique. Les accroissements de la colonie du cap ont refoulé ces peuples de plus en plus dans l'intérieur; et aujourd'hui on les a retrouvés, en pénétrant vers le tropique jusqu'au 22e degré de latitude.

D'autres hommes à peau également jaune habitent aussi, de temps immémorial, l'Asie à l'est du Gange et des monts de Belur. Ils s'étendent sur toute la côte nord-est de l'Asie, sur le rivage

opposé de l'Amérique jusqu'au 50e parallèle, et sur les îles Aléoutes jetées en avant du détroit de Bering. Mais ces peuples ont des cheveux soyeux, rectilignes, roides, très-fournis et plus longs que chez les autres hommes; leur nez est petit, écrasé à la racine, leurs narines sont épatées, leurs yeux fendus obliquement en haut et en dehors et les sourcils dirigés dans le même sens, etc. Ces caractères d'organisation restent fixes et constants chez les Chinois des Philippines et des Moluques, chez les Birmans et les Siamois, et chez les Tchutkis asiatiques ou américains, ainsi que chez les Samoièdes, c'est-à-dire sous les climats les plus extrêmes.

Entre ces Africains jaunes et ces Asiatiques jaunes ont existé, de tout temps, du sud au nord:

1°. Les Éthiopiens noirs, aux cheveux laineux, indigènes depuis le tropique austral jusqu'au Sénégal, au Niger et au Bahr-el-Azrech, et bien connus d'Hérodote qui les appela Éthiopiens occidentaux, par opposition à ceux d'orient à cheveux lisses;

2°. Les peuples Abyssins indigènes des vallées où coulent l'Abawi et le Tacazze. Ce sont les Éthiopiens orientaux d'Hérodote, à cheveux lisses (1), à peau presque noire, à nez aquilin, etc.;

(1) Hérodot., *lib.* 7, *cap.* 70. « Les Éthiopiens orientaux ont les cheveux droits, ceux de Libye les ont plus crépus que

3°. D'autres peuples à peau moins foncée que les Abyssins, au nez droit, aux yeux si longuement et si gracieusement fendus, et qui semblent originaires des pentes de l'Atlas;

4°. Sur le continent asiatique, les peuples Arabes proprement dits;

5°. Ces belles races occupant à perpétuité les pentes du Caucase et de ses embranchements dans l'Asie-Mineure et la Perse;

6°. Enfin, entre ces hommes Caucasiques et les

---

les autres hommes. » Or, c'est bien aux peuples habitant sur le Nil supérieur, qu'il donne le nom d'Éthiopiens orientaux, car, dans le chap. 69, marchant de l'est à l'ouest, il a décrit les troupes des Arabes, puis les Éthiopiens vêtus de peaux de léopard et de lion, et il ajoute : « Les Éthiopiens d'au-dessus de l'Égypte, et les Arabes étaient sous le commandement d'Arsames. »

HÉRODOT., *lib.* 3, *cap.* 114, parle à la vérité d'Éthiopiens asiatiques constituant avec les Paricaniens la dix-septième Satrapie. Mais Larcher a bien prouvé (*not.* 114, *ibid.*) que ces Éthiopiens asiatiques étaient une colonie égyptienne établie en Colchide, dont Hérodote parle lui-même, *lib.* 11, *cap.* 104, et il paraît qu'au quatrième siècle leur teint étranger subsistait encore, et ne s'était pas fondu dans celui des indigènes; car Ammien Marcellin les dit noirâtres de couleur, ATRATI.

Pausanias (ATTIC., *lib.* 1, *cap.* 33) dit positivement que les Éthiopiens-Orientaux habitaient Méroë et la plaine éthiopique.

hommes jaunes au nord-est, ont erré, de tout temps, des nomades au teint blanc, de haute taille, les uns à cheveux châtains, ou noirs, les autres à cheveux blonds, et connus des anciens Grecs sous le nom de Scythes. Quelques-uns de ces peuples, les Chorasmiens et les Sogdaïtes, conservent encore les noms, les mœurs, et les pays qu'ils avaient au temps d'Hérodote.

L'existence simultanée des Asiatiques jaunes et sous l'équateur, et sous le pôle, et sous tous les climats intermédiaires, sans altération de la couleur de leur peau, de la nature de leurs cheveux, etc., semblait réfuter d'avance l'hypothèse que ces caractères pourraient avoir varié par l'action de climats moins extrêmes. Malgré ces faits, l'on vient de supposer récemment encore que les Hottentots et les Boschismans descendent d'émigrés mongols, soit purs, soit croisés avec des peuples de l'Afrique. Selon les auteurs de ce système, un examen rapide des rapports historiques, des restes d'antiquité et des lois et des cérémonies religieuses, prouverait que les races mongoles, à une période très-éloignée, pénétrèrent en Europe et dans le sud de l'Asie; qu'ainsi, rien n'empêche de penser qu'ils peuvent avoir, par leur présence, modifié quelques-unes des races du centre de l'Afrique.

Cette question est purement historique, et tout-à-fait distincte de la question physique de l'organisation; mais, pour éviter une pétition de principe, sa solution doit néanmoins précéder la discussion de l'autre. Car, la démonstration de toutes les différences possibles d'organisation ne serait peut-être pas concluante pour tout le monde, si l'on pouvait objecter que ces différences dérivent des effets du temps dans un nouveau climat et sur un autre continent. Il convient donc de prouver d'abord que les émigrations supposées sont imaginaires, et que les peuples connus des anciens ont conservé les mêmes traits physiques qu'ils avaient alors.

La division de mon sujet sort ainsi d'elle-même de la nature des choses.

J'exposerai dans un premier livre tout ce que l'histoire et les monuments des arts nous ont transmis de faits clairs et précis sur les caractères physiques des peuples de l'Europe et de l'Asie, au nord-est de la mer Noire, de la mer Caspienne et de la Perse. Ce premier livre se divisera en chapitres, dans chacun desquels on verra le tableau des peuples connus par les Grecs et les Romains, par les Arméniens, les Perses, les Arabes et les Turcs, et enfin, par les Chinois. L'accord avec lequel, chez toutes ces nations qui, en

général, furent toujours, sous le rapport littéraire, étrangères l'une à l'autre, les écrivains se rencontrent dans les portraits qu'ils font des mêmes peuples, donnera à cette partie de mon travail un degré d'exactitude dont on ne se serait pas attendu à trouver les motifs à de pareilles sources. Car rien n'est plus vague que les portraits de ce genre qu'on a voulu rétablir jusqu'ici, avec les traits épars dans les anciens auteurs. Mais les disparates entre ces peintures restaurées et leur objet, ne tiennent pas à l'insignifiance des ébauches ou des esquisses qu'on y employait. Il faut bien le dire : ceux qui essayèrent ces restaurations n'avaient pas de guides pour reconnaître parmi ces ébauches et ces fragments d'esquisses, quelle partie appartenait à telle figure plutôt qu'à telle autre, quel trait était tantôt exclu, tantôt, au contraire, nécessité par un autre. L'étude des lois de l'organisation, non pas seulement dans l'homme, mais dans les animaux les plus voisins, ceux que la zoologie appelle mammifères, pouvait seule fournir ces guides. Enfin, avant de pouvoir déduire de cette étude des règles pour entreprendre un pareil travail, il fallait avoir déjà conclu, d'un autre ordre de recherches, un principe qui coordonnât ces règles elles-mêmes. Ce principe, c'est l'invariabilité de la couleur de la peau et des cheveux, celle de la forme du

visage, chez les espèces et les races non mélangées; Seul il pouvait conduire à déterminer la véritable valeur de ces convenances de traits et d'organisation que l'anatomie apprend à reconnaître dans des fragments d'esquisses ou d'ébauches. Extraire ce principe des faits, l'appliquer aux règles anatomiques et zoologiques sur la recherche des traits harmoniques et des traits qui s'excluent; poser ces règles elles-mêmes, étaient donc autant de travaux préalables qui manquaient à mes prédécesseurs, et qu'ils ne pouvaient exécuter eux-mêmes. On me pardonnera, sans doute, ces observations : elles sont nécessaires pour apprécier et les causes de l'imperfection ou de la nullité des travaux antérieurs, et les raisons que j'ai de croire à la précision et à l'exactitude du mien. On se souviendra peut-être que dans les applications des deux premiers livres de mon *anatomie des systèmes nerveux* à la zoologie, j'ai donné au principe de l'invariabilité des formes, et à la diversité originelle dans les espèces, des preuves bien autrement décisives que celles qui étaient auparavant connues.

Dans le second livre, j'exposerai les caractères anatomiques des espèces d'hommes de l'Asie orientale et de l'Afrique australe. Je rapprocherai alors beaucoup de faits nouveaux des faits déjà

connus; je ferai voir de nouveaux rapports entre les résultats de la zoologie des mammifères, telle que je l'ai présentée le premier, et la connaissance des espèces du genre humain. Chacune de ces espèces fera l'objet d'un chapitre séparé. Enfin, je terminerai par un aperçu des applications de cet ouvrage à plusieurs questions qui ne m'ont paru ni bien posées ni bien résolues.

LIVRE PREMIER.

DÉTERMINATION DES PEUPLES CONNUS DES ANCIENS, SOUS LE NOM DE SCYTHES, DE HUNS, DE TURCS, D'ALAINS, KHA DE ZARS, ETC., PAR LES CARACTÈRES PHYSIQUES QUE LEUR DONNENT LES HISTORIENS.

Manet originis vis.

Les traits physionomiques attribués par les anciens historiens aux peuples qu'ils connurent, ont, quoi qu'on en ait pu dire, un caractère d'authenticité qui manque à beaucoup de documents modernes. Presque tous les auteurs dont je citerai les témoignages, ont vu par eux-mêmes les faits qu'ils rapportent, ou en devaient la connaissance à des témoins oculaires, de la véracité desquels, par leur position, leur expérience et leur instruction, ils étaient appréciateurs éclairés. Par exemple, Ammien Marcellin, officier de ces armées romaines qui, à la fin du quatrième siècle, combattaient alternativement au delà de l'Euphrate et au delà du Rhin, avait fait la guerre de Perse avec Julien, et plusieurs campagnes en Germanie avec Constance

Priscus, grand seigneur de la cour de Constantinople où le commerce de l'Orient amenait tant de voyageurs des pays situés au delà de la mer Noire et de la mer Caspienne, avait été ambassadeur de Théodose le jeune au camp d'Attila; Procope était un des généraux de Bélisaire. Jornandès lui-même était secrétaire d'un roi des Alains, peuple nouvellement émigré des bords de la Caspienne. Un peintre aussi impassible qu'Ammien, des événements et des malheurs dont il fut témoin; qui a écrit en homme d'état et en militaire, l'histoire la plus sagement conçue peut-être de l'antiquité; si fidèle et si exact dans ses tableaux de toutes les autres nations; aurait-il laissé égarer son jugement et sa plume par la terreur ou la haine répandues en Europe à l'apparition des Huns? Si sa peinture des Huns était imaginaire, elle offrirait, comme il arrive toujours à ces genres de tableaux, des disparates et des contradictions choquantes. Tous les traits, au contraire, malgré leur nombre, y sont d'accord, pleins de convenance entre eux et de coïncidence avec ceux d'un peuple aujourd'hui existant. La plupart de ces traits sont tels qu'ils n'ont pu être inventés, et leur concordance dans un ensemble si ressemblant, prouve que leur peinture fut faite d'après nature. L'arabe Ahmed ben Foszlan, ambassadeur du Khalif Moktadir Billah au roi des

Bulgares, à une époque (en 921) où l'empire des Khalifs avait pour limites orientales l'Indus et les monts de Belur, était juge compétent de la beauté, selon nos idées, entre des peuples qu'il observait. L'idéal de la beauté a toujours été le même chez les Arabes que chez nous, et l'ambassadeur d'un Khalif pouvait parler pertinemment des principaux caractères physiques des peuples sujets de son souverain; ce n'est pas lui qui eût pris un Mongol pour un Indou. Quant aux détails sur la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, propre à chaque peuple, ils sont d'autant plus concluans, que les auteurs qui les rapportent, n'y rattachent aucune idée systématique, et quelquefois même ont l'air d'en douter.

Voyons d'abord quels furent ces peuples qui, près de trois mille ans avant notre ère, conquirent l'Asie, c'est-à-dire l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Arménie, la Mésopotamie et la Perse.

CHAPITRE PREMIER.

ESQUISSES TIRÉES DES ÉCRIVAINS GRECS ET ROMAINS.

Selon Justin (*Hist.*, *lib.* 2, *cap.* 1), les Scythes fondèrent les royaumes des Parthes et de la Bactriane, et leurs femmes celui des Amazones. Les Bactriens et les Parthes descendaient donc des Scythes; les Scythes n'étaient donc pas une race mongolique. Après avoir indiqué (*cap.* 2) l'étendue de la Scythie, il continue : les Scythes n'ont entre eux aucune limite, car ils ne cultivent point la terre; ils n'ont ni maisons, ni toit, ni séjour fixe; toujours errants, ils font paître leurs brebis et leur gros bétail (*armenta et pecora*), à travers des solitudes incultes, traînant leurs femmes et leurs enfants dans des chariots couverts de cuir.... Ils se nourrissent de lait et de miel. Quoique brûlés par des froids continus, ils ne s'habillent point de laine, mais de peau de bêtes fauves et *murines*. (Ce mot est caractéristique, ce sont des rongeurs souterrains des genres Hamster, Campagnol, etc.) Et tel est encore aujourd'hui l'état des Kirgises, des Turkmans, etc. (*Cap.* 3.) Les Scythes furent trois

fois maîtres de l'Asie. Une de ces périodes de 1500 ans de durée finit à Ninus. La seconde fois, ils défirent Sésostris; l'Égypte ne fut préservée que par ses marais (l'isthme de Suez n'était donc pas alors complètement à sec.) En revenant, ils soumirent l'Asie à un tribut (*cap.* 5.) C'est au retour de leur troisième conquête qu'eut lieu la guerre contre leurs esclaves, qui très-probablement étaient des peuples Slaves; cette dernière expédition leur avait assujetti la Perse pendant vingt-huit ans. Ils restèrent en paix jusqu'au temps du roi Jancyre, que Darius alla attaquer par l'Europe, en passant l'Hellespont et le Danube. Enfin (*lib.* 37, *cap.* 3) Justin nous apprend qu'ils furent soumis par Mithridate Eupator.

Or, c'était bien les mêmes Scythes qui avaient conquis la Perse, que Darius allait attaquer par le Danube, car les députés des Scythes riverains de ce fleuve et de la mer Noire, disent à ceux des Mélanchlènes, des Budins, des Agathyrses, etc., habitant vers les sources du Tanaïs, du Borysthène et de l'Hypanis : « Les Perses en nous attaquant, veulent autre chose que se venger de leur ancien assujétissement. » (HÉRODOT., *lib.* 4, *cap.* 46 *et seq.*). Ainsi donc les Scythes, à ces époques reculées, s'étendaient des bords du Danube aux frontières de la Bactriane et de la Perse. Les Thra-

ces, au sud du Danube, étaient même certainement des peuples scythes, car Hérodote dit que les Gètes furent le premier peuple soumis par Darius, avant de passer le Danube, et qu'ils sont les plus braves des Thraces. Or, à cette même époque, il y avait des Gètes aux sources du Tanaïs, sous le nom de Thyssagètes, sur les bords du Tyras ou Dniestr, sous le nom de Tyra-Gètes, et à l'Est de la mer Caspienne, sous le nom de Massagètes; et ces Massagètes sont appelés Scythes par Hérodote.

Selon cet historien, qui avait parcouru la Scythie d'Europe, à l'Ouest du Tanaïs; qui avait remonté l'Hypanis (*le Bug*), jusqu'à ses sources, « les Neures, les Androphages, les Mélanchlènes, les Budins, habitant au nord de la Scythie, étaient d'une race particulière, indigène et non scythique; leurs langues différaient de celles des Scythes; cependant ils étaient nomades et pasteurs, et avaient le même genre de vie que les Scythes. Leur pays était couvert de forêts; la Scythie proprement dite, au contraire, n'était qu'une plaine immense dégarnie de bois, excepté entre la Tauride et l'embouchure du Borysthène. Parmi ces peuples différents des Scythes et qui les bornaient au nord, les seuls Gelons, habitant les forêts des Budins, entre les sources du Borysthène et le Volga,

étaient d'origine grecque. C'étaient des fugitifs des colonies du Bosphore. Ils se distinguaient des Budins aux yeux bleus, aux cheveux blonds, au teint rubicond, par leurs traits, leurs mœurs et leur langue, mélange de scythe et de grec; ils habitaient une ville renfermant des temples, avec des statues de divinités ressemblant à celles des Grecs, des maisons élevées; le tout en bois. Cette ville avait trente stades carrés. »

Ces peuples nomades d'une autre race que les Scythes et qui très-probablement étaient d'une même race avec les Budins, appartenaient-ils à ces Cimmériens que les Scythes, 700 ans avant J.-C., avaient repoussés à l'ouest des plaines étendues entre le Danube et le Don, ou bien étaient-ils différents? Et alors étaient-ce des Finnois ou des Slaves? Nous verrons plus tard qu'aucun peuple Finnois ne fut jamais nomade; c'est-à-dire, composé de pasteurs vivants du produit de leurs troupeaux. C'est de chasse, de pêche, et d'un peu de culture, que les peuples finniques les plus méridionaux, les Morduans, les Ersaniens, vivaient aux quinzième et seizième siècles. C'est dans un état pareil que les connurent les Arabes, aux dixième et onzième siècles. D'autre part, Nestor dit positivement que les Slaves habitaient aussi loin que le lac Ilmen, au premier siècle de notre ère. Aux dixième et onzième siècles,

les Arabes les trouvèrent établis à l'ouest de la Grande-Bulgarie, entre l'Oka et le Volga et dans cette Bulgarie même. Il est donc plus présumable que ces indigènes nomades des forêts au nord des plaines nues de la Scythie, étaient des Slaves et non des Finnois. D'ailleurs un passage de Procope montre au cinquième siècle, une tribu nombreuse de Slaves, les Antes établis au sud de l'Oka, entre le Don et le Volga : (*Bell. Gothic*, *lib.* 3, *cap.* 14.) « Les Slaves et les Antes, dit-il, ont la même langue ; ils se ressemblent pour la forme du corps ; tous sont d'une haute taille et robustes, leur peau n'est pas très-blanche, ni leur chevelure blonde ; leurs cheveux ne sont pas tout-à-fait noirs, mais châtains-roux (*subrufus*). Comme les Massagètes, ils vivent durement, et sans cultiver la terre ; ils ont beaucoup des mœurs des Huns. » Ces Slaves étaient donc nomades.

Or, les noms de plusieurs fleuves donnés par Hérodote, ceux du Por-Atha (*le Pruth*), du Borysthène (*Dniepr*), rendent très-probable que des peuples Slaves en habitaient ou en avaient habité les rives. *Bor*, en Slave, signifie forêt de pins, et *Stena*, muraille, limite. *Bor* se retrouve dans plusieurs noms de lieux modernes de ces contrées. Bor-Izow, Ber-Ezina, etc. La capitale des Drewliens, tribu de Russes habitant au nord-ouest de

Kiow, se nommait *Korostène* aux huitième et neuvième siècles, et Hérodote avertit que Por-Atha est un nom scythe. Tout porte donc à croire que des peuples Slaves faisaient partie des Scythes à l'ouest du Tanaïs. En outre, les détails du quatrième livre d'Hérodote montrent que les Scythes formaient une confédération de peuples qui probablement ne parlaient pas la même langue. Et ce qui prouve que cette confédération unissait des nations différentes, c'est qu'il dit (*cap.* 46) que « les nations du Pont-Euxin sont, de toutes, les plus ignorantes, si l'on excepte les Scythes ; que sur les bords du Borysthène, au-dessus du confluent de l'Hylée, habitent les Scythes *cultivateurs* pendant dix jours de navigation. Enfin les Sarmates dont la langue différait un peu de celle des Scythes, et les Scythes nomades, situés au-delà du palus Méotide, alors nommé *la mère du Pont* et presque aussi grand que cette mer, joignaient les Scythes d'Europe à ceux d'Asie, aux Chorasmiens, aux Sogdaïtes, aux Saces et aux Massagètes, c'est-à-dire à des peuples turcs. »

Ce nom de Scythes est si évidemment collectif, que parmi ceux du Pont-Euxin Hérodote établit trois distinctions : 1° les Scythes nomades, 2° les Scythes cultivateurs, et 3° les Scythes royaux.

Quelque temps après Hérodote, Hippocrate qui

avait aussi été en Scythie, et qui a bien connu la forme et l'aspect du pays entre le Tanaïs et le Borysthène, donne aux Scythes cette même constitution que l'on retrouve chez les Turkmans, les Kirgises, les Tartares nogais, et qui diffère tant de celles des peuples Finnois. « Ils ont, dit-il (*de Aere, Aq. et Loc.*), le corps humide, énervé, gros et tellement charnu, qu'on n'y distingue pas les articulations; leur teint est basané, parce que *le froid leur brûle la peau.* Ils se ressemblent tous entre eux, autant qu'ils diffèrent des autres peuples : ils se nourrissent de viandes, boivent du lait de jument. » Hippocrate explique tous ces faits par une physiologie si ridicule, qu'il attribue l'épaisseur de leur taille à ce qu'on ne les emmaillotte pas dans leur enfance, et leur froideur en amour à ce qu'ils portent des culottes.

Ni Hérodote, ni Hippocrate pour qui c'était cependant une obligation, ne nous disent quelle était la couleur des cheveux et des yeux des Scythes. Heureusement un passage du périple de la mer Noire, qui ne se retrouve pas dans les autres copies du livre d'Arrien, nous a été conservé par Léon le Diacre (*lib.* 9, *cap.* 6, *p.* 93). Nous connaissons par là les principaux traits des Scythes au temps d'Homère et au temps d'Hadrien. « Dans son périple, dit Léon, Arrien rapporte qu'Achille, fils

de Pelée, était Scythe, et né à Myrmecione, petite ville des bords du palus Méotide. Chassé du pays par les Scythes, à cause de son arrogance et de sa cruauté, il vint s'établir en Thessalie. La forme de ses vêtements, *ses cheveux roux*, *ses yeux bleus*, etc., démontrent assez cette origine. » Le gouverneur romain de la Cappadoce, prouve au moins par là que les cheveux roux ou blonds et les yeux bleus étaient des caractères de la race scythique. Cette origine d'Achille explique aussi les dénominations de l'*île d'Achille*, à l'embouchure du Borysthène, de *tombeau d'Achille* à cent vingt mille pas de cette île, et de *Course d'Achille* (dromos Achillis), nom de la côte qui, depuis cette embouchure, s'étendait jusqu'au sinus Carcinitis (*Golfe de Pérécop.*), et qui, au premier siècle, était habité par les Tauro-Scythes (PLINE, *lib.* IV, *cap.* 12). Pline (*lib.* IV, *ibid.*) appelle nations scythiques, toutes celles qui vivent au-delà du Danube; les Gètes nommés Daces par les Romains, les Sarmates, les Aorses; les Scythes descendus des esclaves ou les Troglodytes, enfin les Alains et les Roxalans. Puis il dit qu'au nord-ouest depuis les cantonnements d'hiver des légions en Pannonie, jusqu'aux confins de la Germanie et de la forêt Hercynienne d'une part, et jusqu'au Pathisse (le *Maros*), les Sarmates-Yaziges, d'o-

rigine médique (1), occupent les plaines d'où ils ont repoussé les Daces dans les forêts et les montagnes; qu'au-delà du Pathisse, sont les Bastarnes et d'autres Germains. Le nom de Scythes, conclut-il, s'applique et aux Sarmates et aux Germains, et cette antique dénomination comprend aussi les peuples qui, situés au-delà de ces deux races, sont presque inconnus au reste des mortels. Au-delà de la Bactriane (*Ibid.*, *cap.* 17) sont les peuples scythes, appelés *Saces* par les Perses, du nom de la nation la plus voisine d'eux. Les Saces s'appelaient autrefois *Aramos* (Sauvages), et eux-mêmes donnent aux Perses le nom de *Charzar*. Cette multitude innombrable de peuples égale les Parthes en puissance; les plus célèbres sont les Saces, les Massagètes, les Dahes, les Essedons, les Ariac, les Histes, et trois peuples nommés plus anciennement Cacidares, Ases et Œtes. Or, tous ces peuples dont nous connaissons déjà la couleur des cheveux et des yeux par celle des Alains, des Mèdes et des Parthes qui étaient de la même race, reçoivent expressément le même signa-

---

(1) Pline (*lib.* 6, *cap.* 7), énumère dix nations de Sarmates, entre autres les Zygœ (*Zyches*, qui sont des *Tcherkasses*) et les Turcs. C'est la première mention de ce peuple chez les anciens. Puis il donne deux noms scythes, celui du Tanaïs *sylin*, et du palus Méotide, *temerind*, mère du Pont.

lement des historiens chinois, qui ont aussi conservé, en les transformant suivant le génie de leur langue, les noms des Saces (Saï), des Ases, (Ou-Sun), des Alains (Alanna), des Œthes et des Gètes (Ou-Thi, Yue-Tchi, Ye-Ta), des Dahes (Daaï, et auparavant Ta-Hia.) (M. KLAPROTH., *Tabl. hist. de l'Asie.*) Il est donc ethnographiquement et physiquement prouvé que tous ces peuples Scythes aux yeux bleus, aux cheveux blonds, appartenaient à une même race divisée en nations diverses, et occupant tout l'espace qui règne de l'Elbe et de la Baltique jusqu'aux monts de Belur et de Candahar. Les Afgans dans leurs montagnes et une de leurs colonies, les Rohillas, au sud du Gange, ont encore aujourd'hui les mêmes caractères physiques que les Islandais. Nous nommerons cette race *Indo-Germanique*, d'après M. Klaproth. Des peuples nomades, originaires du Caucase, appartenant à une autre race, faisaient aussi partie des Scythes.

Selon le judicieux Diodore (*lib.* 11, *cap.* 3), les Scythes étaient venus du voisinage de l'Indus s'établir, d'abord jusqu'à l'Araxe, puis jusqu'au nord de la mer Noire et au Tanaïs. La plupart d'entre eux était donc de race Indo-Germanique, c'est-à-dire de race blonde. Il leur attribue la plus ancienne domination de l'Asie jusqu'à l'Océan oriental et au Nil de l'Égypte. Ce premier empire fut détruit

par Ninus, roi des Assyriens, c'est-à-dire par des peuples de race *Semitique* ou *Arabe* ; il est donc très-probable que selon la conclusion des recherches de M. Pinkerton, le premier empire des Scythes s'étendait sur toute l'Asie au sud des montagnes médiques, c'est-à-dire sur la Perse, la Mésopotamie, la Babylonie et la Syrie.

Voici un fait qui prouve la confédération politique de tous ces peuples, Caucasiques, Médiques, Gothiques, Slaves et Turcs, au temps d'Alexandre. Les ambassadeurs des Scythes d'Asie disent à ce prince qu'au-delà du *Tanaïs*, qui les sépare de la Bactriane (ils nomment ainsi l'*Iaxarte*), ils occupent tout le pays jusqu'à la Thrace. « Voisins de tes deux empires, nous veux-tu pour amis ou pour ennemis ? » (QUINT-CURT., *lib.* 5, *cap.* 3.) Or, tous ces Scythes d'Asie, pas plus que ceux d'Europe, n'étaient alors nomades ; car ces mêmes ambassadeurs disent au conquérant pour dégoûter son ambition : « Les dons que nous tenons du Ciel » se réduisent à une paire de bœufs, une charrue, » etc. » Il y avait donc dès lors des peuples turcs cultivateurs, comme, trois siècles avant, il y avait sur le Borysthène, des Slaves aussi cultivateurs.

C'est par les conquêtes du grand Mithridate que cette confédération scythique paraît avoir été dis-

soute. Cela paraît au moins résulter des récits de Memnon, de Justin, d'Appien et de Strabon, dont le grand oncle maternel Moaphernes avait joué un grand rôle dans les derniers temps de ce roi.

Avant la guerre contre les Scythes, Mithridate avait déjà incorporé à son empire tous les peuples de la côte orientale de la mer Noire jusqu'au Kouban, qui paraît avoir été la frontière méridionale du royaume du Bosphore. (MEMNON *ap. Phot. ed. Moesch.*, *p.* 378, *et* APPIANUS ALEX. *ed. Tol.*, *p.* 412.) Ces peuples étaient du sud au nord, les Colches, les Henioch, les Ziches, les Cercètes (Kerketioï), les Mosch (trois tribus de *Ttherkesses*), tous de *race caucasique*, et au nord les Achéens, qui passaient pour une colonie grecque de l'Ionie. Appien et Memnon rapportent que les Chersonites ayant été attaqués par les Scythes du Tanaïs, implorèrent le secours de Mithridate; que dans le même temps Parisad, tyran du Bosphore, était aussi vivement pressé par eux. Cette demande de secours de la part des Chersonites suppose nécessairement que les états de Mithridate touchaient dès lors à la Scythie; aussi Mithridate qui en avait déjà préparé l'invasion s'empara-t-il de cette occasion avec avidité.

Il envoya deux armées contre les Scythes : l'une sous les ordres de Diophante, au secours des

Chersonites, remonta le pays entre le Don et le Dniepr, et battit une armée de Scythes et de cinquante mille Roxolans auxiliaires; ces Roxolans combattaient à pied, dit Strabon, *lib.* 7, *cap.* 3 et 11. Il les place au centre même des régions où, quatre siècles après, apparaît la grande nation des Slaves qui ne combattait aussi qu'à pied, au nord-est des sources du Borysthène, dans la position même que Nestor assigne aux Russes pour l'époque même de Strabon. L'autre armée, commandée par Néoptolème, eut à combattre les Scythes d'Asie, qu'elle vainquit dans une bataille sur les glaces mêmes du palus Méotide, après leur y avoir livré, l'été précédent, un combat naval. Après ces conquêtes et la soumission de Parisad, tyran du Bosphore, Mithridate donna à son fils Machares, le gouvernement de ces nouveaux pays. Une des conditions de la première paix avec les Romains, dit Memnon, fut que Mithridate rendrait leurs états aux rois de la Scythie; mais il n'en fit rien, et se ménagea, au contraire, de nouvelles alliances en Scythie et en Ibérie. Il paraît, toutefois (*Hist. Miscel.*), que ses états ne s'étendirent pas à l'ouest du Borysthène et du golfe Carcinitique (Golfe de Pérécop.) Suivant Justin (*lib.* 38, *cap.* 3), pour se défendre contre Sylla, il rappela son armée de Scythie, et fit solliciter des secours

des Bastarnes et des Sarmates qui dès lors demeuraient à l'ouest du Dniepr.

Or, telle était déjà la puissance des Bastarnes, cinquante ans avant Mithridate, qu'ils furent contre les Romains, les plus redoutables auxiliaires de Persée, roi de Macédoine. « Les Dardaniens, dit Polybe (*ex Hist. excerpt. leg.*) exposèrent au sénat tout ce qu'ils avaient à redouter des Bastarnes. Ils peignirent la multitude, la grande taille, l'audace de ces barbares dans les dangers. »

Memnon (*ap. Phot.*) dit positivement que dans la bataille de Chalcédoine, où Rutilius perdit la vie et la plus grande partie de son armée, Mithridate dut entièrement la victoire aux Bastarnes. Il fallait que la puissance de ce prince au nord de la mer Noire fût alors bien prépondérante. pour que des alliés tels que les Bastarnes allassent combattre pour lui de l'autre côté de la mer. Et en effet, Memnon nous apprend qu'après les victoires de Lucullus, les Scythes refusèrent leurs secours. Néanmoins Mithridate conservait encore ses anciennes conquêtes en Scythie, même après ses pertes contre Pompée, qui, sachant tout ce qui restait encore à ce roi au nord du Pont-Euxin, ne le poursuivit que jusqu'au Phase, et tourna vers la mer Caspienne, où il soumit les Albaniens. Telles étaient encore, dit Appien, les ressources

de Mithridate, qu'il se préparait à aller, avec les nations scythiques et gothiques, attaquer l'Italie, par la Pannonie et les Alpes.

Ces Albaniens (PLINE, AULU-GELLE, et surtout SOLIN POLYHISTOR, *cap.* 15) se distinguaient des autres peuples du Caucase, par la pureté des traits de leur race indo-germanique. « Ils naissent avec des cheveux blancs, dit Solin, *canitiem habent auspicium capillorum*, la pupille de leurs yeux est verte (*glauca*), aussi voient-ils mieux la nuit que le jour. » Il en infère que la couleur de leur tête leur a valu le nom d'Albaniens, du mot latin *albus* (blanc), comme si des peuples de l'Orient du Caucase avaient dû extraire leur nom d'une langue, à eux inconnue, de l'occident de l'Europe (1).

Au temps d'Auguste et de Tacite, les Sarmates qui naguère n'avaient été connus qu'à l'est des palus Méotides, étaient devenus le peuple dominateur de la Scythie d'Europe. Domitien et Céréalis les combattirent au delà du Danube sous l'empire de Vespasien. (*Syncell. p.* 349). Tacite (*Hist. lib.* 1) les représente maîtres de la Pannonie, toujours nomades et combattant uniquement à

---

(1) M. Klaproth (*Tabl. hist. de l'Asie, p.* 180) dérive avec beaucoup de probabilité le nom des Albaniens de *Alp*, *Alb*, qui signifie montagne. Albanien signifierait donc simplement montagnard.

cheval. « Rien, dit-il, n'est plus lâche à combattre à pied; mais à peine aucune infanterie peut-elle résister à la charge de leurs escadrons. Puis, il explique comment, dans leur invasion de la Mœsie, sous l'empire d'Othon, l'hiver de l'an 69, le marécage glacé sur lequel on combattait faisant tomber les chevaux, chaque cavalier abattu était un homme perdu, à cause de la surcharge de sa cataphracte, qui était de fer pour les chefs et les riches, et de corne pour les simples soldats. » Hegesippus (*lib.* 5, *cap.* 50) donne aux Alains la même armure et la même tactique qu'aux Sarmates. Or, les Sarmates, que l'on a confondus à tort avec les Slaves, étaient une tribu d'Alains qui avait dominé auparavant dans l'intervalle de la mer Noire à la mer Caspienne. Cette tactique particulière à ces deux peuples consistait à mener un ou deux chevaux en laisse, afin d'en changer pour ménager leurs forces. Tel est aussi le portrait que fait des Sarmates Ammien (*lib.* 17, *cap.* 12), en indiquant au nord-est de la Hongrie leur position à cette époque. Enfin, Strabon, Tacite, Ptolémée, Ammien, nous montrent les Sarmates établis entre la Hongrie et le Borysthène, s'avançant à une petite distance du fond de la mer Baltique. Or, Wulfstram (*Langebek. rer. Danic. med. æv. script.*, *t.* 2) décrit entre la Wisla (*Vistule*)

et l'Elfinga (*fleuve des Finnois*, *la Pregel*), un peuple dont le roi et les chefs boivent du lait de jument. Ce qu'il dit de leurs mœurs et de leurs coutumes répond à ce que l'on sait des Sarmates qui paraissent s'être fondus avec la masse de la population slave de ces contrées.

Dans la partie orientale de la Scythie d'Asie, c'est-à-dire depuis le Yaïk jusqu'aux frontières de la Perse et aux monts de Belur, paraît avoir dominé, dès la fin du quatrième siècle, un peuple nommé *Ephtalites* et *Huns blancs*. Ce nom Ephtalite dérive de *Aphtelah*, nom persan de l'Oxus ou Jihon. On va voir que ce nom donné par les Perses, depuis l'apparition des véritables Huns, à un peuple sédentaire entre la mer Caspienne et l'Immaüs (*Belur*) exprime seulement une analogie de position géographique, par rapport à la Perse, entre les Ephtalites et les vrais Huns. Voici le portrait des Ephtalites par Zozime (*lib.* 1, *Bell. persic.*). Perozès, roi de Perse, leur fait la guerre pour une difficulté de frontières. « Les Ephtalites, dit-il, ne sont point voisins des autres Huns, et n'en dépendent pas; ils sont voisins des Perses, et leur capitale Gorga est sur la frontière même de la Perse.... ; ils ne sont pas nomades comme les autres, mais cultivent un pays très-riche ; ils n'ont jamais été vus par les Romains que dans les armées

des Perses. *Seuls des Huns, ils sont blancs*(1), *ils ne sont point laids comme eux*, et n'ont point leurs mœurs sauvages; ils vivent sous le gouvernement d'un seul, etc. » Nous voyons d'ailleurs dans Théophylacte (*excerpt. de Legat.*) que cet état social sédentaire des Huns blancs était fort ancien et qu'il n'y en avait aucun de nomade; car, Maniach, ambassadeur des Turcs, dit à l'empereur Justin, que tous les Ephtalites habitent dans des villes, et sont sujets de Diz-Abul.

Ce portrait réfute péremptoirement l'opinion de De Guignes (*Hist. des Huns*, *t.* 4), qui prend ces Ephtalites pour l'aile gauche de l'armée de Huns marchant vers le Tanaïs. Si ce démembrement de l'armée des Huns était admis, les Ephtalites seraient donc des peuples turcs de la Songarie et de l'Altaï, qui auraient été incorporés à la masse des Huns. On verra par les écrivains chinois que des peuplades turques à cheveux blonds, aux yeux bleus, occupaient, dès la plus haute antiquité, les pentes et les vallées de l'Altaï, jusqu'aux sources du Yénisseï. Mais, jusqu'à l'établissement du grand empire turc au sixième siècle, ces peuplades de race blanche avaient toujours

---

(1) Les Huns n'étaient donc pas des Finnois qui de tous les hommes ont le teint le plus blanc.

été dominées par les différentes hordes mongoliques qui avaient constitué l'empire des Hioum-nou, celui des Sian-Pi, et celui des Geou-Gen. Un passage de l'histoire chinoise surtout, d'accord avec les écrivains occidentaux, prouvera que la masse des peuples turcs avait toujours habité au nord-est de la mer d'Aral, dans la Soungarie et la partie adjacente de la Sibérie.

Mais continuons l'exposition des faits transmis par les historiens grecs et romains. Nous donnerons, après, ceux que nous fournissent les écrivains arméniens, turcs, arabes et chinois.

Ménandre et Théophylacte, à la fin du sixième siècle, désignent les Turcs sous le nom de Scythes orientaux, en marquant leurs positions dans la Bactriane, la Sogdiane et les contrées du Fleuve noir ou Til (*Éthel*, *Atel*, *le Volga*). C'était là l'époque de la grandeur turque. Ménandre compte, parmi les nations soumises à cette puissance, les Ephtalites, les vrais Awares, les Choliates et les Ugurs. Suivant Ménandre (*lib.* 8), le kan des Turcs en reprochant aux ambassadeurs de Tibère leur alliance avec celui des Awares, nomme Var et Chun, les deux tribus d'Oïgours fugitifs. Ceux-ci profitant de la méprise des Alains qui les avaient pris pour les Awares, les plus braves d'entre les Scythes, gardèrent ce nom. L'équivoque du mot

turc Awar (*fugitif*) explique cette méprise. Les Awares, chassés par les Turcs, vivaient sur des chariots; dit Evagre (*lib.* 3, *cap.* 1), ce n'étaient donc pas des Finnois. De longs cheveux pendaient sur leur dos en tresses mêlées de rubans (Paul Diac, *lib.* 16, et Coripp., *paneg. Justin*, *lib.* 111). Ce n'étaient donc pas des Huns, mais ces Oïgours, Turcs fugitifs, dont parle Abulgazi (*chap.* 7). L'empereur Justin, prédécesseur de Tibère, demande aux ambassadeurs turcs, combien d'Awares ont quitté l'empire de Dizabul. Il y en a qui nous sont encore soumis, répondent les ambassadeurs : les fugitifs sont deux cent mille (*viginti myriadas.*) Dizabul, qui s'intitulait chef des sept climats du monde, résidait vers le lac Zaizan, au pied des monts d'Or, en turc Ectal (l'*Altaï*). Cette position résulte du nombre de journées de chemin indiquées par Ménandre, depuis cette résidence jusqu'au Yaik.

Les détails de cette ambassade de Justin aux Turcs, sont d'ailleurs précieux parce qu'ils constatent que les Turcs faisaient un grand commerce de métaux, et surtout voulaient paraître avoir beaucoup de fer, ce qui coïncide avec ce que les historiens chinois disent de l'emploi auquel les Turcs orientaux étaient assujétis sous l'empire des Geougen, et sans doute aussi sous celui des Hioumnou. Et comme les Turcs orientaux habitaient ces

mêmes vallées de l'Altaï où l'Yenissei et ses affluens ont leurs sources, et où l'on trouve aujourd'hui des restes si considérables de travaux de mines, il n'est pas nécessaire d'imaginer dans ces contrées un ancien peuple détruit et inconnu à l'histoire. Les Turcs sont évidemment les auteurs de ces travaux. Au moins le crâne trouvé dans une de ces mines, et représenté par Blummembach comme celui d'un ancien Tchoude (*Decad. cranior. div. gent. Gœtting.*, in-4°. *Decas quarta*), ne s'éloigne-t-il pas du tout de la forme de la race turque, et n'est certainement pas de race mongolique.

Ce nom de Scythes, par opposition à celui de Huns, resta toujours affecté par les Grecs, aux peuples blancs, soit Slavons, soit Gothiques, soit Turcs, même après la conquête des Huns, dont les armées étaient en grande partie formées de peuples scythiques vaincus. Pour mieux faire sentir cette distinction soigneusement établie par les écrivains byzantins et goths, il faut placer ici le portrait des Huns. Voici d'abord celui d'Attila, par Priscus, qui avait été admis plusieurs fois à la table et aux conférences de ce conquérant : « Sa taille » était courte, sa poitrine large, sa tête démesuré- » ment grande, ses yeux petits, avec la barbe rare, le » nez épaté, le teint noir. Il rassemblait ainsi tous » les traits de sa race. » Ressemblance nationale dont Priscus pouvait bien juger, puisqu'il avait passé

plusieurs semaines dans l'armée des Huns. Je n'ai pas besoin de répéter ici que Priscus, dans sa narration, n'a point du tout l'air d'un homme que la peur aurait empêché de bien voir.

Voici maintenant le tableau des Huns par Ammien (*lib.* 31, *cap.* 2) : « Les Huns, légèrement indiqués par d'anciens monuments (1), habitaient au-delà des palus Méotides vers l'Océan glacial. Ils vieillissent imberbes comme des eunuques (et il attribue ce défaut de barbe à l'habitude de se cicatriser la figure ; mais Ménandre [*hist.*, *lib.* 8], et Théophanes, en disent autant des Turcs qui n'en étaient pas moins barbus). Tous ont les membres épais et robustes, le cou gros ; leur forme est prodigieuse, ils sont voûtés (*pandi*)....

(1) La seule mention des Huns antérieure à Ammien, est dans Denis de Charax (*Periegesis*), auteur du commencement du deuxième siècle. Décrivant le contour de la mer Caspienne, il dit, vers 727 et suivants :

Orsus à latere occiduo Boreæ
Primi quidem Scythæ sunt qui Saturnium propè mare
Maritimam oram incolunt, ad ostium Caspii maris ;
Unni autem deinceps ; post ipsos Caspii viri, etc.

Je prouverai dans le Chapitre IV, que ces *Unni*, *Ounnoi* de Denis, sont les Hioum-Nou qui à cette époque étaient réellement voisins du nord de la mer Caspienne.

Ils n'ont besoin ni de feu, ni de viandes cuites ; et vivent de racines sauvages et de viandes crues de toute sorte de bêtes, échauffées et mortifiées sous la selle de leurs chevaux. — Ici vient la description de leur état nomade. — Ils s'habillent d'étoffes tissues (*linteis*) ou de peaux de rats sauvages (*murinis*) cousues ensemble. — Ils empêchent leurs enfants de marcher, et leur apprennent à se tenir à cheval sur des moutons. — Ils font un, pour ainsi dire, avec leurs chevaux qui sont laids, mais infatigables ; n'en descendent nuit ou jour pour quoi que ce soit, qu'ils achètent, qu'ils vendent, qu'ils boivent, qu'ils mangent, dormant même couchés sur leur cou. De près, ils se battent avec le fer ; et de loin, attaquent avec des lacets par lesquels ils embarrassent l'ennemi. » Jornandès (*de Reb. getic.*) ajoute quelques traits à ce tableau qu'il trace de la même manière. « Les Huns, dit-il, sont laids, noirs, petits ; leurs yeux sont *petits et de travers;* leur nez écrasé; leur visage sans barbe ressemble à une tourte difforme (*velut difformis offa*)..... Ils élèvent principalement des chevaux, s'exercent dès l'enfance à l'équitation ; c'est une honte chez eux de marcher à pied. »

Au contraire, dit Ammien (*loc. cit.*), « les Alains sont tous grands et beaux ; ils ont les cheveux légèrement blonds ; la dureté de leurs yeux est tempé-

rée..... D'ailleurs ils ont les mêmes mœurs que les Huns, avec moins de barbarie; ils étendent leurs chasses et leurs brigandages des palus Méotides et du bosphore Cimmérien à l'Arménie et à la Médie.»

M. Klaproth (*Voy. au Caucas.*, *t.* 1, *p.* 83) a relevé l'importance d'un fait qui jette beaucoup de lumière sur la question qui nous occupe. Sur la côte orientale de la mer Noire au nord du Caucase, et dans l'intérieur du pays adjacent à la Kama, au Yeï, au Manitch, etc., sont éparses des statues déja décrites par Guldœnstædt. Il y en a aussi de semblables dans la région du Don au Dniepr. « Leur physionomie est toute mongole : les figures d'hommes ont une cotte de mailles, celles de femmes ont le sein nu et pendant. (Ce dernier trait est encore un caractère mongolique.) La tête des hommes est couverte d'un petit bonnet pointu semblable à celui des Chinois; derrière la tête pend une longue tresse. » Or, Procope (*Anecd.*, *cap.* 7) et Priscus (*Excerpt.* 2), nous apprennent que les Huns avaient la tête rasée, excepté au sommet d'où pendait une longue tresse de cheveux. Priscus fut étonné de s'entendre saluer en grec dans le camp d'Attila par un homme qui avait la tête rasée en rond. C'était un marchand grec depuis longt-temps établi parmi les Huns. Les Kalmouks, les Mongols n'ont jamais quitté cette mode bien significative chez des races où les mœurs sont immuables.

ment Scythes ou Goths. Le nom de Goths désigne plus particulièrement le peuple dominateur formé de tribus scandinaves ou germaniques, dont la force

---

prince mongol habitant les bords du Volga, a porté le nom de *Monzack*. Les Kalmouks ne connaissent pas le nom d'Attila; mais le nom que lui donnent les Hongrois, ramène à la source mongole. Otrokocsi (*Orig. Hungar., tom.* 2, *chap.* II, *p.* 39) dit que le prince hun fut appelé Athel et Atzel par les Hongrois, quoique les Huns aient prononcé Attila, et que ce nom signifie *Grand*. Dans les anciennes chroniques allemandes, il est nommé Etzel, et encore aujourd'hui dans les dialectes tartares et mongols, Œdschel, Adschel, Aethel indiquent le *grand fleuve Volga*. Le prince hun a bien pu porter le nom d'un grand fleuve. Les Mongols et les Kalmouks tirent arbitrairement leurs noms d'objets sans vie ou d'êtres animés. Je connais un prince Kalmouk qui a pris son nom de la petite rivière Oulaston, affluent du Don. Le nom hun *Densikh*, que l'on trouve aussi écrit *Denzsuck*, et *Denzisch* est tout-à-fait mongol, et même celui d'un de leurs dieux. Un autre nom qu'on écrit *Emedzar*, peut-être aussi *Œmnikzar*, signifie en mongol, un bœuf sauvage : le nom *Outo*, peut-être *Outou*, signifie long, haut. »

Je ne rapporte ces synonymies que parce que des philologues du mérite de M. Klaproth, ont bien pu conclure que deux peuples étaient de même race, parce qu'un mot unique conservé de la langue de l'un d'eux, a ses radicaux dans la langue de l'autre. On verra dans le deuxième livre de cet ouvrage, dans quelle limite des arguments de ce genre sont décisifs en pareilles questions.

principale consistait en infanterie. Voici d'autres preuves que le nom générique de Scythes comprenait tous les peuples aborigènes, depuis l'Immaüs et le Caucase jusqu'à la Baltique, c'est-à-dire des nations turques, esclavones, germaniques ou scandinaves, quelle que fût la nation dominante.

Eunapius de Sardes (*Excerpt. Legat.*, *p.* 19) donne le nom de Scythes aux Goths qui passent le Danube, pressés par les Huns; et, pour peindre leur multitude, il ajoute : « On a supposé que la Béotie et la Colchide furent peuplées avec des dents de dragon. Nous avons vu cette fable réalisée de notre temps. Les enfants de la race scythique ont été dispersés comme des dents sur les terres des Romains; et dès que la fleur de cette jeunesse se sentit en état de combattre, elle se révolta.... D'abord qu'ils furent dispersés dans les villes qu'ils avaient pour résidence, on les avait méprisés à la vue de ces corps dont la taille s'élevait à une hauteur sauvage, dont les jambes étaient lourdes, et les autres parties menues, telles qu'Aristote représente les *animaux insectes*..... » Puis, pour peindre la terreur qu'ils inspirent, Eunape dit : « Il était passé en proverbe que les Romains ne pouvaient pas plus souffrir le nom de Scythes, que les Scythes celui de Huns. » Certes, la distinction de race entre les Goths ou Scythes et les Huns

ne peut être plus tranchée; les Huns eux-mêmes la reconnaissaient. Priscus (*p.* 34) nous apprend qu'Attila prescrit à Théodose, pour condition de paix, la restitution de tous les transfuges de race scythe. Or, Jornandès observe positivement qu'une partie des Alains fut incorporée à l'armée des Huns; et l'on va voir qu'il en fut de même de tous les peuples étendus du Tanaïs au Danube. Après la mort d'Attila, le même Priscus (*p.* 45), dans l'insurrection d'un corps d'armée de Huns composé, en majorité, de Goths, représente Caléal, l'un de ces Huns, disant aux Goths : « Les terres que vous donnerait l'empereur, ne vous profiteraient pas, mais seulement aux Huns; car nous n'ignorons pas que les Goths ne cultivent point la terre (1). Il arrivera donc que les Huns, comme des loups, s'empareront des terres qui vous seront assignées, et vous opprimeront, après vous avoir appauvris. Voilà pourquoi il a toujours été établi qu'il n'y aurait aucun commerce entre les Huns et les Goths, et pourquoi leurs chefs (*majores*)

---

(1) Les Goths, conquérans uniquement occupés d'exercices militaires et de gouvernement, n'employaient que leurs serfs, les peuples subjugués, à la culture des terres; tels furent aussi les Francs dans les Gaules, les Vandales en Afrique, les Normands en France, en Angleterre, etc.

leur en font prêter le serment..... que lui-même, tout Hun qu'il était, les en avertissait. » Alors les Goths massacrèrent les Huns.

Enfin, dans son deuxième Extrait des Ambassades, Priscus dit que Roa, prédécesseur d'Attila, avait déjà fait redemander aux Romains les Scythes fugitifs. C'est en réponse à cette demande, que Théodose avait envoyé l'ambassade qui trouva Attila à Margus, où était assemblée une élite de cavalerie scythe. Les nouvelles conditions d'Attila sont de huit pièces d'or pour chaque prisonnier romain, et que Théodose ne fera point d'alliance avec aucune des nations barbares armées contre les Huns. Cette paix signée, Attila et Bleda partirent pour subjuguer les nations scythiques (*gentes scythicas*).

Dans les détails de la présentation des ambassadeurs grecs à Attila, on trouve un indice très-vraisemblable que des Slaves servaient aussi dans son armée. C'était un usage chez les Romains, les Grecs, les Perses, et chez les Arméniens (comme on le voit en plusieurs passages de Moïse de Khoren), de donner aux esclaves, ou même aux étrangers domiciliés, le nom de leur pays. Ainsi, parmi les esclaves grecs et romains, le nom de Gète, de Dave, était donné à tous ceux qui étaient de ces nations. Ainsi encore, le nom de Lydie était

très-commun parmi les courtisanes de la Grèce et de l'Italie, parce que les plus recherchées, les plus célèbres pour leurs agréments, étaient lydiennes. Comme Bigilas, chef de l'ambassade grecque, niait qu'il existât des transfuges scythes sur les terres de l'empire, Attila envoie à Constantinople un de ses officiers nommé *Eslaw*, pour réclamer et reconnaître ces transfuges. Cette préférence d'un Slave pour une pareille mission qui exigeait une connaissance locale et personnelle de l'objet de la négociation, semble toute naturelle. Puis, on signifie à l'ambassade qu'elle ne partira pas avant le retour d'Onezeg envoyé avec un fils d'Attila chez les Acatzin, nation scythique (1).

Cent mille Slaves assiégèrent Constantinople sous Héraclius. Leur nom se retrouve dans Théophylacte et Ménandre, un siècle auparavant, et dès la fin du cinquième siècle, Procope les montre donnant passage en Moravie et en Bohême, aux Hérules, vaincus par les Lombards, en Illyrie. Chacune de leurs invasions coûtait, dit-il, deux cent mille habitants à l'empire. L'Histoire byzantine, depuis le commencement du sixième siècle,

(1) M. Klaproth (*Tabl. histor. de l'Asie*, aperçu général de la dixième carte) donne les Akatzirs (Agazzirs de Jornandès, *cap.* 5) pour les mêmes que les Khazars.

est remplie de leurs excursions dans le continent de la Grèce, dans le Péloponèse, et de leurs descentes navales dans l'Archipel et sur toutes les côtes asiatiques de l'empire.

Cette race des Slaves qui, au milieu du sixième siècle, apparaît si nombreuse et si formidable dans les mêmes contrées où avaient dominé naguère les Scythes, les Sarmates, ensuite les Gètes ou Daces, après eux les Goths, puis les Huns, puis les Awares, y était-elle nouvellement arrivée ou établie, ou bien en était-elle aborigène, et jusque là avait-elle été subjuguée et asservie? Adam de Brème, nous montre la race slave, étendue et dominatrice depuis l'Eyder et les bouches de l'Elbe, jusqu'à la mer Noire, avant le neuvième siècle. Voici son tableau de la Slavinie. (*Histoire ecclésiastique*, *et cap.* 10, *Chorographia Scandinaviæ*.) « C'est la plus grande province de la Germanie. Elle est habitée par les Winuls, autrefois les Vandales (1), et beaucoup plus grande que notre Saxe,

---

(1) Dans les langues germaniques et finnoises, les Slaves sont appelés *Vendes*, de là le nom de Vénèdes, Vandales, que leur donnèrent les Romains qui les connurent par les Germains d'abord, et qui n'employèrent le nom de Slaves que lorsqu'ils furent en relation directe avec ces peuples. « Les Slaves, dit Aventini (*Annal. Boior., lib.* 4) sont les peuples

surtout en y joignant la Pologne et la Bohême. Sa largeur s'étend de l'Elbe à la mer de Scythie (la *Baltique*); sa longueur du diocèse de Hambourg jusqu'à la Bulgarie, la Hongrie et la Grèce. Les peuples Slaves sont très-nombreux. Les premiers, à l'Occident, sont les Waïgres limitrophes des riverains de l'Elbe; leur ville maritime est Oldenbourg. Viennent ensuite les Obodrites, ou Rérèges, dont la cité est Magnopolis; plus près de nous les Polabings, dont la cité est Rawisburg. Au-delà, sont les Lingons, les Vernah, les Chizzin dont la cité est Demin. Entre l'Elbe et l'Oder sont d'autres Slaves, les Helvades, les Luibuzzes, les Wiln. A l'embouchure de l'Oder est Julinum, cité enrichie du commerce de toutes les nations du Nord. Il indique ensuite l'itinéraire nautique de Sleswig et de Oldenbourg à Immin, et de là, en 14 jours de voile, à l'*Ostrogard* de Russie, (*Ostro* oriental, *Gard*, ville et aussi contrée) dont la capitale est Chiue (Kiow).» On voit que, par Slavinie, l'archevêque de Hambourg ne comprenait que le pays des Slaves occidentaux, à l'exclusion de la Pologne et de la Russie.

Pet. Olaus (*Excerpt. apud Længebek*, *Rer. Danic.*

---

les plus antiques et les plus puissans de la grande Germanie. Les Teutons et les Romains les appellent Vénèdes. »

med. æv. script.) confirme les descriptions de l'archevêque de Hambourg, et raconte les nombreuses et fréquentes expéditions maritimes des Slaves contre les Danois. Il divise les Slaves en orientaux et occidentaux, et rapporte à quelle occasion les rois de Danemark prirent le titre de Rois des Slaves. Adam fait occuper par cette race toute la côte méridionale, et par les Haïst (*Estiens* ou Finnois), l'extrémité orientale de la Baltique. Il résume sa description de cette mer (*p.* 15), en disant : « Tout le sud en est possédé par les Slaves; tout le nord par les Suédois. Passant aux îles de la côte méridionale, il en mentionne les trois plus grandes, dont la première, appelée Fembre (l'île de *Rugen*), est vis-à-vis des Waïgrés; l'autre, vis-à-vis des Wilz, riverains de la Vistule, est habitée par les Runs, les plus braves des Slaves (presqu'île du *Frisch-Haff*); la troisième, nommée Semland, contiguë aux Russes et aux Polonais, est habitée par les Seml ou Pruss, qu'enrichit le commerce des pelleteries étrangères (presqu'île du *Kurisch-Haff*); que c'est chez les Pruss qu'Adalbert, évêque des Bohêmes, fut martyrisé; qu'ils se nourrissent de chair de cheval, en boivent le sang et le lait. Ce peuple a les yeux bleus, le visage rouge, et porte de longs cheveux (*homines cærulei, facie rubra et criniti*). Ce portrait coïncide avec celui

que donne des Russes Ahmed ben Foszlan (*und anderer araber, beritche uberdie russen altererzeit*, FRAENH, p. 5, in-4°). « Je vis les Russes campés avec leurs marchandises sur le rivage de l'Itil (Volga); je ne vis jamais d'hommes plus hauts; ils sont grands comme des palmiers ; ils sont *rouges* et ont le visage *couleur de chair*. Habillés seulement au tour des reins, chacun porte une hache, un couteau et une épée. Ce sont les plus malpropres des hommes, ne se lavant après aucun besoin, après aucune souillure. Ils ne se nettoient le visage et la tête qu'avec de l'eau très-sale, où chacun se mouche et crache tour-à-tour sans qu'elle soit changée ou renouvelée. » Un autre auteur arabe cité par M. Fraehn (*p.* 42.), Abbas Ahmed Dimeschy, dit aussi que les Russes qui forment un grand nombre de tribus, et dont le pays touche à celui des Slaves, sont d'un blanc rougeâtre ; qu'ils sont les plus sales des hommes, etc. Schem Eddin (*ibid.*, *p.* 72), et Ibn Haukal (*p.* 248), se méprenant sur la couleur naturelle de la barbe des Russes, disent qu'ils se la teignent en jaune. Enfin, Ahmed ben Foszlan (*Fraehn*, de Khazaris, *Mém. de l'Acad. des Sc. de Pétersb.*, t. 8) nous montre les Slaves formant en partie la population du royaume des Khazares. Les Slaves et les peuples voisins, dit-il, sont sujets des Khazares. Ils occupaient aussi les rives du Volga dans son cours

supérieur, à travers la Grande Bulgarie; car le même auteur (*Fraehn, Mém. sur les Baskirs, ibid.*, *p.* 636) s'intitule, moi, envoyé du Kalif, au roi des Slaves; et il parle du roi de Bulgarie. Les conquêtes des ducs de Saxe et de l'ordre teutonique à l'est de l'Oder et de la Vistule, expliquent la disparition de la langue slave, depuis l'Elbe jusqu'aux frontières orientales de la Silésie et de la Prusse, et l'établissement des peuples allemands dans ces mêmes contrées. C'est au milieu du seizième siècle, que le dernier vieillard slave, qui ne parlait que slave, mourut dans l'île de Rugen. Mais les souvenirs des Slaves subsistent encore dans le nom du droit qui régit ces contrées; tout le pays, depuis l'Adriatique jusqu'à l'embouchure de l'Oder, s'appelle encore, en style de barreau, *pays de droit slavique*. (LINDHEIM, *de Orig. Finn. et Lapp.*, *p.* 10.) Le rapide accroissement de la puissance des Russes, après que le génie des princes scandinaves eut exalté leurs vertus guerrières, la facilité avec laquelle ces mêmes princes, et une poignée de leurs warègues, établirent leur domination sur les Slaves orientaux, expliquent le long assujettissement de toute la race Slave par les peuples guerriers qui en occupèrent succcssivement l'immense territoire.

Les Slaves, depuis si terribles pour nous à cause de nos péchés, dit Jornandès (*cap.* 23), *inhabiles aux armes* et *forts seulement par leur multitude*,

se soumirent tous à Ermanric. Ce fait seul prouve qu'ils étaient indigènes : un peuple sans armes reste enchaîné au sol natal, s'il n'est expulsé par un envahisseur (1).

Ainsi donc, les Goths, les Alains et tous les peuples scythiques, soit Slaves, soit Turcs, s'accordent à regarder les Huns comme d'une autre race que la leur, et les Huns, de leur côté, reconnaissent cette différence exprimée si soigneusement par les Grecs. D'autre part, les peuples slaves dès le commencement des temps historiques, occupaient au moins le même espace qu'aujourd'hui.

Leur extension à l'ouest de la Vistule jusqu'à l'Elbe paraît avoir rempli le vide laissé dans cet intervalle par la transmigration des Goths vers le Tanaïs et la mer Noire, et par l'écoulement de toutes les nations germaniques de l'ouest et du sud sur la Gaule, l'Italie, l'Espagne et la Bretagne. Les peuples scythes proprement dits, ceux du nord des palus Méotides et de la mer Noire, aux temps d'Hérodote et de Mithridate, puis les Sarmates médiques dont le mélange avec des hordes de *race*

---

(1) Tacite (*Germ.*) montre la différence des mœurs des Vénèdes (Slaves) avec celles des Scythes. Adam de Brême (*lib.* II, *cap.* 12), et surtout l'empereur Maurice (*Strategicum, lib.* II, *cap.* 5), ont peint ces mœurs qui différaient aussi beaucoup de celles des Germains.

caucasique surtout (Pline), semble avoir produit les Sarmates Yaziges, sont les seuls dont la transmigration en Europe soit prouvée. Celle des Goths aux deuxième, troisième et quatrième siècles, s'était faite, au contraire, du nord-ouest au sud-est jusqu'au Don et aux rives de la mer Noire, mouvement que les Waregues scandinaves recommencèrent quatre siècles plus tard. L'invasion des Huns, celle des Awares, n'avait jeté sur l'Europe que des fragments de nations échappées à l'oppression ou à la victoire. C'est ainsi qu'il y a cinquante ans, s'évada de l'empire Russe, la masse des Kalmouks du Volga (Voir l'Histoire de leur fuite dans Bergman, *Voyag.*, *t.* 1.) On verra plus loin que telle fut aussi l'invasion à la fois fugitive et conquérante des Bulgares et des Hongrois. Il n'y a jusqu'au neuvième siècle d'autre indice de peuples finnois, parmi tous ces envahisseurs, que quelques peuplades entraînées par les Huns. Le sud-ouest de l'Europe au-delà du Rhin et des Alpes, était occupé par les Celtes et les Ibères, peuples aux cheveux noirs, au corps très-velu, caractère qui, malgré le mélange de tant de races diverses, se prononce aujourd'hui même, jusque dans celles de nos Françaises qui ont un reste de sang celtique. Mais à cet égard, il y a loin encore des Celtes et des Persans à l'espèce KOURILIENNE.

CHAPITRE II.

ESQUISSES TIRÉES DES ÉCRIVAINS ARMÉNIENS, GÉORGIENS, TURCS ET ARABES.

Avant de montrer que les témoignages des écrivains chinois appartenant à la même espèce que les Huns, s'accordent avec ceux des Grecs et des Romains, sur la position géographique et les caractères physiques des peuples scythiques turcs, les plus reculés vers l'Orient, donnons d'abord les documents d'une source intermédiaire aux Grecs et aux Chinois.

Et d'abord, l'historien arménien, Moïse de Khoren, avait, par sa position sociale, par son instruction soignée et par la situation et les relations du pays qu'il habitait, des connaissances plus positives, plus officielles, des contrées de la mer Caspienne, qu'aucun historien grec ou romain. Né en 370, il paraît avoir écrit au milieu du cinquième siècle.

A la vérité, on a plusieurs raisons de penser que le texte primitif de sa Géographie, a été altéré; et M. Saint-Martin (*Mém. sur l'Armén.*, *t.* 2) a

même très-bien prouvé la date de plusieurs de ces interpolations. Mais, dans les passages dont nous nous servons, sa géographie est d'accord avec son histoire qui sert ainsi de preuve à l'authenticité de ces passages, et par conséquent à la date des faits qu'ils concernent.

Voici sa description des pays entre le Tanaïs, la mer Caspienne et l'Immaüs : « La première partie de la Sarmatie (l'Européenne), s'étend du côté de l'orient jusqu'à la Zalurie, nommée Bulgarie (1) par les Germains. Au nord, elle s'étend vers l'océan de l'aquilon et une terre inconnue, nommée Palacha, jusqu'aux sources du Tanaïs. La deuxième partie ou l'Asiatique s'étend des palus Méotides, du Tanaïs et des monts Riphées (*l'Oural*), jusqu'aux monts Caucase, Cérauniens et Hippiques, et à la mer Caspienne. Il énumère les fleuves de la Sarmatie, parmi lesquels il remarque surtout l'Éthel aux soixante-dix bras (Volga), sur lesquels habitaient alors les Barsili : puis il énumère encore une trentaine de peuples parmi lesquels figurent les Khazares, les Sarmates,

---

(1) On va voir que 100 ans avant Jésus-Christ les Bulgares étaient ou habitans du Caucase ou assez voisins de l'Arménie pour s'y réfugier au besoin. Au temps de Moïse de Khoren, ils habitaient sur les bords du palus Méotide.

les Albani, les Apachtari, les Huns, et trois peuples à noms presque semblables, les Thus, les Chus, les Chust; enfin les Lechi (*Lesgiens*), et les Massagètes limitrophes de la mer Caspienne. Il place les Huns, juste au nord de la muraille de Derbend, où par l'étroit espace qu'ils occupent, on voit que ce n'est plus qu'un débris de peuple... Le *roi de l'Aquilon, qui est le maître des Khazares*, s'appelle Cha-Can, et la reine, Cha-Tunie, c'est-à-dire, femme du Cha-Can. » Les Khazares étaient le peuple dominateur de la Sarmatie d'Asie, au milieu du cinquième siècle. Ce titre de Cha-Can, porté par son chef, est le même que portait depuis un demi-siècle, le souverain des Geou-Gen, et que prit plus tard le souverain des Turcs et le chef des Oïgours-Turcs, émigrés en occident, sous le nom d'Awares.

Or, un passage de Massoudi, auteur arabe du dixième siècle (KLAPROTH, *Mém. sur l'Asie, pag.* 151), établit que les Khazars étaient gouvernés à-la-fois par un roi qui s'appelait aussi Beg (*Const. Porph. et Foszlan*) et par un Khagan que le roi sacrifiait à la première demande du peuple. Et comme on sait par l'histoire chinoise que les Geou-Gen, à la fin du quatrième siècle, *avaient déjà soumis les royaumes de l'occident*, il est au moins probable que ce Cha-Can, maître des Khazares, était

l'empereur même des Geou-Gen ou son vice-roi (1). On va voir d'ailleurs que les Khazars n'étaient ni

---

(1) La domination des Geou-Gen sur les Khazares, est démontrée par la discussion suivante sur l'étymologie du mot Kan, donnée par Visdelou. (*Hist. abrég. de Tartarie, pag.* 294 *et suiv.*)

Le mot Kan, prononcé Kah-Hañ, par les Tartares occidentaux, en absorbant l'*a* du milieu, devint Kah-Han pour les Européens, Ka-Kan pour les Musulmans, Kehan, pour les Eigourrhéens, Kan pour les Mautchous. Ce titre ne commença, en Tartarie, qu'en 402, par Tou-Loum, Tchen-Yu (*Tan-Joù*) des Geou-Gen, qui s'appela Kha-Hhan. Environ 200 ans après l'institution de ce titre suprême par Tou-Loum, les Turks (Tou-Kine), nommaient encore Ouei-Kha-Hhan, c'est-à-dire Kans de maisons, les chefs de famille de première noblesse, sans préjudice pour le titre de Kha-Hhan, de leurs empereurs. Cette généralisation du mot Kan, chez les Turcs, ne prouve-t-elle pas qu'il était national chez eux, et non adopté des Geou-Gen?

Touloum changea aussi le titre des impératrices, et au lieu de Yen-Tchi, dont les qualifiaient les Hioum-Nou, il les nomma Kha-Hha-Toun, transformé ensuite comme Kha-Hhan même, en Kha-Toun, Ka-Thoun, Ca-Thoun, et Kho-Toun; tous féminins de Kha-Hhan, et de ses dérivés. Cette identité des titres adoptés en 402, par l'empereur des Geou-Gen, avec celui que portèrent plus tard les empereurs turcs, dont la puissance succéda à celle des Geougen; et cette identité du titre des grands empereurs turcs du sixième siècle, avec

des Finnois, ni des Turcs, ni des Mongols. Cette induction est confirmée par les termes bien positifs de la description des contrées à l'est du Volga. (MOÏSE DE KOR., *Géogr.*, *p.* 365.) « La Scythie qui s'appelle aussi Apachtarie ou Turquie (*Thurchia*) (1), s'étend de l'Éthel jusqu'au mont Imaüs et au-delà jusqu'à la Zénie (2). Quarante-quatre nations habitent la Scythie; et Moïse nomme entre

---

celui des souverains d'un peuple dominateur établi au milieu du cinquième siècle, entre le Volga et la mer Noire, lorsqu'à cette même époque, le pays à l'est du Volga s'appelait Turquie, et où le Turquestan actuel avait déjà son nom, ne permet plus de douter que les nations turques primitives étaient Autochthones de ces mêmes contrées. Les traditions persanes conservées par Ferdoussi (*Tabl. hist. de l'Asie, Dynast. des Pichaddiens*) assignent aussi aux Touraniens, c'est-à-dire aux Turcs, les contrées du nord de la Bactriane. Toute cette ancienne histoire est remplie des guerres de l'Iran (la Perse) avec le Touran. Ces guerres auraient-elles pu avoir lieu si le Touran n'avait été frontière de la Perse?

(1) On a vu dans le chapitre précédent les Turcs nommés par Pline parmi les Scythes qui habitent au-delà des palus Méotides.

(2) La Zénie est évidemment la Chine, c'est-à-dire l'empire chinois qui, au deuxième siècle, sous les Han orientaux, s'étendait comme aujourd'hui jusqu'aux monts de Belur et à l'Iaxartes. (Voyez la septième carte et son *Aperçu général, Atlas des tabl. hist. de l'Asie*, par M. KLAPROTH.)

autres les Sog, les Thucar, les Hephtali. Les Sogs, continue-t-il, sont riches, artisans et négocians; ils habitent entre le Turkestan (*Thurcestania*) et l'Aria. Quant à l'Aria, autrement Chusti-Chorasania, elle s'étend de la mer d'Hyrcanie à l'Inde (on a vu ces noms de Chus, Chust, dans la description de la Sarmatie d'Asie, où leur existence coïncide bien avec ce que Justin, Diodore de Sicile (*lib.* 2, *cap.* 43), Hérodote, etc., disent de l'origine médique des Alains et des Sarmates).

Ainsi la géographie de Moïse de Khoren, d'accord avec son histoire, confirme pour cette époque la permanence des peuples scythiques, et par conséquent des peuples mongoliques et finnois, dans les positions que leur assignent et la géographie d'Hérodote, et la géographie des Chinois, et la géographie moderne.

Ces rapprochemens suffisent déjà pour établir qu'au milieu du cinquième siècle, les pays entre la mer Caspienne et l'Immaüs, portaient le nom de Turquie chez les peuples voisins au sud et à l'ouest de la mer Caspienne (*Turquestan*), et que ce nom s'étendait à l'occident jusqu'au Volga (1). La masse

---

(1) M. Klaproth (*Mémoires sur l'Asie et Voyage au Caucase*) a montré que malgré les nombreux synonymes qu'une même nation reçoit des étrangers, elle n'en conserve pas moins son

des peuples turks habitait donc alors les mêmes contrées qu'aujourd'hui. Les Sogs, les Ephtalites, faisaient partie de ces peuples. Plusieurs d'entre eux avaient dès lors passé le Volga, et les Khazares, dominateurs de la Sarmatie asiatique, après les Alains et les Huns, avaient évidemment subi le joug des Geougen, à l'époque où leurs chefs s'appelèrent Khans.

Les plus anciennes chroniques géorgiennes nomment génériquement Khazars, tous les peuples au nord du Caucase : elles fixent leur première invasion en Géorgie et en Arménie à l'an du monde 2312. (KLAPROTH, Voy. *au Cauc.*, *t.* 2, *p.* 437.) Ce nom de Khazars est ici évidemment appliqué par extension d'un peuple connu et voisin à des peuples plus éloignés et moins connus (1).

Quoiqu'un simple rapprochement de noms ne soit pas très-concluant, il est bon de rappeler que suivant Pline (*loc. cit.*) les anciens Sacs (Turcs) donnaient aux Perses le nom de Karzars. Les Kha-

---

nom propre toujours adopté par les peuples voisins dont la langue est plus analogue. Ce fait explique comment le nom des Turcs, celui des Slaves, etc., fut si long-temps inconnu aux Grecs, aux Romains, et comment aussi, quand il y fut connu, il fut donné à des peuples différens.

(1) Nous avons déjà cité et nous citerons encore plusieurs exemples de cette extension de noms.

zars seraient-ils donc de cette race sémitique qui succéda aux Mèdes, eut jusqu'au deuxième siècle avant Jésus-Christ la domination de l'Asie au sud-ouest de l'Oxus et de l'Immaüs, domination qu'elle avait conservée réellement sous les Séleucides, et qu'elle ne perdit que par la conquête territoriale des Parthes, devant lesquels des Perses Kharzars auraient fui au nord du Caucase? Alors l'explication donnée par M. Klaproth sur l'emploi du nom Khazar dans les *Chroniques géorgiennes* ne devrait s'appliquer qu'au deuxième siècle avant Jésus-Christ, Cette hypothèse laisse aux Khazars les caractères physiques décrits par Foszlan.

Selon Moïse de Khoren (1), les Khazars unis aux Barsiles, envahirent l'Arménie entre les années 178 et 198 de notre ère. Cet événement prouve que « l'apparition des Khazars ne date pas seulement du commencement du quatrième siècle, comme le croit (*Tabl. de l'Asie, p.* 47) M. Klaproth, qui explique la fréquence de ce nom par la rédaction postérieure à cette époque, des anciennes chroniques géorgiennes. Cent ans plus tard, Tiridate II les attaqua dans leur pays, et quand

(1) Voyez son histoire et *Précis de l'histoire d'Arm.*, par M. Saint-Martin. *Mém. sur l'Arm.*, t. 1.

les Huns envahirent l'empire des Alains, au dernier tiers du quatrième siècle, les Khazars se rangèrent au nombre de leurs alliés. Quand ils devinrent puissants, c'est du sud au nord qu'ils s'agrandirent, du Caucase vers le Volga. Renversant le premier royaume des Bulgares, situé sur les bords du palus Méotide (Anastase), ils rejetèrent ce peuple partie à l'ouest du Tanaïs, partie au nord vers l'Oural. En restituant un passage mal traduit d'Ibn-Haukal, M. Klaproth (*Mém. sur les Khazars*) vient de faire voir qu'ils ne parlaient pas turc comme on l'avait cru. Or (C. M. Fraehn., *Excerpt. ex script. arab.*, *in-4°*, *Petrop.* 1824; et *Mémoire de l'académie impériale de Pétersbourg*, t. 8), dans la relation de son ambassade, envoyée en 921, au roi des Bulgares, par le khalif Moktadir Billah, Ahhmed ben Foszlan établit que les Khazars ne ressemblent pas aux Turcs. « Ils ont les cheveux noirs, dit-il, et sont de deux races : l'une appelée Qara-Khazar (*Qara*, noir), est de *couleur jaune* tirant sur le *noir*, de sorte qu'ils paraissent être une espèce de *Hindous ;* l'autre est *blanche* et remarquable par sa *beauté* et sa *stature ;* puis il ajoute que la langue des véritables Khazars diffère de celle des Turcs et des Perses. »

Il résulte de ces traits esquissés par un ambassadeur arabe, à une époque où l'empire des kha-

lifs avait eu pour frontière l'Inde et la Mongolie, et compris une grande masse des peuples turcs, que les Khazars n'étaient ni Turcs, ni Mongols. Ce n'étaient pas non plus des Finnois, puisqu'ils étaient si *beaux* aux yeux d'un Arabe, que leurs *cheveux* étaient *noirs* et leur *stature élevée.* Enfin, les Khazars noirs n'étaient ni des Huns, ni des Mongols, puisque le même ambassadeur les compare à des Hindous. Serait-il impossible, en effet, qu'une colonie de peuple Indou, se fût établie sur la côte occidentale de la Caspienne, où était le grand entrepôt du commerce de l'Inde avec l'Europe?

Les Khazars étaient donc un peuple de *race caucasique.* Ce fait coïncide bien avec la translation progressive de leur capitale, et de la résidence de leur roi du Caucase vers le Volga. D'abord très-voisine de Derbend (*Extr. du gr. Dict. géograph. de Jacut*, mot *Khazar*, Fraehn, *Mém. de Pétersbourg*, *t.* 8), cette capitale fut établie à *Semender*, à quatre journées de Derbend (*Bab-el-Abwab*), puis à l'embouchure même du Volga, où fut bâtie la ville d'*Atel* ou Balangiar. Des tribus slaves habitaient la Khazarie au dixième siècle, et jusque dans la capitale même. Beaucoup de Juifs y demeuraient aussi, et avaient rendu leur religion nationale, avant que les Arabes n'y fissent dominer l'islamisme. Selon

l'Arabe Ibn-el-Azir (*loc.*, *cit.*), au temps d'Haroun-al-Raschid, à la fin du huitième siècle, l'empereur grec avait chassé les Juifs de ses États. La plupart se retirèrent en Khazarie, où profitant de l'ignorance du peuple, ils lui firent adopter leur religion.

Cette détermination de la race des Khazares, conduit à celle des Bulgares. Ce peuple avait d'abord été voisin de l'Arménie et habitant du Caucase. Car Moïse de Khoren (*Hist. Armén.*, *p.* 90 *à* 100) rapporte que « cent ans avant Jésus-Christ un grand nombre de Bulgares, chassés de leur pays après une révolte, vinrent s'établir en Arménie. » Le mouvement progressif des Bulgares avait donc aussi commencé au Caucase, puisqu'au milieu du sixième siècle leur empire, sous Cubrath, le plus célèbre de leurs rois, était situé sur les bords des palus Méotides (ANASTAS.), et que 700 ans avant, l'Arménie était à portée des fugitifs de cette nation.

Les annales russes et byzantines rapportent que les Bulgares, avant leur établissement sur le Volga, habitaient sur le cours inférieur du Tanaïs et les bords de la mer d'Azof. Suivant Anastase, leur première migration vers le Danube, se fit en 502. Cinquante ans plus tard, Jornandès (*cap.* 5) montre au nord de la mer Noire ce peuple que, dit-il,

« les péchés des Romains ont rendu fameux. » La nation en masse fut expulsée par les Khazares, au commencement du septième siècle. Une partie marcha au nord-est sur le Volga ; l'autre à l'ouest, vers le Danube, où elle s'établit dans la Bulgarie actuelle, qu'aux neuvième et dixième siècles on nommait encore Bulgarie noire, pour la distinguer de la Bulgarie orientale. La capitale de cette Bulgarie noire se nommait *Peréiaslawetz.* La langue slave fut adoptée de très-bonne heure par les Bulgares du Danube moins nombreux. Ceux du Volga parlaient encore le khazare au dixième siècle, quoique un assez grand nombre de tribus slaves, et peut-être finnoises (1), leur fussent soumises, puisque leur souverain prenait le titre de Roi des Slaves. En effet, La relation d'Ahmed-ben-Foszlan, et tous les auteurs arabes ou persans qui en ont parlé, Jacut, Scheris ed din Dimèschki, Ibn-el-Azir, l'intitulent ambassadeur près du roi des Bulgares et des Slaves. Les historiens arabes, en nous représentant le royaume de Bulgarie bien inférieur en puissance à celui des Khaza-

(1) Ibn-Haukal, parmi les Russes voisins de Bolgari, nomme les *Erthani,* Ibn-el-Wardi les *Erani, Erni,* et Edrisi les *Arsani-Ja,* dont les noms rappellent les Ersaniens, l'une des deux tribus des Morduans, Finnois les plus méridionaux à l'ouest.

res qui le détruisirent une seconde fois en 969, portent à croire que sa constitution était la même; c'est-à-dire, une domination militaire du peuple conquérant sur les peuples subjugués. Sheris Eddin Dimeschki (FRAEHN., *Mém. de l'ac. de Pétersb.*, *t.* 8) s'exprime ainsi : « Les Khazares forment deux ordres : l'un, qui est militaire, se compose de Mahométans; l'autre, civil, suit la religion juive, et auparavant n'en avait aucune. »

Cette identité de langue entre deux peuples limitrophes et contemporains, est une forte présomption que leur origine est la même, qu'ils sont de la même race, surtout lorsque rien ne porte à croire que l'un est depuis long-temps asservi par l'autre. Enfin, à l'époque de la conquête par les Mongols, une partie des peuples du pays de Boulgari étaient Turcs. Ce progrès occidental des peuples Turcs, déjà établis au sixième siècle sur les bords du palus Méotide (MENAND. et THÉOPHYL.), ne s'interrompit donc pas, et jamais les peuples Finnois ne firent d'invasions vers le midi.

M. Klaproth conclut de ses recherches ethnographiques, que les Khazars sont des Vogouls. Mais les Vogouls, dont nous donnerons le portrait, étant des Finnois mélangés de Mongols, on voit qu'il est tout-à-fait impossible d'admettre cette conclusion. M. Klaproth fonde cette identité

des Khazars avec les Vogouls, sur ce que les deux syllabes *sar* et *kel*, du seul mot qui reste du Khazar, le mot *Sarkel*, nom d'une de leurs forteresses que Constantin Porphyrogénète dit signifier *Habitation blanche*, ont le même sens dans la langue des Vogouls, et même des Samoïèdes. Ce dernier rapprochement seul aurait dû faire rejeter, même en ethnographie, l'identité de pareils peuples avec ces Khazars *grands* et *beaux* aux yeux d'un arabe.

Le récit de l'ambassadeur du khalif, prouve en même temps que les Hongrois blancs, cités dans la chronique russe de Nestor, n'étaient pas des Khazars. Ce que l'empereur Constantin rapporte sur le refoulement des Turcs occidentaux (les vrais *Hongrois*), par les Patzchenègues, chassés eux-mêmes vers l'occident par les Khazares et les Uz (Usbeks), prouvera aussi que les Hongrois n'en étaient pas non plus.

Cette nation Khazare qui s'était étendue de proche en proche, à partir du Caucase, dont elle était autochthone, a-t-elle pu être éteinte, effacée par les invasions postérieures, et n'en était-il rien resté dans sa première patrie?

Or, selon M. Klaproth (*Voy. au Caucase*, *t.* I, *cap.* VI), dans les temps modernes, les Kosaques Russes se nommaient aussi *Tcherkesses*, et se servaient indifféremment des deux noms. « Les vrais

Kosaques ont la taille plus élancée, les traits du visage généralement plus beaux et plus expressifs que les autres Russes. »

L'empereur Constantin Porphyrogénète, au milieu du dixième siècle, nomme *Zykhie*, les trois cents milles de côtes, depuis l'Oukrouck et le Kuban, jusqu'au Kouri; et *Kasakhia*, le pays du Kouban supérieur, qui vers le Caucase, confinait au pays des Alains. M. Klaproth fait voir comment les Alains qui jusqu'à l'invasion Mongole de Batou-Kan, demeurèrent dans la grande et la petite Kabardah (1). se retirèrent alors dans les montagnes qu'ils occupent aujourd'hui sous le nom d'Ossètes.

En 1502, Geörg. Interiano (RAMUSIO, *t.*2,*p.* 196), trouva les Zyches occupant toute la côte de la mer d'Azof, depuis le Don, jusqu'au bosphore Cimmérien. « Les Tatars et les Turcs les nomment Circasses, et dans leur langue, eux-mêmes se nomment *Adigé.* » Ce nom d'Adigé est le même que se donnent aujourd'hui encore les Circassiens. Ce fait s'accorde avec une tradition de ce peuple. « qu'au sixième siècle de l'hégire, une de ses tribus émigra du Kouban vers le Don, qu'elle quitta pour aller

(1) Nom du pays entre le versant septentrional du Caucase et le Manitch.

s'établir en Krimée, sur la côte méridionale entre les rivières Katcha et Belbie. Le pays supérieur s'y nomme encore *Kabardah*, souvenir de la patrie absente. Ce nom rapproché de celui de *Kabardi*, placé à l'ouest de Taganrok, sur une carte de la mer Noire, par Fredutio d'Ancone, en 1497, donne la position des Kabari de l'empereur Constantin.

Or, avant l'arrivée de Krimée, de leurs princes actuels, les Tcherkesses se nommaient eux-mêmes Kazaks, nom que continuent de leur donner les Ossètes et les Mingreliens. Les Kazaks et les Zikhes, étaient donc des tribus du même peuple. Aussi M. Klaproth (Voy. *au Cauc. lang. tcherk.*, *p.* 377, *t.* 2), observe-t-il, que par le mot Zikhes, déjà employé par Scymnus de Chio au temps de Mithridate, et par Arrien, dans son Périple du Pont, les anciens n'ont désigné qu'une tribu de Tcherkesses. La nation des Kazakhs, dont les Zichs n'étaient qu'une tribu, existait donc sur la côte orientale de la mer Noire, au deuxième siècle de notre ère, du temps d'Adrien, et même trois cents ans avant (MEMN., *ap. Phot.*) Or, à cette même époque, et jusqu'à l'arrivée des Huns, le peuple dominant sur cette côte et dans l'intervalle jusqu'au Caucase, est nommé Khazars par ce même Arrien, par les Arméniens, les Géorgiens et les Grecs Byzantins qui ne connaissent pas le nom de Khazaks. Tout porte

donc à croire que les Khazars étaient de la nation Kazakhe. Les Khazars se joignirent aux Huns contre les Alains (Ossètes) par une inimitié qui dure encore entre ces peuples. Ces inductions de l'histoire, de l'ethnographie et de la géographie, sont confirmées par les traits physionomiques. Un ambassadeur arabe nous a peint ceux des Khazars: voici ceux des Tcherkesses d'aujourd'hui, par M. Klaproth lui-même, que ce portrait n'empêche pourtant pas de les rapporter à la même souche que les Ostiaks, les Vogouls et les Huns, oubliant ce qu'il avait reconnu (*t.* 1, *p.* 72), que les traits mongols, une fois empreints dans une famille de race différente, fût-elle européenne, y deviennent ineffaçables. « Leur stature moyenne est élancée et bien prise; leur poitrine et leurs épaules sont larges, le torse mince, les yeux et les cheveux bruns, la tête allongée, le nez mince et droit. » Leurs femmes, dont on admire si justement la régularité des formes, l'élégance de la taille, la pureté des traits, le teint si suave, et la gorge d'un si parfait modèle, ont, comme les Géorgiennes, de *grands yeux noirs* d'une vivacité extrême, dont elles rendent encore l'expression plus voluptueuse en teignant en blond leurs cheveux naturellement du plus beau noir. Les charmes idolâtres ou Musulmans des Khazariennes eurent apparemment à la

dévote cour de Byzance le crédit qu'ont aujourd'hui ceux des Caucasiennes à Stamboul et par tout l'orient dans les harems libertins des enfants du prophète. Car, Justinien II, remonté sur le trône, oubliant la trahison d'un beau-frère, couronne la sœur du khan des Khazares qu'il épousa exilé; et Léon l'Isaurien fit faire la même alliance à son fils (ZONAR., *lib.* 14 *et* 15).

Les Circassiens ressemblent donc entièrement aux Khazares, et nous allons voir que les Ossètes ont aussi conservé les traits des Alains. Cette ressemblance des noms Khazars et Kazaks; la ressemblance bien plus importante des caractères physiques de ces deux peuples, leur coïncidence dans les mêmes pays, à la même époque et avec une même prépondérance, forment un ensemble de preuves péremptoires de leur identité. D'ailleurs cette occupation de la Krimée et des pays adjacents au Don, par les Kazaks et les Ziks, depuis le dixième jusqu'au quinzième siècle, cette synonymie de Tcherkesse et de Kozak, admise récemment encore par les Kozaks eux-mêmes, cette élégance des traits, cette supériorité de taille des vrais Cosaques, comparés aux Russes, prouvent, comme le conclut M. Klaproth, que ces Cosaques sont un mélange de Russes et de Tcherkesses; l'on peut ajouter un mélange de Russes et de Khazars.

Guidés par la pénétration ordinaire de M. Klaproth, nous allons reconnaître les Alains dans les Ossètes.

Suivant les chroniques géorgiennes, les Khazars (c'est-à-dire les habitants des pays au nord du Caucase), l'an du monde 2302, ramenèrent des populations captives, d'une invasion en Arménie. Leur roi établit les captifs à l'ouest du Terek (dans l'Ossétie actuelle) entre le Kour et l'Araxes. Or, Diodore de Sicile (*lib.* 11, *cap.* 4), dit aussi que dans leur dernière invasion, les Scythes conduisirent une colonie de Mèdes, en Sarmatie, au nord du Caucase. Les Ossètes se nomment aujourd'hui *Iron;* les Mèdes se nommaient eux-mêmes *Iran*, qu'Hérodote traduit *Arioï*. On sait quelle fut la puissance de ces Mèdes-Sarmates, ou de ces Alains, dans les quatre premiers siècles de notre ère. Cet empire fut détruit par les Huns; une partie des Alains fut rejetée en Europe, l'autre refoulée dans le Caucase. Nous avons vu que l'empereur Constantin VIII place, de son temps, le pays des Alains, au-delà de la Kasakie, de l'autre côté du Caucase. A la même époque, en 943, Massoudi, historien arabe, appelle Château de la porte des Alains, un fort situé au défilé du Terek; il dit que ce fort, construit dans les temps anciens pour empêcher les Alains de passer le Caucase, reçut

garnison arabe de Mouslimeh, petit-fils de Merwhan, qui pénétra lui-même dans le pays des Alains, et les soumit.

En 966, selon les chroniques russes, Swiatoslaw, après avoir enlevé aux Khazars, Bielaweje, ville située sur le Don, fit la guerre aux Iasses et aux Kassags; c'est-à-dire, aux As ou Alains, et aux Tcherkesses. Selon M. Karamsin (*Hist. de Russ., t. 4, p.* 117 *et* 119), plusieurs princes russes, en 1277, furent auxiliaires de Mangour-Timour-Khan, pour soumettre les Iasses ou Alains du Caucase, qui se révoltaient. Ils s'emparèrent de Dediakow, ville du Daghestan méridional, et capitale de ces Iasses.

Enfin, en 1436, dans son Voyage à Tana, Josaph Barbara (RAMUS., *t.* 2, *fol.* 29), dit que l'Alania est ainsi nommée des peuples Alains, qui dans leur langue, s'appellent As. Et Plan Carpin, deux siècles avant, nomme aussi les Alains ou As, parmi les sujets du Khan des Mongols.

Les Ossètes, conclut donc M. Klaproth, sont cette colonie de Mèdes qui se nommaient eux-mêmes Iran, que les Scythes établirent au nord du Caucase, et qu'Hérodote appelle Sarmates-Mèdes; ce sont les Alains des Latins de l'empire, et des Grecs de Byzance; les Iasses des chroniques russes, les Ossi des écrivains arméniens et

géorgiens; les As ou Asses, des Turcs et des Persans modernes; les Os, Otzi ou Otz, des Nogais actuels, et autres tartares, des Lesghis et des Géorgiens modernes. Les Ossètes ne se servent de ce nom que pour s'accommoder à l'usage de leurs voisins; car ils continuent de se nommer Ir ou Iron, et leur pays, Ironsag ou Ironistan.

Or, ils ont encore les traits qu'Hérodote donne aux Mèdes, et Ammien aux Alains. « Ils sont de taille moyenne, de cinq pieds, deux à cinq pouces, dit M. Klaproth, bien faits, charnus sans être gras; ils se distinguent de leurs voisins, par leur physionomie européenne. Les yeux bleus, les cheveux blonds ou roux, sont très-communs parmi eux : il y en a fort peu qui les aient vraiment noirs; couleur qui est propre aux peuples caucasiens. C'est une race d'hommes saine et féconde. »

Ainsi, le seul changement dans la constitution physique des Alains, depuis Ammien, c'est la diminution de leur taille, effet constant, à la longue, de l'habitation dans les montagnes, sur beaucoup de peuples.

Des peuples Turcs s'étaient même avancés jusque au-delà du désert de Kobi (M. Klaproth, *Mém. sur les Tatars, p.* 493). Dans le pays des Mogouls, dit Abulgazi, demeurèrent aussi des tribus de

nation turque, parmi lesquelles il y en avait une plus nombreuse et plus brave que celle des Tatars. Or (*p.* 468 *à* 471), aux dixième et onzième siècles, d'après les Mémoires du général chinois Men-Kong, la première des trois tribus de Tatars se nommait les *Tatars blancs*, qui n'avaient rien de rebutant dans leur extérieur; ils se faisaient des incisions dans les joues, comme on l'a vu chez les Turcs de Dizabul, au sixième siècle. Le père Gaubil dit aussi que le Khan des Tatars blancs, qui régnait au temps de Tchengis, tirait son origine des anciens Khans des Thou-Khiue ou Turcs de l'Altaï. Or, Aboulgazi qui raconte sur ce Khan des Tatars blancs, les mêmes circonstances que l'histoire Mandchoue de la dynastie Mongole, dit précisément que les Ongout, gouvernés par ce Khan, étaient des Turcs. Aussi M. Klaproth conclut-il que ces Ongout sont les Tatars blancs du moyen-âge, et la horde Mongole des Onguiond actuels.

Ainsi d'après les écrivains appartenant aux nations voisines du Caucase et de la mer Caspienne, les Turcs, les Slaves et les Finnois avaient les mêmes limites que leur assignent les auteurs grecs et romains. De plus, les Khazares et les Bulgares étaient des nations de race caucasique au teint blanc, aux cheveux noirs, de haute taille, et dont

l'émigration vers le nord, comme celle des Tcherkesses qui, au sixième siècle de l'hégire, s'établirent en Krimée, se fit à des époques reculées et successives, mais qui ne semblent pas remonter au-delà de la destruction de la grande confédération scythique par Mithridate. Les restes des nations blondes de race indo-germanique, c'est-à-dire des Sarmates-Mèdes et des Alains, isolés des Afgans au sud-est et des Slaves au nord-ouest, se concentrèrent dans les embranchements du Caucase, entre l'Araxes et le Terek. Quant à la race Turque, dont on tracera la circonscription dans le chapitre suivant, elle avait jeté quelques hordes d'occupation conquérante jusque vers la grande muraille, où il paraît qu'on en trouve encore aujourd'hui quelques restes.

CHAPITRE III.

ESQUISSES PAR LES ÉCRIVAINS CHINOIS.

Les limites dans lesquelles les historiens et géographes chinois commencent à avoir connaissance de peuples d'une autre race que la leur avant les conquêtes de Tchengis, coïncident avec celles qu'assignent aux Scythes-Turcs, les écrivains de l'occident.

Suivant MA-TOUAN-LIN, historien chinois du douzième siècle, à l'ouest des Hioum-Nou (1), dont le pays s'étendait de la grande muraille de la Chine

(1) Il n'était pas possible d'offrir une meilleure garantie de l'authenticité des citations chinoises que j'ai employées. Toutes celles que je n'ai point prises dans les ouvrages français de M. Klaproth, attaché à l'ambassade du comte Goloffkin à Pékin, je les dois à notre célèbre orientaliste M. Abel Remusat, dont l'urbanité pleine de graces décore une immense érudition orientale qu'il sait, comme M. Klaproth, appuyer sur la connaissance des sciences physiques si souvent indispensable en pareille matière.

jusqu'à la Songarie et la partie adjacente de la Sibérie, sont les Ou-Sioun (Asiani, As, *Ab. Remusat*), grande et puissante nation, différant par la langue et les traits du visage de tous les peuples de la Haute-Asie. Les hommes y étaient remarquables par leurs *yeux verts* et par leurs *cheveux rouges ;* ils avaient d'abord été soumis aux Hioum-Nou, mais leur puissance s'étant accrue, ils devinrent indépendants, et s'emparèrent même du pays des Saï (les Saces), jusqu'aux villes (la Boukarie); ce qui implique qu'il n'y avait pas de villes ni chez les Ou-Sion, ni chez les Saï (Sacæ des Romains.) Or, les Saï sont ailleurs placés à l'ouest des Oïgours *à tête jaune*, qui habitaient aux environs du lac de la Lop.

A partir des Oïgours (*Hoei-He*, *Hoei-Hou* des Chinois qui n'ont pas l'R, ni le son qui y correspond), en allant à l'Ouest, tous ces hommes ont les yeux enfoncés, le nez proéminent. Cependant, à Kothan, on retrouve encore des *visages d'une belle forme*, et ressemblant aux Chinois (1). Dans un autre endroit, Ma-Touan-Lin place au nord des monts Altaï, dans les con-

(1) Les peuples de Kothan n'étaient donc pas d'une autre race, comme le suppose M. Klaproth.

trées du Yénissei, un peuple nommé Ting-Lings aux *yeux verts* et aux *cheveux rouges*, position qui coïncide avec celle qu'occupèrent jusqu'au commencement du dix-huitième siècle les Kirgises orientaux. Les Kirgises Kaïzacks, bien que mélangés de Mongols, à en juger même par leur langue, ont encore la plupart aujourd'hui les cheveux blonds. « Parmi les Barbares d'à-présent, ajoute-t-il, tous ceux qui ont les *yeux verts*, la *barbe rouge*, et qui ressemblent aux singes, sont issus de cette race. »

Ces faits reculent évidemment l'extension des peuples rouges ou blonds, au nord des monts Altaï jusqu'au-delà du méridien du Yénissei.

Telle est aussi la position d'un autre grand peuple entièrement formé d'une race différente des Chinois, et bien distinctement connu par eux au nord-ouest de leur empire. Car, par les passages que nous avons cités plus haut, on voit que les hommes aux *yeux verts*, etc., non seulement étaient mêlés parmi des peuples mongoliques, mais leur étaient soumis.

Voici le précis des traits caractéristiques et la position géographique de cette nation d'après Visdelou. (*Hist. de Tartarie*, *p.* 173, supplément à la Biblioth. Orient. de d'Herbel, in-4°, *t.* 4.) « Les Kie-Kia-Sse (autrefois le royaume de *Khien-Kouen*,

de 200 ans avant à 200 ans après Jésus-Christ, *Ha-Kia-Szu* et *Hakas* de M. Klaproth), forment un peuple de plusieurs centaines de milliers d'habitans, où l'on peut lever 80 mille hommes d'élite pour la guerre. Leur pays est marécageux en été et couvert de neige en hiver. Tous les hommes y sont de *grande taille*, ont les *cheveux roux*, *le visage blanc et les yeux verts*. Ils mettent les *cheveux noirs au rang des prodiges*. Ceux qui ont les *yeux noirs* leur semblent incontestablement de la race de Lilim, général chinois, qui les gouverna... (1) Leurs grains sont le froment et l'orge qu'ils sèment dans la deuxième lune et moissonnent dans la neuvième; avec ces grains ils font du pain et du vin.... Ils élèvent des chevaux très-grands et très-vigoureux, ainsi que des chameaux, des moutons et des bœufs. Ils abondent surtout en chevaux. Un laboureur en possède quelquefois plusieurs milliers. Ils ont des chevaux sauvages, des moutons à grosse queue. Pour poisson, ils ont le Mao, long de 7 à 8 pieds, qui n'a point d'os, et

(1) Un peuple dont tous les individus sont de *grande taille*, ont les *cheveux roux*, les *yeux verts*, le *visage blanc*, ne peut être évidemment de la race des Samoïèdes, qui sont les Lapons de l'Asie, qui ont l'*iris noir*, la *peau d'un jaune enfumé*, etc.

la gueule sous le menton. (L'esturgeon ne peut être mieux signalé; il abonde en effet dans l'Irtish et l'Obi.) Le pays abonde en ormes, en bouleaux, en saules et en pins d'une très-grande hauteur. Il y a beaucoup d'oies, de canards sauvages, de corbeaux, d'éperviers, de faucons, etc.; on y trouve aussi de l'or, du fer et de l'étain. A l'est des monts noirs où leur OG tient sa cour, toutes les eaux coulent vers le nord-est, et, après avoir traversé le royaume, elles se réunissent et vont se jeter dans la mer du nord. A l'orient de ces rivières sont les Tou-Kiue (Turcs). Des montagnes nommées Tan-Man, *monts célestes*, les bornent au sud. Ce peuple vit de chair et de lait de jument. Leurs instruments de musique sont la flûte traversière, le tambour, les plats d'airain (cymbales) et les petites cloches.... Leurs lettres et leur langue sont les mêmes que chez les Hoéi-Hou (Oïgours nomades), qui les bornent à l'Orient. Ils étaient alliés aux Thibetains qui, au huitième siècle, avaient conquis jusqu'à l'Oxus et à la Songarie, et aux Arabes, dont les conquêtes dans la Bactriane touchaient à celles des Thibetains. Ils communiquèrent pour la première fois avec les Chinois en 648, et la dernière en 874. »

Cette direction des eaux, cette végétation, ces animaux domestiques et sauvages du pays, ces caractères physiques du peuple, ce voisinage des

Thibetains conquérans, des Hoeï Turcs, des Arabes; enfin, l'esturgeon, ce principal poisson de leur pays, prouvent qu'ils habitaient les contrées des affluens de l'Obi et du Yénissei. Or, M. Klaproth, *Mém. sur quelques antiq. de la Sibérie* (*op. cit.*, *p.* 160), montre qu'au commencement du dix-septième siècle les Kirghiz orientaux, émigrés 100 ans plus tard dans le Turquestan chinois, habitaient le versant septentrional du petit Altaï et de la haute chaîne des montagnes de Sayansk, ainsi que le pays du cours supérieur des fleuves et rivières qui se jettent dans l'Obi et le Yenissei. Il cite Aboulgazi, qui place d'une part le pays des Kirghiz près des rivières Abir (*Obi*) et Sir; et d'autre part les Kamkamdjout qu'il réunit aux Kirghis, et qui sont les Kirghiz orientaux, entre la Selenga et l'Ouïgour-Mouron (*Yenissei*). Enfin, le pays voisin de l'affluent du Kemtchik, dans la gauche du Yénissei, se nomme encore aujourd'hui Kemkemtchyk-Bom.

Les Kirghiz habitaient donc, au septième siècle, dans la Sibérie méridionale le même pays qu'ils ont occupé jusqu'au commencement du dix-huitième. Ils étaient alors purs ou presque purs de tout mélange de sang étranger, puisque des *cheveux noirs* y passaient pour un prodige et des *yeux noirs* pour un indice de sang chinois. Ce n'était

donc pas un mélange des Ting-Lings avec la race Samoïède, la plus petite de toutes, et aux yeux et aux cheveux les plus noirs. Ils parlaient turc. Enfin ils étaient, au commencement du moyen âge, la seule nation de race blonde qui fût bien connue des Chinois, comme formant un empire indépendant et non mélangé de peuples mongoliques.

Les Kirgises sont encore aujourd'hui la principale nation turque de l'Asie à l'est de la mer Caspienne. Dans l'origine, ces nomades étaient partout isolés de l'espèce mongolique qui entourait le reste des Turcs à l'est et au sud. Ce n'est qu'au nord qu'ils touchaient à la race Samoïède trop faible pour les asservir. Cet isolement explique cette pureté si long-temps conservée de leurs traits. Ces caractères distinctifs de race frappèrent de tout temps les peuples, étrangers entre eux sous ce rapport. Les Chinois en furent toujours vivement affectés; c'est la principale cause de leur aversion pour tout ce qui n'est pas de leur race. Or, dans la géographie annexée à l'histoire des Thang (*Description de la Russie*, trad. du chinois, KLAPR., *op. cit. p.* 108 *et* 110); l'auteur chinois, après avoir dit que les Kouli-Han habitaient à l'Orient des Kirghiz et au nord du désert de sable (*p.* 89, 90 *et* 91), tous les deux sur la frontière actuelle des Russes, continue : « Comme chez les Russes il y a

aujourd'hui, beaucoup de *cheveux roux*, de *visages blancs* et d'*yeux verts*, il paraît que ce sont des descendants des Kian-Kouen ou Kirghiz »; conclusion qui dut lui paraître péremptoire puisqu'il ne connaissait de ce côté d'autre ancien peuple que les Kirghiz (1).

C'est aussi à cause de leur isolement des races Mongoliques par une position primitive plus occidentale, que les Baschkirs conservaient, au moyen-âge, ces mêmes traits que les Hakas avaient eus dans la Sibérie. Les Baschkirs étaient sans doute une de ces tribus turques riveraines de la mer Caspienne, et qui se portèrent à l'ouest au sixième siècle. Car en 921 Foszlan (*Extr. sur les Baschkirs, par* FRAEHN, *Acad. des Sc. de Pétersb.*, *t.* 8, *p.* 636), dit que la Baschkirie est une région située entre la Bulgarie

(1) Cette conjecture de l'auteur chinois n'est pas fondée, comme l'observe en note M. Klaproth, puisque les Russes ne sont établis en Sibérie que depuis quelques siècles, et qu'ils ont apporté avec eux les traits de leur race. Mais le motif même de la conclusion de l'écrivain chinois n'en est pas moins juste. Je crois prouver dans cet ouvrage, que les caractères physiques sont de bien meilleurs guides que les langues dans les recherches qui ont pour objet sinon la filiation politique des peuples, au moins la distinction des races et des espèces auxquelles ils appartiennent, dont ils tirent leur origine.

et Constantinople, les Baschkirs demeurent donc aujourd'hui bien plus au nord-est. « Nous arrivâmes, continue-t-il, chez un peuple Turc nommé Baschgurd ; c'est le plus méchant de cette race. Ils se rasent la barbe, mangent leurs pous ; adorent des idoles, les serpents, les poissons, les grues.....» Ailleurs il s'exprime ainsi sur leurs caractères physiques........ « Je vis à Haleb, beaucoup de Baschkirs aux *cheveux* et aux *visages rouges*........ » Voilà qui est positif : toute la race Turque avait primitivement les *cheveux roux* ou *blonds*, les *yeux bleus*, et une *grande taille* qui la distingue de la race Finnoise, et (comme le montrent encore aujourd'hui les Baschkirs, les Saïgaks purs de tout sang Mongol) un *visage rond*, de *grosses lèvres*, un nez *épaté*, le *corps très-velu*, le *teint un peu cuivré*, enfin une disposition singulière à un *extrême embonpoint*, qui la distinguent de la race indo-germanique, au visage ovale, au nez droit et mince, au teint blanc, etc.

Le portrait des Kirghiz, des Ting-Lings et des Baschkirs représente donc les traits originels de la race turque. Les Oïgours sédentaires paraissent être ceux des Turcs du centre qui furent le moins altérés, puisque au onzième siècle le nom de *tête jaune* les désignait chez les Chinois. Le reste de la race turque, soumise de-

puis si long-temps aux Hiong-Nou (Mongols), puis aux Sian-Pi, aux Geou-Gen, dont ils étaient d'ailleurs limitrophes, dut s'altérer comme il est arrivé aux Kirghiz eux-mêmes depuis que l'établissement de la domination mongole sur l'occident de l'Asie les a rendus voisins des Calmouks et des Soungars. Aujourd'hui les yeux bleus et les cheveux blonds ne sont plus le trait le plus général des Kirgises. Voilà pourquoi les Turcs proprement dits devenus métis par un mélange où, quel qu'il soit, l'espèce mongole imprime constamment et la forme de son visage et la couleur de ses yeux et de ses cheveux, ne paraissaient pas étrangers aux Chinois. On verra les tribus méridionales de la race finnoise altérées par cette même empreinte mongole, produire d'autres races de métis, les Wogouls, les Wotiakes, les Ougres et les Hongrois. Preuve nouvelle que les Huns étaient des Mongols.

A la vérité, un célèbre orientaliste (Klaproth, *Mém. sur l'identité des Turcs et des Hioung-Nou*, inséré au Journ. Asiat., décembre 1825 (1), *et Tabl. hist. de l'Asie*) voit dans les Hioung-Nou les ancêtres des Turcs. Mais il ne cite qu'un seul

(1) Ce mémoire prouve seulement, mais d'une manière péremptoire, l'identité des Toukiu et des Turcs.

mot (*tenghiri*, ciel, divinité) commun aux Turcs et aux Hioung-Nou, et ce mot unique est aussi mongol. Historiquement, il n'appuie cette opinion que sur l'autorité d'écrivains chinois du moyen âge, disant que les Oïgours nomades descendent des Hioung-Nou, et les Thou-Kiu, d'une tribu d'Hioung-Nou chassée vers le nord-ouest. Et cette dernière idée encore, est une pure interprétation de la tradition chinoise que l'on va rapporter. Or, ces témoignages établissent seulement la succession politique des Turcs aux Hioung-Nou dans le même pays; ce qui n'implique rien pour l'identité de race. D'ailleurs, l'altération de la race turque expliquerait la méprise des Chinois, et cette altération est démontrée par les traits actuels des Kirghiz, et par ceux des Turcs envahisseurs de la Grèce. En voici encore un exemple pris à l'autre extrémité de l'Asie : la populeuse nation des Yacoutes, jetée comme un promontoire de la race turque au milieu de l'espèce mongolique, a tout-à-fait perdu ses caractères physiques originels; elle n'a conservé que sa langue, sans laquelle on la croirait de race mongole. D'ailleurs le système en question admet une différence de race entre les Turcs et l'espèce mongolique, d'une part, et les peuples indo-germaniques de l'autre. Or une différence de race est une différence d'organi-

sation. A la vérité les partisans de ce système se taisent sur cette différence. Nous qui la connaissons, nous l'exprimons telle que ces faits la montrent. Nous pouvons suivre les nuances d'altération que les mélanges lui ont imprimées.

Ainsi les Turcs conquérans de l'Asie occidentale et de la Grèce avaient en grande partie les cheveux noirs. Ils étaient donc mélangés de Mongols comme aujourd'hui les Kirghiz, et c'est ainsi qu'à leur tour ils ont pu altérer eux-mêmes les Finnois occidentaux de l'Oural, les Morduans, les Wotiaks, etc.

Or, d'après une des trois traditions Chinoises sur l'origine des Turcs (Visdelou, *loc. cit.*), ils étaient originaires des bords occidentaux de la mer occidentale (*la Caspienne* (1)). Ils y furent exterminés

---

(1) Ce ne peut être que la mer Caspienne, puisque du milieu du septième siècle au milieu du neuvième, sous les Thang, l'empire chinois s'étendait à l'ouest de la mer d'Aral, alors mer du Kharism ; que sous Trajan l'empire chinois s'étendait à l'ouest jusqu'aux monts de Belur, et que sous les Antonin il avait eu des relations avec l'empire romain. (Voyez *Tabl. hist. de l'Asie*, par M. Klaproth, p. 68 et 69; la septième carte de son atlas ; et Monument du christianisme en Chine, au deuxième siècle, dans Visdelou, supplém. à la *Bibl. orient. de d'Herbelot.*)

par une nation voisine à l'exception d'un seul enfant de dix ans, à qui, par pitié, on ne fit que couper les pieds et les mains. Une louve le nourrit, conçut de lui, et, enlevée elle-même par un génie, transporta son amant à l'Orient de la mer Occidentale, et ne s'arrêta que sur une montagne au nord-ouest du royaume d'Eigour. Elle mit au jour dix garçons qui, ayant enlevé des femmes du pays, reformèrent une nation qui se soumit aux Geou-Gen. On voit dans cette fable que les Turcs orientaux du Yénissei étaient venus en petit nombre des régions de la mer Caspienne, qu'ils n'avaient même pas de femmes avec eux, et qu'ils durent se soumettre au peuple dominateur du pays où ils arrivaient (1).

Or, un historien d'Occident, Moïse de Khoren, nous a montré le nom de Turc, de Turquie, de Turkestan, les titres de Kha-Kan, de Kha-Toune, appartenant à de grandes populations compactes et à leurs chefs dans les pays étendus du Volga et de

(1) Une autre tradition les fait venir au Yénissei, en 439, de la province chinoise de Chen-Si, au nombre de 500 familles que les Geou-Gen établirent au pied des monts d'Or pour y être employées à forger des armes. Dans Ménandre et Théophylacte, c'est aussi au pied des monts d'Or que résident les khans des Turcs.

la mer Caspienne jusqu'aux monts de Belur, et à l'Irtisch, un siècle avant l'époque de la grande puissance des Turks.

Les limites de la race blonde orientale ou Turque paraissent s'être étendues au sud jusqu'à ces montagnes du Thibet où prennent leurs sources la rivière de Camboge et le fleuve Jaune. Au sud des Ouïgours nomades, deux siècles avant Jésus-Christ, les Ouïgours sédentaires étaient établis dans le pays de Khamul et de Tourfan. C'était une petite tribu d'environ dix mille habitans : ils étaient alternativement tributaires des Hioung-Nou et des Chinois ; ils le furent ensuite des Sian-Pi, des Geou-Gen et des Turcs. C'est chez ces Ouïgours que se forma la civilisation turque. Devenue province chinoise, ils s'appelèrent Kaot-Chang. C'est de leur alphabet que s'est formé celui des Eleuts, des Mongols et des Mand-Choux d'aujourd'hui. (Klap., *Tabl. de l'Asie, p.* 123 *à* 125.)

Au sud-est des Ouïgours sédentaires, au nord-est du Thibet, dans les montagnes qui se lient transversalement à l'Altaï, et où la rivière de Camboge et l'Houang ou fleuve Jaune prennent leurs sources, avait habité originairement jusqu'en 165 avant Jésus-Christ, selon l'histoire chinoise des premiers Han, une nation tout-à-fait différente des peuples voisins. Elle avait les *yeux bleus*, la *barbe*

rousse, et ressemblait assez à l'espèce des grands singes dont elle descend. A cette époque, les Hioung-Nou dispersèrent cette nation nommée Ou-Sun. Elle se retira au nord-ouest, au nombre de 120 mille familles sur les bords de l'Ili dans la Soungarie. Ce nouveau pays avait d'abord été celui des Saï, peuples de la même race.

Le pays de Kach-Gar, à l'ouest des Ouïgours, était aussi habité par des peuples aux *yeux bleus* et aux *cheveux blonds* qui cultivaient du riz, des cannes à sucre, etc., mais, au temps des premiers Han, on n'y comptait que 1500 familles; enfin, au nord, par les Houte ou Khoute autre peuple blond plus occidental que les Ou-Sun et habitant sur l'Iaxartes. Ces peuples de Kach-Gar se liaient aux Ting-Lings et par les Ting-Lings aux Hakas ou Kirghiz. On se souvient que le pays de Khotan, suivant Matouanlin, était habité par des peuples d'une *belle figure* et *semblables aux Chinois* : c'étaient en effet des Thibetains. (Ab. Rem., *Histoire de la ville de Khotan.*)

Cent vingt ans avant Jésus-Christ, lors de leur première expédition vers la mer Caspienne, les Chinois connurent sur les bords d'un grand marais (1), sous le nom de Yan-Thsai, puis d'A-

(1) M. Klaproth (p. 114) observe que très-probablement la

lanna, et enfin d'Alan, le premier peuple *indo-germanique :* ce sont les Alains. Il y avait dans leur pays plus de 400 villes murées. Au cinquième siècle, on les nomma Southe ou Sout, ce qui très-probablement rattache à ces peuples les Houts, dont on a parlé à l'ouest des Ou-Sun. Ces récits coïncident avec ceux d'Ammien. « Au-delà du Danube, dit-il, on trouve les Alains ; ils s'étendent parmi les nations nombreuses des con-

---

Caspienne comprenait autrefois la mer d'Aral. En effet, M. de Mourawiew a reconnu les anciens bords de la mer Caspienne, entre ses côtes actuelles et la pointe méridionale du lac Aral. Les différens bras du Sir (Yaxartes) se perdent ou diminuent progressivement. Les environs de l'Aral démontrent que ses bords se sont resserrés. Il en est de même des lacs du pays de Barabinsk, dans la Sibérie méridionale. Aussi les auteurs chinois mentionnent, dans le milieu de la Sibérie, il y a peu de siècles, une *mer amère* que traversait le Yénissei. Les lacs de Barabinsk et les immenses marais étendus du Yénissei à l'Obi en sont évidemment les restes. Toutes ces nouvelles données géographiques sur cette partie de la Sibérie, sont autant de preuves contre cette immense population Finnoise dont le trop-plein d'hommes, de chevaux et de troupeaux, se serait débordé sur l'Europe, aux temps de Balamir et d'Attila. On verra d'ailleurs que tous les témoignages historiques s'accordent sur la misère et la faible population des Finnois orientaux de toutes les époques.

trées asiatiques jusqu'au Gange, dont l'embouchure est dans la mer australe...... Je ne citerai pas les diverses nations qui composent celle des Alains répandus dans les régions de l'une et l'autre partie du monde (l'Europe et l'Asie); car ces nomades parcourent un pays immense. Dans la suite des temps, tous ces peuples dispersés en tant de lieux, ont été connus sous le seul nom d'Alains, comme il était arrivé avec les Perses. » Sous Vespasien, ils entrèrent en Médie par les portes caspiennes. Sous Hadrien, ils dévastèrent les provinces romaines de l'Arménie et de la Cappadoce. C'est à leur sujet qu'Arrien, préfet de cette province, écrivit son livre intitulé *Alanica*. L'empereur Julien les fait descendre des Albaniens et des Massagètes soumis par Pompée; et sous Tibère ils étaient, suivant Suétone, dans le Caucase oriental, où de nos jours ils existent sous le nom d'Ossètes.

Aujourd'hui même (KLAPR., *p.* 162), parmi les Mand-Chous, près des rives du Sounggari et de l'Oussouri, sont des tribus chez lesquelles un assez grand nombre d'individus ont les *cheveux blonds* et les *yeux bleus*. Mais ce fait accidentel s'explique par le mélange de tribus blondes qui, au temps de la conquête par les Turcs, durent nécessairement s'établir au milieu de la race mongole pour la contenir. C'est ainsi que l'invasion de Gengis et de ses

fils établit les Torgaouts-Kalmouks entre l'Yaïk et le Don, au milieu des tribus turques, slaves, caucasiennes et finnoises.

Toutes les montagnes de l'Altaï, et celles du nord-est du Thibet qui s'y réunissent par un embranchement transversal, auraient donc été la patrie de la race blonde orientale ou Turque, ainsi entourée au sud par les Thibétains, à l'est par les Chinois, les Coréens et les Tongouses, au nord-est par les Mongols et les Samoïèdes, à l'ouest par la race indo-germanique, et au nord-ouest par la race Finnoise.

Voyons maintenant quelle fut la terre natale de l'espèce mongolique et la limite de ses premiers envahissements à l'occident.

Au commencement du cinquième siècle, la domination de la Tartarie occidentale appartenait aux Geou-Gen. (VISDELOU, *Hist. de Tartarie*, *p.* 86 *et suiv. Hist. des Geou-Gen*). Ils étaient les héritiers des terres des Hioum-Nou et de la puissance des Sian-Pi qui, après les Hioung-Nou avaient dominé l'Asie depuis la mer du Japon jusqu'aux monts de Belur et à la mer Caspienne sur un espace de plus de 1400 lieues de long. (KLAPR., *p.* 96.) Ils subjuguèrent la Tartarie vagabonde, tandis que les Ouei (1) possédaient la Tartarie fixe. Che-Tcu, em-

(1) Aussi nommés Hoei-He, Ouïgours nomades,(*Kaot-Che,*

pereur des Ouei, vu le désordre civil et militaire des Geou-Gen, les nomma Juen-Juen (*irrégulièrement agités comme un tas de vers*). Ces Jouen-Jouen sont évidemment les mêmes que les Jouan-Jouan, que l'histoire de Khotan (Ab. *Rémus.*, *p.* 20 *à* 29) montre de l'année 467 à 70 envahisseurs de cet état, et déjà *maîtres des royaumes de l'Occident*. Or, cet empire des Geou-Gen, fondé vers la fin du quatrième siècle, détruisit avant l'année 402, au nord-ouest de la Songarie, un puissant état de Hioum-Nou, dont le roi périt dans une bataille générale. C'étaient les derniers débris de la partie de ce peuple qui depuis quatre siècles avait été successivement refoulée au nord-ouest jusque dans les contrées de l'Obi et aux pentes orientales de l'Oural, où elle avait assujetti les faibles tribus finnoises autochthones avec lesquelles les Mongols avaient mêlé leur sang, comme on verra. Cette victoire donna aux Geou-Gen l'empire de la Tartarie, jusqu'en 555 qu'il passa aux Turcs, qui le possédèrent avec une puissance sans borne. Les Geou-Gen regardaient les Turcs comme leurs esclaves et de simples forgerons. Les Turcs (il est évi-

---

ou *hauts chariots* des Chinois), nation turque dont les Awares avaient fait partie.

dent qu'il ne s'agit pas ici de la masse de cette race, mais des tribus les plus orientales) habitaient alors vers les sources du Yénissei. En 546, un chef des Turcs demanda en mariage la fille du Kha-Khan des Geou-Gen. L'empereur lui fit répondre par des injures, le traitant d'esclave et de forgeron. L'envoyé Geou-Gen fut égorgé, et l'empire turc s'éleva bientôt. Son troisième Khan acheva d'écraser les Geou-Gen, et soumit toute la Tartarie depuis la mer orientale jusqu'aux bords de la mer Noire, où Valentinus, ambassadeur de Tibère II, rencontra les premiers postes turcs en sortant de la Tauride. (Ménand., et Théophylact. *Excerpt. Legat.*)

Les Geou-Gen de race Sian-Pi étaient une de ces nations mongoliques étendues entre les Coréens et les Tongouses. Aujourd'hui que ces trois races n'occupent pas plus d'espace qu'aux temps de l'empire Hioung-Nou, quand aucune d'elles n'avait encore rien conquis à l'occident des monts Sian-Pi et du fleuve Amur; tout l'intervalle de ces limites aux monts de Belur et au Volga, est couvert de peuples mongols proprement dits, de Kalkas, d'Eleuthes, de Bouriats, de Dsongars et de Kalmouks. La seule horde Mongole, au temps de Tchingis-Kan, comptait 400 mille tentes au sud et à l'est du Baïkal entre les af-

fluents de l'Amur supérieur. Comment cette race Mongole, dès lors plus nombreuse que toutes les autres races mongoliques ensemble au nord de la Chine, serait-elle restée inconnue, inactive et resserrée sur la Lena supérieure et ses affluents dans ces mêmes contrées maintenant couvertes des populeuses nations Turc-Yacoutes?

Or, avant l'empire des Sian-Pi et durant 1500 ans, avait subsisté le grand empire Hioung-Nou, détruit au premier siècle avant notre ère par ses propres déchirements et les efforts des Chinois. Une partie de ces Hioung-Nou chassés de proche en proche vers le nord-ouest avait fini au troisième siècle par s'établir dans les contrées de l'Irtisch et de l'Obi supérieur jusqu'à l'Oural et aux sources du Yaïk. C'était le royaume des Yue-Po de l'histoire chinoise. (KLAPROTH, *Tabl. hist. de l'Asie*, *atlas*, *cart.* 9, époque des Sassanides.) Tout-à-coup à la fin du quatrième siècle, au moment où ce royaume s'éteint silencieusement dans les annales de la Chine, apparaissent et sur l'Euphrate et sur le Tanaïs, avec des nations finnoises arrachées à leurs forêts, ces Huns dont la figure inconnue épouvante et les Goths du grand Hermanric et les Romains de l'Asie, et jusqu'à saint Jérôme (1), dans

(1) Des courriers alarment soudain l'Orient; ils annon-

son ermitage de Bethléem. Comme les Mongols, huit siècles plus tard, ce torrent de nomades, grossi de tous les peuples qu'il envahit, se déborde partout et partout devance la renommée. Mais ces Huns étaient des Mongols; le moment où ils se précipitent sur l'Occident est le même où une attaque par l'Orient rejette à jamais de l'Asie les débris des Hioung-Nou. Ces Huns étaient donc les Hioung-Nou, et l'on a vu aussi que les Hioung-Nou étaient des Mongols. Et en effet c'est au nord de la grande muraille jusqu'à l'Onon et à l'Amur que les annales de la Chine placent le pays primitif des Hioung-Nou.

Aboulgazi confirme positivement ces résultats. « Le nom du peuple Tatar était, dit-il, aussi célèbre dans l'antiquité que de nos jours. Dès son origine, il comptait 70,000 familles; plus tard il

---

cent l'irruption des Huns, faisant voler la terreur et le carnage sur leurs rapides chevaux....; partout leur présence devance l'attente, et leur vitesse la renommée : impitoyables pour la religion, l'âge et les dignités, un moment ils marchèrent sur Jérusalem..... Puisse Jésus délivrer l'empire romain de telles ULTRA-BÊTES! (*tales ultra-bestias*)(*Saint-Jérôme, Épître Ire à Fabiola.*) Les Huns débordés dans l'Arménie couvrirent la Mélitène, puis l'Euphrate, et ne s'arrêtèrent qu'en Célé-Syrie et en Cilicie, où ils firent une horrible boucherie. (PHILOSTORGE, *lib.* 11, *cap.* 8.) Il écrivait vers 425.

habita différentes contrées. Cependant la meilleure et la plus grande partie vivait dans le pays appelé Bouyour-Naour, près de Kathai, ou la Chine septentrionale aux rois de laquelle elle obéit aussi..... D'autres parties de ce peuple habitèrent sur les bords de l'Alkara Mouran (Yénissei). » Or, les Tatars d'Aboulgazi sont les Mongols proprement dits.

Voyons maintenant les rapports physionomiques de cette race des Huns qui parut si étrange aux peuples de l'Occident des monts de Belur et de la Caspienne, avec les peuples mongoliques dont le plus grand des naturalistes, Pallas, nous a tracé des portraits si fidèles.

Voici d'abord celui des Kalmouks. « Leur taille est médiocre; ils sont bien faits; leurs membres minces et déliés. Pallas n'en a pas vu un seul qui eût beaucoup d'embonpoint, disposition si commune au contraire chez les Baschkirs et les Kirgises nomades comme eux, et en général chez toute la race turque. La peau des enfants est assez blanche, ainsi que celle des femmes, couleur qui tranche avec le beau noir de leurs cheveux (il attribue la couleur jaune à l'action du soleil). Leurs petits yeux obliques en haut et en dehors, affleurant des sourcils noirs en forme d'arc surbaissé, ont le grand angle étroit et charnu. Le nez épaté et écrasé à

la racine; les pommettes saillantes et larges ; la tête et le visage fort ronds; l'iris brun, les lèvres grosses; le menton court, les dents très-blanches, saines jusqu'à la dernière vieillesse; les oreilles d'une grosseur énorme et détachées de la tête (caractère bien observé dans toutes les idoles et sculptures ou dessins mongols). *Tous sans exception naissent avec les cheveux noirs ;* Pallas n'en a pas vu un seul qui eût les cheveux châtain clair; ils n'ont que deux petites moustaches et un toupet sous la lèvre inférieure; ils passent pour s'arracher le reste et s'épiler tout le corps.

Voici un portrait encore plus ressemblant aux Huns, c'est celui des Tongouses de la Daourie. Leur visage plus aplati et encore plus grand qu'aux Mongols, les rapproche des Samoïèdes; ils ont *peu de barbe ;* plusieurs *n'en ont point du tout* sans se l'être jamais arrachée. Un vieillard Tongouse de 70 ans, au service de Pallas, avait le visage aussi lisse qu'un enfant de 14 ans (c'est bien là le *imberbes senescunt* d'Ammien). Leurs cheveux noirs et longs pendent librement, comme ceux de tous les Mantchous; les cheveux du sommet de la tête sont tressés pour fixer leur arc..... Ces nomades, autrefois si riches en bestiaux et surtout en chevaux, qu'un seul Tongouse en possédait souvent jusqu'à 1,000, faisaient de fréquentes

incursions en Mongolie; les Mongols, moins aguerris, mais plus nombreux, finirent par abattre leur puissance.... De tous les peuples soumis à la Russie, les Tongouses manient mieux le cheval, tirent mieux de l'arc et sont les plus braves. »

L'invasion tout à la fois fugitive et conquérante des 200,000 Awares Oïgours au sixième siècle, à travers le puissant empire des Turcs, explique la possibilité d'une émigration plus lointaine des Tongouses, à une époque où, depuis la destruction du grand empire des Hioum-Nou, il ne s'était pas encore formé de puissance prépondérante dans l'Asie centrale où la domination chinoise fut toujours si peu réprimante que lors des invasions des Geou-Gen, vers la fin du cinquième siècle, les ministres chinois ne comptaient sur d'autres ressources que l'inhabileté de l'ennemi, et jugeaient ne pouvoir lui résister autrement avant deux ans. D'ailleurs c'est précisément après la ruine de l'empire Hioung-Nou, que ces races tongouse et coréenne se répandirent vers l'occident.

Cette rapidité des incursions des Tongouses était redoutée par les peuples Mongols eux-mêmes, à ce que nous apprend Pallas. Enfin, l'invasion Hunnique formait une grande colonne qui ne s'appuyait en arrière sur aucun des empires alors subsistants dans le centre de l'Asie, et tout porte

à croire que c'étaient les débris du dernier état Hioum-Nou, détruit vers la fin du quatrième siècle par les Geou-Gen.

Quoi qu'il en soit, les Huns furent évidemment l'un de ces peuples mongoliques, à tête très-grosse, à barbe très-rare au menton et à la lèvre supérieure, et nulle sur le reste du visage ; à peau jaune brun, aux yeux très-obliques et très-petits; alors plus essentiellement nomades, plus inséparables de leurs chevaux qu'aujourd'hui les Kalmouks eux-mêmes, et qui avaient habité le nord-est de la Tartarie près de l'Océan oriental : position qui répond à celle qu'Ammien et autres auteurs donnent aussi aux Huns, quand ils disent qu'ils s'étendent jusqu'à l'Océan boréal. Car, selon une ingénieuse remarque (*Dissertation sur l'origine des Orpélians et autres Chinois établis en Arménie et en Géorgie*, SAINT-MARTIN, *Mém. sur l'Arm.*, *t.* 2, *p.* 42 *et suiv.*), la Chine (et à plus forte raison les pays réellement plus septentrionaux) fut toujours classée chez les Occidentaux parmi les pays du Nord, à cause de la direction de la route tenue pour y aller. Moïse de Khoren dit lui-même que du temps du roi Shapour, le chef de la famille des Mamigonéans vint du côté du nord-est d'un pays riche et puissant, qui est le premier parmi les peuples du Nord (*lib.* 2, *cap.* 78). En allant de

la Perse en Chine, on ne prenait pas droit á l'est, mais au Nord pour traverser les montagnes d'Altaï qui bordent la Trans-Oxane. Alors on traversait vers l'Orient la Sibérie méridionale, jusqu'à ce que l'on redescendît au midi vers la Chine, direction qui est encore celle du commerce d'Astrakan à Nertchinsk. Cette route, bien circonstanciée dans les écrivains chinois, fut suivie par Houla-Gou quand il voulut attaquer les Chinois. A plus forte raison les Huns devaient-ils paraître venir du Nord aux Grecs et aux Romains pour qui les routes du commerce se dirigeaient dans ce sens sur un espace bien plus grand encore que pour les Arméniens et les Persans.

CHAPITRE IV.

DISTINCTION DE LA RACE FINNOISE D'AVEC LES SLAVES, LES TURCS ET LES GERMAINS, ET D'AVEC LES MONGOLS.

On a vu que partout les Scythes furent essentiellement nomades, qu'un petit nombre étaient cultivateurs, tels ceux qu'Hérodote place sur le Borysthène, et ceux qui étaient voisins de l'Iaxartes comme cela résulte du discours des ambassadeurs Scythes à Alexandre. Mais Hérodote dit positivement que les Scythes du Nord, les Thyssagètes, les Budins, les Mélanchlènes, les Agathyrses, étaient nomades. Or, il est bien digne de remarque que tous les peuples Finnois mentionnés par les écrivains anciens ou du moyen âge, ne sont point nomades, peu sont représentés comme agriculteurs, la plupart sont chasseurs ou pêcheurs. L'état social de tous paraît le plus brut et le plus misérable qui fût alors connu.

Voici le plus ancien portrait que nous ayons des Finnois. Il est tracé par Tacite (*Germ.*, *cap.* 46); après avoir parlé des Bastarnes, des Venèdes,

peuples Slavons, il arrive aux Finnois à l'extrémité orientale de la mer Baltique. « Ils sont, dit-il, extrêmement sauvages, d'une pauvreté hideuse; se nourrissent d'herbes, s'habillent de peaux, sans autre lit que la terre; tout leur espoir est dans leurs flèches, garnies d'os, faute de fer. Hommes et femmes vivent de chasse, ils ne se séparent jamais et partagent le même butin; les enfants n'ont d'abri contre l'air et les bêtes féroces qu'un tressis de branchages. Cette vie leur semble plus heureuse que de gémir sur un sillon, de travailler sous un toit.... Ils ont ainsi la sécurité contre les dieux et les hommes. »

Tels étaient au premier siècle de notre ère les Finnois de Livonie, d'Ingrie, d'Esthonie; voyons ceux de la Scandinavie et de la Finlande au sixième siècle.

Quatre siècles après Tacite, Jornandès, qui avait sous les yeux un ancien historien goth qu'il nomme Ablavius, et goth lui-même, après avoir (*cap.* 3) fixé la position de la Scanzia (Scandinavie) vis-à-vis de la triple embouchure de la Vistule et expliqué le jour estival et la nuit hibernale du pole, décrit les nations qui en sont voisines. « La première est celle des Fennes. Ils ne se nourrissent pas de froment, mais de la chasse des oiseaux et des bêtes fauves dont il y a une telle abondance dans leurs

marais, qu'elles suffisent, et à la multiplication de leurs espèces, et à la nourriture de cette nation.

Ainsi, au cinquième siècle, les Finnois habitaient la Finlande actuelle vis-à-vis de la Vistule. Ce n'est donc pas un refoulement par les Slaves qu'auraient pressés à leur tour les conquêtes de Charlemagne, ni auparavant celles des Awares, qui porta la race finnoise jusqu'au fond du golfe de Bothnie où des brefs des papes aux archevêques d'Upsal la montrent établie dans le douzième siècle. Le littoral oriental de la Baltique, depuis la Pregel jusqu'à la Tornéa, fut donc peuplé par elle dès l'origine, comme tout le littoral de la mer Glaciale le fut par la race samoïède. L'état social de ces Finnois occidentaux ne s'améliora pas dans les siècles suivans.

Un peu plus tard que Jornandès, Procope (*Bell. Goth*, *lib.* 2, *cap.* 15), traçant les routes de la dispersion des Hérules défaits par les Lombards, suit une de leurs colonnes à travers le pays des Varnes et le Danmark jusqu'en Thule (la Scandinavie). Il mentionne aussi le fait astronomique le plus décisif sur l'étendue des connaissances géographiques à cette époque. Dans le nord de ce pays le soleil est 40 jours sans se coucher, et six mois après 40 jours sans se lever. Des gens du pays lui avaient appris qu'on évalue le nombre de jours, 1°, au solstice d'été, par le nombre de cercles que

le soleil décrit au-dessus de l'horizon; 2°, au solstice d'hiver par les révolutions de la lune.

« Parmi les nations barbares (et il y en a 13) qui habitent la Thule, une seule, les Scrith-Finni, vit à la manière des bêtes sauvages : sans habits, sans chaussures, sans aliments tirés de la terre. Les hommes ne cultivent pas, les femmes ne filent pas. Les deux sexes se donnent tout entiers à la chasse. À la vérité, les montagnes et leurs vastes forêts leur offrent une grande quantité de gibier. Aussi est-ce là toute leur ressource pour se nourrir et se vêtir. Ils cousent des peaux avec des nerfs, et s'en enveloppent tout le corps. Ils ne nourrissent pas leurs enfants comme les autres hommes. Les mères ne les allaitent pas et ne leur donnent pas d'autre lait, mais seulement la moëlle des bêtes tuées à la chasse. Dès qu'une femme est accouchée, elle suspend le nouveau-né dans une peau à un arbre, un morceau de moëlle dans la bouche, et court à la chasse.

» Les autres nations Thulites ne diffèrent pas des autres peuples. Une des principales est celle des *Gauths* qui offrit alors des terres aux Hérules. » Voici le portrait que (*lib.* 1, *ibid.*, *cap.* 2) le même historien fait de ces peuples scandinaves, alors établis en Germanie sous le nom de Goths, Vandales, Visigoths et Gépides, qu'il nomme les prin-

cipaux parmi les nations scythiques : « Ils ne diffèrent que par leurs idiomes; d'ailleurs ils se ressemblent entièrement. Tous ont la peau blanche, les cheveux blonds, le corps élancé, l'air noble (*facies liberalis*), les mêmes lois, les mêmes cultes, la même langue, la GOTHIQUE. » Or, Procope, en nommant les Goths de la Scandinavie, écrit ce nom comme les Goths eux-mêmes, *Gauth*.

Paul Jornandès Warnefrid (*de Gestis Longobard. lib.* 1, *cap.* 5), fait au dixième siècle le même tableau des Fins. « Les Scrith-Fins, dit-il, ont encore de la neige en été : ils diffèrent à peine des bêtes sauvages, par l'attribut de la raison; ils vivent de gibier qu'ils mangent cru, et se couvrent de peaux : dans leur langue, ils se nomment *sauteurs*, parce qu'ils poursuivent les bêtes sauvages avec des espèces de chaussures en planches recourbées en arc (des raquettes) (1). »

Au commencement du neuvième siècle, le Norwégien Other trouva les peuples Finniques des

(1) Je n'ai plus retrouvé ce nom de Scrit-Fins, que dans Olaüs (JOH., MESSEN. *specul. manifest. Suecor. et Gothor. condit. holm.*); la Scri-Finnie s'étend, dit-il, entre la Biarmie et la Finn-Marckie, se prolongeant par une pointe vers le midi et la mer de Bothnie : puis il décrit leur adresse à se servir de raquettes. Cette Scri-Finnie est la Finlande actuelle.

côtes occidentales de la mer Blanche, jusqu'à la Biarmie, dans un état tout aussi misérable. « A droite du Golfe, dit-il, en arrivant vers les Biarm (Permiens), est une côte déserte où il n'y a que quelques chasseurs et pêcheurs épars. Ce sont tous des Finnois; ils parlent la même langue que les Biarms..... Enfin, dans la Biarmie même, la pauvreté était si grande, que le chef le plus riche n'avait pas plus de vingt bœufs, autant de cochons et de brebis; et que le peu de terre qu'ils cultivaient avait peu de chevaux. »

Le voyage de Wulfstan dans la Baltique, à la même époque, ne nous apprend autre chose sur les Finnois, sinon que les Esthons habitaient les côtes de l'extrémité de la Baltique, au-delà de la rivière d'Elfinga, affluent de l'Estmeria (ou lac des *Esthons*, le *Frisch-Haff*). Selon ce voyageur, l'Elfinga se jetait dans la Vistule, qui se déchargeait seule dans le lac, à l'endroit nommé *Ostium Wislæ*. La Vistule, dit-il, descend du Wenodland (Vandalie, pays des *Wendes* ou *Slaves*), qui s'étendait à l'ouest jusque au-delà de l'Oder; à l'ouest de l'Elfinga et dans les pays parcourus par la Vistule, est une contrée fort vaste, où il y a plusieurs villes, riche en miel et en poisson. Le roi et les riches boivent du lait de jument; les pauvres et les esclaves de l'eau miellée. Ils ont aussi beaucoup de vin. Les Esthons n'ont

pas de bière (cerevisia), mais assez d'hydromel (1). Le voyageur danois distingue positivement les Esthons, de ce peuple qui boit du lait de jument. Or, les détails qu'il donne sur les usages de ces nomades dans les cérémonies funèbres, leur adresse à monter à cheval, la vitesse de leurs chevaux, prouvent que ces peuples, alors maîtres de la Pologne et de la Prusse, contrées où le nom des Sarmates disparaît aux yeux de l'histoire, étaient un mélange de leurs descendants avec des Slaves. (*Ap. Langeb. rer. Danic. med. æv. script., t.* 2.)

Les annales du moyen âge n'offrent plus sur ces Finnois occidentaux que de simples mentions de leur existence et de leurs positions. En 1159, le pape Alexandre III écrit à Étienne, archevêque d'Upsal, « de faire occuper militairement certains postes et de se faire donner des cautions nécessaires pour s'assurer des perfides Finnois, qui, en présence d'une armée, promettent toujours d'être chrétiens. » Ces Finnois étaient donc limitrophes du diocèse d'Upsal, et en assez grand nombre pour exiger qu'on déployât de pareils moyens contre eux. (Cels., *Apparat. ad Histor. Sueo-Gothic.*,

(1) C'est un usage bien remarquable chez tous les Finnois que ce soin qu'ils prennent des abeilles et leur goût pour le miel.

in-4°.) Le même pape écrit aussi à leur sujet à l'évêque de Drontheim et à celui de Stravang. Les Finnois étaient donc voisins alors du diocèse de Drontheim et de la Norvège. A la fin du douzième siècle, la Finlande que les Goths avaient commencé d'occuper en 1164, avait déjà reçu la foi chrétienne. Car Honorius III écrit au mois de janvier 1221, à Thomas, évêque de Finlande, « d'empêcher, par censure ecclésiastique, ses diocésains de commercer avec les barbares environnants qui, selon le rapport de l'archevêque d'Upsal, s'efforcent d'arracher *la nouvelle plantation du christianisme.* » Huit ans après, Grégoire IX déclare acquis à l'église les temples et les bois sacrés des païens, déjà saisis par l'évêque de Finlande; et l'année suivante, il ordonne à l'archevêque d'Upsal de défendre, sous peine d'excommunication, la vente du fer, des armes et du bois aux païens de Karelie, d'Ingrie, de *Lappie* et de Vattland. Cette Lappie était-elle voisine de l'Ingrie, et les Lapons se trouvaient-ils encore en communication avec les Samoïèdes de l'Oural?

Enfin, un réglement de Smeck, roi de Suède, constate qu'en 1335 les Finlandais étaient errants, vivaient de chasse et de pêche et avaient pourtant des troupeaux de rennes.

Les Finnois de l'Oural, quoique plus voisins des

frontières romaines et byzantines, ne furent connus que bien plus tard, et même alors ne se fit-on aucune idée précise de leur race.

« En 889, dit Rhegino, abbé de Pruymm (*Chronic.*, *lib.* 11, *p.* 64, *édit. Francf.* Il mourut en 908), les Hongrois, nation plus cruelle que les bêtes féroces, auparavant inconnus, sortirent des royaumes de la Scythie et des marais qui s'étendent à l'infini au-delà du Tanaïs, chassés par les Pezinates (*Patzinacites* de l'empereur Constantin; ce sont les *Turcs Petchnègues*), peuples voisins plus braves, plus nombreux, à qui leur terre natale, vu leur immense multitude, ne suffisait plus. Fuyant devant leur violence, les Hongrois dirent adieu à leur patrie pour chercher des terres où ils pussent fixer leur demeure. Ils errèrent d'abord à travers les solitudes des Pannoniens et des Awares, vivant au jour le jour *de chasse et de pêche.* (Ils n'avaient donc pas de troupeaux comme les Huns, les Awares, et les Turcs nomades.) Bientôt ils firent des incursions sur les terres des Moraves, des Bulgares. Ils se servaient peu d'épées, mais tuaient des milliers d'ennemis à coups de flèches qu'ils lancent très-adroitement avec des arcs de corne. Ils ne savent ni combattre de près, ni assiéger des villes.... » Il peint leur tactique comme celle des Parthes et des Huns; chargeant ou fuyant

de toute la vitesse de leurs chevaux.... Puis il ajoute « qu'ils se rasent les cheveux, qu'ils exercent leurs enfants et leurs esclaves à tirer de l'arc et à monter à cheval ; qu'ils sont naturellement *silencieux*, plus prompts à agir qu'à parler. » Ce dernier trait du caractère de la race finnoise, contraste avec tous les Mongols. Éginhard, secrétaire de Charlemagne, nous explique la cause de cette solitude de la Pannonie, et de cet établissement tranquille des Hongrois. (*Hist. de Franc.*, *t.* 2.) « Après la guerre contre les Saxons, la plus laborieuse fut celle contre les Avares... La Pannonie entière, sans un seul habitant, le lieu même de la résidence du Chagan absolument désert, témoignent de tous les combats livrés, de tout le sang versé dans cette guerre où la noblesse des Huns fut complètement exterminée. » Joh. Aventinus (*Annal. Bojor.*, *lib.* 4), à la suite d'un tableau très-curieux de l'organisation militaire et du système de défense des Awares, dit aussi que cette guerre anéantit le nom et toute la nation des Awares et des Huns ; mais il ajoute que les Bavarois et des tribus de Slaves qui avaient été auxiliaires de Charlemagne, s'établirent dans le pays devenu désert (1).

---

(1) Selon Liutprand, aussi contemporain de l'établisse-

Au dixième siècle, Constantin Porphyrogenète (*de Adm. Imp.*, *part.* 2, *cap.* 37) nous montre un peuple de race Turque, « les Patzinacites, occupant toute la Russie méridionale actuelle, élevant de nombreux troupeaux de chevaux, de bœufs et de brebis, que les Russes leur achetaient (parce que, dit-il à tort, aucun de ces animaux ne naît en Russie). Dans l'origine, (*lib.* 2, *cap.* 37) les Patzinacites habitaient les contrées de l'Atel (*Volga*) et du Geech (*Yaïk*); ils étaient voisins (au nord sans doute) des Mazari(*Madgiars*)et des Uz (Usbecks ?). Il y a cinquante ans, les Uz et les Khazares attaquèrent les Patzinacites qu'ils chassèrent. Ceux-ci, passant le Tanaïs, s'établirent dans le pays des *Turcs occidentaux* (Constantin donne ce nom aux Hongrois ou *Madgiars*) qu'ils rejetèrent, à leur

---

ment des Madgiars (*Hist. de Reb. Europ.*, *lib.* 1, *cap.* 2 *et* 5), les Hongrois dont tous les peuples ont éprouvé la barbarie, étaient restés inconnus jusqu'au temps où Arnulf, près de succomber dans la guerre qu'il faisait à Zwentebald, roi des Moraves, les appela à son secours. Après la mort d'Arnulf, ils se fortifièrent en Hongrie, organisèrent une forte armée et poussèrent leurs excursions à travers l'Allemagne jusqu'en France, en Italie, dans le même temps qu'ils imposaient un tribut aux Grecs et aux Bulgares. Voy. aussi Sigebert (*Chron.*, *ed. Francf. an* 890).

tour, dans les contrées du Pruth, du Seret, du Baruch, du Cubu et du Trull (*cap.* 38). Au temps où les *Turcs* habitaient la Lebedie, près de la Khazarie, ils se nommaient Sabartæsphal. (La Lebedie était donc entre les sources du Don et du Dniepr.)

» Trois ans ils furent soumis aux Khazars, dont le khan donna en mariage une fille khazare de famille noble, au boebod des *Turcs*. Ensuite survint la guerre avec les Patzinacites qui s'emparèrent de leur pays. Les *Turcs* vaincus se divisèrent en deux corps : l'un se porta à l'ouest dans l'Atel-Cuzu, Patzinacie actuelle ; l'autre à l'Orient vers les frontières de la Perse, où ils continuent de s'appeler Sabartæsphal. Une seconde guerre avec les Patzinacites repoussa les *Turcs* dans leur pays actuel, d'où ils sont encore en relation avec ceux d'Orient. »

Cette retraite vers la Perse, dont la frontière la plus voisine était le Caucase, les invasions des Huns en Arménie et sur l'Euphrate, enfin la position des Huns au nord de Derbend, selon Moïse de Khoren, suffisent pour expliquer l'existence de quelques mots Finnois dans les langues actuelles de ces montagnes. Ainsi, d'après l'empereur Constantin VIII, l'invasion des Hongrois n'était réellement qu'une retraite, une fuite, et non l'envahissement d'un peuple conquérant.

Écoutons maintenant Aventinus (*Annal. Bojor., lib.* 4, *anno* 890) : « Nos voisins les Ugr, les Magars (*Madgiars*) comme ils se nomment eux-mêmes, sortis de la Scythie et de la Sarmatie d'Asie, passent le Tanaïs, viennent en Europe et dans la Sarmatie germanique, abandonnant leur pays, soit pour en chercher un meilleur, soit pour le débarrasser d'un excès de population, soit encore chassés par des peuples voisins. Une partie d'entre eux fut appelée par Arnulph contre les Slaves et Swatebog, leur chef. Quoi qu'il en soit, il est constant (selon les écrits de ceux qui connaissent le pays) que les ancêtres des Hongrois habitent encore au-delà du Tanaïs et du Rha (Volga), en dehors de la Sarmatie asiatique, dans l'extrême nord de la Scythie, sur les bords de l'océan scythique. Ils demeurent dans des forêts ; vivent de chasse et de pêche ; s'habillent de peaux de loups, de renards, de martes, d'ours..... Mais je reviens aux Ugr. Errant depuis trois ans à travers les nations les plus féroces entre les frontières de la Grande-Germanie et des deux Sarmaties, ils parcouraient des déserts et des forêts, vivant de brigandages et de chasse, quand la quatrième année ayant obtenu d'Arnulph des demeures fixes, ils exterminèrent les Avares et les Huns (c'est-à-dire, comme on a vu, le peu qui restait de

cette nation), et anéantirent les noms de ces peuples en Europe. »

Voici d'après le pape Pie II (vers 1454), comment on imagina, à l'ouest des monts Ourals, une grande Hongrie, patrie primitive des Madgiars (ÆNEAS SYLVIUS, *hist. europ.*), parce qu'on avait découvert de son temps l'identité des mœurs et de la langue de ce peuple avec celles des Morduans et des Ersaniens. (1).

« Au-delà des sources du Tanaïs, dit ce savant pape (*Europ.*, *cap.* 1er), est une autre Hongrie, mère de celle du Danube, dont les mœurs et la langue se ressemblent. Un voyageur de Vérone. qui a reconnu les marais d'où sort le Don, et parcouru toute la barbarie du Nord (*Sec. part. asi.*, *cap.* 29) m'a rapporté que non loin du Tanaïs dans la Scythie d'Asie, sont

---

(1) Après avoir parlé (*cap.* 29) de l'invasion des Huns, Pie II continue : « Les Hongrois des bords du Danube sont une nation de Scythes, qui ne descendent pas des Huns comme la ressemblance des noms peut le faire croire, mais d'autres Hongrois que Jornandès dit avoir été, de son temps, très-connus pour le commerce des peaux de martre. » C'est encore de Sibérie que viennent toutes ces fourrures, car les animaux carnassiers ne changent pas de pays comme les peuples.

des hommes sauvages, adorant des idoles, parlant la même langue que les Hongrois de la Pannonie. » Enfin, Herberstein (*Rer. Moscovit. Comment.*, *en* 1520), qui avait été ambassadeur auprès du Czar à Moscow, précise l'origine des Hongrois, non pas dans cette contrée Finnoise qu'Æneas Sylvius appelle l'autre Hongrie, entre les sources du Don et les monts Oural; mais dans la Yougrie des Russes de l'autre côté des monts Oural. « Les Russes, dit-il, l'appellent Jugorie (et en aspirant Iuhra), et le peuple Iuhr. C'est de cette Jugorie que les Hongrois d'Attila vinrent s'établir en Pannonie (1). « Lors de ma première ambassade, continue Herberstein, un Grec nommé George le Petit, rapportait, que les Juhar (Hongrois actuels) avaient été autrefois sujets des grands ducs de Moscovie, qu'ils s'étaient ensuite établis vers les palus Méotides, puis dans la Pannonie qui en avait pris son nom de Hongrie. » Il termine en disant: « On prétend que les Iuhar parlent aujourd'hui la même langue que les Hongrois : je ne sais si c'est vrai. »

Georges Wernehr (*De admirand. Hung. aq.*

(1) On a vu au chapitre III que les Hioum-Nou ou Huns du nord avaient effectivement entraîné avec eux plusieurs tribus de Finnois orientaux dont ils occupaient auparavant le pays, et qui s'étaient établis dans les contrées du Volga et du Don.

in script. rer. hung., t. 1, *Vindob.* 1747), après avoir dit que ces Yazigues dont Pline rapporte qu'ils occupèrent les plaines d'où ils avaient chassé les Daces, y existent encore sous le nom d'Iaz, et conservent leur langue maternelle, *très-différente du Hongrois*, observe que les Slaves donnent aux Hongrois et aux habitans de l'Iurie à l'est de l'Oural (sur l'Obi et ses affluens), le même nom de Uhri. Otrococksi (*Orig. hung., t.* 1, *cap.* 5, § 8) en conclut que tous les peuples qui, à dater de l'invasion des Huns, paraissent sous les noms de Saraguri, Ugori, Unoguri (Priscus, *Excerpt. Legat.*), Hunugari (Jornandès (1)), Uiguri (*Menand. Excerpt. Legat*), Uturguri, Cuturguri (Procope), sont des peuples venus de cette Iuhrie ou Yougrie. Ces Uturgur et ces Cuturgur étaient, en effet, d'une autre race que les Awares (Turcs Oïgours) qui, après les avoir vaincus, font demander à Justin, la continuation du subside qu'il leur payait (*Bell. goth., lib.* 4, *cap.* 18). C'étaient des Finnois orien-

---

(1) Jornandès (*cap.* 5) s'étonne lui-même des fables et de l'obscurité qui couvrent l'origine et les migrations des *Hunugari*. Il sait que leur premier séjour fut dans la Scythie, non loin des palus Méotides, où ils demeurent encore, et font le commerce des pelleteries d'animaux rongeurs.

taux confondus depuis avec les Huns. Cette détermination fondée seulement sur des homonymies de mots qui ne sont pas nécessairement synonymes, est cependant assez plausible, et se lie assez bien avec le peu qu'on sait sur l'origine et le progrès occidental des Finnois Madgiars ou Hongrois.

L'expulsion progressive des Hongrois Madgiars par un peuple turc, à partir du Yaïk et du Volga, coïncide bien, à la chronologie près, avec le récit d'Abulgazi, dont on connaît, à cet égard, l'exagération pour les temps antérieurs à Gengis-Kan. Selon cet historien, « Ogus donna une armée à Kibg-Jak pour combattre les Russes, les Olak; les Basckirs et les Magjar qui occupaient les contrées du Tin (le Don), de l'Atil et du Jaïk. Il régna 300 ans sur ces pays; et depuis Ogus jusqu'à Gengis-Kan il n'y eut que les sujets d'Ogus qui habitèrent entre ces trois fleuves; voilà pourquoi la contrée s'appelle Desti-Kibg-Jac, c'est-à-dire pays de Kibg-Jac. »

Par la concordance de ce passage d'Abulgazi avec le récit de Constantin, il paraît donc qu'alors les Russes occupaient les pays supérieurs sur le Don et le Volga, que les Uz s'étendaient au-dessous d'eux jusqu'à la mer Caspienne, et qu'entre ces deux peuples les Madgiars Hongrois s'étendaient jusqu'aux Morduans qui, d'après leur distance aux

Patzinaces donnée par Constantin, habitaient les mêmes forêts qu'aujourd'hui.

Au quinzième siècle les peuples finnois riverains de la mer blanche, les Permiens, et plus au nord vers l'Oural et jusque vers l'Obi, les Iurhes, les Coreles ou Careles, étaient aussi extrêmement misérables. « Les plus voisins de l'Océan (MATHIAS DE MICHOW, *de Sarmatiâ*, *cap.* 5), les Iurhes et les Coreles, s'occupent à pêcher les baleines et les veaux marins. Leurs montagnes sont si peu élevées, que les Morses y grimpent en s'aidant de leurs grandes dents. Il décrit fidèlement la nature du pays; dit qu'il n'y a pas de montagnes comparables ni aux Alpes, ni aux monts Crapaks (*montes Sarmatiœ*), qu'en conséquence on a tort de dire que les Hongrois étaient sortis de montagnes inaccessibles : car, dans la Iurha, les montagnes couvertes d'épaisses forêts, facilement perméables, sont en petit nombre et peu élevées. Le pays est généralement pierreux et rocheux, comme toutes les régions voisines de l'Océan septentrional. Sa cinquième remarque sur la Iuhrie est formelle; les Iurhes ne cultivent pas la terre, n'ont ni pain, ni vin, ni bière (*cerevisia*); ils vivent misérablement au milieu des forêts, dans des trous souterrains; se nourrissent de poissons et de bêtes féroces dont les peaux cousues ensemble servent à les

couvrir. Ils ne boivent que de l'eau; et n'exploitent aucune mine d'or, ni d'argent, ni d'autres métaux. Au-delà de la Gothie, de la Suède et de la Finlande, les hommes ne diffèrent que par leur couleur, livide à cause du froid. Malgré ce hideux tableau de la misère affreuse de ces peuples, il ajoute : « Souvenez-vous que c'est de cette Iurhie que sont sortis les Huns et les Hongrois qui, s'étant multipliés dans la Gothie (1), passèrent une première fois en Pannonie, sous Attila, et qui la seconde fois s'y sont définitivement établis : ils ont tous la même langue, le même accent et la même prononciation. »

Il résulte de tous ces témoignages que les Hongrois étaient venus de la Scythie d'Asie, c'est-à-dire d'au-delà du Volga et des monts Ourals; qu'ils avaient été entraînés ou chassés de leur pays par d'autres peuples voisins; que ce pays se nommait Yuhrie; qu'après cette émigration ils s'établirent auprès des palus Méotides, où en effet, depuis l'invasion des Huns, l'histoire mentionne des peuples qui tous offrent ce nom de Iuhres, Ugurs, Ogors; qu'ils en furent repoussés au nord-ouest dans le

(1) La Gothie d'Hermanric était entre la Baltique et la mer Noire.

pays de Lébédie vers le cours supérieur du Don et du Dniepr ; qu'ils furent soumis alors aux Khazars; qu'ils furent de nouveau chassés de la Lébédie par les Patzinaces; qu'une partie se porta vers les frontières de la Perse, sans doute vers le Caucase, et que la masse de la nation se retira dans le pays entre le Dniepr et le Danube, d'où une seconde attaque des Patzinaces la rejeta en Pannonie, ou durant trois ans les Ougres errèrent dans les solitudes des pays qu'avaient occupés les Avares exterminés par Charlemagne; qu'enfin Arnulf les établit dans la Hongrie actuelle.

L'établissement des Hongrois sur le cours inférieur du Volga date évidemment de l'invasion des Huns. On a vu, par les historiens Chinois, qu'après le renversement du grand empire des Hioum-Nou, ceux du nord furent successivement refoulés vers le nord-ouest par les Sian-Pi et les Geougen. Leur pays (6e *carte de l'atlas de* M. Klaproth) s'étendait depuis les sources du Yénissei à l'ouest, jusqu'à la chaîne des monts Sianpi à l'est, et à la grande muraille au sud. Au deuxième siècle, les Hioum-Nou du Nord (7e *carte de* Klaproth) occupaient l'intervalle des sources de l'Irtisch à celles du Yaik et aux pentes orientales de l'Oural; au commencement du quatrième siècle, ils y forment le royaume de Yué-Po (9e *carte*), dans cette

même Finnie orientale d'où, soixante ans plus tard, les Huns se précipitent sur les Alains et puis sur les Goths. Cette formation soudaine de l'empire des Huns par des peuples mongoliques qui arrivent de l'Orient entraînant avec eux des peuplades finnoises, coïncide justement avec le dernier refoulement des Hioum-Nou qui avaient aussi occupé le pays des Finnois orientaux près de quatre siècles. Le séjour des Hioum-Nou, dans cette Finnie orientale des Russes, explique l'altération des peuples finnois les plus méridionaux, tels que les Vogouls et les Ougres, aux cheveux noirs et aux visages carrés qu'ils montrent encore aujourd'hui. De là aussi les noms et les idiomes finnois de plusieurs peuples qui accompagnaient les Huns et surtout de ces Ugurs, de ces Cut-Urgurs, de ces Ugores (MENAND. *Legat.*, *p.* 106), restés aux avant-postes de l'Asie sur les bords des palus Méotides (1); de ces Szek-Hely entraînés d'une seule marche jusqu'en Transylvanie où ils habitaient avant l'arrivée des Hongrois, et dont la langue encore au-

(1) Ménandre (*loc. cit.*) dit qu'après avoir passé l'Attila (Volga) Zémarck, revenant de son ambassade, arriva chez les Ugors, dont le chef dépendait du kan des Turcs. Après le pays des Ugors, il entre dans l'Alanie. Les Ougres habitaient donc alors entre le Volga et le Kouban.

jourd'hui est de tous les idiomes finnois celui qui ressemble le plus au Vogoul. De là encore ce changement du genre de vie des Ougres qui devinrent nomades dans les steps du Volga à la mer d'Azof. Procope (*Bell. Goth.*, *lib.* 4, *cap.* 19), nous apprend que ces barbares ne connaissaient pas l'écriture. « Les ambassadeurs de Sandil, roi des Uturgurs, venus à Constantinople pour réclamer à Justinien des transfuges Cuturgurs, n'étaient porteurs d'aucune lettre, dit-il, car les Huns ne connaissent pas l'écriture. Aussi apportaient-ils de mémoire les demandes de leur roi. Le chef de l'ambassade, parlant à la première personne, d'après le protocole des barbares, prononça le discours que son maître était censé tenir. » Les 400 ans passés par les Ougres, au sud du Volga, environnés de peuples nomades, expliquent l'habitude si parfaite qu'ils prirent de la cavalerie. Mais on a vu qu'ils avaient conservé leurs habitudes premières de chasse et de pêche, et qu'ils n'avaient pas, comme les Turcs et les Mongols, de troupeaux pour se nourrir. Leur mélange avec les Khazares dont ils furent sujets ne put manquer aussi de renforcer la couleur noire de leurs cheveux. Aussi aujourd'hui, selon l'expression de M. Beudant (*Extr. du Journ. de son Voy. en Hong.*), « le visage carré, les cheveux noirs, la petite taille et les

épaules trapues des Hongrois leur donnent une physionomie qui, au premier aspect, les distingue de tous les autres peuples. »

L'Iurhie, dont parlent tous ces auteurs jusqu'à Mathias, était la partie septentrionale de cette Yougrie dont Lehrberg a déterminé l'étendue vers l'est jusqu'à l'Agan et au sud jusqu'à l'affluent de l'Irtisch dans l'Obi (*Recherches sur la position géographique et sur l'histoire du pays de Yougra, mentionné dans la formule du titre impérial de Russie*). La première mention en est faite par Nestor à la fin du onzième siècle. Il tenait d'un habitant de Nov-Gorod qu'un de ses gens envoyé à Petchora, pays tributaire des Nov-Gorodiens, s'était de là rendu dans la Yougra qui s'étend au nord jusqu'aux Samoïèdes.

En 1187, les habitans de Petchora, Yougra et Sawo-Lachié, tuèrent trois cents receveurs de la république de Nov-Gorod ; ce qui suppose que les peuplades de la Petzora étaient confédérées avec celles de l'Yougra, et que les conquêtes des Nov-Gorodiens s'étaient étendues depuis Nestor. Le Woiewode Oudreï fut envoyé pour reconquérir la Yougrie. Son armée fut détruite ; quatre-vingts personnes seulement revinrent à Nov-Gorod.

En 1264, 70, 1306 et 26 la Yougrie est citée comme soumise à la république de Nov-Gorod. A

la fin du quinzième siècle le grand duc Iwan Wassielewitch envoya deux expéditions contre les Ougriens et les Wogouls. La marche des troupes tournait l'extrémité nord de l'Oural, et traversait la Petzora. Dans les montagnes elles eurent quelques escarmouches avec les Samoïèdes (1).

Les Samoïèdes des monts Ourals faisaient donc la liaison de ces Lapons, qui autrefois avaient habité les bords du lac Peipus, avec les Samoïèdes de l'est de l'Obi. Il est donc très-probable qu'avant que les peuples finnois n'eussent été refoulés vers le nord, la race hyperboréenne s'étendait sans interruption depuis le cap nord d'Europe jusqu'au Groenland en Amérique, occupant ainsi tous les rivages du pole boréal.

La population de la Sibérie occidentale était donc alors la même qu'aujourd'hui. La faiblesse des moyens de conquête que les Nov-Gorodiens pouvaient faire parvenir dans la Yougrie, par le nord des monts Ourals, prouve qu'au douzième siècle ce pays n'était guère plus redoutable qu'aujourd'hui. Il y a plus, il paraît d'après un passage

---

(1) Ce fait établit qu'à cette époque les Samoïèdes occupaient les mêmes contrées qu'aujourd'hui, il prouve aussi que la Yougrie commençait non loin de la Petzora.

d'Aboulgazi et du chronographe chinois Matouanlin, qu'une horde de Tartares, les Usbeks, dominaient dans la partie méridionale de la Yougrie dès le septième siècle. « Une ville très riche, appelée Alak-Tzin ou la Bigarrée (ABOULGAZI), est la capitale du pays des Ouzbeks, dont tous les chevaux sont pommelés. Or (MATOUANLIN), le pays des chevaux pommelés était près de la mer du Nord, au-delà des cinq hordes des Turcs. Les poids, les mesures et le gouvernement y sont les mêmes que chez les Turcs. Cependant, malgré l'abondance des chevaux, on s'y sert d'hommes au lieu de chevaux pour labourer. Ce qui suppose que ceux qui labouraient n'étaient pas les maîtres des chevaux, et que les indigènes étaient serfs. Matouanlin ajoute que ces peuples ressemblent aux Kirgises (ont les cheveux rouges et les yeux verts); mais que leur langue est différente. Il ne pouvait mieux caractériser les Finnois-Ostiaks. Ce qu'il dit du genre de construction des maisons, des ustensiles, s'applique aux usages actuels des Ostiaks. En même temps il observe qu'une partie des habitans n'a pas de demeure fixe; ce qui s'applique aux hordes turques, maîtresses du pays. » Les Ouzbeks étaient donc ces nomades possesseurs des 300 mille chevaux qu'il donne au pays, et les habitans qui aimaient beaucoup la pêche et la chas-

se, et qui construisaient des maisons sédentaires en troncs d'arbres, qui labouraient la terre, etc., étaient des Ostiaks et des Wogouls.

Tel est le pays que l'on suppose la patrie première de ces Huns conquérans, toujours à cheval, et qui parlaient avec tant de mépris des domiciles fixes et sédentaires. Nulle part, d'ailleurs, chez aucun de ces peuples on ne trouve le nom de Huns, ni dans leur propre langue, ni dans celle de leurs voisins. Le nom de *Fins* ne s'y retrouve pas davantage. Il n'y a qu'un seul auteur qui ait cité le nom des Huns avant l'apparition de ces peuples. C'est Denis le Périégète au deuxième siècle (1). Or, il place les Huns au nord du bord occidental de la mer Caspienne : c'est le seul peuple Scythe qu'il nomme à l'Orient. A cette époque l'empire des Hioum-Nou subsistait encore. Et comme Ammien affirme que d'anciens monuments parlaient des Huns, la position assignée par Denis à ses *Ounnoï*, les plus orientaux des Scythes qu'il nomme, coïncide bien avec celle des plus occidentaux des Hioung-Nou (2).

---

(1) Voyez plus haut, page 33.

(2) On a aussi voulu voir une preuve de l'origine Finnoise des Huns dans le nom *Hunnigard*, (pays des Huns),

Malgré la distance et la différence de nature des lieux, les nations Finnoises d'Asie ressemblent complètement à celles d'Europe. Et comme les peuples Mongoliques au milieu desquels vivent ces Finnois, en diffèrent beaucoup plus que les peuples Scandinaves et Sclavons, parmi lesquels vivent les Finnois d'Europe, les caractères de la race finnique vont devenir plus apparents et plus tranchés.

Voyons d'abord les caractères physiques de cette race, autour de l'Oural, là où ses populations plus agglomérées sont restées plus pures de tout

---

que les écrivains du nord, au moyen-âge, donnent à la Russie. Mais d'abord cette Hunnigard s'entend principalement de la Russie centrale où Nestor, dès le premier siècle, nous montre les peuples Slaves dominateurs. Ensuite ce nom, s'il se rapportait réellement aux Huns, signifierait seulement que les Huns avaient occupé au moins en partie cette Hunnigard. Mais cette dernière interprétation qui ne prouverait pas autre chose que les noms de Lombardie, de Normandie, de Bourgogne, de Hongrie, de Turquie, etc., ne prouvent aujourd'hui, n'a même que très-peu de vraisemblance. Car ces mêmes historiens appellent Kœnugardia, l'état de Kiow, dont le nom se trouve défiguré en Chide, Chujena, Kœnu, chez les anciens auteurs Germains et Scandinaves (*).

(*) C'est de M. Karamsin, qui a plus que personne approfondi les antiquités de la Russie, que je tire cette interprétation du mot *Hunnigard*.

mélange du sang, de l'exemple et de l'influence de peuples étrangers. Ces caractères sont tracés par le plus grand des naturalistes qui avait pendant vingt ans examiné tous ces peuples Slaves, Tatares ou Turcs, Mongoliques et Finnois.

1° Les Tcherémisses habitant les contrées de la Kama et de la Wiatka, à l'ouest de l'Oural, sont de taille médiocre, dit Pallas; presque tous ont les cheveux châtain-clair, ou blonds ou rouges. Ces couleurs sont prononcées surtout dans la barbe qui est peu fournie; ils ont le visage très-blanc, mais à gros traits; leur corps est peu robuste.

2° Les Votiaks qui habitent un peu plus au sud la partie orientale et adjacente à l'Oural du gouvernement de Kazan et le nord-ouest de celui d'Orembourg sont de tous les peuples celui où l'on voit le plus de cheveux d'un rouge ardent. Il y a cependant des individus qui ont les cheveux bruns, la plupart les ont châtains; mais presque tous ont la barbe rousse. On y voit très-peu d'hommes grands, bien faits et robustes. Comme les Tcherémisses ce sont d'excellents agriculteurs; ils élèvent beaucoup d'abeilles.

3° Les Morduans ou Mokschainiens (de Moksud, qui désigne toute la race Morduane, les autres Finnois de l'Oural occidental se nommant Erdsad ou Ersan) plus généralement bruns

ou châtains que blonds ou rouges, sont encore plus sales que les autres Finnois, mais sont les agriculteurs les plus laborieux de l'empire. Ces qualités contrastent beaucoup avec celles des Finnois de la Livonie, de l'Ingrie et de la Carélie. Les Morduans ont été, selon Pallas, évidemment altérés par le sang Tartare : à quoi j'ajoute que c'est chez eux qu'ont dû se fondre les grands Bulgares, peuple caucasique aux cheveux noirs.

4° En Asie, dans les contrées de l'Obi inférieur, les Ostiaks sont de taille médiocre, plutôt petite que grande. Leur corps est très-peu robuste. La jambe surtout est maigre et effilée, caractère essentiellement finnois. Presque tous ont la figure désagréable et le teint blanc-pâle. Les cheveux ordinairement rougeâtres, ou d'un blond doré, donnent, surtout aux hommes qui les portent flottants, une figure encore plus laide. Les femmes se tatouent le dos de la main, l'avant-bras et le devant des jambes.

Ce peuple s'occupe de chasse en hiver, de pêche en été, et jouit d'une très-bonne santé, quoique mal nourri et ne buvant que de l'eau.

5° Les peuples Sibériens les plus méridionaux qui parlent la langue finnoise, sont les Vogouls. Ils sont petits et efféminés, ressemblent un peu aux Kalmouks, mais ont le teint plus blanc. Leurs cheveux généralement noirs ou bruns, rarement

blonds ou roux; la barbe est rare et pousse très-tard. Ils vivent de chasse et isolés par famille dans les forêts marécageuses que traversent les affluens orientaux de l'Obi.

Or, au nord et à l'est du pays des Ostiaks, vivent les Samoïèdes semblables aux Tongouses; c'est-à-dire qu'ils ont le visage plat, rond et élargi, les yeux étroits, obliques et à paupières épaisses, les lèvres larges et retroussées; le nez très-large, très-épaté et écrasé à la racine; les cheveux toujours noirs et rudes, avec peu de barbe et le teint d'un jaune sale enfumé. D'une taille très-inférieure à celle des Ostiaks, mais bien proportionnés, trapus et robustes, ils sont d'un caractère indépendant et très-remuant, autre contraste avec les Finnois. Tous sont nomades et pas un peuple finnois, soit d'Asie, soit d'Europe, ne le fut jamais.

Suivant leurs traditions ils sont venus de l'est; et en effet, on trouve les vestiges d'une ancienne et nombreuse population le long du Yenissei; et les Koïbals, les Kamaches, les Abotors, les Soïots, les Kurubusses, peuples qui s'étendent du Yenissei à la Lena et au-delà, ont la même figure et la même langue que les Samoïèdes. Dans la partie physiologique de cet ouvrage, nous retrouverons ces traits chez les peuples de l'extrémité nord-est de

l'Asie, et chez ceux de toute l'Amérique polaire jusqu'au Groënland.

Lindheim avait déjà fait ressortir le même contraste des caractères physiques entre les Lapons et les Finlandais. Il oppose à la physionomie Finlandaise, le portrait des premiers par Hagstrom, qui les représente d'un jaune enfumé, les cheveux noirs, le menton pointu, la face démesurément large. « Les paysans, surtout ceux de la Finlande supérieure, dit-il, sont bien différents ; ils ont le visage blanc, les cheveux blonds ou rouges, beaucoup de barbe. » Enfin, un trait national chez les Finnois avait de tout temps frappé les Russes eux-mêmes. Dans les anciennes chansons russes, le nom de Tziuds est toujours accompagné de l'épithète slave BIELOGLAS (aux *yeux blancs*), exprimant ainsi le bleu si clair de l'iris chez la race finnoise.

Le Finlandais Lindheim, un des officiers de Charles XII, envoyés en Sibérie (*de Orig. Finnor., in nov. act. societ. upsal., in-4°, t.* II), a donné les moyens d'établir les limites opposées de la race finnoise au nord-ouest, et au sud-est. Il rapporte d'après une relation manuscrite de la conquête de la Sibérie, que sous le czar Ivan Ier, Jacob et Nikita Strogonoff, enlevèrent la Sibérie à son dernier roi tartare, le sultan Kazium qui résidait à la petite ville, maintenant détruite, de Sibir (*cap.* II). « Un prince

Taibug, dit l'auteur, avec l'armée de Zingis Tzar d'Agar, parvint jusqu'à l'Irtisch, dont les bords étaient habités par des Finnois (*Tziuds*).» Puis il ajoute (*cap.* III) qu'il n'y a rien de constant sur l'ancien état de la Sibérie, sinon qu'avant l'invasion des Tartares, elle était toute entière habitée par des Finnois; que les Ostiaks errant dans le gouvernement de Tobolsk jusqu'à l'Irtisch, sont leurs descendants; que leur chef lors de la conquête, était l'allié des Tartares et s'opposa aux armes victorieuses des Russes. « Les Vogouls, continue-t-il, habitants de l'Ugorie ou Jugorie, dont les habitants sont appelés Ugres par les anciennes chroniques russes, ont la meme langue que les Szekles de Transylvanie qui passent pour un reste des Huns. »

La limite sud-est des Finnois orientaux paraît donc avoir été de tout temps aux affluens orientaux de l'Irtisch.

La limite méridionale de la race finnoise paraît tracée par la chaîne du Waldaï, entre la Dwina et le Volga. Au commencement du dernier siècle, Lindheim (*op. cit.*) y compte 500 villages, dont 300 sont russes et 200 finnois que les Russes nomment Koreles. Il observe que les Finnois n'habitent jamais le même village que les Russes, mais exclusivement les leurs propres, sur le versant

nord-est du Waldaï, à partir du monastère d'Iver. Au nord, dans les gouvernements de Perm et de Wiatchka, existent les plus nombreuses peuplades des anciens Permiens, aujourd'hui nommés Zirens (1). A l'ouest du Waldaï, les Finnois occupaient tout le pays jusqu'à la mer Baltique et à la Pregel. Au neuvième siècle, le pays au-delà de la Prusse s'appelait même la Finlande; car le continuateur de Saxo-Grammaticus dit que Waldemar, roi de Danmark, envoya une armée en Prusse et en Finlande. Lindheim dit aussi avoir vu une ancienne carte de l'Esthonie et de la Courlande, sous le nom russe de Tziuchonskaia-Semlia (*terre des Tziudes*). Aussi, observe-t-il que le lac Peipus garde encore son ancien nom de Tziuds-Koe Ozero (*lac des Tchudes*). Il rappelle que depuis Pline tout le sud-est de la Baltique passa pour être peuplé de nations finnoises; qu'une partie de l'Esthonie porte encore aujourd'hui les noms de *Harren* et *Wirren*, connus par Pline, et que les juristes du pays citent souvent le droit Harri-

(1) Leur langue, selon Lindheim, ressemble pourtant moins que celle des Ostiaks à celle des Finlandais. C'est le dialecte des Morduans et des Tcherémisses qui, selon lui, ressemble plus que tous les autres au Finlandais.

que et Wirrique, restes de très-anciennes lois.

La Finlande actuelle, paraît avoir été habitée très-tard par les Lapons. L'opinion de Lindheim, à ce sujet, est appuyée par Portham (Voy. ses *Recherches sur les nations de la race finnoise*, t. 4 *des Mém. de la soc. des bel. let. hist. et antiq. de Suède*. Stockholm, 1795). On a vu plus haut qu'une lettre du pape Grégoire IX défendait aux chrétiens de fournir du fer et des armes aux païens de la Carélie, de l'Ingrie, du Lapland et du Watland. Ce Lapland (*Laponie*), voisin de l'Ingrie, ne peut être que la partie adjacente de la Finlande. Un très-grand nombre de noms géographiques actuels cités par Portham, consacrent d'ailleurs le souvenir de l'habitation des Lapons dans la Finlande. Il y a plus, Portham rapporte que le pays entre le lac Peipus et la Baltique se nomme encore aujourd'hui Lappe-Gundar, ce qui recule encore plus à l'est l'ancienne limite des Lapons, qui indubitablement ont dû communiquer alors avec les Samoïèdes de l'Oural, leurs ancêtres.

Ce refoulement des Lapons au nord-ouest par les Finlandais explique l'affinité de leurs langues, qui ne consiste d'ailleurs que dans la communauté d'un assez petit nombre de mots. Car, les Lapons mettent très-souvent deux consonnes au commencement d'un mot, les Finlandais jamais. Ceux-ci

n'ont pas non plus les lettres F, L, Z, très-usitées en Lapon.

La plupart de ces peuples finnois, non seulement ne cultivaient pas la terre, mais ces prétendus frères des Huns, les Ostiaks et les Vogouls, toujours semblables aux Fennes de Tacite, n'ont même pas aujourd'hui un seul animal domestique. Les habitans de la Grande-Biarmie au neuvième siècle n'avaient que quelques chevaux. Cè n'est donc pas de nations pareilles que pouvaient descendre ces Huns, dont la cavalerie était la plus rapide, la plus nombreuse qu'on eût encore vue, et qui ne vivaient que du produit de leurs troupeaux.

Il n'est pas plus possible de dériver les peuples Finnois de ces Oïgours échappés à la domination turque (Abulgazi), et dont une horde, au sixième siècle, descendit une partie du cours supérieur de l'Irtisch. Car, six siècles auparavant, Tacite nous a montré des Finnois sur les côtes du golfe de Finlande, dans cette Esthonie, cette Ingrie, cette Carélie, où encore aujourd'hui leur postérité forme un peuple misérable, presque incapable, malgré l'exemple des paysans russes, et les soins du gouvernement, de sortir d'un état abruti.

Les Finnois forment donc une race primitive, originaire des vallées collatérales aux deux versants de la chaîne des monts Ourals.

CHAPITRE V.

RÉSUMÉ DES RACES DE L'ASIE ET DE L'EUROPE, A L'OUEST DE L'ESPÈCE MONGOLIQUE.

Avant d'exposer l'organisation, la physionomie et la distribution géographique des espèces d'hommes de l'orient de l'Asie, rapprochons en un seul tableau les traits originels, les positions primitives et les mouvements des races occidentales dont nous avons recherché les titres d'origine. Disons quelles races, par instinct d'indifférence ou d'aversion pour les terres étrangères, et de prédilection pour la terre natale, ne sortirent jamais que par force de leurs limites; quelles, par un instinct contraire, ou par une impulsion religieuse et politique, s'ébranlèrent à diverses époques et en diverses directions. Cherchons si ce mouvement en déplaça les masses, ou s'il ne fit qu'en séparer, soit des bannis et des fugitifs à la recherche de terres plus paisibles ou plus fécondes, soit des aventuriers conquérants entraînés par un esprit de guerre, une soif de nouveauté; si enfin cet esprit de guerre, ce

besoin de nouveauté, ne serait pas lui-même une double nécessité, et de l'organisation de certaines races, et de l'état physique de leurs pays, et du genre de vie fatalement prescrit par ces deux causes. Voyons enfin quel fut, sur le mélange des races et des espèces, l'effet et des invasions subites et de l'accroissement successif et politique des grands empires.

§ Ier.

A l'ouest du Rhin et des Alpes, jusqu'aux rivages de l'Océan et de la Méditerranée, les îles britanniques, la Gaule, l'Italie, une partie de l'Espagne, étaient peuplées d'une race d'hommes à la barbe et aux cheveux épais, toujours bruns ou noirs ainsi que les yeux; à la peau d'un blanc terne, sans presque d'incarnat aux joues; au nez joint au front par une légère dépression; au visage plus arrondi qu'ovale; aux membres et au corps si velus, qu'un véritable pelage couvre souvent leur dos. Robustes et peu sensibles aux intempéries de l'air qu'ils supportent presque sans vêtements (1), tous

(1) Les Bas-Bretons et les Higlandais d'Écosse ne portent encore que des jaques dans leur pays.

J'ai vu à des Bas-Bretons, à des Biscayens, le dos si couvert de poils, qu'il fallait les écarter pour voir la peau.

les Celtes, malgré un penchant tout à la fois tendre et respectueux pour les femmes, furent d'abord anthropophages. Et les mœurs d'une race superstitieuse par instinct, passant dans sa religion, le sang des hommes coula aussi sur les autels. Il plairait de croire que le sacerdoce voulut adoucir les mœurs, quand les Druides firent d'une horrible coutume une prérogative des dieux, parce que les dieux auraient soif de sang moins souvent que les hommes. Ce motif eût donc été tout contraire à celui qui, chez les descendants Hispaniques des Celtes, peut-être par un reste d'antique instinct, recommença les mêmes sacrifices sur les bûchers de l'inquisition. Mais Pline nous dit : « On ne saurait assez apprécier (*lib.* 30, *cap.* 1) le bienfait que les Gaulois durent aux Romains, par l'abolition du culte impie qui leur imposait, comme une action sainte, de tuer leurs semblables, et, comme une salutaire pratique, d'en manger la chair. » Homère avait connu des anthropophages en Sicile ; et, au cinquième siècle, saint-Jérôme (*adv. Jovin.*, *lib.* 2) avait vu dans la Gaule armorique les Atticots venus de la Bretagne, refoulés par les colonies germaines, faire des captifs pour dévorer aux femmes les mamelles, et aux hommes les testicules.

Les Celtes, animés d'un génie de guerre et de nouveauté qui les empêcha de former jamais de

grandes et durables associations, furent les premiers, parmi les races de l'Europe, à envahir des terres étrangères. Ce n'était point un sol plus heureux qu'ils allaient chercher. Resserrés entre deux mers, un excès de population ne laissait pas à leurs colonies le choix de la direction à suivre. Rome venait d'être fondée, l'Italie n'avait reçu que depuis peu de siècles des colonies de Pelasges, quand, sous l'ancien Tarquin, au temps où les Biturges exerçaient la souveraineté (chaque province de la confédération l'exerçant à son tour), une conscription d'émigrans se lève par toute la Celtique. Et pourtant, les historiens disent que ce ne fut pas la première. Deux neveux du roi Ambigat la conduisent. Bellovèse, passant les Alpes italiques, repousse de toute la vallée du Pô et d'une partie de l'Etrurie jusqu'à la mer, ces Tyrrhéniens ou Étrusques dont le génie fut au moins contemporain de celui des Égyptiens. Leurs arts, et leur civilisation, ne le cédaient guère aux arts nés plus tard dans la Grèce, à en juger par ces beaux vases aux peintures si riches et d'un dessin si correct, par cette réputation de savoir magique que Rome, qui leur emprunta ses premières lois civiles et religieuses, leur conserva si long-temps. Ces Étrusques, dont les peintures nous donnent les portraits, n'étaient

certainement pas Égyptiens; ce n'étaient pas des Pelasges, si arriérés en civilisation; ce n'étaient pas non plus des Celtes, si différents de figure et de génie. Étaient-ils donc aborigènes et formaient-ils une race à part? Quoi qu'il en soit, commence dès lors, dans la vallée du Pô, ce mélange de races dans lequel aujourd'hui le docteur Fossati, de Milan, m'assure qu'il y a moitié de cheveux châtains, un quart de blonds, un autre quart de bruns et de noirs. Au contraire, de l'autre côté de l'Apennin, et surtout au sud d'Ancône et de l'Arno, la population est uniformément brune ou noire.

Sigovèse passant le Rhin, et suivant peut-être le long du Danube et de la forêt Hercynie, les traces d'émigrés plus anciens, occupe avec ses Boïens et ses Sénonais la Bavière, l'Autriche, et une partie de l'Illyrie occidentale. Des descendants de ces émigrés, les Gaulois danubiens de Brennus ne viennent aux bords du Tibre que parce que la place était prise à ceux du Pô et de l'Arno. Ce n'étaient déjà plus des Celtes purs. A cette haute stature, à cette longue chevelure blonde et flottante, qui épouvantèrent les Romains à Allia, on voit que leurs traits originels s'étaient déjà effacés par deux cents ans de mélange et de fusion avec le sang des Germains plus nombreux. D'autres Celtes germanisés, suivant la

chaîne des Alpes, avaient déjà envahi l'Illyrie orientale, la Thessalie et la Doride. Chassés de l'Italie, Brennus et ses Gallo-Germains sont appelés par d'autres Celtes d'Illyrie, qui déjà avaient ravagé la Grèce avec Cambaule (PAUSAN., *lib.* 10). Ils l'envahissent encore, pillent Delphes, dont une partie des dépouilles va enrichir Toulouse (JUSTIN., *lib.* 32, *cap.* 3; POLYB., *lib.* 4; PAUSAN., *Attic.*, *cap.* 3) tandis que le reste des envahisseurs prend Byzance et se fixe dans la Thrace, jusqu'au temps où Nicomède, qui avait invoqué leur secours contre Antigone, les établit en Bithynie. Leurs traits germaniques ne s'étaient plus effacés; car, dans sa harangue à son armée, le consul Cn. Manlius, près de les attaquer, parle de leur haute taille et de leurs longs cheveux roux (TIT.-LIV., *lib.* 38, *cap.* 17).

Plusieurs de ces hordes aventurières, revenant sur leurs pas, ramenaient dans leur pays des captifs de tout sexe des races qu'elles avaient envahies. Ainsi commença, par une véritable importation, le mélange de la race celtique avec la germaine, peut-être la slave, et avec la pelage, qui ellemême avait transporté une nouvelle Phocide sur les côtes celtiques, où des colonies Sémitiques de Tyr l'avaient dès long-temps précédé. Les traditions des Celtes irlandais conservent encore le souvenir et quelques mots de la langue des

Phéniciens, qui durent nécessairement mêler leur sang à celui des Celtes et des Ibères sur toutes les côtes de la Méditerranée et de l'Océan, où ils avaient des comptoirs. Mobiles d'affections et d'idées, et partant incapables de concert, bientôt les Celtes furent encore plus désunis par la politique des Pelasges romains et des Phéniciens de Carthage. Des colonies romaines s'établissent dans le centre même de la Gaule et de la Bretagne. où déjà par le nord avait pénétré la race germaine, dont le mélange avait formé les Belges (J.-CÆSAR), et les Cambriens, et quand, depuis plus de mille ans, des colonies puniques de Carthage mêlaient et le sang de la race sémitique, et celui de la race atlantique des Numides et des Maures, et celui des enfants Métis de ces deux races, au sang des Celtes et des Ibères. Mais, par une antipathie invincible des Celtes pour les étrangers, ce mélange ne s'était opéré que par l'effet lent et doux des alliances et du temps. A chaque envahissement, les Celtes, se repliant sur eux-mêmes devant le vainqueur, ne trouvaient qu'alors la force dans l'union. Agglomérés dans les montagnes, ou adossés à l'Océan sur des promontoires, comme en Armorique, en Cornouailles, en Écosse, etc., ils s'y maintenaient par la force de leur position et par ce courage du désespoir né de l'impossibilité de fuir plus loin. Telles sont les causes qui conservèrent le type ori-

ginel à la population des Basques, à celle de la Basse-Bretagne et de l'Auvergne, sur le continent; à celle du pays de Galles, de l'Irlande et d'une partie de l'Écosse, dans les îles britanniques.

§ II.

Au nord-est du Rhin, des Alpes et du Danube, et depuis la Scandinavie en suivant les deux rives de la mer Caspienne jusqu'à l'Indus, s'étendait une espèce, ou, si l'on veut, une race d'hommes de bien plus haute taille que les Celtes, aux cheveux blonds ou même blanc de lin, aux poils rares ailleurs qu'à la tête, aux yeux bleus, à l'air noble, au visage généralement ovale, vivant d'agriculture et de chasse à l'ouest du Dniepr, et presque exclusivement nomade depuis ce fleuve jusqu'à l'Indus. Cette espèce se divise en trois races ou variétés, 1° les Germains et Goths-Scandinaves, 2° les Slaves, 3° les Sarmato-Mèdes. Ceux-ci toujours nomades, dominateurs de toute l'Asie jusqu'à la Méditerranée et à l'Isthme africain, quinze cents ans avant Ninus, règnent sur la race sémitique ou arabe. Repoussés par elle au temps de ce roi et de Sémiramis, leur vie errante les conduit le long des rives de la Caspienne, dans les steps qui s'étendent du Volga au Dniepr et au Caucase. Ce sont les Scythes de la plus haute antiquité. Les Germains ne furent jamais nomades. La nature du pays le

défendait. Ils étaient cultivateurs; mais leurs cultures mobiles étaient une année ici et l'autre ailleurs, souvent très-loin (Voy. TACIT., *Germ.*). Et comme l'intervalle du Rhin et du Danube à la Baltique était en grande partie couvert de forêts, les limites de chaque peuplade souvent indéterminées, toujours peu apparentes, amenaient autant de guerres que d'empiétements de territoire. Ainsi la forme de la société nourrissait l'esprit naturellement belliqueux de la race. Et comme elle était très-féconde, l'excès de population s'ajoutant aux causes de déplacement, partout se formaient des colonies d'aventuriers. La première qui alla plus loin que la Gaule, venait du nord-ouest entre le Weser et l'Elbe. Remontant le Rhin jusqu'au coude de ce fleuve sortant de l'Helvétie, elle se divisa pour se jeter sur l'Italie, les Cimbres par les Alpes du Tyrol, les Teutons par celles du Piémont. Mais Marius prévint ceux-ci en les exterminant dans les plaines de la Provence. Un siècle après, cette race tendait encore à se déborder sur la Gaule, le long du Rhône avec les Helvétiens, et en traversant le Rhin avec les Allemands (1), double

(1) *De alle,* tout, et *mann,* hommes. C'était une conscription d'émigrans levés chez toutes les nations germaniques d'une même confédération.

invasion réprimée par les légions de Jules César. A peine contenue par les légions de l'empire, elle ne se laissa guère refouler au nord du Weser : bientôt Adrien dut lui céder les conquêtes de Trajan le long du cours inférieur du Danube. Durant la fermentation causée dans la Germanie au sud de l'Elbe et de la Bohême par la conquête romaine, des nations aux cheveux plus blonds que ceux des autres Germains, les Goths, sortis de la Scandinavie, s'étendent le long de la Baltique. Des bouches de la Vistule aux rives de la mer Noire et du Tanaïs, à travers les races soumises des Slaves et des Finnois, c'est vers la mer Caspienne et le Caucase qu'ils semblent porter leurs pas. Un peu avant cette marche des Goths vers l'orient, d'autres nations indo-germaniques, parties au contraire de la mer Caspienne et du Caucase, s'avançaient comme à leur rencontre vers l'occident. Mais, soit par choix, soit refoulés par le grand peuple Bastarne, qui couvrait tout le pays de la Theis et du Maros à la Baltique, entre la Vistule, le Dniepr et la Pregel, ces nomades asiatiques, comme des sujts prédestinés des Goths, les Sarmates, les Aorses, les Alains, tournant le Pont-Euxin, se concentrent dans les contrées de la Hongrie, de la Volhynie, et de l'ancienne Scythie. En même temps les Sarmates Yaziges,

dont les restes subsistèrent jusqu'au quinzième siècle, refoulaient dans les montagnes les Gètes et les Daces indigènes. Nulle part la race slave, traversée par ces Sarmates, et par les Goths, ne leur oppose d'obstacles. Ignorante des armes, elle s'ouvre ou se soumet aux conquérants. Au moment où s'arrête cette inondation d'Asiatiques sur l'Europe, celle des peuples Gothiques et Scandinaves menace de déborder sur l'Asie, sans que les Germains de l'occident cessent de faire effort et sur la Gaule et sur le nord de la Bretagne. Les Goths-Scandinaves allaient franchir le Tanaïs, quand tout à coup, renversant l'empire des Alains, entraînant avec eux des régions inférieures de l'Obi et de l'Irtisch, des peuplades finnoises qu'ils échelonnent derrière leur marche, les Huns mongols précipitent leurs escadrons sur les bataillons des Goths, les écrasent, et grossis d'une partie d'entre eux, rejettent les autres sur le Danube. Alors, par un changement de front, les Goths, ayant leur gauche à la mer Noire, leur droite aux sources de la Vistule, se présentent sur le Danube. En vain Valens veut les contenir. Le Danube est passé, la Grèce et la Thrace sont envahies, l'Italie et la Gaule menacées et bientôt inondées elles-mêmes, quand les Huns, reprenant leur élan vers l'ouest, arrivent à la fois sur les pas des Goths, et au pied des Alpes du

Tyrol et de la Carinthie, et aux bords du Rhin. Dans leur marche ils ont laissé sur le cours inférieur du Volga et du Don ces peuplades finnoises dont le nom reproduit toujours celui de Ugri, et dans la Transylvanie ces Szekheli dont aujourd'hui encore la langue ressemble tant à celle des Vogouls. Enfin épuisés par le temps, par la guerre et par la dispersion même, les Huns disparaissent sans laisser de traces. Mais les Alains et les nomades de race caucasique, entraînés par eux jusqu'en Gaule, en Espagne et en Italie, vont multiplier et croiser encore ces mélanges déjà commencés par les Gaels, ou Celtes de Brennus, et par les Germains de l'occident.

Spectatrice de cette lutte des Huns et des Goths scandinaves, dont le choc s'était fait sur son territoire, la race slave, qui jusque là n'était forte que par sa multitude, s'émeut depuis les lacs d'Ilmen et de Ladoga jusqu'aux monts Krapaks. Et par terre, et par les fleuves et par les mers, elle se répand sur l'intérieur et sur les côtes de la Germanie orientale et de l'empire grec. Un moment contenue par les hordes d'Oïgours fugitifs du grand empire Turc, qui par la même route et par la même nécessité que les Huns se réfugient en Europe, bientôt elle se dresse partout plus terrible sur le sol natal où naguère elle se cachait dans les forêts. Ses armées

menacent sans cesse et les provinces d'Asie et les provinces d'Europe de l'empire de Byzance. Ses colonies s'établissent dans les montagnes au sud du Danube et jusque dans le Péloponèse (les Maniotes); ses flottes ravagent à la fois et les rivages de l'Euxin et ceux de l'Archipel, et ceux de la Caspienne et de la Baltique. Le gros de la nation, s'avançant à l'ouest, occupe jusqu'à l'Elbe ces pays d'où s'étaient écoulées sur la Gaule, l'Espagne, l'Italie et la Bretagne, les nations germaniques du sud-ouest qui ne firent point partie de la confédération gotho-scandinave. Par l'effet de la pondération naturelle des masses livrées à elles-mêmes, la race slave occupe enfin tout l'intervalle du Volga à l'Elbe, et la race germaine celui de l'Elbe à la Seine et à l'Océan. Dès lors l'écoulement des peuples Germaniques sur la Bretagne et sur la Gaule, ne s'arrête plus qu'au neuvième et au dixième siècle. Mais celui des Scandinaves proprement dits ou des Normands continue, et sur la Russie par le fond de la Baltique, et sur les rivages de l'occident et du midi de l'Europe par l'Océan et la Méditerranée. La première invasion de la race turque par les Awares, bientôt concentrée dans la Pannonie, s'éteint complètement à la fin du neuvième siècle, sous les coups de Charlemagne. Le mouvement de la masse

entière de cette race au sixième siècle s'était arrêté au Palus Méotide et au Don.

§ III.

Quelques hordes seulement de la race caucasique, sous le nom d'*Yaziges* avaient suivi dans l'occident les Sarmates et autres Indo-Germains. Mais la masse entière n'avait cessé du côté du nord, d'être contenue dans ses montagnes d'abord par les Scythes, puis par les Sarmates, puis par les Alains, après par les Huns. L'empire des Huns une fois détruit, elle s'étend vers le Volga et le Don. Les Bulgares, partis les premiers, s'établissent, à la fin du cinquième siècle, sur les Palus Méotides. Un siècle plus tard, ils s'étendent jusqu'au Dniepr. Bientôt les Khazares s'avancent le long de la mer Caspienne jusqu'aux bouches du Volga; bientôt après ils expulsent les Bulgares, partie à l'ouest, vers le Danube, partie au nord, vers la Kama et l'Oural. En même temps ils repoussent à l'ouest dans la Lébédie, entre le Don et le Dniepr supérieur, ces tribus finnoises des Ougres laissées par les Huns aux avant-postes de l'Asie.

Il n'a donc encore pénétré en Europe que deux émigrations d'espèces étrangères; l'une de Turcs avec les Awares; l'autre, de Mongols avec les Huns.

La masse même de la race turque n'avait porté que des avant-postes aux rives du Tanaïs et du Bosphore. Son empire écroulé, une ligne de peuples caucasiens rétablit la barrière entre ces deux espèces et celles d'Europe.

§ IV.

Mais le zèle de convertir l'univers à sa foi, précipite sur l'Asie et l'Afrique, une nation sémitique jusqu'alors inconnue dans ses déserts. Les Arabes ont détruit l'empire des Sassanides et rejeté au delà de l'Oxus les peuplades de race turque, qui au sixième siècle, avaient refoulé les Indo-Germains et les Sémitiques de ces contrées. Celles-ci, contenues vers l'orient par les hordes mongoliques toujours plus dominatrices depuis la prompte disparition de l'empire Turc, tournent la mer Caspienne, jettent les Karismiens sur les Uz, ceux-ci sur les Patzinaces, les Patzinaces sur les Olaks et les Baschkirs, et tous sur l'empire des Khazars. Plusieurs de ces hordes de nomades forcent le passage à travers cet empire, les Baschkirs pour aller au nord, les Petchenègues pour aller à l'ouest. Là, ceux-ci trouvant les Finnois Ougres de la Lébédie, ils les poussent dans l'intervalle du Dniepr au Danube. Un moment ils les y laissent respirer, mais bientôt pressés eux-mêmes par l'Orient, ils rejettent les Ougres dans

la Hongrie actuelle, où une race mêlée de Finnois et de Mongols se trouve ainsi enclavée entre les races germaine, slave, turque et pélasge. Et le mouvement de la race turque, commencé par le choc des Arabes, s'étant accru par un contre-coup que les Oïgours nomades et les Kirgises lui impriment en orient, d'autres hordes arrivent sur les pas des premières. Les Komans succèdent aux Petchenègues, et remplacent au quinzième siècle la puissance politique des Khazars par celle des Poloutzes, les Chuni des Hongrois. Et toujours les traînards, les déserteurs et les captifs de tant de hordes, altèrent davantage les derniers envahisseurs. Cependant la race slave, animée d'une énergie nouvelle par une dernière invasion d'aventuriers scandinaves, connus sous le nom de Warègues, se maintient intacte au nord des steps du Volga, du Don et du Dniepr, sur lesquels se pressent et se succèdent les hordes turques et caucasiennes. Elle empiète peu à peu sur la race finnoise qu'envahit partout au Midi la race turque. Les Baschkirs, les Komans et les Petcheneg à l'ouest et les Uzbeks à l'est de l'Oural, se mêlent aux Finnois et en altèrent les traits primitifs.

§ V.

Aux onzième et douzième siècles, une période de

repos succédait à tous ces mouvements, chaque race tendait à se mettre en équilibre dans sa position nouvelle : en Europe, ce n'était que le long de la Baltique que la race germaine regagnait jusqu'à la Pregel, sur la race slave, le terrain qu'elle avait autrefois perdu. Mais en Asie, depuis l'Oxus jusqu'à l'Isthme de Suez, des armées d'envahisseurs s'établissent parmi les races pélasge, caucasienne et sémitique. C'était la race turque, naguère aux cheveux et à la barbe rouges, aux yeux verts, à la haute taille des Indo-Germains, mais au visage plat et carré, aux mâchoires épaisses et fortement anguleuses en arrière, aux yeux bridés, et dont, à partir de l'Oxus, nous avons tracé le territoire natal sur toutes les pentes de l'Altaï, du Bogdo, de l'Alak et de leur embranchement avec les montagnes du nord-est du Thibet. Néanmoins la race turque n'avait encore subi presque aucune perte de territoire, lorsque tout à coup, à la fin du douzième siècle, les Mongols de Gengis-Kan, maîtres par la victoire des autres races mongoliques, se précipitent avec les Tongouses et les Sian-Pi, sur la Chine, au sud-est, et avec l'élite des hordes turques orientales vers la mer Caspienne à l'occident. Alors seulement la masse des Turcs subira un déplacement à l'ouest; et la nation des Yacoutes, coupée du gros de la race, restera cer-

née au milieu de l'espèce mongolique. Les nations turques de l'occident fuiront, les unes par le nord, les autres par le sud, emmenant leurs troupeaux et leurs haras de la mer Caspienne. Et le besoin d'exister physiquement surmontant l'intérêt politique, au lieu de s'unir pour faire face aux envahisseurs, le dernier venu attaquera le premier arrivé, qui recommencera de fuir en avant. Les Turkmans de Kharism arriveront sur les Turcs d'Othman. Au nord, les Uz et les Komans, qui avaient poussé les Petcheneg, presque exterminés à leur tour se réfugieront en Hongrie et en Transylvanie. Alors avec des hordes turques, des Nogais, etc., auparavant établis dans la Songarie, arriveront des Mongols, les Torgaouts, les Kalmouks, les Derbets. Cette commotion déplacera la masse de la race turque de tout l'intervalle qu'offre la Songarie, en avant de laquelle campent aujourd'hui les Kirghiz. Dès lors les nations turques de l'occident et du nord-ouest, les Ting-Lings, les Ou-Sun, les Saï, les peuples de Kash-Gar, subissent ce mélange du sang mongol qui avait altéré celles de l'orient sous les Hioung-Nou. A leur tour aussi ces nations turques occidentales altèrent les peuples Slaves, Finnois, Germains, Caucasiens et Pélasges, parmi lesquels elles s'établissent. De là tous ces Kozaks orientaux, depuis le Yaik jusqu'au Don; tous ces petits Tartares

du Budgiak, de Bessarabie et de Krimée; tous ces Nogais si laids, si *mongolisés* pour ainsi dire, et qui durent être les plus anciennement altérés de la race turque. Mais suivant que ces Mongols ou ces Turcs primitifs sont restés purs, ils nous montrent dans les Kalmouks du Volga, ou les Baschkirs de l'Oural, leur type originel. Ainsi, encore, au milieu de ces Nogais et des autres petits Tartares, les descendants des Goths, nommés Tétraxites, depuis leur isolement, par les Grecs de Byzance, conservent aujourd'hui en Krimée leurs yeux bleus, l'incarnat de leurs joues, leurs cheveux blonds et leur peau d'un blanc pur.

Ainsi aucune race ne fut déplacée entièrement, soit par expulsion, soit par émigration, à plus forte raison aucune ne fut exterminée brusquement. Les Celtes seuls se laissèrent plutôt refouler qu'altérer par l'effet lent et progressif d'une fusion qui, prenant un à un les individus d'une race pour les allier à ceux de l'autre, éteint progressivement les traits de la race envahie. Aucune autre race peut-être n'a été sensiblement diminuée. Les Turcs ont regagné d'un côté le terrain qu'ils ont perdu de l'autre. Les Huns, les Awares, les Poloutzes furent seuls exterminés. Mais cette extermination de hordes séparées par la fuite du gros de leur race, n'y était pas numériquement plus sensible qu'aujourd'hui la perte

d'une armée ne l'est pour une nation. Les steps du Volga au Dniestr, comme une terre de réserve, furent l'apanage successif de tous les envahisseurs nomades par le nord de la mer Caspienne.

§ VI.

Durant ces mouvements de la race Gotho-scandinave, à l'ouest sur la Bretagne, et à l'est sur la Russie; des Slaves sur les Pélasges et les Finnois; des Caucasiens sur les Slaves; des Turcs sur les Caucasiens, les Slaves et les Finnois; des Arabes, et en dernier lieu des Mongols sur les Turcs; toute la race Finnoise, immobile dans ses limites, sauf deux peuples, les Kzekles et les Ougres, arrachés de la Yougorie par les Huns, se laisse déborder au nord par la race samoïède, et empiéter au sud par toutes les autres. A une époque indéterminée, les Samoïèdes de l'Oural, côtoyant la mer Noire, arrivent en Finlande, d'où remontant au nord-ouest, ils achèvent d'occuper toutes les plages polaires. Au douzième siècle les races Mongoles par une marche parallèle pousseront jusqu'au milieu de l'Europe. Mais ici commence le sujet qui sera exposé dans le livre suivant.

Il reste à dire si dans chacune de ces races, de ces espèces, les hommes furent enfants de la terre sur laquelle l'histoire les aperçoit dès les temps les plus obscurs, ou, si venus semblables d'un seul et même pays natal, ils furent diversifiés selon la nouveauté de chaque climat, dont l'influence, seule ou réunie à celle de quelque révolution sidérale, aurait ainsi transformé les enfants d'un seul et même père, et créé là des nègres, ici des Kouriliens, là des Finnois et ici des Mongols, etc.

Cette question déjà en grande partie résolue par les seuls documents de l'histoire, le sera péremptoirement par un concours de preuves physiologiques, zoologiques et anatomiques, dans le livre suivant. Pour ne pas anticiper et pour faire mieux juger combien cet ouvrage diffère de tous ceux où l'on a traité le même sujet, nous terminerons ce premier livre par un aperçu des idées les plus en vogue sur la distribution ou pour mieux dire sur la dispersion des races humaines.

Tous les naturalistes sans exception, qu'ils admissent une seule espèce, ou deux ou davantage, ont inventé des foyers, des berceaux d'origine très-circonscrits d'où, comme par la main, ils ont arbitrairement dirigé tous les peuples d'une même espèce ou d'une même race, le long des montagnes et des fleuves jusque dans leurs positions actuelles. Ainsi dans l'origine, suivant un orientaliste

célèbre, tout l'espace au nord-ouest des monts de Belur et de l'Himmalaya jusqu'à l'Elbe et à la Scandinavie, fut long-temps vide de peuples et désert. La race indo-germanique entière était née dans les montagnes, courant de la Médie aux frontières de la Chine. Par une préférence bien singulière, lorsqu'elle avait à ses pieds le beau climat de l'Inde, ses colonies émigrent au nord-ouest, à d'immenses distances, dans des pays presque stériles. Elles se changent d'abord en Mèdes et en Parthes, puis en Sarmates et en Alains, plus loin en Slaves, plus loin encore en Germains et en Scandinaves ou Goths. D'autres Indo-Germains, ceux-là sans avoir échelonné leur route, ne s'arrêtent qu'au nord de l'Altaï sur les rives de l'Irtisch et du Yenissei; leurs cheveux y deviennent rouges, leurs yeux s'y rétrécissent, tandis qu'ils restent blancs chez les Scandinaves et les Germains dont les yeux ne changent pas non plus. Là ils deviennent les Tings-Lings, les Hakas, interceptés pour jamais de leur patrie par la race turque, des traits physiques de laquelle à la vérité on ne parle pas.

Si l'on en croit un zoologue dont la double célébrité de savant et d'homme d'état, rappelle involontairement celle de Fourcroy (1), sont descendus à la fois

(1) Voyez l'*Éloge de Fourcroy*, Conseiller-d'État, Membre

du Caucase, à l'ouest, tous ces peuples noirs, bruns, blonds ou châtains de l'Europe et de l'Asie occidentale, et à l'est les Tartares et les Turcs aux cheveux noirs, les Parthes aux cheveux blonds. Tous marchent vers des positions ordonnées, comme des divisions d'armée partant d'un quartier-général. A l'entendre, les Finlandais et les Hongrois sont aussi des peuplades de race caucasienne, mais en route elles *se sont égarées*. Comme si dans cet ordre de marche elles avaient perdu leurs instructions ou n'en avaient point reçu; comme si la race Finnoise, mère de ces peuplades et qui, malgré l'immobilité de ses positions, n'a pas même été entrevue par lui, n'était pas justement la plus agglomérée, la moins voyageuse de toutes, puisque les Hongrois seuls n'y tiennent pas à la masse, et qu'ils n'en furent séparés que par force.

Peut-être, par le dernier chapitre de cet ouvrage, se fera-t-on une idée plus juste de la distribution primitive de toutes ces races ou espèces, et de celle des nations que renferme chacune d'elles. En attendant l'on voit que les allégations à ce sujet

de l'Institut, Éloge où M. Cuvier donne contre les prestiges et même les déceptions de l'ambition, de sublimes préceptes, si bien confirmés depuis par l'admirable exemple de la vie politique de M. le Baron.

LIVRE II.

HISTOIRE NATURELLE DES ESPÈCES HUMAINES DU NORD ET DE L'ORIENT DE L'ASIE ET DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

La generazione umana non puo esser der[illegible] la una sola provincia, ne da un [illegible] lima.

[illegible] ALI, l'Italia avanti il dominio [illegible] mani. Part. I, cap. 1°.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

CAUSES DE LA COULEUR DE LA PEAU ET DE L'IRIS, DE LA COULEUR ET DE LA NATURE DES CHEVEUX, ET CORRÉLATION DE CES CARACTÈRES SUPERFICIELS AVEC D'AUTRES CARACTÈRES PLUS PROFONDS DE L'ORGANISATION.

§ Ier.

C'est parce qu'ils se ressemblent surtout pour la couleur de la peau, que l'on a cherché une origine commune aux Austro-Africains et aux Mongols. On

imagina que les causes et les progrès de cette coloration de la peau étaient identiques chez tous les hommes. Et, parce que les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Français, brunissent à mesure qu'ils habitent un climat plus chaud, que leur teint s'éclaircit quand ils habitent un climat plus froid, on en conclut que les degrés de la chaleur mesuraient pour ainsi dire ceux de la coloration des hommes. Cette idée, déjà contraire aux faits en question, est encore plus contradictoire avec les autres caractères plus intimes de l'organisation. Ces Européens que brunit, que noircit presque l'action de la chaleur, conservent invariable la nature de leurs cheveux, la forme de leur visage, la direction et la couleur de leurs yeux. Et ces mêmes traits, presque pareils à ceux des Européens, persistent immuables chez les Arabes et chez les nombreuses nations Indoues, aborigènes d'un pays autant et même plus chaud que la plupart des régions peuplées de véritables nègres.

La cause qui chez les Européens de race pélage et celtique fait varier la couleur de la peau, n'a donc aucun pouvoir sur la nature des cheveux ni sur la forme du visage.

Mais il y a plus, tous les Européens ne subissent pas également ce brunissement, ce noircissement

de la peau et des cheveux par l'action des climats chauds.

Les Danois, les Suédois, les Allemands purs et les Anglais d'origine saxonne, c'est-à-dire à cheveux blancs de lin ou blonds, à teint blanc marqué de taches rousses, enfin tous les hommes de race indo-germanique conservent leurs cheveux blonds et doux comme la filasse du lin, et leur teint blanc taché de rousseurs, dans les colonies des Antilles et de l'Inde, là où les Européens, Celtes, Ibériens, Pélages, ou mélangés de ces races, brunissent ou même noircissent de peau et de cheveux. Je ne citerai qu'un seul fait. Dans cette Afrique australe dont on suppose que l'intolérance du climat aurait pu rendre laineux ces cheveux si roides, si crineux pour ainsi dire des Mongols ou des Chinois, les Hollandais et les Anglais, surtout les femmes, ont le teint d'un blanc rosé plus pur encore que dans leur pays. M. Choris, peintre russe du voyage ordonné par le comte Romanzoff, m'a dit en avoir observé autant sur les Portugaises du Brésil, les Espagnoles des Philippines, etc. De même un établissement de 800 ans en Islande sous le climat des peuples hyperboréens, et de 600 ans dans le Rohilkend au sud du Gange, sous un climat aussi chaud que celui de la Guinée, n'a pu enfumer le teint blanc des indo-germains, noircir leurs yeux

bleus, leurs cheveux blonds, ni changer la forme de leur visage. Les Rohillas et les Islandais sont restés semblables aux deux extrémités de la race indo-germanique.

Sur ce qu'on a appellé race européenne, le pouvoir de la chaleur et de la lumière n'est donc pas égal. Ce pouvoir n'agit qu'autant que l'organisation n'y résiste pas. Cette résistance peut être absolue, et, comme on voit, tout-à-fait invincible.

A l'autre extrémité de notre continent, depuis le pôle jusque sous l'équateur, et sur une largeur variable en longitude, vivent ces hommes mongoliques à qui, avec nos yeux enfoncés sous le sourcil, avec nos nez proéminens, les yeux bleus et les cheveux blonds de ceux d'entre nous qu'ils connurent les premiers, nous semblons aussi extraordinaires qu'ils nous le paraissent eux-mêmes. Eh bien, sous tous ces climats qui par gradations successives passent de l'un à l'autre, et leurs yeux obliques et saillants, et leurs nez écrasés, et leur tête sphérique et un peu comprimée en losange, et leurs cheveux noirs, longs et roides, et leur peau d'un jaune orange, restent invariables. Et néanmoins le temps n'a pas manqué à l'influence locale de chaque climat pour diversifier ces peuples. Car chacun d'eux est historiquement plus ancien dans son pays qu'aucune des nations européennes

dans le sien. Mais il y est resté absolument pur de tout mélange, ce qui n'est le cas d'aucun des peuples d'Europe.

Les peintures et les gravures coloriées des Chinois et des Japonais donnent au teint de ces peuples une couleur blanc de porcelaine que l'on a pu leur croire naturelle, et sur cette supposition l'on a enté d'autres hypothèses. Voici une observation péremptoire contre les systèmes qu'on pourrait déduire de ces hypothèses.

Cet effet de couleur, à ce que M. Choris m'assure, tient chez eux à l'imperfection de l'art. M. Klaproth possède des peintures à l'huile représentant des Chinois de Peking avec ce même teint blanc. Or et à Peking selon M. Klaproth, et à Macao selon M. Tilesius, naturaliste de l'expédition de l'amiral Krusenstern, et à Manille selon M. Choris, le teint des Chinois est uniformément d'un jaune orange très-pâle entrant dans le vert pistache. Leurs joues ne sont pas plus colorées que le reste de la figure; la teinte ne s'y renforce un peu que s'ils viennent à s'échauffer par un exercice violent ou par un mouvement passionné.

La couleur des Japonais est la même que celle des Chinois, et cette forme de tête d'un bel ovale allongé que plusieurs recueils de gravures japonaises et chinoises attribuent au moins aux fem-

mes, n'appartient certainement pas aux Japonais vus par MM. Choris et Tilesius.

La fixité de la forme et de la couleur est donc encore ici tout-à-fait indépendante du climat, de la chaleur et de l'intensité de la lumière.

La côte nord-est de l'Asie, depuis l'île de Niphon jusqu'au cap Lopatka du Kamschatka, est bordée d'un Archipel auquel appartint évidemment, avant les attérissements de l'Amur, la presqu'île actuelle de Tarakaï. Le climat est si rude à l'extrémité nord de la plus méridionale de ces îles, à Iesso, que la terre près du rivage est encore couverte de neige au commencement de mai. Eh bien, les Aïnos, aborigènes de ces îles, ont le teint brun verdâtre foncé et presque noir, de la couleur des écrevisses vivantes, les yeux horizontalement fendus, excessivement enfoncés sous le sourcil, le nez droit et saillant comme les Européens. En outre ce sont les plus velus, les plus barbus de tous les hommes, contraste encore plus tranché à côté des Chinois et des Mantchous limitrophes, au visage nu, si ce n'est quelques petits flocons de barbe au menton et à la lèvre supérieure, et au corps presque tout-à-fait glabre.

On ne dira pas que c'est l'excès du froid qui a noirci ces peuples ; car les Tchutkis des rivages Sibérien et Américain de la mer glaciale, les Aleoutes

de l'île Saint-Laurent et de l'Archipel de Bering, n'ont pas le teint plus foncé que les Mantchous et les Chinois des Philippines.

Si donc l'influence du climat ajoute quelque chose à l'effet de l'organisation, cette addition n'est pas la même chez l'Aïnos que chez le Mongolique, de même que nous l'avons déjà vue différer d'un peuple Européen à l'autre. Car la race indo-germanique sous ce rapport, est l'opposé des races Celtique, Ibérienne et Pélasge.

Ce n'est pas tout, cette addition peut se faire en sens contraire et négatif, au point qu'une couleur originelle de la peau étant donnée, la même action de l'air, du soleil et de la lumière, sera chez une race une addition, chez l'autre une soustraction.

L'archipel de Sandwich a été découvert pour la première fois, il n'y a pas cinquante ans. Et à cette époque il n'y existait aucune tradition d'une visite antérieure. Un pareil isolement, l'agglomération sur un si petit espace, font de la position du peuple de ces îles, la plus parfaite condition d'expérience pour la question qui nous occupe. Eh bien, les enfants naissent d'un brun-noir de suie et les demoiselles de qualité, élevées à l'abri du soleil et du grand air, restent d'autant plus noires qu'elles se préservent mieux de l'influence

atmosphérique. Les gens du peuple, au contraire, obligés d'aller au soleil, passent du noir à la couleur orange, changement beaucoup plus grand que la transition inverse la plus complète que l'on ait jamais observée chez un Européen. Voilà pourquoi aussi les femmes, tout égal d'ailleurs, ont toujours la teinte plus foncée que les hommes dans cet archipel.

Ce phénomène que présentent les individus et les classes dans le peuple des Sandwich, s'observe d'un peuple à l'autre, chez les hommes que j'ai nommés Océaniques. C'est dans les îles les plus chaudes de l'Océanie, à Bornéo, à Macassar, que vivent les plus blancs des peuples malais. Ce n'est pas à dire cependant que chez ces mêmes hommes le fond de la couleur s'éclaircisse par l'effet de la chaleur et de la lumière, car les habitants des îles Mulgrave de dix degrés plus méridionales que les îles Carolines, sont plus foncés que les Caroliniens. Il serait facile de multiplier ces exemples sans sortir de l'Océanie, à plus forte raison si nous les cherchions en Afrique, en Amérique. Cependant nous ne pouvons nous dispenser d'exposer un fait cité plus haut, parce qu'il offre un exemple bien péremptoire de la fausseté de ces lois physiques imaginaires sur les causes de la couleur de la peau, des cheveux et de la forme du visage.

Voici, d'après M. Niquet, attaché au 1[er] bataillon d'infanterie européen du Bengale, dessinateur habile, mais étranger à l'histoire naturelle, et dont, par là même, le témoignage, exempt de prévention, a plus d'autorité, le portrait des Rohillas, colonie d'Afgans établie au sud du Gange. C'est donc là la plus ancienne influence du climat des plaines équinoxiales sur la race indo-germanique, puisqu'elle date de l'avénement de la dynastie Patane au trône de Delhy, au treizième siècle. « Leur tête est sphérique ; leurs cheveux blonds, presque blancs, très-longs, fins et soyeux. Le front est vertical, les sourcils peu arqués et prolongés vers les tempes ; l'œil bleu très-clair ; les pommettes peu apparentes ; le visage généralement plein, la bouche moyenne ; les dents verticales, le menton rond peu saillant. La peau très-blanche est teintée de rouge, et fort semée de taches de rousseur. Ils passent pour avoir la vue faible au grand jour ; leur taille est la moyenne d'Europe. »

Ce peuple est borné au nord par « les Népauliens, à la peau noire, malgré la grande élévation de leurs montagnes tempérées ; aux cheveux noirs, courts, frisés non laineux ; au front rond et peu saillant ; aux pommettes larges et élevées, au nez court et épaté, aux lèvres grosses, la supérieure étant un peu courte et relevée ; aux mâchoires fortement carrées vers

les oreilles, à la taille herculienne de cinq pieds sept à neuf pouces. » Il l'est au sud par les Mahrattes « aux cheveux noirs et lisses, aux sourcils très-minces peu arqués, aux yeux étroits un peu relevés en dehors, au nez long, mais peu saillant, à barbe rare très-noire et longue, à la peau jaune de bistre, et à la taille de cinq pieds cinq à sept pouces. » Enfin, les Rohillas sont bornés à l'est par les Bengalis, « à la peau couleur de café brûlé clair, à la tête allongée, au visage ovale, aux yeux grands et longuement fendus, aux sourcils horizontaux allongés vers les tempes, aux pommettes européennes, au nez droit, mais un peu élargi aux narines, et si lâches de caractère, que la Compagnie ne lève pas de cipayes dans le Bengale. »

Voilà donc sous le tropique les traits physiques et tous les caractères d'organisation primitive, diversement immuables dans chacune de ces trois races, népaulienne, indo-germanique et hindoue, malgré l'influence altérante en sens inverse que devrait exercer sur les Népauliens leur climat de montagne, sur les Rohillas leur climat de plaine (1).

---

(1) On peut voir dans l'ingénieux Mémoire de M. de Humboldt, sur *les lignes isothermes*, les causes et les effets de ces climats inverses. J'en donnerai les applications au sujet actuel, dans mon SYSTÈME GÉNÉRAL D'HYGIÈNE, ouvrage prêt

Les autres peuples de l'Indoustan, offrent encore d'autres exemples de ces variations tout-à-fait inhérentes au type de l'organisation et indépendantes des influences du climat, du régime, etc.

Cet exemple des Rohillas, celui du peuple des Sandwich, si complètement et depuis si longtemps isolé au milieu de l'Océan, celui des Hakas Kirgises et des Baschirs, tant d'autres qu'on pourrait citer, prouvent donc l'invariabilité de la couleur de la peau et des cheveux, etc., quand les races sont restées sans mélange. Car si chez les races métisses, et surtout chez celles de l'Europe occidentale, ces variétés de couleur sporadiques d'un individu à l'autre, malgré l'uniformité du climat et de toutes les autres influences, étaient possibles chez les races restées pures; et si la spontanéité de ces variations, générale chez tout un peuple, rendait l'un tout-à-fait brun, l'autre blond, l'autre châtain, les causes accidentelles de ces variations auraient dû aussi agir infailliblement chez les Sandwichiens, et tous les autres peuples isolés, soit physiquement, soit

---

à paraître, et pour la rédaction duquel le médecin en chef de toutes les armées commandées par Napoléon, le Baron des Genettes, m'a communiqué les fruits d'une expérience due à une position sans pareille dans les fastes de la médecine.

politiquement. Ainsi, pour une période donnée, il aurait dû y naître un certain nombre de blonds ou de châtains dans un certain nombre de familles. Ces blonds par leur mélange avec le type primitif, auraient dû donner des châtains. Ces mêmes accidents de blonds sporadiques qui se seraient une première fois produits, auraient dû infailliblement se renouveler. Et ces blonds sporadiques purs se multipliant périodiquement dans une certaine proportion, et se mêlant, soit avec les blonds héréditaires, soit avec les châtains provenant de ces blonds et des bruns primitifs, auraient dû finir, après un intervalle même assez court, par opérer une fusion générale dans laquelle les bruns et les noirs n'auraient plus été eux-mêmes que des cas accidentels et sporadiques. Or, il en est tout autrement, et la couleur de la peau et des cheveux reste fixe et inaltérable.

Le même raisonnement s'applique à ces Rohillas de l'Inde, aux populations de Scandinaves et de Germains qui ne se sont pas mélangés, etc.

Il en était apparemment de même autrefois, et il n'en est pas autrement de nos jours en Afrique, où l'organisation a ses lois indépendantes comme sur le reste du globe.

Entendons Procope (*Bell. Vandal.*, *lib.* II, *cap.* 3). « Un chef des Maures nommé Athaïa, allié de

Salomon (lieutenant de Bélisaire), et qui habitait au delà de cette partie de l'Altas, nommée mont Aurasius (*Auresch*), m'a dit qu'au delà des limites de son territoire était une immense solitude, et ensuite une race d'hommes qui n'est pas noirâtre comme les Maures, mais a la *peau blanche* et les *cheveux blonds*. » Dans cette même partie du désert errent encore aujourd'hui les Twariks blancs aux cheveux blonds. Ces Twariks descendraient-ils de ces mêmes peuples dont le chef maure parlait à Procope?

Quoi qu'il en soit, ces nomades blonds n'étaient pas des Vandales, puisqu'ils existaient là avant l'invasion de la race germanique. Voici d'ailleurs une assez forte raison de croire que les peuplades blondes qui habitent aujourd'hui l'Atlas ne descendent pas des Vandales, mais sont Autochthones.

Procope (*Bell. Vand., lib. I, cap.* 22) dit en parlant des Vandales, de ces Bandiles qui restèrent dans leur patrie : « Il n'en subsiste de mon temps ni souvenir ni nom, et j'imagine que, comme ils étaient en petit nombre, ils ont été exterminés par les barbares voisins, ou bien s'étant de leur gré mêlé parmi eux, ils en auront pris le nom. » D'ailleurs, toute la nation avait été transférée en Grèce et en Asie par Bélisaire.

Or Shaw (*Voy. en Barbarie*, etc., *t.* 1, *chap.* 8), en parlant de la même contrée, s'exprime ainsi :

« Je ne dois pas quitter les montagnes d'Auress sans remarquer que ceux qui les habitent ont un air et une physionomie différente de leurs voisins. Leur teint, loin d'être basané, est au contraire blanc et rouge, et leurs cheveux sont d'un jaune foncé, au lieu que ceux des autres Kabyles sont tous noirs. Ces hommes blonds parlent la langue de Kabyles. » Or, je ne sache pas qu'il existe dans cette langue le moindre reste de langue germanique, ce qui serait presqu'immanquable si ces Kabyles blonds descendaient des Vandales.

Enfin, avant les Vandales, et à une époque très-probablement antérieure aux temps historiques, l'archipel des Canaries, prolongement sous-marin de la chaîne de l'Atlas, était habité par une race aux cheveux blonds ou châtain-clair, au visage européen, aux dents verticales; caractères conservés intacts par les momies guanches. J'ai reconnu dans cette race un caractère ostéologique qui en fait une espèce à part. (Voy. le *Tableau général des espèces.*) Tout porte donc à croire que ces peuples blonds du Sarah, au temps de Procope, les Twariks d'aujourd'hui et les Kabyles appartiennent à cette espèce Atlantique.

Que penser maintenant de ces couleurs spontanées et individuelles qui apparaissent dans une même famille, quand le père et la mère sont tous d'une

couleur différente, sans qu'il y ait lieu au moindre soupçon d'infidélité conjugale? Or, ces faits n'ont encore été observés que chez les Européens, quelque part qu'ils soient établis, et encore seulement chez ces nations formées par le mélange d'un très-grand nombre de peuples primitivement très-divers; tels sont les Russes, les Polonais, les Tartares d'Europe, les Turcs Ottomans, dans lesquels le sang des Turcs primitifs, des Mongols, des Slavons, des Goths et des Finnois s'est mélangé; les Allemands, mélangés de Slavons, de Goths ou Germains, de Finnois, de Pélasges et de Celtes; les Anglais et les Français, mêlés de Celtes, de Germains ou Goths, d'Ibères et plus anciennement de Pélasges et de Sémitiques: mélanges qui ont réitéré à différentes époques et dans tous les sens, la fusion des Celtes et des Turcs à cheveux noirs avec les Slavons, les Goths ou Scandinaves, et les Finnois à cheveux blonds ou rouges. Nous ne connaissons dans l'espèce mongolique qu'un seul exemple de cette spontanéité de couleur exotique; on le verra chez les Tunkinois. Mais on doit se souvenir que des peuples de race rouge étaient aborigènes des montagnes au nord-ouest du Tunkin. Et doit-on croire que toute la race turque de ces contrées en fut extirpée au deuxième siècle avant notre ère, et qu'il n'en sub-

siste pas encore des restes dans ces hautes montagnes, refuge ordinairement inexpugnable des peuples autochthones contre les violences de l'envahissement et de la victoire?

Ainsi toutes les infidélités conjugales possibles qui n'ont pu manquer de se faire aussi chez ces Goths, ces Vandales, ces Scandinaves à cheveux blonds et aux yeux bleus dont parle Procope, n'avaient pas plus influé sur la couleur générale de la nation, qu'on ne le voit aujourd'hui chez les Arabes et chez tous ces peuples de l'Océanie, à cet égard si peu scrupuleux. La même chose a lieu chez les Ostiaks, les Lapons, etc.

Toutes ces couleurs, spontanées d'un individu à l'autre chez nous autres Européens, sont donc la conséquence du mélange de peuples si divers qui ont formé nos nations actuelles (1). Et, comme le prouve l'exemple des peuples qui sont restés isolés avant

(1) Cette spontanéité d'une couleur de cheveux et d'iris, d'une teinte de peau, différentes de celles du père et de la mère, est un phénomène du même genre que ces réapparitions de la folie, de la phthisie, etc., qu'on observe dans certaines familles, de deux en deux, de trois en trois générations. Il ne peut y avoir là aucun prétexte de soupçon contre la fidélité d'une épouse.

toute espèce de mélange, les différences de couleur coïncidant avec d'autres caractères physiques, qui distinguent un peuple de l'autre, sont primitives, fixes et inaltérables, autrement que par le mélange des races ou des espèces.

Cette même persistance se retrouve dans les animaux. Chez les carnassiers, le tigre a une robe fauve barrée de noir depuis l'équateur jusqu'aux sources de l'Irtisch et de l'Obi. Le jaguar, le couguar, restent les mêmes depuis le 30e degré au sud de l'équateur jusqu'au 40e degré au nord. Il en est de même chez les ruminants, les différentes espèces de cerfs ont toutes le même pelage partout où elles se retrouvent. Les seules variations accidentelles qu'on observe dans la couleur, sont l'albinisme et le mélanisme, mais elles sont tout-à-fait indépendantes des climats. Ils arrivent aussi bien sous le pôle que sous l'équateur. La variété noire du daim est originaire de Norwège; il y a une variété blanche de cerfs américains (*cerv. Virgin.* ou *Mexic.....*) dans les savanes du Rio Meta et de l'Apure. Mais ces faits d'albinisme et de mélanisme chez les animaux sont naturellement aussi rares que les cas d'albinisme parmi les hommes, quelle qu'en soit la race ou l'espèce. Car nous en citerons des exemples dans une race mongolique, chez les peuples du Tunkin. Si des variétés albines

ou noires se sont perpétués chez les animaux domestiques, ç'a été par l'art, la violence de l'homme. Et si, ce qui est beaucoup plus rare et n'est pas encore prouvé, le mélanisme et l'albinisme se sont propagés dans quelques espèces sauvages, on n'en peut évidemment rien conclure contre les faits que nous avons établis relativement au genre humain.

La nature des cheveux est bien autrement inflexible que leur couleur et que celle de la peau, chez nos Européens. Toutes ces nuances sporadiques de la chevelure n'en altèrent jamais la nature. Jamais de parents européens ne naquit un enfant à cheveux laineux; et jamais, par l'effet de l'âge, les cheveux n'ont pris cette nature. Et comme chez les Indiens, les Américains et les Malais, non moins anciens sous l'équateur que les nègres, les cheveux sont aussi lisses et soyeux que chez aucun peuple septentrional, on voit que la supposition contraire n'a pas le moindre prétexte.

Comme les naturalistes et même des anatomistes pour ne s'en être pas tenus à l'observation et à l'expérience, ont répandu beaucoup d'idées ou fausses ou inexactes, et sur le mécanisme même de la production de la matière colorante de la peau et sur la susceptibilité de la peau à varier de

couleur sous des influences extérieures nouvelles; nous dirons ici un mot à ce sujet.

Le corps muqueux, découverte imaginaire de Malpighi, a surtout exercé l'esprit inventif des anatomistes et des physiologistes à systèmes. Bichat, qui n'avait pas vu de corps muqueux, pensait seulement qu'un réseau de vaisseaux capillaires intermédiaire au derme et à l'épiderme, était le siége des absorptions, des exhalations et de la couleur de la peau.

M. Gall crut ensuite que le corps muqueux n'était autre chose qu'une couche de matière nerveuse grise, source de tous les nerfs convergents du corps. Enfin, Gauthier niant l'existence de ce corps papillaire auquel Malpighi donnait le corps muqueux pour protecteur, voulut que ce corps muqueux fût formé de quatre couches intermédiaires au derme et à l'épiderme. Suivant lui, ces couches sont surtout apparentes sur la peau du pied d'un nègre engorgée par un vésicatoire. Il admet en outre que la matière colorante est fournie par les bulbes mêmes des poils, et versée dans les premières et troisième couches du corps muqueux; que cette matière manquerait là où il n'y aurait pas de poils; qu'enfin elle est en raison inverse dans les cheveux et dans la peau, d'où il suivrait que là ou les cheveux sont les plus longs et les plus noirs, la peau devrait être plus blanche. Voilà pourquoi, dit-il, cette

matière est plus abondante chez le nègre à cheveux courts, etc.

Ces hypothèses excluent au moins l'action du soleil, des causes de la coloration.

Mais quant à ces hypothèses en elles-mêmes, nous avons objecté ailleurs (Voy. *Derme; Dict. class. d'Hist. nat.*), que beaucoup de peuples de l'Inde, ont la peau aussi noire qu'aucun nègre et ont les cheveux aussi longs que pas un des plus blancs européens; que parmi ces peuples les femmes ont les cheveux aussi longs et le corps aussi lisse que pas une de nos Européennes; que par conséquent les cheveux ne sont pas une dérivation ouverte à la couleur noire; qu'ensuite si la couleur noire de la peau provenait des bulbes des poils (ce qui implique d'ailleurs contradiction avec l'hypothèse précédente), d'où proviendrait le noir de ces belles négresses et de ces belles Indiennes dont nous avons cité quelques races, et qui sont d'un noir aussi foncé que les nègres d'Angola? Car la peau de ces femmes est autant dépourvue de poils que celle de nos plus blanches Européennes qui en ont le moins. Enfin, à toutes ces raisons contre l'hypothèse en question, j'ajoute que, pas plus que M. Chaussier, je n'ai jamais pu reconnaître ni les quatre couches du corps muqueux, ni le corps muqueux lui-même. Enfin, et c'est là le fait le plus péremptoire, sur beaucoup d'animaux, sur des

chiens, des chats, des chevaux, des moutons, etc., tout le monde peut observer les couleurs les plus foncées, depuis le bleu et le violet, jusqu'au noir le plus intense, à la face interne des lèvres, au palais, sur la langue, endroits où certes il n'existe pas le moindre poil dont le bulbe soit une source de matière colorante quelconque. Et ces couleurs n'existent pas seulement à la surface du derme, ou bien entre cette surface et l'épiderme dans une couche intermédiaire qu'il n'est pas plus possible de voir là que chez l'homme, mais elles occupent une partie bien appréciable de l'épaisseur du derme. On s'en assure aisément sur la tranche d'une simple coupe verticale. Il est inutile d'observer qu'ici ces couleurs noires ou bleues ne peuvent tenir non plus ni à l'action de la chaleur, ni à l'action de la lumière, dont les rayons directs n'y parviennent jamais. Enfin, chez tous les animaux qui ont du blanc et du noir à la tête surtout, on voit sur des coupes faites dans ces couleurs, surtout autour des lèvres, la tranche être tout-à-fait blanche ou tout-à-fait noire dans toute l'épaisseur et aux deux surfaces du derme.

Enfin, dans les maladies qui produisent accidentellement des couleurs ailleurs normales, dans la fièvre jaune et le typhus (Voy. mon Mém. lu à l'Institut, le 3 décembre 1821. *Journ. de Physiol.*, *t.* 3), j'ai constaté que la couleur jaune ne ré-

side pas non plus dans le prétendu corps muqueux qui n'est pas alors plus apparent qu'à l'ordinaire, et où elle devrait uniquement résider; mais dans toute l'épaisseur du derme et même dans les réseaux vasculaires du tissu cellulaire sous-jacent dont les lamelles sont alors injectées à la manière de la conjonctive d'un œil enflammé.

C'est donc dans les vaisseaux du derme, dans l'élaboration qu'ils impriment au sang, et sans doute aussi dans une constitution chimique particulière de cette liqueur, que réside la cause de la couleur de la peau et chez l'homme et chez les animaux. Tel est le résultat de ces causes combinées, que la couleur de certaines espèces est fixe et inaltérable, et celle de telles autres, au contraire, altérable par l'action du soleil. Mais alors par l'action de la même cause l'effet de l'altération peut être tout opposé sur des espèces différentes; et si l'influence cesse d'agir, son effet disparaît.

§ II.

Ces différences de la couleur de la peau et des cheveux, de la nature des poils, etc., qui distinguent les différentes races, coïncident dans les Bosjesmans avec deux caractères pour ainsi dire mécaniques, et qu'aucune espèce d'influence ex-

térieure, quelque énergique qu'on la suppose, ne peut avoir produits. Chez ces hommes, les os du nez sont soudés en une seule pièce, comme il arrive aux Orangs et aux Macaques seuls parmi les autres genres de singes; et la fosse olécrane de l'humérus, au lieu d'être une simple cavité, est un trou comme dans les Guanches, race d'ailleurs si semblable à l'Indo-germanique, malgré l'immense intervalle qui les séparait. On ne voit pour ces deux différences aucune nécessité mécanique tirée de la quantité d'action, de la direction, de la position des muscles. C'est un fait primitif, c'est-à-dire indépendant d'autres faits connus, tel que l'est, par exemple, la soudure, dans les hommes et les singes, des deux moitiés de l'os frontal, toujours distinctes chez les ruminants, les rongeurs, etc. (1). Après deux faits semblables nous ne parlerons pas des différences constantes de forme et de proportion des diverses parties du squelette, et surtout de la tête, quoique ces différences excèdent généralement de beaucoup celles qui distinguent les espèces congénères les plus authentiques, dans un grand nombre de genres de mammifères et surtout dans toute la famille des singes, dans les chats, les chiens, etc.

(1) Voy. Chap. 1, Sect. II, du premier livre de mon *Anatomie des Systèmes Nerveux*, 2 vol. in-8°, et atlas, Paris, 1825.

Mais cette question de l'origne des hommes Austro-Africains, relativement aux Mongoliques, en implique nécessairement une autre à laquelle personne encore n'a pensé, parce que ceux qui se sont occupés de cette question n'étaient pas zoologues, et parce que jusqu'ici les zoologues, excepté Pallas, ou n'étaient pas anatomistes, ou s'ils l'étaient, n'étaient pas réellement physiologistes (1).

Voici cette seconde question qui au fond n'est que la répétition de la première.

Deux espèces de chevaux, le Zèbre et le Quaccha pris d'abord pour les deux sexes de la même espèce, habitent l'Afrique au sud du tropique austral. Des trois autres espèces connues de ce genre, deux sont uniquement asiatiques, et celle de ces deux-là qui ressemble davantage au Quaccha et au Zèbre, le Czigithai, habite justement le nord-est de la Mongolie. L'Ane sauvage ou Koulan habite les chaînes de l'Hymalaya qui s'étendent à l'ouest de l'Indus dans la Perse, vers la mer Caspienne, et il

(1) Parmi les zoologues français vivans, MM. de Blainville et Dumeril sont peut-être les seuls qui aient également porté dans la Zoologie, les connaissances approfondies de l'Anatomie et de la Physiologie réunies.

paraît avoir autrefois habité les chaînes du Caucase qui forment les bassins du Tigre, de l'Euphrate et de leurs affluens. Quant au cheval proprement dit, dont il n'est pas bien démontré qu'il n'ait existé primitivement qu'une seule espèce sauvage (1), sa patrie primitive paraît beaucoup plus étendue. Hérodote (*lib.* IV) avait vu des chevaux sauvages blancs vers les sources du Dnietr et du Dniepr, et aujourd'hui l'on trouve encore des Tarpans (nom tartare des chevaux sauvages) depuis le Don jusqu'à la mer de Tartarie. On voit d'ailleurs sur les plus anciens monuments de l'Europe occidentale, les vases étrusques, des figures de chevaux. Mais ces mêmes vases, la fable des Centaures et des Lapithes, les poèmes d'Homère, et les peintures des Égyptiens, prouvent aussi qu'au douzième siècle avant notre ère l'art de l'équitation n'était pas encore inventé. Les Celtes et les Cambriens de la Calédonie et de la Bretagne, n'avaient aussi que des chars de guerre. Comme si l'idée de l'équitation, innée chez les races Mongolique, Turque et Sarmato-Mède, n'avait pu être pour les

---

(1) Voyez à ce sujet mes Histoires des Genres Bœuf et Chien, dans le *Dict. classiq. d'Hist. nat.*, et *Bulletin univ. des Sc.*, par le baron de Férussac; *Zoologie*, janvier 1824.

races occidentales, que l'effet de l'imitation d'un exemple étranger. Et ce n'est pas là la seule idée, le seul usage transmis en occident par les races orientales. Eh bien, les différences du Czigithai et du Quaccha pour la couleur du pelage, la proportion des oreilles et de la queue, sont plus légères que celles qui distinguent un Suédois d'un Français, à plus forte raison un Espagnol d'un Italien. Malheureusement on n'a pas de squelette de Czigithai; mais les autres espèces ne diffèrent pas plus entre elles sous ce rapport, que les trois peuples que nous venons de nommer. Or, il n'est pas inutile d'observer que ni les Hottentots ni les Boschesmans n'ont jamais dressé de Zèbre ni de Quaccha. Ils ne les ont point rassemblés en troupeaux domestiques, double utilité qu'ils n'eussent pas manqué de tirer de ces animaux s'ils en avaient amené d'Asie les ancêtres avec eux, et si ces deux espèces étaient la transformation de l'une des deux espèces aujourd'hui domestiques en Asie, l'âne et le cheval. Car justement, ce Czigithai, qui ressemble tant au Quaccha, est tout-à-fait indomptable. Et ce serait justement le seul des chevaux que les Mongols n'ont jamais pu dompter, que les Boschesmans auraient apprivoisé, pour avoir le plaisir de le laisser redevenir sauvage dans un pays où sa domesticité leur eût été si utile! A la vérité les Bos-

chesmans tuent tous les zèbres et quacchas qu'ils peuvent atteindre, et les Mongols en font autant du czigithai. Mais cette conformité que M. Knox a donnée comme une preuve de consanguinité, n'est pas plus concluante que cette autre conformité entre ces mêmes hommes et tous les autres, de courir avec leurs jambes, de boire quand ils ont soif, et de tuer le gibier qui leur tombe sous la main.

Enfin, non seulement les Boschesmans n'élèvent en domesticité aucune espèce de cheval, mais ils ne possèdent non plus ni bœufs ni moutons, dont ils voient néanmoins des troupeaux si nombreux faire la richesse des Cafres et des Hottentots.

L'on ne dira pas, je crois, que l'une des trois espèces asiatiques du cheval aurait émigré toute seule au sud de l'Afrique. Cette objection sera réfutée dans le dernier chapitre de ce livre (1); et j'ai prouvé ailleurs (*Dict. classiq. d'Hist. nat.*, et *Mém. sur la patrie du Chameau à une bosse*, à la fin de cet ouvrage) que tous les mammifères d'une certaine taille dont le dépaysement est prouvé, qu'ils soient d'ailleurs restés domesti-

(1) Voyez aussi mon *Mém. sur la distribution géographique des animaux à vertèbres*, lu à l'Institut, le 23 février 1822. *Journal de Physique*, février 1822.

ques ou redevenus sauvages dans leur nouvelle patrie, y furent transportés par l'homme.

Mais il existe entre des animaux de cette Afrique australe et d'autres animaux extérieurement tout semblables de la Mongolie et de la Tartarie, des différences mécaniques bien plus concluantes encore que celles que nous avons signalées entre les Boschesmans et les autres hommes, même les Hottentots. Car les Hottentots n'ont pas les os du nez soudés; et il n'est pas bien sûr que leur humérus soit troué pour recevoir l'apophyse olécrane du cubitus.

On connaissait en zoologie depuis Pallas, sous le nom de Gerboise du Cap (*Dipus Cafer*), un rongeur souterrain tout-à-fait semblable par les proportions et la figure aux véritables gerboises de l'Asie. Il n'en diffère pour la taille que dans un rapport qui n'excède pas celui des Patagons, des Araucanos, ou des Malais à grande stature, avec les Boschesmans et les Lapons. Eh bien! sous cette figure, avec ces mœurs, ces habitudes tout-à-fait identiques, les gerboises d'Asie et même d'Égypte ont aux pieds de derrière un véritable canon d'une seule pièce comme les chevaux; et l'Hélamys ou Gerboise du Cap a quatre métatarsiens aussi parfaitement distincts et complets que ceux de l'homme. Le calcanéum est d'ailleurs semblable dans cet animal et dans les vraies gerboises. Les différences

mécaniques du reste du squelette, surtout au crâne et à la face, ne sont pas moins significatives.

Il y a plus encore, quand, dans cette même Afrique, la nature travaillait sur le plus colossal des quadrupèdes après l'éléphant, elle n'a pas été plus économe d'espèces et a tout aussi bien diversifié ses types primitifs que quand il lui plut de créer des hommes. J'ai démontré entre l'Hippopotame du Sénégal et celui du Cap, des différences plus grandes que celles déjà trouvées par M. Cuvier, entre cette dernière espèce et la Fossile. Il y a même lieu de soupçonner que l'Hippopotame du Nil, forme une troisième espèce. Il faut bien d'ailleurs pour ces animaux, renoncer à l'idée de la dispersion à partir d'un lieu unique et circonscrit de création. Ils ne peuvent se passer une journée de se plonger dans les fleuves (1).

Enfin voici un dernier fait zoologique d'une connexion bien intime avec notre sujet. On a beaucoup comparé les singes aux hommes, surtout les singes anthropomorphes, sans queue et à marche pédestre. Mais ces comparaisons dans leur but et

(1) Voyez *Journal de Physiologie expérimentale*, *t*. 5, mon Mémoire intitulé : *Détermination de deux espèces vivantes d'Hippopotame, et différences ostéologiques des genres Gerboise et Hélamys*.

dans leurs termes prouvent seulement le peu d'instruction anatomique de leurs auteurs. Car la limite d'organisation qui sépare le plus parfait des singes du plus imparfait des hommes est l'infini anatomiquement parlant. La voici : Les orangs et le chimpanzé ont le pouce des mains postérieures mobile et apposable comme celui des mains de devant. C'est là ce qui en fait des quadrumanes comme les autres singes. Eh bien, pour cela, il faut à l'articulation du pouce de leur pied des ligaments de moins, des muscles de plus, et à l'extrémité tarsienne de l'os qui porte ce pouce encore quelques facettes de plus, encore quelques ligaments de moins. Or, et nous l'avons surabondamment prouvé ailleurs (*Anat. des Syst. Nerv.*, *liv.* III, *chap.* V), l'habitude, le besoin, toutes les influences, soit de la volonté, soit du milieu d'existence de l'animal, ne peuvent rien créer dans son organisation.

Aussi toutes ces comparaisons furent-elles en général imaginées par des écrivains qui n'étaient ni anatomistes ni physiologistes. Tout ce qu'ils ont pu dire se réduit à quelques paradoxes déclamatoires sur la possibilité qu'un singe plus parfait soit devenu un homme, ou qu'un homme imparfait soit devenu un singe. Il est inutile de s'arrêter à prouver que ces mots parfait et imparfait n'ont

pas de sens en anatomie quand il s'agit d'espèces comparées entre elles. L'imperfection ne peut s'entendre que des monstruosités dans l'espèce.

§. III.

Mais voici un double point de vue de la comparaison des singes aux hommes, qui est très-fécond en résultats.

1°. On n'avait pas encore remarqué en zoologie que les différences spécifiques entre les genres sont d'autant moins prononcées en général, consistent en caractères d'autant moins tranchés que les animaux sont plus supérieurs; et, pour ne parler que des animaux vertébrés, qu'ils se rapprochent plus de l'homme.

J'ai démontré, au contraire, que chez les poissons et les reptiles, deux espèces d'un même genre sont souvent séparées quant à la forme et au nombre des parties du cerveau et des nerfs, etc., c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus fixe, de plus immuable, par des différences égales à celles qui, chez les oiseaux et les mammifères, distinguent non pas seulement les genres et les ordres, mais les classes elles-mêmes. (Voyez mon *Anat. des Syst. nerv.*, *liv.* III, *chap.* 5.)

C'est surtout chez la grande famille des singes

que, dans un même genre, les espèces ne diffèrent que par les caractères les plus superficiels. Ainsi, dans le genre des cynocéphales, le Babouin et le Papion; dans le genre des guenons, les espèces des deux petits groupes des Dianes et des Singes Verts, diffèrent certainement bien moins entre elles qu'un Allemand d'un Italien, ou qu'un Anglo-Saxon d'un Cambrien ou Breton. (Voyez *Cynocéphale et Guenon, Dict. class. d'his. nat.*) Dans ce même genre Guenon, une barbe un peu plus longue au cou, et un peu de blanc aux paupières, suffisent pour marquer la différence des deux espèces de Mangabey. Moins d'une pouce quarré de blanc à la peau est le signe ou l'effet le plus apparent des disparités primitives d'organisation entre ces deux êtres. Ajoutez enfin que ces distances entre les limites d'organisation correspondent ordinairement à de bien plus grandes distances géographiques d'habitation et de patrie. Si, pénétrant sous l'enveloppe de ces êtres, on veut chercher dans leur squelette, dans leur cerveau, etc., des différences analogues à celles de la superficie, on ne trouve plus au contraire qu'uniformité parfaite et constante. On peut défier l'œil le plus minutieux de distinguer le crâne d'une Diane de celui d'une Mone, ou le crâne d'un Malbrouk de celui d'un Vervet. A plus forte raison serait-il impossible d'établir

cette distinction sur les autres pièces de leur squelette. Or, les deux principales tribus du genre des guenons forment plus de trente espèces, dont quinze, les vraies Guenons, appartiennent à l'Afrique au sud du tropique du Cancer, et neuf, les Semnopithèques, à l'Inde et à son archipel. Que si l'on considère et la masse des vrais Singes de l'ancien continent (excluant les Lémuriens), et la masse des Sapajous américains (excluant les Ouistitis), on trouvera que le nombre des espèces dans cette forme d'organisation qui constitue les vrais quadrumanes, est douze ou quinze fois plus grand que celui des espèces du genre Homme, constitué avec deux mains et deux pieds. Si l'on passe aux Chauves-souris (1), autre forme d'organisation que Linné rapportait aussi à son premier ordre des Anthropomorphes ou animaux à forme humaine, le nombre des types sera encore plus disproportionné. Et cette disproportion portera, non pas seulement sur les espèces, mais sur les sous-types dans les genres, sans que les différences spécifiques dans le même genre soient plus grandes que parmi les singes.

(1) On a observé dernièrement à Amboine que les Chauves-souris ainsi que les femelles de singes, éprouvent le flux menstruel, dont pendant long-temps on fit un attribut exclusif de la femme.

Or, ces singes de l'ancien continent, ces sapajous du nouveau, et ces chauves-souris des deux mondes, ont pour ainsi dire leur existence restreinte entre les tropiques. Ils n'occupent pas un quart de la terre habitée par les hommes.

Sous le rapport des plus petites différences des espèces entre elles, et sous celui du plus petit espace que chacune d'elles, ou la masse de toutes ensemble, occupe sur le globe, les espèces humaines n'atteignent donc pas jusqu'aux étroites limites qui peuvent séparer des espèces congénères, chez les singes et chez les chauves-souris.

2°. Un contraste entre ces nombreuses guenons africaines, et celles de l'Archipel indien pour l'opposition des couleurs, relativement au climat et relativement aux populations des hommes leurs compatriotes, achèvera de convaincre combien la couleur est indépendante de la chaleur, de la lumière, et de tout ce qui constitue le climat.

Si l'on excepte les deux seuls mangabeys à robe d'un noir de suie, toutes les guenons africaines ont le pelage tirant sur le verdâtre ou la couleur marron plus ou moins claire, et la plupart d'entre elles ont la peau teinte de rose, de bleu ou de blanc pur au visage et aux oreilles. Et cependant elles habitent à côté des nègres Guinéens, ou Mozambi-

quains et des Cafres, les plus noirs de tous les hommes. Au contraire, les Semnopithèques asiatiques ont presque tous le pelage noir ou brun foncé, et sans exception la peau du visage et des mains d'un noir de nègre, parmi ces populations malaises, dont justement les plus blanches habitent sous l'équateur même, à Bornéo et à Macassar. La différence primitive de l'organisation s'exprime ainsi par des effets contraires de la même influence, sur les hommes et sur les singes du même pays. Comme si la cause des différences organiques était une puissance, une force, active par elle-même et toujours supérieure à ces agents qui tendent pourtant à niveler les écarts, à rapprocher les distances, à confondre les éléments de tout ce qui n'est pas organisé, de tout ce qui n'est pas vivant et surtout animé.

Les espèces d'un même genre, et à plus forte raison celles de genres différents, sont donc inaltérables pour toutes ces influences qu'on en regardait jusqu'ici comme la cause toujours productrice et toujours altérante. C'est donc la PERMANENCE DU TYPE, SOUS DES INFLUENCES CONTRAIRES, qui constitue l'espèce. Ce qu'on nomme variétés, ne porte que sur des différences de grandeur et de couleur; ce ne sont que des subdivisions accidentelles de l'espèce.

Mais si les espèces primitives sont inaltérables

par le climat, elles ne le sont pas par la génération. On a dit, il est vrai, par une pétition de principe devenue un lieu commun de zoologie (Cuvier, *Règ. anim.*, *Introd.*, *t.* 1), que « la génération étant le seul moyen de connaître les limites auxquelles ces variétés peuvent s'étendre, on doit définir l'*espèce, la réunion des individus descendants l'un de l'autre, ou de parents communs, et de ceux qui leur ressemblent autant qu'ils se ressemblent entre eux.* » Cette définition est fausse. En voici la preuve. Le Bison américain qui pour les formes, surtout celles de la tête et du crâne, diffère tant du bœuf européen domestique, a d'ailleurs deux paires de côtes de plus. Une pareille distance d'organisation répond à celle de leurs patries. Eh bien, presque tout le gros bétail dans les fermes des états Trans-Alléganiques de la confédération américaine, est métis des bœufs d'Europe et de ces bisons. Ces métis forment réellement une espèce nouvelle. Nous avons prouvé la même chose pour les chiens domestiques, par rapport au loup, au renard, au chacal et à d'autres espèces suivant les régions du globe. (*Hist. des genres Chien et Chèvre*, *Dict. class. d'hist. nat.*) Il en est du mélange des hommes comme de celui de ces animaux. Les mulâtres du Nègre et du Mongol avec l'Européen, chacun de leur côté, se perpétuent sans altération. Et, dans ces croise-

ments comme dans ceux des animaux entre eux, une espèce influe toujours plus que l'autre sur la forme et toute l'organisation du produit. Ainsi, l'espèce métisse du bison et du bœuf ressemble bien plus au premier pour la forme, la couleur et la nature du pelage. De même partout où elles se croisent, les races blondes de l'espèce indo-germanique sont dominées par l'empreinte, désormais ineffaçable, du Mongol, du Nègre, etc., si elles ne se retrempent à leur propre source. De là ces races turques, hongroises et wogouls, en Asie, en Europe; ces hommes de couleur aux Antilles et en Amérique; ces métis colombiens, sur la Terre-Ferme, etc. Et comme à leur tour ces mulâtres, ces métis de toute origine, se recroisent avec chacune de leurs sources, ou même avec des sources différentes, on voit combien est illimité le nombre possible des types accidentels, soit permanents, soit, avec le temps, réductibles en certaines espèces.

Ainsi les métis des Européens avec les espèces mongolique et nègre, conservent à perpétuité le type du visage, la couleur des cheveux, des yeux, désormais inaltérables de ces espèces. Au contraire, les métis des races indo-germanique et turque mêlées avec les races celtique, caucasienne, pélasge, etc., ne conservent plus aucun type, aucune couleur

fixe et constante. Le père et la mère étant blonds tous deux, ou l'un blond et l'autre noir, ou bien brun ou châtain, les enfants peuvent être tous ensemble, indifféremment blonds, châtains, noirs, rouges, ou l'un être d'une couleur, l'autre d'une autre. Et celui qui sera blond aura les yeux gris, noirs, ou bruns ou bleus; et celui qui sera noir ou brun les aura bleus, gris ou roux.

Tous ces faits concourent donc à établir que les différences secondaires dans la forme, la proportion des parties chez des animaux extérieurement assez semblables, sont primitives et non acquises, fixes et non variables.

Voyons maintenant quelles sont ces différences entre les hommes de l'orient de l'Asie et ceux du sud de l'Afrique.

CHAPITRE II.

ESPÈCE MONGOLIQUE.

Partant du rivage occidental de notre continent et des îles qui le bordent, on a vu se succéder vers l'orient, 1° les Celtes aux yeux et cheveux noirs ou bruns; 2° puis les Germains aux yeux bleus et aux cheveux blonds de lin; 3° au-delà des Germains, les Slaves aux cheveux plus foncés et plus roux, à la taille également élevée; 4° au nord et au nord-est de la race slave, isolés du reste de l'Europe et solitaires entre eux, les peuples de la race finnoise aux cheveux rouges, à la barbe épaisse, au teint très-clair et très-blanc, au corps grêle, petit et peu robuste, confinant à l'est et au nord-ouest à des peuples de l'espèce mongole; 5° au sud-est des Slaves, la race caucasique, à la taille élégante, moyennement élevée, aux yeux et aux cheveux noirs, et au visage si purement dessiné; 6° au sud-est de la race caucasique, la souche sarmato-mède de la race indo-germanique s'étendre le long de la mer Caspienne jusqu'aux montagnes du Kanda-

har, et par ses colonies jusqu'au sud du Gange; enfin et 7° à l'orient des races slave, finnoise, caucasienne et sarmato-mède, la race turque, bordée à l'orient par des races aussi différentes d'elle-même que de toutes les autres races occidentales. Ces races nouvelles appartiennent à une espèce dont nous allons faire le tableau.

Aujourd'hui tous les peuples répandus en Asie, à l'est des monts de Belur et du Gange, excepté les Aïnos, et en Amérique sur la côte nord-ouest depuis le 50° parallèle jusqu'au *Sound* de Kotzebue, et de là jusqu'au Groënland et au Labrador, quelle que soit la différence de leur taille, se ressemblent pour la forme de la tête, la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, la rareté de la barbe et le défaut presque absolu des autres poils.

Chez tous ces hommes la tête généralement sphérique, se comprime un peu en losange; la face, élargie comme un disque, est presque circulaire à cause de l'élargissement transversal du menton et de la projection latérale des pommettes; le contour du visage n'est rentré qu'à la hauteur des yeux par une véritable convergence des tempes vers le sommet du crâne, caractère invariable de cette espèce.

1° Vu par en haut, le crâne est carrément aplati comme un hémisphère comprimé à peu près éga-

lement (1) de quatre côtés; 2° vue de profil, la face occupe, à proportion, d'avant en arrière, moins d'espace que dans aucune autre tête; les arcades du sourcil n'ont presque pas de saillie. Le bord nasal de l'os maxillaire, au lieu de s'échancrer au-dessous de sa jonction avec les os propres du nez, s'élève presque directement vers le front en formant tout au plus une légère convexité. Il en résulte que la partie la plus saillante de ce bord est, d'environ un tiers, moins distante du bord temporal de l'os jugal, que dans une tête d'Européen ou même de nègre. Car chez tous les nègres, le bord nasal articulaire de l'os maxillaire forme constamment un angle avec le bord nasal libre qui y est aussi ordinairement plus ou moins échancré. Cet aplatissement de la partie nasale de la face du mongolique fait que l'éminence malaire ne se trouve que sur un plan très-peu postérieur au plan tangent à l'arc antérieur des dents incisives supérieures. Et comme le panneau que l'os des joues donne à l'arcade zygomatique est plus prolongé en arrière, il

(1) Comparez sous ce rapport des têtes de Kalmouk, de Tongouse, d'Eskimau, Pl. V, XXIII, XXIV et XXV; de Groënlandais, Pl. XXXVIII des *Decad. Cranior.* de Blumemb., à des têtes de Turc, Pl. II, de Nègre, Pl. VI, VII et VIII; de Tartar de Kazan, Pl. XII.

s'ensuit que le jugal occupe au moins un quart plus d'espace d'arrière en avant dans la face du Mongolique. Le crâne du Hottentot est au contraire le plus allongé qui existe, allongement qui dépend surtout de la proéminence de l'occipital. Enfin la face antérieure de la symphyse du maxillaire inférieur est oblique de haut en bas et d'arrière en avant, il en résulte une proéminence variable du menton; ce qui n'arrive jamais chez aucun nègre. 3° Vue de face, la tête du Mongol offre une sorte de losange dont le plus grand élargissement est au-dessous du travers des yeux. Les tempes rentrent progressivement en montant à partir de la portion zygomatique du jugal, si élargi en dehors que plus de moitié de sa largeur se présente de face. La symphyse maxillaire ou l'arcade maxillaire répondant aux incisives d'en bas est très-élargie. L'intervalle osseux des orbites n'excède pas beaucoup ce qu'il est dans les Européens.

Ces caractères de la tête osseuse se prononcent bien davantage sur le vivant. Le nez quoique aplati du Mongol a au plus les deux tiers de l'épatement du nez du Boschisman et du Hottentot; ses lèvres, quoique grosses, ne proéminent pas comme celles du nègre. Au lieu que dans son profil les lèvres forment la partie la plus saillante de la face, elles sont au contraire rentrées dans une sorte de con-

cavité qui se dessine depuis le nez jusqu'au menton, toujours saillant dans le Mongol, tandis qu'il est tout-à-fait effacé ou même nul dans le Boschisman. Cet intervalle dans le nègre et le Hottentot est occupé par une sorte de grouin. Leurs yeux obliquement fendus parallèlement aux sourcils, n'ont pas l'angle interne élargi et arrondi comme dans le Boschisman. Enfin leur front étroit s'aplatit en arrière des sourcils jusqu'au vertex, tandis que les Hottentots et les Boschismans, et même la plupart des nègres, n'offrent cet aplatissement qu'au delà d'un front plus ou moins arrondi au-dessus des sourcils. Cet arrondissement est surtout remarquable dans les Hottentots et les Boschismans.

Cette tête ainsi conformée est constamment dans toute l'espèce d'une grosseur disproportionnée au corps qui la porte, sans qu'ils en aient plus d'esprit. Dans la race mongole et surtout dans la race hyperboréenne, le cou est court et épais, les membres forts et trapus, la poitrine large. Les cheveux noirs, dès la naissance, sont durs et raides, et naturellement les plus longs qui existent chez les hommes. Ils descendent au delà des hanches, même chez les hommes, et ne frisent jamais. Isbrand-Ides (*Voy. de Corneille le Bruyn, t.* Ier, *p.* 125) représente un prince Tongouse, dont les cheveux déroulés avaient quatre aunes de Hol-

lande de longueur, et traînaient de deux à trois pieds derrière lui : un enfant de six ans les avaient jusqu'aux jarrets ; et aujourd'hui au Thibet, les hommes portent des tresses longues de deux ou trois pieds. (Lieut. GÉRARD, *Nouv. Ann. des voy.*, *t.* 9.) Il n'y a de la barbe qu'à la lèvre supérieure, où elle forme de chaque côté deux pinceaux distincts séparés au milieu par le nu de la fossette nasale; et au menton, où elle est aussi groupée par petits flocons ; la moustache toute grêlée qu'elle est acquiert à proportion autant de longueur que les cheveux. Le reste du visage est nu ; il n'y a jamais de favoris. Les dents incisives sont toujours verticales, ce qui contribue à cet aplatissement de la région de la bouche. Le nez est petit, les narines ne sont pas linéaires et parallèles, mais circulaires et un peu divergentes à cause de l'épaisseur de leur cloison en avant; la bouche généralement bien faite. Chez tous l'oreille très-grande et sans bordure s'écarte des tempes et présente en avant presque tout le travers de son pavillon, disposition primitive, indépendante de l'influence d'aucune coiffure, et que nous retrouverons chez les Boschismans et les Hottentots. Les mains et les pieds sont bien faits et d'une proportion bien plus petite que chez les Européens, remarque déjà faite par le moine Plan Carpin au douzième siècle. Mais cette proportion est plus petite encore chez

les Boschismans qui ne portent pourtant pas de chaussures. La peau, d'aspect suifeux, est d'un jaune qui brunit davantage par le froid que par le chaud. Les Mand-Chous, les Tongouses, les Tchutkis sont d'un jaune enfumé, tandis que les Chinois de Quantong, de Manille et Batavia sont d'un jaune serin clair. L'influence de la chaleur et de la lumière agit donc sur leur peau dans un autre sens que sur celle de la plupart des Européens. On a déjà dit ce qu'il faut penser de cette blancheur de porcelaine que les peintures chinoises et japonnaises donnent aux figures qu'elles représentent.

La figure et la description que Blummenbach a données de la tête d'un prétendu Tschoude, trouvée dans un de ces tombeaux si communs dans la province de Kholiwan où existent tant de restes de travaux de mines, prouvent que les peuples qui creusèrent ces mines, n'étaient pas Mongoliques. (Blummembach, *Decad. Cranior.*, *div. Gent. illust.* Gœtting, 1790 à 1808.) Ce fait coïncide avec les témoignages historiques sur les peuples qui exécutèrent ces immenses travaux, dont les restes sont si nombreux dans cette région des monts Altaï. Mais on ne peut bien juger de cette différence que par la comparaison des têtes elles-mêmes. A la vérité Blummenbach, selon sa méthode de transition, voit dans cette tête de Tschoude,

une forme intermédiaire entre la Mongolique et celle qu'il nomme Caucasique; mais il ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle ressemble bien plus à la dernière qu'à l'autre. Le fait est que c'est une tête de race Turque; elle ne diffère pas sensiblement des autres têtes de cette race, représentées dans le même ouvrage, et de celles que j'ai pu examiner moi-même,

L'espèce Mongolique ainsi déterminée, se divise en trois races bien distinctes d'après la grosseur de la tête, la proportion de la taille, celle de la barbe, et d'après les formes et les racines des langues.

§ Ier. *Race Indo-Sinique.*

Les caractères généraux de l'espèce Mongolique se combinent en trois types distincts dans la race Indo-Sinique.

Les Birmans et les Siamois, les plus grands de toute l'espèce, ont de cinq pieds deux et trois pouces à cinq pieds cinq pouces. Leurs têtes offrent un losange plus allongé verticalement que chez tous les autres Mongoliques. Leur visage large et élevé par le travers des joues, se rétrécit tout-à-coup à la hauteur des yeux, et leur front se termine presqu'autant en pointe que leur menton: forme plus ou moins apparente selon qu'ils se rasent la tête, ou la laissent couronnée

d'une grosse touffe de cheveux comme les Siamois. Leur nez droit et assez bien carené par en haut, est court et arrondi par le bout. Leurs yeux relevés obliquement, fendus en amande et d'une plus grande ouverture chez les femmes, ont une vivacité extrême. L'iris en est noir et la conjonctive jaune. La saillie des pommettes creuse un peu les joues, ce qui fait paraître plus grande leur bouche dont les lèvres sont grosses et pâles. Le sein des femmes ne se soutient que dans la première jeunesse. Dès l'âge de 17 et 18 ans, même lorsqu'elles n'ont pas allaité, devoir dont aucune mère ne se dispense, il tombe jusqu'au nombril, déformation dont les hommes ne paraissent pas choqués, et que rien d'ailleurs ne dissimule : car les Siamoises ne sont vêtues qu'à partir des hanches, et ne portent sur le cou qu'une simple écharpe, dont les bouts flottent par derrière. Mais leurs autres formes sont belles et régulières, quoique disposées à l'embonpoint. Les Birmanes, dès l'enfance, s'exercent si bien à renverser leurs bras, que le pli du coude regarde en-dehors, au lieu d'être tourné en-dedans.

Les peuples du Laos, du Tsiampa et surtout de la Cochinchine, et du Tunkin, ont la peau moins foncée que les Siamois, les Peguans et les Birmans. La nuance particulière des Tunkinois est olivâtre,

tirant un peu sur le brun. Mais les personnes des deux sexes qui, par leur rang et leur fortune, s'exposent moins au grand air, ont un teint qui approche de la blancheur européenne, mais toujours avec une teinte de suif. Quoique voisins des Chinois, les peuples du Tunkin ont le nez bien plus droit et saillant, sans approcher pourtant des Européens qu'ils appellent à cause de cela les *long-nez*. Leurs cheveux ont presque la force du crin. Seuls de toute l'espèce Mongolique, ils présentent accidentellement des cheveux roux, mais cette couleur qui est très-rare, passe pour une difformité. Une fille de cette couleur trouve difficilement à se marier, à moins qu'elle n'ait une grosse dot. Les cheveux châtains et blonds, qui sont un peu moins rares, participent en proportion de leur nuance à la disgrâce des cheveux roux. Aussi les Anglais ne réussirent-ils pas à la Cochinchine et au Tunkin. Le peuple, par dérision, les appelait *Têtes rouges*, comme on a vu que les Chinois appelaient *Têtes jaunes*, les Oïgours cultivateurs. Cette couleur étrangère à la race, ne peut provenir des Européens. Mais on se souvient que les plus méridionaux des peuples de la race rouge ou Turque, les Ou-Sun, habitaient dans l'origine les montagnes au nord-est du Thibet. Leur sang s'est probablement mêlé autrefois à celui des Tunkinois,

et peut-être même les montagnes au nord-ouest du Tunkin renferment-elles encore des peuples de cette race.

Les cheveux s'implantent plus bas dans cette race que dans le reste de l'espèce. La ligne d'implantation n'est guère plus distante des sourcils que d'un pouce, mais cette distance est moindre encore dans l'espèce Kourilienne. Un missionnaire français, la Bissachère (*État du Tunkin, de la Cochinchine*, etc., 2 vol. in-8°, 1812), a observé chez les peuples du Tunkin et de la Cochinchine, une altération de la peau, des cheveux et des poils, toute semblable à l'Albinisme accidentel chez l'espèce Nègre et même chez les races Celtique et Indo-Germanique. Les cheveux deviennent blancs, et la peau prend la blancheur du linge. Cela dure toute la vie sans autre inconvénient. Il ne parle pas de la couleur des yeux. Il paraîtrait, par le récit de la Bissachère, que cet albinisme pourrait même survenir spontanément chez des adultes nés d'ailleurs avec tous les attributs de leur espèce : ce qui n'arrive pas aux Nègres et aux autres hommes.

Les Chinois proprement dits, les Coréens et les Japonais ont la tête un peu plus grosse à proportion que les Indo-Siniques. Leurs yeux petits et très-obliquement ouverts en amande comme

dans le reste de l'espèce, ont l'angle externe fortement sillonné de ces rides qu'on appelle vulgairement patte d'oie. Les paupières sont généralement grosses et boursouflées, presque dégarnies de cils; les sourcils, très-minces et très-noirs, sont aussi fortement arqués. Le nez séparé du front par une dépression bien plus profonde que dans les Indo-Siniques, est rond, écrasé, avec les ailes ouvertes, mais n'est point plat comme celui des Mongols et des Kalmouks. Le menton est plus dégarni encore que chez les Birmans et les Siamois. Il n'y a pour moustache que deux pinceaux de chaque côté à la lèvre supérieure. Le reste du corps est glabre même aux aisselles et aux aines chez les deux sexes : contraste bien remarquable avec l'espèce Kourilienne qui leur est limitrophe à l'Orient. Les cheveux, plus rares que dans les Indo-Siniques et implantés moins bas, forment trois pointes bien évidées sur le front. Ce n'est sans doute que pour déguiser la pauvreté de leur chevelure, qu'ils se rasent la tête en rond, en ne laissant qu'une touffe de cheveux au sommet; car ils les portaient sans les couper avant la conquête des Man-Tchous, dont les cheveux sont, au contraire, aussi longs que bien fournis. Les femmes chinoises et japonaises que l'aisance, la mode et la jalousie conjugale retiennent inactives

dans leurs appartements secrets, dont les mœurs japonaises font de véritables harems, doivent à cette inaction une telle réduction de la petitesse de pied déjà caractéristique de leur espèce, que l'on a cru qu'elles se l'atrophiaient pas des chaussures trop étroites. Mais les Boschesmans qui vont pieds nus, les ont tout aussi petits. Il en est des pieds comme de la taille des Chinoises; elles sont minces sans corsets; et tel est aussi le torse mince des hommes qui ne sont pas plus corsés qu'elles. Prodigieusement fécondes et pubères de très-bonne heure comme dans le reste de cette race, doivent-elles en partie cette fécondité au régime ichtyophage auquel, par une prédilection commune et d'instinct, se livrent tous les Indo-Siniques, non seulement sur le bord de la mer, mais jusque vers les sources de leurs moindres rivières. Aussi là où par le vice des institutions politiques, la population moins nombreuse peut suivre le penchant de cet instinct vraiment aquatique, elle se rassemble tout entière sur le rivage de la mer et des fleuves. Dans l'empire des Birmans, au Pégu, au royaume de Siam, peu d'habitations sont distantes de plus de cent verges des grands fleuves qui traversent cette belle contrée, ou des rivières affluentes. Aussi n'y a-t-il d'autre grande route que les fleuves. Les plaines, à plus

forte raison les montagnes, y sont des barrières au commerce comme à la conquête.

C'est à ce même instinct que là aussi où, par des raisons contraires et peut-être aussi par l'influence plus prépondérante du régime ichtyophage, la terre manque à la population, celle-ci campe sur l'embouchure des fleuves et au milieu des ports, dans des jonques, ou même dans des maisons bâties sur des radeaux. Ces habitations sont fixées contre les flots par des pilotis de bambous, comme les tentes du Calmouk et du Mongol le sont par des piquets contre la violence des vents et de la neige. Par une autre conformité avec la race Mongolique, ces campements aquatiques sont aussi mobiles que ceux des nomades du désert. Selon la convenance de la saison de la pêche, ou de la récolte du riz, suivant l'exigence de la mousson, ou celle de la sécurité contre l'ennemi, des villes aquatiques de vingt à trente mille habitants se déplacent de plusieurs lieues. Telle ville, aujourd'hui maritime, peut être un mois après à vingt lieues dans les terres. Et, phénomène bien digne de remarque et dont nous développerons ailleurs les causes (*Système général d'Hygiène*), ces populations aquatiques jouissent d'une meilleure santé et d'une vie plus longue que celles qui habitent à terre.

Chez toute cette race la ressemblance est la même au moral qu'au physique. Dans ce caractère moral, deux traits principaux dominent toutes les autres facultés, en subordonnent les penchants et en règlent l'exercice. Le premier, c'est ce goût du cérémonial et de l'étiquette, né d'un instinct de décence, d'ordre et de propreté qui se retrouve dans tous les rangs, dans toutes les castes, au Japon, en Corée, en Chine et dans l'Inde transgangétique. Le second, c'est ce génie monosyllabique de leurs langues, obstacle si invincible au perfectionnement intellectuel.

De cette double disposition morale et intellectuelle qui forme un véritable instinct de race, résulte un mélange de bien et de mal. Quant au bien, ce caractère est la source de cette affection si parfaite qui règne dans les familles, de ce culte des enfants pour leurs parents et leurs ancêtres, et de cet attachement des pères pour leurs enfants. Tel est cet ascendant de l'affection paternelle que cédant à la nécessité politique, la législation a pu, sans scandale et sans abus, autoriser à la Chine l'exposition publique des enfants nouveaux-nés. Car l'usage d'une pareille loi est toujours assez restreint par le caractère national qu'une irrémédiable détresse peut seule forcer d'y recourir. Aussi n'est-

ce que dans les famines, ou bien seulement dans les classes les plus misérables du peuple des grandes villes, que l'on voit à la Chine les effets de cette loi. Au Tunkin, où la prospérité agricole et industrielle rivalise celle de la Chine, sans avoir encore produit cette disproportion de la population aux ressources de la vie et surtout aux subsistances, loin d'exposer les enfants on en achète. Il y a même des hommes dans l'aisance qui épousent des filles déjà enceintes d'un autre, sans aucun motif de convoitise ni de jouissance personnelle, mais uniquement pour avoir plus d'enfants. Aussi voit-on souvent des familles de plus de quatre-vingts enfants et petits-enfants. La polygamie n'est donc pas nécessairement un obstacle à la population. C'est un moyen comme un autre, bon ou mauvais, stérile ou fécondant, suivant le génie et les penchants du peuple qui s'en sert. Aussi dans toute l'Inde Trans-Gangétique, au Tunkin et dans une grande partie de la Chine, les motifs de préférence dans le mariage ne sont ni la beauté, ni même la fortune, mais une constitution saine et robuste qui promette plus de fécondité.

Cet instinct de famille devient par extension celui d'un patriotisme intolérant pour les étrangers. Le sentiment de la compassion lutte en faveur des nationaux, mais des nationaux seulement, con-

tre l'égoïsme. « La nature est libérale, il faut l'imiter, » dit un proverbe tunkinois. Mais d'ailleurs, à l'exemple du peuple Juif, leur droit commun n'est que pour eux, et ils mettent les autres races hors la loi même de la nature. L'ingénieur russe Iegor Pesterew (*Magas. asiat.*, par M. Klaproth, n° 1), a vu des Chinois dont les magasins regorgeaient de provisions, laisser mourir de faim ou se manger les uns les autres de misérables Soïots.

Tel est chez tous ces peuples le sentiment de la bienséance, que dans l'Indo-Chine, où la chaleur du climat fait un besoin de la nudité au-dessus de la ceinture, les époux ne se déshabillent même pas pour se coucher. Est-ce pruderie conjugale ou instinct réel de pudeur? Les courtisans du roi de Siam disaient à l'ambassadeur de Louis XIV que les robes des Françaises n'étaient pas de leur goût, uniquement parce que cela devait être très-incommode pour un mari, n'imaginant pas que nos dames se déshabillassent pour se mettre au lit. Car eux ne le font même pas pour prendre le bain. Bien que hommes et femmes se baignent ensemble, à portée de la vue des passants, il n'y a pas le moindre sujet de scandale, dit le jésuite la Bissachère. Un homme qui toucherait alors une femme sans son consentement, serait réputé lui avoir fait la plus injurieuse offense. Il fallut donner des pagnes aux sol-

dats de l'escorte de l'ambassade française à Siam, parce que le peuple était blessé de les voir entrer nus dans la rivière. Aussi l'infamie est-elle attachée chez tous ces peuples à la nudité des parties du corps habituellement voilées. C'est un des plus grands supplices, à la Chine et en Corée, d'être battu sur les fesses. Aussi une fois les enfants ont-ils 4 ou 5 ans, âge jusqu'auquel ils vont sans pagne, qu'on ne les fouette plus.

Mais à côté de ces habitudes instinctives si favorables à l'ordre et au bonheur social, un esprit exagéré de subordination servile, de politesse basse et rampante, de pruderie hypocrite, dégrade un caractère que l'on dirait prédestiné à être régi par une police autrichienne. Tous les pays habités par cette race sont la terre classique de l'étiquette, du protocole et du cérémonial, sous toutes les formes que peuvent recevoir ces ridicules inventions du despotisme et de la sottise. On y voit à l'usage du clergé, de la cour, de la magistrature, du commerce, etc., de longs rituels qui prescrivent l'espèce, la durée, la tournure, l'intonation même des phrases qu'une personne de tel rang doit adresser à telle autre du même rang ou d'un rang différent, dans telle ou telle occasion. L'attitude à prendre, le côté par où l'on doit se présenter, la distance où doit commencer l'attitude

et le mouvement; le pied, la main, le doigt qui doivent agir, ou se tenir en repos, et alors dans une pose déterminée; les temps de ces mouvements, de ces attitudes, devant tel ou tel supérieur, dans telle ou telle cérémonie de cour, dans tel ou tel office religieux; tout est réglé avec le même détail que dans le cérémonial du rite catholique (1). Dans les habitations, dans les meubles, dans les habits, des différences de forme, de matière, de qualité, de couleur, de proportion, marquent le rang de celui qui s'en sert. L'infraction à ces règlements n'est pas seulement une innovation de mode, c'est un délit du ressort de la justice. Aussi la mode n'existe-t-elle pas dans cette race. Il n'y a qu'un mode de goût et de jugement profondément empreint dans l'organisation; c'est le stabilisme incarné.

Tous sont d'une sobriété extrême relativement à l'ivresse; mais ils s'en dédommagent par la gourmandise, passion si dominante que par métaphore manger est synonyme de tout verbe actif chez les Tunkinois. On dit manger une femme, un mar-

(1) On s'en fera une idée plus juste qu'on ne le pourrait par les meilleures descriptions, en jetant un coup d'œil sur les Pl. XI, XIII, XIV, XVI, XVII et XIX, *t. 2, des Samlung. mongolisch. de Pallas*, Pétersb., 1801.

ché, une fleur, pour dire posséder une femme, faire un marché, sentir une fleur !

L'on conçoit qu'avec une telle disposition innée à se soumettre aux règles les plus minutieuses, la résignation soit une vertu de tempérament chez ces peuples. Aussi fait-elle tout leur courage. On connaît les dévouements frénétiques des Japonais. Partout le gouvernement en a profité pour établir le despotisme le plus absolu.

Un dernier trait de leur caractère moral, c'est l'uniformité des pratiques religieuses et du culte admis chez tous ces peuples. Mais la religion n'y a pas d'influence sur les mœurs. Elle n'est qu'un cérémonial de plus. L'étiquette y règle tout comme dans la vie civile. Mille ans avant notre ère, le Boudhisme avait couvert la Chine et l'Indo-Chine de temples et de couvents des deux sexes.

A la vérité cette religion passe pour ne pas être une conception de leur race, mais une invention indienne. Chakia-Mouni ou Boudha serait né sur les bords du Gange, quoique pourtant les caractères physiques qui expriment les qualités corporelles de la forme humaine prise par ce Dieu incarné, se rapportent encore mieux à la race indo-sinique qu'à la race indoue. Le *teint d'or*, les *ongles de la couleur du cuivre rouge*, les *lèvres roses* comme le fruit du bimba (Cornouiller), que lui donnent les

légendes, se rapportent encore plus aux Siamois et aux Birmans qu'à aucune des races de l'Inde. Son nez *proéminant* et ses cheveux *couleur de lapis lazuli*, couleur dont le reflet bleu des cheveux de cette race donne en effet l'idée, se rapportent d'ailleurs aussi bien aux Indo-Chinois qu'aux Indous. Mais surtout ils est bien évident, comme l'a déjà conclu M. Abel Remusat, que ce dieu n'était pas de race nègre. Si l'on suppose qu'il était Indou et non de race indo-sinique, comment expliquer le contraste de l'indifférence et même de l'éloignement des Indous, avec le zèle et la soumission si prompte et si universelle des races indo-sinique et mongole pour le Boudhisme? Une conversion si rapide et si entière dont les effets durent depuis près de trois mille ans, sans schisme, sans altération, n'est-elle pas due évidemment à une convenance, à une appropriation parfaite de la doctrine, aux dispositions originelles de la race qui les adopta? En effet, quelle meilleure garantie de la durée des lois que leur conformité aux besoins moraux des peuples qu'elles régissent? Les révolutions politiques, soit par des causes intérieures, soit par des conquêtes et des envahissements de peuples étrangers, ont été aussi fréquentes à la Chine qu'ailleurs, et elles n'y ont pas, comme chez les autres races, changé les rites du culte

ni de l'administration. Où trouver les causes suffisantes d'une pareille stabilité, sinon dans une organisation particulière du cerveau dont les différences encore indéterminées anatomiquement n'en sont pas moins physiologiquement démontrées? L'ensemble des résultats auxquels nous sommes parvenus à cet égard dans un autre ouvrage, prouve que cette indétermination n'est nullement une objection contre ce que nous établissons ici, et que les différences intellectuelles et morales ne peuvent avoir d'autres causes. (*Anat. des syst. nerv. des anim. à vertèb.*, *liv.* IV, *chap.* V, *t.* 2.)

L'empreinte particulière de tous les produits de la pensée et de l'intelligence chez les peuples de cette race confirme ce qu'on vient de dire de leurs penchants, de leurs qualités morales.

C'est surtout dans le langage et l'écriture, ce double moyen des communications intellectuelles et de la perfectibilité de l'humanité entière, par le perfectionnement et la multiplication des idées, que se montrent cette uniformité, cette fixité de l'organisation intellectuelle de la race indo-sinique. Comme elle est environnée de peuples que la plus ancienne histoire montre chacun indigène dans leur pays, et que ces peuples parlent des langues d'un génie tout différent; que d'ailleurs, indépendamment de l'histoire, l'ordre de considérations

propres à notre sujet démontre l'indigénat de toutes les races primitives, il faut bien en conclure que ce type identique de langage est inné chez tous les peuples de cette race. Ce n'est pas ici qu'il convient de prouver en principe cette innéité du langage. Nous avons prouvé ailleurs (*Anat. des syst. nerv., t.* 2, *liv.* IV, *chap.* V) qu'il y a dans le cerveau un organe particulier pour cet ordre de phénomènes intellectuels; que non seulement cet organe est indépendant de l'appareil cérébral et nerveux qui met en jeu l'organe vocal lui-même, mais qu'il l'est aussi des organes où se fait la conception des idées exprimées seulement en formule par celui du langage; qu'à ce dernier organe appartient l'invention, la conception des signes, soit articulés, soit écrits, c'est-à-dire de ces formules qui représentent les idées et les sentiments aux yeux et aux oreilles. Cela posé, on conçoit que cet organe puisse varier d'une race, à plus forte raison d'une espèce humaine à l'autre, de même que la différence de leurs cris, de leurs phrases plus ou moins articulées, prouve qu'il varie entre les animaux, et surtout entre les oiseaux, dont les chants si compliqués montrent à cet égard la grande diversité d'organisation. Il n'y a même qu'une nécessité d'organisation qui puisse expliquer la constance et l'identité du chant chez des individus ou chez des populations qui

n'ont jamais eu de communication avec le reste de leur espèce. C'est encore évidemment à une circonstance d'organisation que certains oiseaux doivent de pouvoir imiter le chant d'autres espèces, et même la voix et la parole humaine, tandis que d'autres, par une nécessité contraire, ne peuvent apprendre un seul chant étranger. Et cependant (sauf quelques exceptions bien connues et bien déterminées) l'instrument musical lui-même ne change pas plus d'une de ces espèces d'oiseau à l'autre, qu'il ne diffère entre des nations qui parlent des langues différentes. Il serait donc presque ridicule de rapporter à un enseignement mutuel, à une tradition commune, l'uniformité de langage entre tous les peuples Indo-Siniques.

« Toutes les langues polies de ces peuples (Ad. Balbi, *Atlas Ethnographique du globe, tabl.* V[e]), quoique essentiellement différentes entre elles pour les mots, offrent cependant une certaine analogie qui ne permet pas de les décrire isolément...... Presque tous les principes généraux sur lesquels la grammaire chinoise est fondée, trouvent leur application dans les grammaires des autres idiomes. Ainsi, sauf un petit nombre d'exceptions, toutes ces langues abondent extraordinairement en monosyllabes, ont dans certains cas une construction exactement inverse. Les

mots pris séparément sont invariables dans leur forme, et n'admettent aucune inflexion. Les rapports des noms, les modifications des temps et des personnes des verbes, les relations de temps et de lieu, la nature des propositions positives, optatives et conditionnelles, se déduisent de la position des mots, ou se marquent par des mots séparés avant ou après le thême du nom ou du verbe. Beaucoup de mots peuvent être pris successivement comme substantifs, comme adjectifs, comme verbes, quelquefois même comme particules. Toutes ces langues ont un système d'intonation plus ou moins compliqué, moyennant lequel elles fixent le sens des mots, et établissent entre eux une différence essentielle. Dans toutes, excepté la thibetaine, la prononciation est plus ou moins douce et sonore, quelquefois pourtant trop chargée de nasales, de sons gutturaux et sifflans, de voyelles sourdes et difficiles à saisir et à prononcer par des organes européens, comme dans l'Anamite et le Péguan. »

Le plus souvent c'est aux limites mêmes où deux races, deux espèces se touchent, que les oppositions de leur forme et de leur couleur sont le plus tranchées. Il en est de même des langues qu'ici nous ne considérons que comme des phénomènes physiologiques. C'est sur les lignes où, d'après les

idées admises, elles devraient, sinon s'unir et se confondre avec les langues voisines, au moins s'en rapprocher, qu'elles diffèrent davantage pour leur syntaxe et pour leurs vocabulaires.

Ainsi le Thibetain propre, contigu à des Indo-Germains et à des Turcs sur une si grande frontière, a des racines communes aux langues de l'Indo-Chine et au Chinois, dont il approche encore plus pour la syntaxe et la forme grammaticale.

L'idiome Ruk-Heng-Barma, ou Aracan-Birman, parlé dans l'empire des Birmans, et limitrophe des langues Indoues, est presque tout monosyllabique et manque entièrement de flexion dans les noms, les pronoms et les verbes. L'intonation y joue le plus grand rôle. (AD. BALBI, *loc. cit.*)

C'est dans le Laos, aujourd'hui redevenu presque sauvage (La Bissachère, *État du Tunkin*, etc.), qu'existait la littérature la plus ancienne de l'Indo-Chine. Sa langue abonde encore plus que les autres en monosyllabes, et le Bali, ancienne langue de peuples compatriotes des Indo-Siniques, a été plus altérée encore par elle que par le Barma. Comme le chinois, dont elle a aussi les formes de syntaxe, elle manque du son de la lettre R, elle n'a pas non plus l'L, qui, ainsi que l'R, existe dans le Siamois.

L'ancien Chinois, ou Kou-wen, est le plus mo-

nosyllabique de tous ces idiómes, et contie
plus de mots homophones. Le Chinois mode
ou Kouon-hoa, manque des sons exprimés par
lettres B, D, R, Z; ils n'ont point de vraies
tres alphabétiques, mais des signes simples,
composés, représentatifs d'idées ou de substan
Sous leurs deux cent quatorze caractères radic
se rangent quarante mille caractères. Ils ont e
jusqu'à sept espèces d'écriture.

Chez les seuls Japonais, les mots sont génér
ment polysyllabiques, sonores et même harmoni
La conjugaison s'y fait par flexion, mais la décl
son, toujours à l'aide de particules, comme
les langues précédentes. D'ailleurs, la construct
est aussi généralement inverse. Dans les scienc
la littérature, ils se servent des caractères chi
mais, dans les usages ordinaires, ils y substi
deux séries de signes syllabiques, fabriquées
les débris des caractères ordinaires.

Ainsi donc chez tous les Indo-Siniques du
tinent, les rapports grammaticaux du discour
exprimés par la seule position des mots si
catifs, temporairement appliqués à cet u
Cette position, n'admettant que très-peu de
tion, ne peut exprimer en conséquence qu'u
tit nombre de rapports, du moins si l'on veu
ter toute amphibologie. Certes, ce mode

as imparfait, le moins satisfaisant que l'on pût aginer. Car le progrès de l'intelligence, suite du veloppement des idées, n'est possible que par le aisir même que donne la production de la pen-; ce qui dépend principalement de la tendance fectible de l'organisation primitive, et seconarement de la forme que la pensée peut revê-au moyen des formules d'un emploi plus ou oins simple, commode et lucide. Mais cet intérêt aurait naître pour la race qui inventa la langue ces formes n'existent pas. Si même cet intérêt it une fois excité, sa première inspiration serait réformer une pareille langue, et de suppléer à a insuffisance. Et c'est ce qui n'est pas arrivé et assurément n'arrivera pas dans la race Indo-ique. Car malgré ce qu'ont imaginé les métaphy-iens qui, faute d'observer, sont presque tous, à cet ard, tombés dans une pétition de principe, les si-es ne sont pas antérieurs, mais consécutifs aux ées. L'observation prouve que l'organe cérébral langage est dans une dépendance constante de ux des autres facultés intellectuelles et morales. nsi les conversations, les chants d'amour des oi-aux, n'ont lieu qu'au temps qu'ils en éprouvent ysiquement la sensation. Des phénomènes sem-ables s'observent chez l'homme dans la folie. Il a plus, l'organe du langage peut être paralysé,

détruit, n'avoir même jamais existé, sans que les sentiments, les idées, en soient aucunement dérangés. Au contraire, l'altération, l'abolition du langage suit constamment celle des idées et des sentiments. L'organe du langage est donc coordonné conformément à l'organisation générale du cerveau de chaque race ou espèce. Ainsi, la langue dont on vient de parler, ne pourrait être réformée par la race chez qui elle est innée, mais seulement par une race organisée pour une tendance progressive. Réciproquement l'exemple des Nègres de Saint-Domingue, prouve qu'une langue essentiellement progressive peut rester stationnaire et stérile dans la bouche d'un peuple qui n'est pas organisé pour la perfectibilité. Car, ainsi que nous l'avons déjà établi ailleurs (*Ann. gén. des Sc. phys. de Brux.*, *t.* 6), tous ces perfectionnements de la population d'Haïti, ne sont généralement vrais que des mulâtres, race nouvelle, et souvent même supérieure à la plus distinguée de ses deux tiges. L'état stationnaire de la pensée chez la race astreinte à l'idiome qui vient d'être défini, prouve donc qu'il fut le produit brut de son organisation, puisqu'elle n'a pu trouver en elle-même de moyens de le changer, et qu'apparemment cette même organisation l'empêche d'en sentir le besoin.

Un fait toujours subsistant prouve que les alté-

rations ultérieures de l'idiome primitif, par le temps, l'influence de l'étranger, la culture même inhérente à la race, ont été presque nulles dans toutes ces langues, ou du moins qu'il n'en a pas été assez changé pour être devenu d'une intelligence difficile à ceux qui y persévèrent. C'est au contraire ce qui est arrivé à toutes les autres langues où, même après des périodes assez courtes, les transformations deviennent régulièrement inintelligibles. Les plus anciennes chroniques chinoises mentionnent dans les parties montueuses et stériles des provinces de Yunnan, Kuéï-tcheou, Houkouang, Kouang-si et Ssetchouan, une nation nombreuse, aujourd'hui même presque encore sauvage et qui en paraît autochthone. De pareils peuples, qui ont dû rester étrangers aux modifications de la langue cultivée, devraient ne la plus comprendre, à en juger par nos langues occidentales, et même par toutes les langues à flexion et à formes grammaticales. Eh bien! le père Duhalde dit que les Chinois et ces peuples nommés Miaosses s'entendent parfaitement. Enfin, dans la partie méridionale de la province de Yunnan vivent aussi d'autres nations long-temps indépendantes, les Lolos, les Mienting, dont la langue ressemble à celle des Birmans. Ces peuples offrent donc le même phénomène que ces espèces d'oiseaux chanteurs qui sifflent les mêmes airs, les

mêmes couplets, quoique leurs populations n'aient jamais eu de communication. Cette uniformité et cette fixité de ces langues ne peut encore une fois avoir d'autres causes qu'une disposition originelle de l'organisation.

Enfin, les traditions des Birmans et des Siamois confirment les inductions si positives de la physiologie. C'est du Laos que ces peuples prétendent avoir reçu leurs lois, leurs institutions, leur religion. En effet, d'après les documents les plus récents, le Laos paraît contenir plus de vestiges des principaux fondateurs du boudhisme que n'en contiennent Pegu, Arracan et Ceylan elle-même. Il est d'ailleurs prouvé que la plus ancienne littérature de l'Indo-Chine est celle du Laos; triple induction qui coïncide avec ce que les attributs corporels de Boudha déposent sur la race qu'il daigna honorer de sa première incarnation.

La race Indo-Sinique a donc conservé pure, au moral et au physique, sa virginité originelle. Bien mieux que la nation juive, mise par sa législation hors des lois de son espèce, elle a persévéré dans l'aversion des pratiques étrangères, parce que, chez elle, cette aversion, et la prédilection nationale qui en dépend, ne fut pas seulement un ordre de la loi, mais un penchant de l'organisation. La tournure de son génie, la fixité de ses mœurs et de son

gouvernement ne lui a donc pas été imprimée par la législation, mais c'est elle qui a imprimé à sa législation, à son gouvernement ce caractère de fixité, de régularité qui lui est inné.

Les règles du goût dans les arts n'ont pas une autre source que celles du droit et du devoir en morale et en législation. Aussi, les Chinois représentent-ils l'idéal de la beauté par une expression plus prononcée des traits de leur espèce; et la forme de tête européenne est pour eux d'une laideur proverbiale. C'est ainsi que dans les autres races mongoliques, les peintures, les sculptures, les portraits, et surtout les images des divinités, renforcent l'élargissement du visage et des oreilles, l'obliquité des yeux, l'épatement du nez (1). Au contraire, les peuples colombiens de la région atlantique de l'Amérique du nord, du Missouri et du Mississipi, du Mexique et des régions au nord de l'Orénoque, renforçaient, dans leurs peintures, leurs dessins et leurs sculptures, la proéminence

(1) Les nombreuses idoles représentées par Pallas, dans ses *Samlung. Historic. uber die Mongolisch*, etc., en fournissent des exemples. Voyez aussi dans la *Loubère* (ambassad. à Siam), la statue de Sammonocodon, et pour les sculptures des Tchoutkis, des Aléoutes et des habitans de Nootka, le *Voy. pittoresq. de* CHORIS *autour du monde*, et celui de DIXON.

arquée de leurs nez aquilains, la convexité de leurs fronts, l'obliquité légère en bas et en dehors de leurs yeux, cette grandeur naturelle de l'ovale de leur tête. Ils prononçaient surtout avec exagération ces caractères dans les figures de leurs dieux, auxquels, par une pente naturelle du respect et de l'admiration, ils attribuaient à un plus haut degré ce qui leur paraissait plus beau, plus parfait dans eux-mêmes (1). Car partout l'homme fit les dieux à son image. Les nègres esclaves devenus chrétiens se représentent le diable blanc, par un autre motif encore que celui de la ressemblance morale qu'ils lui trouvent avec leurs maîtres. Au contraire, les Slaves au teint naturellement blanc attribuaient cette couleur à tous leurs dieux propices. Aussi, voyez toutes les peintures, toutes les gravures exactes de Boudha, de Sammono-Codon, c'est une personnification de la race indo-sinique, dans l'ensemble de ses traits les plus prononcés. Ce fut évidem-

---

(1) Voyez les peintures des Mexicains, dans les *Monuments américains* de M. de Humboldt; et surtout, pl. 11, un bas-relief, trouvé à Oaxaca. La forme si aquiline du nez dans les figures de ce bas-relief se retrouve dans les peintures conservées à Velletri, à Vienne et à Berlin. La pl. 66 donne une tête en obsidienne trouvée à Bogota, dont le nez est aussi fort aquilin. Enfin, voyez Choris, et l'Archéol. améric., t. 1er, 1820.

ment pour se mettre à la portée de cette grossièreté d'esprit, qu'il reproche si souvent aux Juifs, que le Saint-Esprit, dans les livres qu'il leur inspira, leur dit, que Dieu fit l'homme à sa ressemblance. Si ce n'eût pas été là une antiphrase, il ne leur eût pas défendu en même temps d'adorer aucune image. Mais cette contradiction apparente ne prouve que la dureté d'oreille et d'esprit du peuple hébreux.

Cette analogie constante des idées de beauté et des sentiments du goût chez tous les peuples, avec leur conformation propre et originelle, et cette conformité de leurs arts d'imitation avec ce goût et ces idées, sont un phénomène physiologique qui n'a pas été assez remarqué. Il donne aux monuments des arts une signification généalogique qui supplée au silence des traditions et de l'histoire. Il constate des formes et des caractères dont il n'avait pu même venir à l'idée des historiens de croire la distinction et la mention nécessaires, parce qu'en écrivant ils avaient en vue leurs compatriotes pour qui en effet cette tradition de la physionomie nationale était ou devait paraître superflue. En effet, les caractères physionomiques des peuples, dans les historiens soit orientaux, soit occidentaux, ne sont exprimés qu'au sujet des nations étrangères qu'ils voient pour la première fois, sans jamais parler de la leur; omission qui nous

laisse tant de regrets à l'égard de nos races d'Europe dont il serait si curieux de suivre de proche en proche les altérations progressives. Ainsi, de l'étude anatomique et physiologique du genre humain, jaillit sur les antiquités de l'histoire, sur les origines des peuples, une lumière qui dissipe les obscurités autrement impénétrables des questions les plus importantes pour l'historien et le moraliste. Là se trouve la solution de tous ces problêmes sur la différence des formes de la civilisation, du culte, du goût dans les arts, dans les cérémonies; sur la différence enfin des habitudes domestiques et même corporelles. Une race, une espèce donnée peut changer de langue, car telle autre langue peut également exprimer les mêmes besoins, les mêmes idées, les mêmes sentiments; mais l'on ne change pas sa figure, son cerveau, toute son organisation. Et comme une corrélation nécessaire entre tous les organes, assigne à une figure donnée de la tête un développement particulier du cerveau; comme chaque mode de développement nécessite une disposition déterminée des idées, des penchants, des facultés; malgré toutes les transformations des langues, les idées, les besoins, les sentiments resteront immuables. Ainsi, toutes les suppositions sur l'origine Mongolique et Hunnique des fondateurs de ces empires toltèques

et aztèques du Mexique et de Guatimala, sur celle des Muycas de Condinamarca, disparaissent devant deux ordres de monuments dont les uns subsistent encore et dont les autres, inhérents à l'organisation, sont perpétuels et impérissables. Les idoles mexicaines montrent que les Toltèques, les Aztèques étaient conformés comme les Mexicains d'aujourd'hui. Les idoles mongoliques, chinoises etc. prouvent le même fait par rapport aux races mongoliques d'Asie. Nous allons voir que les tribus Mongoliques d'Amérique répandues, les unes à travers toute la largeur du continent jusqu'au Labrador et au Groënland, les autres le long de ses côtes nord-ouest jusqu'au quarante-cinquième parallèle, n'ont rien perdu de leurs caractères. Les Toltèques, les Aztèques, les Muycas n'étaient donc pas des colonies mongoliques, et la physionomie si caractéristique de ces peuples prouve aussi d'ailleurs que leur origine ne peut se confondre avec celle d'aucune autre espèce voisine, autochthone du même continent.

§ II. *Race mongole.*

Les nations de race mongolique proprement dite, plus petites de deux ou trois pouces que la race précédente, à la poitrine large; aux épaules voûtées; aux membres forts et trapus; aux jambes courtes

et arquées en dehors; à la tête d'une grosseur bien plus disproportionnée et enfoncée entre les épaules; au visage bien plus large et plus aplati; aux yeux bien plus petits, à fente plus courte et plus linéaire; à la peau d'un jaune-bistre bien plus foncé; au visage ridé sur les joues dont les pommettes sont transversalement bien plus élargies; aux tempes encore plus rentrées; à la chevelure toujours rude et droite, mais bien plus fournie et bien plus longue, au point que chez les Man-Tchous, les Tongouses, elle descend jusqu'au-delà des hanches. Leur corps et leur visage sont plus glabres encore qu'aux Chinois et aux Siamois, contraste bien bizarre avec ce pelage si abondant qui recouvre les Aïnos autochthones d'une partie de leurs rivages et de l'archipel adjacent. Les Kalmouks passent seuls pour avoir la barbe un peu plus fournie. Les cheveux sont aussi constamment noirs, l'iris des yeux aussi constamment brun qu'aux Chinois. Les dents, les cheveux avec toute leur épaisseur et leur beau noir, se conservent jusqu'à la plus extrême vieillesse, qui est généralement très-longue. En 1784, une femme Tongouse de 134 ans, présentée au gouverneur de Nertschinsk, n'avait jamais été malade et pouvait faire 200 werstes à cheval. Maigres par tempérament, quoique fortement musclés, on ne voit

chez aucun d'eux, malgré la meilleure nourriture, de cet embonpoint si commun chez les peuples Turcs, leurs voisins de l'occident, dont les habitudes et le régime sont pourtant semblables. Dès la plus haute antiquité, associant leur existence avec le cheval, le chameau à deux bosses, et plusieurs espèces de ruminants, leurs hordes pastorales dominèrent alternativement sur le grand espace qui s'étend de la mer orientale aux monts de Belur, et de l'Himmalaya aux monts Altaï et Stanovoï. Selon les fluctuations de la domination entre ces hordes, toutes ensemble, les tribus subjuguées à la suite de la horde dominatrice, débordèrent tantôt vers le nord, tantôt vers l'ouest, tantôt vers le midi. Partout la limite de leurs établissements fut dans la nature du climat et du sol qui admettait ou repoussait leurs immenses troupeaux. Aussi, hors de ces limites imposées par la nature, leurs conquêtes ne furent que des invasions, ou bien l'armée d'occupation fut incorporée et fondue bientôt dans le peuple subjugué. C'est ainsi que la Chine fut soumise une fois aux Mongols, deux fois aux Man-Tchous ; l'Indoustan à une tribu de Mongols de Timur, etc.

La race mongole se divise en deux variétés ou souches primitives ; à l'est les Tongouses et à l'ouest les Mongols proprement dits.

1° *Souche Tongouse.*

Les Man-Tchous et les Tongouses forment une seule souche et pour les caractères physiques et pour la langue. (Klaproth, *p.* 452 *et* 53.) Sa limite occidentale est tracée par les monts Siolki (Khinggan des Chinois), qui commencent au nord-ouest de Péking et se terminent au confluent des deux branches de l'Amur, séparant le système des affluents des rivières Non et Siramouren de celui des lacs Beyour, Dalaï et de la rivière d'Argoun. Ils vivent pêle-mêle avec les Yakoutes le long de la rive gauche de la Lena jusqu'à la mer Glaciale. Au sud ils s'étendent depuis le lac Baïkal jusqu'aux monts neigeux, au nord de la Corée, en occupant leur revers septentrional. Le long de l'Amur ils ne s'étendent que jusqu'au confluent de l'Oussouri, au delà duquel les Aïnos continentaux les séparent de la mer. Ils ne deviennent littoraux que plus au nord sur l'Ouda, depuis lequel ils occupent les fleuves et les côtes de la mer d'Ochotsk jusqu'au golfe de Penjina, séparés de la mer Glaciale par les Yocoutes et les Youkagirs. Le nom général donné par les Man-Tchous aux Tongouses du nord est Orotchon, c'est-à-dire nomades à rennes. Ceux de la côte d'Ochotsk se nomment Lamout; ceux

des environs du lac Baïkal, Euveun ou Euvenki.

Dès les temps les plus reculés les peuples Tongouses portaient les noms de Su-Tchin ou Su-Chin, qui s'est conservé depuis trois mille ans jusqu'à nos jours. M. Klaproth (*Tab. de l'Asie*, *p.* 83 *et* 84) a donné la synonymie de ces peuples aux différentes périodes de l'histoire chinoise. Ce qu'il nous importe de remarquer ici, c'est que dans ce qu'ils nous disent des mœurs et de l'état social de ces nations, les écrivains chinois ont évidemment défiguré la vérité. Comment croire en effet que ces conquérants de la partie septentrionale de la Chine avant les Mongols, eussent habité dans des trous souterrains, eux qui au douzième siècle, avant Gengis-Kan (DUHALDE, *Description de la Chine*, *t.* *p.*), avaient élevé en plusieurs endroits de leurs pays des places fortes et des palais dont, à la vérité, ils ne purent long-temps jouir, parce que les Mongols et les Chinois réunis détruisirent leur puissance. On trouve encore vers l'embouchure de l'Amur quelques vestiges de villes. A Odale-Potun, Duhalde avait vu de grands escaliers de pierre et quelques autres restes de palais.

Voici un passage de la géographie annexée à l'histoire des Thang et cité par le père Martini, témoin de la seconde conquête de la Chine par les Man-Tchous. (*Relat. de la Tartarie*, *Voy. au Nord*,

t. 4.) « Les Niutches, nom donné aux Man-Tchous sous cette dynastie, habitent en des cavernes sous terre, s'habillent de peaux de bêtes, etc. Mais, dit ce savant missionnaire, ce que les auteurs chinois rapportent que les Tartares habitent en des cavernes sous terre fait assez voir la haîne que ceux de la Chine portent à cette nation. Car ils ne demeurent point dans des cavernes, mais bien sous des pavillons. Pour moi je les ai vus avoir les meilleures tentes qui soient en aucun autre endroit. » Cette réflexion du père Martini doit être présente en lisant le *Précis* de M. Klaproth sur les diverses nations de race Tongouse. Voici comment le missionnaire jésuite décrit leur armure : « Leurs cuirasses ne sont pas faites tout d'une pièce, mais de plusieurs pièces attachées avec de petits clous de fer, de sorte que cela fait grand bruit quand la cavalerie marche. » Cette observation est importante en ce qu'elle prouve que les peuples Mongoliques ont su de tout temps se faire ces cottes de maille que portaient aussi les Huns et que représentent ces statues dont nous avons parlé. Ce n'est donc pas seulement par leur commerce avec les Turkmans que les Kalmouks ont pu se procurer ces cuirasses composées de petits anneaux de fer et d'acier en forme de filet dont parlent Bergman, et tant d'autres voyageurs.

Les plus orientaux de ces Mantchous habitants d'un littoral étroit entre la mer et de hautes montagnes, depuis la Corée jusqu'au fond du golfe d'Ochotsk, ne sont pas nomades. Chasseurs et pêcheurs, et vivant même encore de poissons fumés et salés durant la saison de la chasse, leur régime d'ichtyophages n'a point altéré en eux ni la forme ni la couleur originelle. Leur chevelure est aussi noire, aussi longue, leur peau aussi tannée, leurs jambes aussi courbées que celles de ces Kalmouks, de ces Tongouses qui font pour ainsi dire corps avec leurs chevaux, et qui jamais ne mangent de poissons; prouvant ainsi que cette existence toute équestre est pour ces Tongouses un effet de leur conformation naturelle là où la nature leur offre des chevaux, et non leur conformation un résultat de cette habitude. Et en effet, ces Bitchis, ces Orotchis de la côte de Tartarie, tous les Tongouses au nord d'Irkoutsk et de la Tongouska supérieure, n'ont pas de chevaux. D'ailleurs les Nègres guinéens non plus n'ont pas d'habitudes équestres. Le cheval n'existe même pas dans leur patrie, et cependant leurs jambes quoique plus longues, sont cambrées comme celles des Mongols. C'est aussi à cette souche qu'il faut rapporter ces Koriaques, ces Kamskadales, ces Thoutchis d'Asie et d'Amérique, nomades pasteurs de rennes, soit

qu'ils vivent de leur laitage, soit qu'ils ne les emploient qu'à leurs traîneaux, ou seulement pour approvisionnements de viande. Tous ceux qui sont limitrophes de la mer et des rivières, joignent aussi la pêche à ces ressources. Et, ni cette extrême froidure d'un climat polaire, ni ce régime mélangé des Mongols proprement dits et des Man-Tchous littoraux, n'a altéré non plus leur type originel. Quoique habitant un climat plus septentrional que celui des Samoïèdes et des Lapons, leur tête n'a pas grossi dans la même proportion, leur taille ne s'est pas rappetissée, leur tempérament n'est pas devenu convulsif comme on le voit chez ces peuples. La force toute puissante de l'organisation triomphe d'une coalition d'influences en apparence destructives du type originel. Et cependant rien n'annonce que ces influences soient nouvelles pour ces tribus Tongouses, car ils peuplent tout le nord-est de l'Asie et tout ce qu'on connaît de la partie opposée du continent d'Amérique. Aussi leur langue offre-t-elle des analogies nombreuses et bien caractérisées avec celles des Eskimaux groënlandais et des Aléoutiens. Ils ont repoussé à l'ouest les Samoïèdes de l'autre côte de la Lena, et à l'est les Eskimaux loin des côtés du détroit de Bering et dans la profondeur de l'Amérique. En outre, toutes les îles Aléoutes sont peuplées par eux. Une

terre nouvelle, un autre continent n'a donc pas plus altéré leurs formes, qu'une autre nourriture, un nouveau climat, de nouvelles habitudes ne l'ont pu faire d'une région à l'autre du continent asiatique. C'est au cinquantième parallèle environ, que s'arrêtent en Amérique les tribus de l'espèce mongolique. Là commence, non cette espèce aux visages allongés, aux fronts convexes continués par ces grands nez aquilins des Toltèques, des Aztèques ancêtres des Mexicains, mais ces Californiens, aux fronts bas et plats, aux nez petits et peu saillants, encore épatés aux narines, aux yeux grands et horizontalement fendus, mais mornes et immobiles, à entendement si obtus qu'ils n'ont jamais su se faire ni vêtements, ni canots, ni cabanes, ni troupeaux, ni cultures, et que l'exemple des missions établies depuis deux cents ans parmi eux n'a pu les tirer de cet abrutissement. Une population florissante et paisible couvrait au contraire l'archipel des Aléontes avant la conquête des Russes. Les arts domestiques et industriels du jardinage, de la navigation, de la pêche, de la charpente, du tannage, de la corroirie y prospéraient. Leurs ustensiles, leurs meubles, outre le degré de perfection le plus approprié à leur objet, avaient des ornements de sculpture et de dessin. Aujourd'hui même les Tchutchkis d'Amérique na-

viguent et vont commercer à plus de quatre cents lieues à l'ouest le long des rivages asiatiques de la mer Glaciale, jusqu'à l'embouchure de la Kolyma. Ainsi est interrompue, sur une longueur de six cents lieues tant en Asie qu'en Amérique, la continuité de la race Hyperboréenne, cette troisième division primitive de l'espèce mongolique.

§ II. *Race mongole proprement dite.*

« La plupart des historiens qui n'ont pas compris tous les nomades asiatiques sous la dénomination générale de Tatars, classent avec raison, parmi les peuples de race mongole, les Kalmouks et les Bouriates qui ont une grande affinité avec ces mêmes Mongols, par leur langue, leurs mœurs et leur figure. Quoique cette race asiatique soit très-ancienne, qu'elle ait été dès le commencement du treizième siècle une des plus puissantes monarchies qui aient jamais existé, qu'elle ait étendu ses conquêtes de l'extrêmité des déserts de l'Asie jusque dans l'Europe et l'Afrique, qu'elle ait donné des souverains à presque tous les peuples tatars, ainsi qu'à la Perse et à la Chine, qu'elle ait soumis à son obéissance une partie de l'Europe, elle n'a cependant rien de commun avec les Tatars que sa vie pastorale, et un peu de ressemblance dans le

langage. Les Mongols diffèrent autant des Tatars et de tous les peuples occidentaux que les nègres des Maures, tant par leurs coutumes, leurs constitutions politiques, que par les traits du visage. Les Mongols et les Kalmouks, malgré leurs guerres et leurs migrations, ont conservé des traits si caractéristiques qu'ils en ont communiqué l'empreinte à beaucoup d'autres peuples qu'ils ont asservis, et surtout aux Kirgis Kaïsaks, aux Solonnes orientaux et aux Chinois septentrionaux. Il n'existe d'ailleurs parmi eux aucune tradition de leur identité avec ces Tatars.

« Les raisons les plus plausibles prouvent que les contrées qui environnent les monts Altaï, et surtout celles qui occupent le midi de cette grande chaîne (au sud de la Songarie), ont été, depuis un temps immémorial, le domaine et le berceau des peuples mongols. Les lacs, les fleuves et les montagnes conservent encore aujourd'hui les noms que ces peuples leur ont donnés. Cette contrée n'offre d'ailleurs aucune trace remarquable de population en corps de cité, tandis que les plus anciennes preuves existantes du domicile de ces peuples désignent presque toutes ces mêmes contrées. Il paraît que cette nation, dès son origine, s'est partagée en deux branches principales. Les Mongols proprement dits à l'est, et les Éleuths ou Kal-

mouks à l'ouest. Le grand, le célèbre Gengis-Kan les réunit toutes deux. (PALLAS, *Samlung. historich. nachricht. ub. die mongolisch. Erst. theil.* 1776.)

Suivant Pallas, une ligne tirée de Koko-Noov au nord forme la limite actuelle des Éleuths et des Mongols. A l'ouest de cette ligne jusqu'aux monts de Belur, s'étendent les Éleuths, et à l'est les Mongols, qui continuent d'occuper l'antique patrie de cette race.

1°. Les Mongols sont divisés en trois branches: 1° les Mongols proprement dits, ou Scharra Mongols, occupent tout l'espace au nord de la grande muraille entre le désert de Cobi et le pays des Mantchous; 2° les Khalkas occupent, au nord du Cobi, l'intervalle des monts Tangut et Altaï jusqu'au Non et à l'Amour : c'est la nation dans laquelle naquit Gengis-Kan. Une partie habite autour du lac Baïkal et est soumise aux Russes; 3° les Mongols du Thibet septentrional et du Tangut, ou Schavaïgol, s'étendent jusqu'au Turkestan chinois et à la rivière de Khotan.

Ceux-ci occupent en partie le pays primitif des Éleuths. Au temps de la conquête de Gengis, les Scharra-Mongols, réunis sous sa bannière, se confédérèrent d'abord avec les autres branches de leur race, vaincues ou alliées. Cette confédération attaquant des hordes isolées, se grossit bientôt de

chacune d'elles, et il en résulta l'extension de la nation Mongole au delà de ses anciennes limites.

Un fait bien positif prouve que la nation des conquérants n'avait pas quitté en masse sa terre natale, qui fut toujours considérée comme le chef-lieu de toute la race. C'est à Kara-Korum, près du lieu de sa naissance, que Gengis-Kan avait sa résidence fixe, et que lui et les grands Kans ses fils recevaient les ambassadeurs des peuples vaincus ou alliés.

2°. La branche des Kalmouks ou Éleuths, déplacée la première par la confédération des Mongols, refoula les nations turques orientales de la Soungarie et du Turquestan chinois, pays où il ne resta que quelques débris de hordes turques. Elle se compose : 1° des Koskots qui continuent de résider dans le pays de Kokonor ; 2° des Dsoungares qui occupent la Soungarie proprement dite ; c'est à cette grande horde qu'appartenaient aussi les Derbets ; 3° des Bouriats ; 4° et enfin des Kalmouks proprement dits, ou Torgaouts, avant-garde de la grande race Mongole tout entière, et qui prétendent avoir formé la garde même de Gengis. Ils s'étendirent jusqu'en Europe et occupèrent long-temps le pays depuis la Soungarie jusqu'au Don. Suivant les plus anciennes traditions, long-temps avant Gengis, les Éleuths firent une grande expédition vers l'ouest. Ceux qui

nées. Car quelque belles filles que prennent les Noghais, ils n'y touchent pas, pour les vendre plus avantageusement aux Turcs. Leur taille, qui est la même que celle des Kalmouks, de cinq pieds à cinq pieds trois pouces, a rarement des défauts. Aussi telle est leur prévention en faveur de leur race, qui fait consister la beauté en des petits yeux enfoncés, des sourcils noirs et épais, un nez large et camus, un visage plat, une taille épaisse et ramassée, surtout pour les femmes, que si par extraordinaire quelques-uns d'entre eux, nés d'une mère Circassienne, ont de grands yeux, des traits réguliers, ils le nomment race d'esclave, sang d'infidèle. L'habitude des longues diètes, dans leurs courses d'invasion et de brigandage, les a rendus si propres à supporter la faim, qu'ils peuvent vivre un mois entier sans autre provision, derrière la selle, que trente livres de farine de cumin, qu'ils détrempent avec de l'eau ou du lait de cavale, s'ils en trouvent. (La Motraye, *passim.*) Quand une expédition ne doit durer que deux ou trois jours, ils n'emportent aucune nourriture, mais, avant de partir mangent pour tout ce temps. Un Noghai qui se rendait d'Azof à Constantinople s'informa au capitaine du vaisseau, de la durée de la traversée : on lui répond d'environ cinq jours. Avant le départ il mange en conséquence. Mais un mauvais temps,

au bout des cinq jours, tenant le vaisseau encore en mer, il aborde le capitaine : « Tu m'avais dit que nous ne serions que cinq jours en route, je n'ai mangé que pour ce terme; j'ai faim, il faut que tu me nourrisses. »

Ces Noghais presque *Mongolisés*, qui n'ont conservé de leur race qu'un reste de disposition à l'embonpoint et quelques vestiges de barbe clair semée sur le milieu des joues, offrent la dernière nuance de la transformation de la race turque en mongole. Un mélange moins ancien et moins intime se marque par un [illegible]ement proportionné des traits de la race turque passive dans ce croisement. Les Kirgizes qui, au douzième siècle, suivant Ma-touan-lin, avaient tous une haute taille, des cheveux rouges, des yeux verts, ont encore, comme les Baschkirs, la grande taille, l'embonpoint, la barbe forte, de leur race; mais la couleur dominante des yeux et des cheveux n'est plus la même. En voici le témoignage le plus naïf et le plus irrécusable. C'est la romance d'une jeune fille kirghize. (MEYENDORFF, *Voyage à Boukhara*, *liv.* I, *chap.* V.) « Vois-tu cette neige? Eh bien! mon corps est plus blanc. Vois-tu couler sur la neige le sang de ce mouton égorgé? Eh bien! mes joues sont plus vermeilles. Passe cette montagne, tu y verras un tronc d'arbre brûlé; eh bien! mes cheveux sont

plus noirs. Chez le sultan sont des mollahs qui écrivent beaucoup, eh bien! mes sourcils sont plus noirs que leur encre. » La couleur noire des cheveux, qui au sixième siècle passait pour une monstruosité chez ce peuple, y est donc devenue une beauté.

Au commencement du dix-huitième siècle, les Kalmouks du Volga, bien qu'ils dussent être moins purs qu'au temps où ils n'avaient eu de contact qu'avec des races de leur propre espèce, ou avec des hordes turques déjà mongolisées, étaient le superlatif des Noghais. La Motraye qui avait passé plusieurs mois chez les Noghais et les Tartares de Krimée, redouble d'étonnement et de dégoût à la vue des Kalmouks. « Ils avaient à peine quelque apparence de nez, et leurs yeux étaient les plus petits du monde. Parmi ces Kalmouks, les uns étaient d'un noir approchant de la suie, les autres fort blancs, mais tous étaient plus laids et plus petits que les Noghais.... Il reparle plus loin (*pag.* 102) de ces Kalmouks blancs. Il vit à Culbata, près d'Azof, une Kalmouke d'un blanc aussi pur que la neige, mais d'ailleurs ayant tous les traits de sa race. Cette observation, dont aucun autre voyageur n'a fait mention, pourrait être suspecte de la part d'un homme moins véridique que La Motraye. Mais d'ailleurs, à l'autre extrémité de l'espèce mongolique, on retrouve le même phé-

nomène de cet albinisme chez les Tunkinois. Malheureusement l'observation de La Motraye est incomplète. Il ne dit rien de la couleur des cheveux et des yeux de ces Kalmouks blancs. Il donne même lieu de penser qu'ils formaient une variété permanente, car il dit positivement que les Kalmouks blancs habitent divers cantons à l'est et à l'ouest du Tanaïs.

A l'autre extrémité de l[illegible] race mongole, les Yakoutes, hordes de Tu[illegible] séparés du gros de leur espèce, lorsque c[illegible] fut déplacée en masse au douzième siècle par l[illegible]ictoires de Gengis, répètent ce même spe[illegible]que nous montrent les Kirgis à l'occident. [illegible]ltérés que les Noghais, parce que leur mélange paraît dater de moins loin, les Yakoutes ou Sokas, comme ils se nomment eux-mêmes, venus d'abord, suivant leurs traditions, des plaines fertiles à l'ouest du Baïkal, envahies par un peuple plus puissant, demeurèrent quelque temps entre Irkoutsk et la Léna, dans les Bouratski-steps. Là, inquiétés par la nation Bouriate, la même qui sans doute les avait déjà chassés de leur premier pays, ils décampèrent il y a trois cents ans, au déclin de la lune, temps où les Bouriates restent en repos, et ne s'arrêtèrent qu'au confluent de l'Olekma, parce que plus bas les Tongouses les eussent repoussés. Là, une de leurs deux

» tribus fut rejointe et grossie par beaucoup de Korintsis-Bourats fugitifs.

« Tout entiers entourés par les diverses races de l'espèce mongolique, ces Turcs, dont le mélange paraît dater, tout au plus, de la même époque que celui des Kirgises, n'ont conservé qu'un seul des traits de leur espèce. Mais par leur position limitrophe des Samoïèdes, peut-être autant que par l'inégalité des subsistances dont jouissent les deux tribus de cette nation, les Yakoutes offrent la plus grande variété de stature que l'on connaisse. Ils se divisent pour ainsi dire en deux peuples, l'un de géants, l'autre de petits hommes. Les tribus qui habitent les prairies au sud des montagnes de Wiskhogonski, ont de cinq pieds dix pouces à six pieds 4 pouces; sont bien proportionnés, très-forts et très-actifs. Ceux qui habitent au nord de ces montagnes sont tous au-dessous de la taille moyenne; indolents, malsains, par l'effet sans doute, dit Billings, de la mauvaise nourriture, du défaut de vêtements et de la sévérité du climat. (BILLINGS, *Voy. tom.* 1 *pag.* .) Comme ces anciens Turcs, employés par les peuples mongoliques à exploiter les mines de l'Altaï, ils fabriquent toutes sortes d'instruments avec le fer des mines du Wilhoui; et leurs ouvrages sont supérieurs à ceux des Russes. Leur dialecte ressemble beau-

coup à celui des Tartares de Krasnoïarsk et de Barabinskoe.

Ainsi la grandeur de la stature est le caractère le plus vivace de la race turque, celui qui résiste le plus long-temps à l'empreinte de l'espèce mongolique. La couleur des cheveux, des yeux, et la forme du visage, sont les traits le plus rapidement altérés. Il en est de même des Slaves avec les Mongols. Dans le gouvernement d'Irkoutsk, et surtout dans le district de Nertschinsk, beaucoup de Russes épousent des femmes Bouriates. Les enfants mâles ou femelles qui en naissent ont tous les cheveux d'un noir d'ébène, et conservent toute la physionomie mongolique de leur mère. Jamais l'empreinte russe ne s'y montre. Ces mulâtres mongoles se nomment Karymi. (Pallas, *Samlung. mongolisch*, *t.* I.)

Par leur constitution physique moins robuste, par leur état social plus brut, par leur conversion plus tardive au boudhisme, les Bouriats paraissent avoir été de tout temps les plus septentrionaux de leur race. Ce ne peut être qu'à cette position et à la facilité de leur fuite ouverte dans le midi de la Sibérie, qu'ils durent d'échapper à la conquête de Tchingis, une partie même d'entre eux à l'idolâtrie de Boudha, et par là de devenir plus aisément chrétiens. Car le boudhisme une fois entré dans une tête

mongole, ne paraît pas pouvoir en sortir. Tous ne se réfugièrent pas dans les montagnes au nord du lac Baïkal. Quelques tribus s'établirent plus à l'ouest dans le cercle de Krasnoiarsk, aux environs d'Oudinskoe. Quoi qu'il en soit de l'époque de leur émigration, il y a une autre preuve qu'ils n'étaient pas alors boudhistes, car ils ignoraient aussi l'écriture. De toute la souche mongolique ce sont eux qui ont moins de barbe; leur constitution est aussi la moins robuste. Ils sont si faibles, que cinq ou six Bouriats ne peuvent lutter contre un seul Russe. (PALL., *Saml.*) Pallas attribue cette faiblesse à leur régime animal. On vient de voir que Billings donne une explication toute contraire de la faiblesse des Yakoutes du nord. Aussi ni l'une ni l'autre n'est vraie. Leur corps pèse si peu, qu'un cheval bouriate, fatigué sous un Russe, se délasse sous un Bouriate. Le sentiment de cette faiblesse les rend les plus timides de toute la race. Ils en sont aussi les plus simples et les plus sales. Leur idiome est le plus rude et le plus rempli de consonnes gutturales. Les Kalmouks sont les plus barbus et les plus vigoureux de tous. Les Mongols proprement dits, tiennent le milieu; ce sont aussi les plus civilisés, à cause de leur voisinage de la Chine, à laquelle ils ont été, à quelques interruptions près, toujours soumis depuis la destruction du

grand empire des Hioung-Nou. Les Man-Tchous icthyophages paraissent être les plus débiles de tous. Voici leur portrait par la Pérouse, qui les observait à la baie de Castries. Leur taille moyenne est au-dessous de quatre pieds dix pouces, leur corps grêle, leur voix faible et aiguë comme celle des enfants; leurs petits yeux sont fendus diagonalement; la bouche large, le nez écrasé, le menton court presqu'imberbe, et une peau olivâtre vernissée d'huile et de fumée. Ils laissent croître jusqu'au-dessous des hanches leurs cheveux aussi longs que dans le reste de leur race. Leurs chiens s'attèlent à de petits traîneaux semblables à ceux des Kamskadales.

§ III. *Race hyperboréenne.*

Sa taille qui ne s'élève pas au-dessus de cinq pieds, reste quelquefois au-dessous de quatre pieds sept et huit pouces. La tête, énormément disproportionnée à la taille, est enfoncée entre les épaules. Le corps trapu quoique maigre; les cheveux noirs et raides comme chez tous les Mongoliques, mais médiocrement longs. Ces hommes ont l'iris noir, les jambes courtes, mais moins cambrées que les Mongols; leurs pieds sont encore plus menus, mais toujours bien faits. Le visage rétréci

verticalement, fort élargi en travers à cause de l'étendue des pommettes. La bouche est démesurément fendue; les joues pendantes; le menton long et pointu; les lèvres larges et retroussées; les narines larges et ouvertes quoique aplaties. Tous sont lestes et vigoureux, d'un caractère indépendant et remuant, d'un tempérament convulsif. Les femmes ont les mamelles détachées et en forme de poire, pendantes par une sorte de pédicule, et s'allongeant par l'alaitement, de manière à pouvoir être jetées sur les épaules. Le mamelon en est long, rugueux et noir. Tous sont parfaitement glabres, contraste bien singulier à côté des peuples Finnois si velus qui leur sont interposés en Asie et en Europe. Blummembach (*Dec.* 3 et 4) a observé que c'est surtout la partie occipitale du crâne qui est agrandie; et, sur trois crânes de Groënlandais, il a été étonné de la minceur et de la légèreté des os de la voûte du crâne, eu égard à leur excessive dimension. Les os du nez sont longs et étroits. Tels étaient aussi les crânes de deux Eskimaux du Labrador. Ces formes du crâne répondent parfaitement aux portraits d'après nature donnés par Edwards (*Hist. nat. des ois.*, *t.* 2, *p.* 118), et à deux autres portraits à l'huile faits par le célèbre peintre J. Russel de Londres. Enfin ces crânes d'Eskimaux de Labrador et de Groënlandais ressemblent, suivant

Blummembach, à un crâne de la tribu de Nootka-Sund, rapporté par le capitaine King, compagnon de Cook, et figuré par Camper. (*Tabula anecdota*, 1785.)

Chasseurs, pêcheurs, ou nomades à rennes, suivant la nature des pays qu'ils habitent, ils ont fait du chien le compagnon de leurs fatigues, en l'attelant à leurs traîneaux, ou le dressant à la pêche et à la chasse. Tous ont un goût décidé pour la graisse, l'huile rancie des mammifères marins, et le poisson putréfié. La susceptibilité de leur système nerveux, si prédominant, est excitée encore chez tous par l'alternative des influences les plus contraires. Après leurs excursions de chasse ou de pêche sur les glaces, qui font en hiver un seul continent de leurs terres, de leurs fleuves, de leurs lacs et de leurs mers, ils s'accumulent dans leurs yourtes. « Là, quand ils ont du bois (voyez mon *Esquis. d'un nouv. syst. d'hygiène, in-4°, p.* 13), ils baignent dans une étuve aqueuse qui s'élève d'un foyer continuellement arrosé. Ils déterminent ainsi vers la peau une révulsion qui laisse reposer les organes intérieurs auparavant épuisés en efforts de résistance contre des congestions qu'y fixaient la constriction de la périphérie de leurs corps sous un ciel de glace, et des aliments assez ammoniacés pour cautériser des intestins moins insensibles que les

leurs. Par ces alternatives d'une extrême température à l'autre, la sensibilité oscillant du centre à la circonférence et de la circonférence au centre, est exposée aux aberrations et aux changements les plus extrêmes. Ces phénomènes sont d'autant plus prononcés que dans ces corps exténués il ne pénètre que des aliments, altérés par les premiers degrés de la fermentation putride, et qui y apportent plutôt des matériaux de stimulation que de réparation. Aussi chez eux tout est précipité, convulsif. La digestion, la respiration, la circulation, subviennent par leur vitesse aux pertes qu'entraîne la lutte continuelle avec un climat dévorant. » Et cependant ce climat inhospitalier leur est cher. Ils meurent d'ennui et de regret si on les en arrache. Mais cette maladie du pays n'est-elle pas aussi l'effet de l'interruption de leurs habitudes physiques, du périodisme d'excitations contraires auxquelles leur organisation est faite et dont elle a contracté le besoin. Tous ont la voix grêle et aiguë; ils s'asseyent sur leurs jambes croisées; sont polygames, sans jalousie, car ils offrent leurs femmes aux étrangers. Mais cette indifférence paraît le résultat de quelque combinaison sociale, et n'est pas primitive. Car les Eskimaux arctiques de la baie de Baffin ont tenu cachées les leurs ainsi que leurs enfants. Ils montraient aussi tant de respect et de soumission pour leurs

mères, que l'un d'eux eût volontiers cédé son traîneau et son vêtement à M. Ross, s'il n'eût craint de fâcher la sienne. Leur malpropreté surpasse toute idée. Ils s'enivrent aussi souvent qu'ils le peuvent; et dans leur détresse et leur crapule, encore vains et glorieux, ils se croient les plus heureux des hommes. Cette habitude de l'ivresse qu'ils se procurent avec des infusions de baies de genièvre ou de champignons quand le climat le comporte, l'abus du tabac qu'ils rendent plus irritant en le pétrissant avec de l'ochre et de la chaux, dont ils se tamponnent le nez, expliquent assez le naturel spasmodique et irritable de tous ces peuples, qu'y dispose déjà tant un système nerveux si énormément développé. Ce n'est pas seulement par tout ce qui irrite leur sensibilité, contrarie leur volonté, que cette mobilité convulsive est excitée en eux. L'effet même de la joie, du plus simple plaisir, celui de la danse pris machinalement, par complaisance, produit un état vraiment convulsif. « A ma demande, dit le capitaine Ross, deux jeunes Eskimaux dansèrent. L'un d'eux commença par faire des grimaces si épouvantables, qu'aux contorsions de son visage, à ses yeux tournés, nous crûmes qu'il avait une attaque d'épilepsie, et je fus sur le point d'appeler le chirurgien. Je fus bientôt détrompé. Il continua à faire les gestes, à prendre les attitu-

des les plus extraordinaires, toujours avec des grimaces horribles. Tout cela finit par une chanson. Le compagnon du danseur répéta la même scène; puis ils se rapprochèrent l'un de l'autre en glissant leurs pieds en avant et faisant des grimaces comme s'ils eussent été dans une agitation extraordinaire. Enfin leurs nez se rencontrèrent, et un rire sauvage termina cette singulière représentation. » Ils n'ont d'ailleurs aucun culte régulier ni la moindre idée religieuse, malgré leurs superstitions qui consistent en opérations magiques adressées aux vents, aux bêtes et aux poissons; en offrandes ou en punitions à leurs fétiches, selon le succès de leurs entreprises. Quand on parla à l'un des Eskimaux arctiques d'un être Tout-Puissant, créateur de l'univers et de ce qu'il renferme, tout surpris, il demanda vivement où cet Être demeurait. Informé que Dieu était partout, il en fut très-alarmé, et devint impatient de remonter sur le pont du vaisseau. Quand on lui parla d'une vie future, il répondit qu'un sage d'autrefois avait dit qu'ils iraient dans la lune, mais qu'à présent on ne le croyait plus, et que lui seul savait cette histoire. Ainsi donc l'idée de Dieu et de l'immortalité de l'âme n'est pas innée chez cette race. Il n'y a donc pas de liaison nécessaire entre ces deux idées et celle de la sorcellerie ou d'un pouvoir magique et

r portrait par Linné, qui le fait contraster
.i des Finnois et des Goths leurs voisins :
as sont petits de taille, ont les cheveux
oits et courts, l'iris des yeux noirs, et à ces
s, il ajoute : Les Lapons descendus de la
oïède, etc. Les Finnois, continue-t-il, ont
toreux, de longs cheveux blonds, etc.; les
ι fond du Smoland et du Bleking sont de
ille, ont les cheveux blanchâtres, etc. La
e est habitée à la fois par des Lapons, des
et des Goths (*Faun. suecic*, *p.* 1, in-8°,
m 1761).
le grammairien a le premier, au douziè-
e, appliqué à ces Samoïèdes du nord-
l'Europe, le nom de Lapons que leur
it vulgairement les Suédois. Ils étaient
nt connus par les écrivains du nord
noms de Quenlandois ou de Kayaniens.
hui ils se nomment eux-mêmes Sabme-
leur pays Same-Ednam. Ce nom de
orciers) exprime le trait dominant du
moral et intellectuel que nous retrouve-
ute la race. Tout le monde connaît leurs
écrites si agréablement par Regnard, dans
ge en Laponie.
us, ambassadeur du Holstein à la cour
, décrit de la manière suivante les en-

voyés samoïèdes qu'il vit à Moscou, chez le czar: « Ils sont de fort petite taille, ont le visage plat et large, les cheveux fort longs, les yeux petits, les jambes courtes, et ne ressemblent pas mal aux Groënlandais que nous avons vus chez nous. Or, voici comme il parle de ces Groënlandais conduits en 1654, à Copenhague par un vaisseau qui en avait enlevé une famille du Groënland méridional, et que le roi de Danemarck avait envoyée à Gottorp, au duc de Holstein. (*Voy. t.* III, *p.* 183, in-f°.) « Ils sont de fort petite taille, mais robustes; leur corps est bien proportionné; leur visage plat et large; les yeux petits, extrêmement noirs et vifs; les pieds et les mains courts. Il ressemblent aux Samoïèdes et aux Tartares Maghana ou Maganseya (ce sont aussi des tribus de Samoïèdes), à cela près que leur teint est incomparablement plus noir, étant olivâtres-bruns. Leur corps est même plus basané que le visage; mais leur peau est bien plus douce que celle des deux peuples précités. Leurs cheveux sont plus noirs que du jais; ils n'ont de poils qu'à la tête. Le sein des femmes est fort mal fait; le mamelon en est noir, couleur du charbon, et les tétons mous et pendants leur battent sur le ventre; en quoi la jeune fille de treize à quatorze ans n'avait pas plus d'avantages que les deux autres femmes plus âgées. Aussi allaitent-elles par dessus l'épaule. »

Ce n'est donc pas à la chaleur du climat qu'il faut attribuer, chez les femmes indo-siniques, cette flaccidité du sein, puisque même elles l'ont plus long-temps ferme et soutenu que les Groënlandaises : tant il y avait d'ignorance et de prévention dans toutes ces idées sur l'influence des climats.

Écoutons Corneille le Bruyn parler des Samoïèdes d'Archangel, sur les bords de la mer Blanche : « Leur stature est petite, surtout celle des femmes qui ont de très-petits pieds ; leur teint est jaune et leur air désagréable, ayant presque tous les cheveux longs et les joues enflées... ; leurs cheveux, qui sont fort noirs, sont épars comme ceux des sauvages ; quand les femmes les ont épars comme les hommes, on les en distingue à peine, ceux-ci ayant rarement de la barbe, si ce n'est à la lèvre d'en haut; *chose qui procède peut-être de leur étrange nourriture.* » Car toujours l'idée d'une influence métamorphosante préoccupe ces observateurs prévenus que tous les hommes doivent se ressembler.

Oléarius nous a peint les Samoïèdes de la Petzora; passons à ceux de l'Obi, et du détroit de Waïgatz. « Ils sont fort petits, dit Linschoten, (*Prem. Voy. au Waigatz.*) et pour ainsi dire des demi-hommes. Leurs yeux sont petits; leur

visage plat et difforme, et ils n'ont que peu ou point de barbe. Leurs cheveux sont noirs comme de la poix; leur couleur olivâtre, et leur teint a cela de particulier que le fonds en est pour ainsi dire *roux et jaunâtre.* Toujours sur leurs gardes, légers et alertes, ils courent comme des cerfs. Aucun des nôtres n'aurait pu les atteindre à la course. Ils ne pêchent, ni ne naviguent, et ne vivent que de chasse. Leurs traîneaux diffèrent beaucoup de ceux des Lapons. » L'année suivante, les Hollandais virent des Samoïèdes blancs, tous gras et replets; ceux-là étaient des Ostiaks de race finnoise. «Tout le littoral et une grande partie de l'intérieur de la Sibérie jusqu'à la Kolyma, est habité par des peuples de cette race, confondus à tort avec les Finnois, sous les noms d'Ostiaks de Tomsk, de Narym, de Ket, de Laok-Ostiaks et d'Ostiaks du Yénisséi.

Les Youkagires étendus de l'embouchure de la Lena à la Kolyma ont aussi les mêmes traits que les Samoïèdes, et sont par conséquent de la même race. Cependant leur langue est une de celles qui ont le moins d'analogie avec les autres idiomes de l'Asie boréale. Isbrand-Ides, ambassadeur hollandais à Péking, dit qu'ils conservent religieusement les squelettes de leurs parents morts. Ils terminent dans l'est de l'Asie la série de peuples de race hyperboréenne interrompue à partir de

la Kolyma, jusqu'à l'autre rivage du détroit de Bering, par des peuples de race mongolique ou Tongouse, les Koriaques, les Kamstkadales, les Thutkis d'Asie et d'Amérique, les Aléontes, etc.

Dans l'intérieur de la Sibérie, le long du Yenissei et de ses affluens supérieurs, la race hyperboréenne se prolonge vers le midi bien plus que dans le reste de l'hémisphère boréal. Là sont agglomérés, dit Pallas, les Kamaches, les Koïbals, les Abators, les Karabusses, les Soiots, ayant tous la même figure que les Samoïèdes de l'Obi, et parlant la même langue. Tout annonce dans ces contrées, suivant le plus grand des naturalistes, une ancienne et grande population. Les Samoïèdes de l'Obi et de l'Oural lui paraissent en être émigrés, car ils prétendent être venus de l'Orient.

Les Soiots sont les plus méridionaux de toute la race, et, chose bien singulière, ils sont aussi les plus grands, caractère qui leur est commun avec les Eskimaux arctiques de la baie de Baffin, les plus éloignés d'eux en longitude et en latitude. Ils habitent sur le territoire chinois, entre les monts Sayansk, Khangaï et Ataï, et autour du lac Kossogol. Avant de passer sous l'empire chinois, ils étaient sujets des Kalmouks Dsoungars. Cinq cents familles soyotes, restes des *Toubinzes*, peuple samoïède, autrefois puissant, demeurent à la pointe

sud-ouest du lac Baïkal, dans le gouvernement d'Irkoutsk. Une autre nation soyote, les Matores, nommés Modoris par les Russes, est peut-être éteinte aujourd'hui, puisqu'en 1722 elle ne comptait plus que vingt-deux familles. La masse même de la souche Soyote paraît menacée d'une extinction entière. En 1772, suivant l'ingénieur russe Iegor Pesterew, (*Observ. sur les peuples qui habitent la frontière chinoise de la Sibérie; Magas. Asiat. de Klaproth*, *n*° 1, 1825) la plupart des hordes Soiotes soumises à la Chine, n'avaient pas de bestiaux. En été, ils ne vivent que de chasse, de racines et de fruits sauvages, surtout de pignons de pin; et à défaut de cela, de thé en briques qu'ils salent fortement. La seule tribu de Topin, errante le long du Todat, du Kamsara, du Zyslygen, n'élève qu'un petit nombre de bœufs, de moutons, de chevaux et de chèves, mais elle est tout aussi étrangère que les autres à l'agriculture. D'ailleurs tous les Soiots sont aussi sales que le reste de leur race. Si durant l'hiver ceux qui n'ont pas de bestiaux ne trouvent pas de racines, de pignons, etc., ils mangent d'abord leurs courroies et leurs sacs de cuir, et ensuite leurs propres enfants. Si le nombre n'en suffit pas jusqu'au printemps, l'homme dévore sa femme, ou celle-ci son mari; ou bien si les enfants sont assez grands pour être les plus forts, ils man-

gent leurs parents. Pesterew raconte une horrible anecdote. Une famille chassée des forêts par la faim, voulut mettre ses enfants en esclavage chez un Chinois, qui n'accepta que les garçons et refusa une jeune fille. Les parents la mangèrent; la mère fut mangée à son tour; et le père finit par mourir de faim.

Est-ce l'influence d'un climat trop méridional qui a dégradé leur race dans ces misérables Soiots, est-ce découragement national qui les empêche de vivre à leur ancienne manière, comme il arrive à ces castors que la destruction de leurs villes aquatiques destitue pour jamais de leur instinct social? Quoi qu'il en soit, une incapacité aussi totale de se subvenir, et ses suites si horribles, n'affligent pas, que l'on sache, aucun des autres peuples Samoïèdes, Esquimaux ou Lapons de la race hyperboréenne. Les Eskimaux arctiques du Groënland, et ceux du détroit de Waigatz, également sans canots, sont justement les moins misérables de tous, les plus heureux et les plus riches à leur manière. L'on sait d'ailleurs que tous les hommes de cette race, qui sont venus dans nos climats, n'ont pu s'y habituer, ou sont morts prématurément. Ce Sackeouse, d'une conception si prompte pour les langues, pour tout ce qu'il apprenait, et qui avait été converti de bonne heure

par les missionnaires moraves du Groënland, mourut à vingt-deux ans à Édimbourg, quelques mois après le retour de M. Ross. Un seul, c'était un Lapon dont Tooke a donné l'histoire (*Etat de l'Empire russe*, *t.* 1), s'accommoda fort bien de notre climat, de nos mœurs et de nos vices les plus crapuleux. Elevé au collége de Wittemberg, où on le fit étudier en théologie, parce qu'on en voulait faire l'apôtre de sa nation, il retourna comme missionnaire en Laponie, s'y ennuya, revint en Allemagne s'enivrer et vagabonder. D'Allemagne, il alla en faire autant en France, en Pologne, jusqu'à Astrakan. Partout il apprenait la langue du pays avec une incroyable facilité. En un mois il sut le français, en six semaines le russe; après quatre semaines il entendait le kalmouk; il apprit ensuite le mongol, le persan.....

La race hyperboréenne interrompue jusqu'au-delà des Tchutkis américains du détroit de Bering, se retrouve sur la côte polaire de l'Amérique, vers l'embouchure de la rivière Mackenzie. Sans doute elle s'étend sans interruption jusqu'aux Eskimaux qu'Hearne a rencontrés à l'embouchure de la rivière de Cuivre, et de là jusqu'au Groënland et à toutes les côtes de la baie d'Hudson. Voici l'idée qu'en donne ce dernier voyageur.

Les Eskimaux du voisinage de la rivière Mine

de Cuivre, sont généralement petits. Aucun d'eux ne dépasse la taille moyenne; leur poitrine a beaucoup de surface; mais ils ne sont ni bien faits ni forts. Leur peau est d'une vilaine couleur de cuivre. Enfin, telle est l'idée que les peuples américains eux-mêmes se forment de la différence d'espèce des Esquimaux, qu'ils prétendent que les femmes de cette nation ne sont pas faites comme les leurs, et qu'après le massacre qui eut lieu à l'embouchure de la rivière Mine de Cuivre, ils mirent un empressement extrême à examiner cette différence de conformation qu'Hearne, encore ému de la scène à laquelle il venait d'assister, n'eut pas le courage de vérifier. L'antipathie de tous ces Américains du nord pour les Eskimaux, ne peut se comparer qu'à celle de certains animaux l'un pour l'autre; du furet, par exemple, pour le lapin. Malgré l'énorme distance, les fatigues et les périls de la route, une foule d'Indiens des peuplades les plus éloignées s'était réunie à la troupe d'Hearne, à Clowey, dans l'unique but d'aller tuer des Eskimaux. Chaque nouveau venu voulait être de la partie. Aussi tinrent-ils parole, et ces hommes d'ailleurs si arrogans, si indépendans entre eux, devinrent de la subordination, de la concorde la plus parfaite, lorsqu'un campement d'Eskimaux leur ayant été signalé, il fallut se con-

certer pour le surprendre. (HEARNE, voyez *tom.* I, *chap.* V.)

Achevons de traverser l'Amérique vers l'orient, et entendons le navigateur Frobisher dépeindre les Eskimaux du Labrador il y a environ deux siècles : « Ils sont assez semblables aux Tartares (Mongols), ont de grands cheveux noirs, le visage large, le nez plat, un teint basané; les hommes avaient les joues et le tour des oreilles peintes de raies bleues. » Il paraît même qu'autrefois cette race habita au moins l'extrémité septentrionale de l'île de Terre-Neuve; car, selon le navigateur anglais White (*Relat. de Terre-Neuve; Voyage au Nord*, *t.* III), « les Terre-Neuviens sont de petite taille, n'ont que peu on point de barbe, le visage large et plat, les yeux gros, le nez généralement camus, et ressemblent aux Groënlandais. » D'ailleurs, d'autres tribus d'espèce colombienne habitaient aussi la partie méridionale de cette île.

« Les Eskimaux arctiques, dit M. Ross, sont d'une couleur cuivrée sale, leur taille est d'environ cinq pieds; ils ont de la corpulence. Leurs traits ressemblent beaucoup à ceux des Groënlandais. Ceux qu'a vus le capitaine Parry, dans son deuxième voyage au fond du détroit de Barrow, étaient aussi d'une taille assez avantageuse. Les femmes qui, d'abord assez timides, se donnèrent bientôt

pour un clou, avaient les cheveux très-noirs et durs comme du crin.

C'est donc la même race que les Eskimaux du Groënland méridional et du Labrador. Or, ceux-ci sont identiques à ceux qu'Hearne a rencontrés vers l'embouchure de la rivière de Cuivre, et Mackenzie à l'embouchure du fleuve qui porte son nom.

Ainsi donc cette troisième race mongolique occupe presque toutes les régions polaires de notre hémisphère. Nous avons déjà vu plusieurs faits qui témoignent de son incompatibilité avec des climats plus tempérés. Il nous reste à en exposer d'autres qui jetteront au moins quelque jour, s'ils ne la décident pas pour tout le monde, sur la question de savoir si la race hyperboréenne est une transformation de la race mongole proprement dite, métamorphosée par le climat polaire; ou bien si les premiers ancêtres de ces hommes, enfants de leur terre chacun dans leur pays, transmirent à leurs descendants le type qui leur fut empreint par la puissance créatrice ?

Afin de mieux conserver la couleur originale des faits, laissons parler les observateurs eux-mêmes. Pour la première fois on va voir réalisée cette scène d'étonnement peinte par Milton, dans une fic-

tion si gracieuse, quand, pour la première fois, l'Ève du paradis voit s'approcher d'elle et entend lui parler, un être semblable à elle.

« Le 10 août, par 75°, 54 et 65°, 32 minutes, dit le capitaine Ross (1), on aperçut venir huit traîneaux qui s'arrêtèrent à un mille de distance. Les Eskimaux descendirent et montèrent sur une colline de glace comme pour faire une reconnaissance. Après une demi-heure de délibération, quatre s'avancèrent, sans en approcher pourtant, vers un pavillon que nous avions planté. Alors on hissa un pavillon blanc au mât de chaque bâtiment, et Sackeouse (l'interprète eskimaux de l'île Disko) sortit avec un petit pavillon blanc et des présents. » Une crevasse de glace séparait l'espace où il marchait de celui sur lequel étaient les Eskimaux. Son drapeau planté à quelque distance, il s'avança jusqu'au bord de la crevasse, ôtant son chapeau et par toutes sortes de signes d'amitié,

---

(1) Capitaine Ross. *Voyage de Découvertes* pour reconnaître la baie de Baffin, et examiner la probabilité d'un passage au nord-ouest, sur les vaisseaux du roi l'*Isabelle* et l'*Alexandre*. Londres, 1819; 1 vol. in-4°, et *Nouv. Ann. des Voyages*, *tome* XI.

engageant les Eskimaux à s'approcher. Ceux-ci s'arrêtèrent à cinq cents pas, sortirent de leurs traîneaux, et tous à la fois poussèrent de grands cris; Sackeouse en fit autant. Alors ils s'approchèrent un peu plus, n'ayant à la main que leurs fouets. Voyant la largeur de la crevasse, un d'eux s'enhardit et s'approche encore plus. De part et d'autre on gesticule, on crie, on parle, mais sans résultat. On semblait pourtant chercher à s'entendre. Bientôt Sackeouse ayant reconnu que ces Eskimaux, en traînant extrêmement les mots, parlaient le dialecte houmoky, il s'en sert pour les inviter à venir, en leur montrant les présents. « Non! va-t-en, » répliquent-ils en ajoutant quelques mots qui semblent signifier leur espoir que nous n'étions pas venus pour les tuer. Le plus hardi, debout sur le bord du canal, et tirant un couteau de sa botte, répéta plusieurs fois, « Va-t-en, je puis te tuer. » Sackeouse lui répondit qu'il était un homme et son ami, et il lui jeta des colliers de verroterie et une chemise de toile à carreaux. « Va-t-en, ne nous tue pas, » répètent-ils en regardant ces objets avec défiance. Sackeouse, leur jetant un couteau anglais, Prenez cela. S'approchant avec précaution, ils ramassent le couteau en poussant des cris et se tirant le nez. Sackeouse fit comme eux en criant aussi, « Heih yâ. » Bientôt ils prennent aussi la chemise,

et s'en étant fait expliquer l'usage, ils firent beaucoup de questions.

D'abord, montrant les vaisseaux, « Que sont ces grandes créatures? Viennent-elles du soleil ou de la lune? Éclairent-elles pendant le jour ou pendant la nuit? — Je suis un homme, répondit Sackeouse; j'ai comme vous un père et une mère, et (montrant le sud) je viens d'un pays éloigné de ce côté. — Cela ne se peut pas, il n'y a par-là que de la glace. Mais que sont ces créatures? et ils montraient encore les vaisseaux. — Ce sont des maisons de bois. — Non, elles sont en vie; nous les avons vu mouvoir leurs ailes. — Qui êtes-vous? — Nous sommes des hommes, nous demeurons de ce côté, disaient les Eskimaux, en montrant le nord; il y a là beaucoup d'eau. Nous sommes venus ici pour pêcher des narvals.

Sackeouse retourna à une autre entrevue avec une planche portée par deux matelots pour traverser le petit canal. Ces deux nouveau-venus rendirent aux Eskimaux toutes leurs craintes; ils le prièrent de passer seul. Quand il fut de l'autre côté, ils le conjurèrent de ne pas les toucher, parce qu'ils en mourraient. Sackeouse s'étant efforcé de leur persuader qu'il était organisé comme eux, le plus hardi se hasarda à lui toucher la main, puis se tira le nez et poussa un cri. Sa-

ckeouse et les trois autres en firent autant. Alors il leur distribua ses présents et changea de couteau avec l'un d'eux.

A une troisième entrevue, dit M. Ross, notre approche (j'étais avec M. Parry et quelques matelots) alarma encore les Eskimaux. Nous nous tirâmes le nez, Sackeouse ayant découvert que c'était leur manière de saluer. Nous fîmes aussi le cri de surprise et de plaisir, *heyh'yâ.* Ils s'étaient éloignés en se tirant le nez. Ils s'arrêtent : la confiance s'établit; l'étonnement de se voir dans des miroirs les ravit. Et Sackeouse leur ayant dit que c'était chez nous un témoignage bienveillant et respectueux de se découvrir la tête, ils le firent à l'instant.

La couleur de notre peau et les ornements des miroirs furent le sujet d'une grande gaîté.

Sackeouse les engagea à venir à bord. Trois restèrent à garder les traîneaux, les cinq autres vinrent avec nous. L'un d'eux, qui s'était tenu à côté de moi, arrivé avant les autres à 300 pas de l'*Isabelle*, s'arrêta sans vouloir faire un pas avant d'être rejoint par ses compagnons. Il prenait encore le bâtiment pour une créature vivante. —Qui es-tu, d'où viens-tu; est-ce du soleil ou de la lune? lui cria-t-il en s'arrêtant un peu entre chaque question et se tirant le nez de la manière la plus solennelle. Et les autres en firent autant à leur tour.

Sackeouse ne commença à leur faire entendre ce qu'étaient les vaisseaux qu'en leur montrant le canot halé sur la glace, et leur disant que c'était une maison semblable, mais plus petite. Ils l'examinèrent avec une grande surprise qui redoubla quand ils le virent lancé à la mer avec un homme dedans.

Enfin ils se décidèrent à monter à bord. Tout y était merveille pour eux; et après une courte pose leur surprise finissait toujours par un grand éclat de rire.

Ne connaissant sans doute d'autres plantes ligneuses que des bruyères naines, et sans soupçonner le poids du bois, deux ou trois essayèrent d'emporter le mât de perroquet de rechange.

Telle était l'idée extraordinaire qu'ils s'étaient faite de nous, que l'un d'eux (Meigack) me demanda si notre nation ne consistait qu'en hommes et si nous avions des femmes. A la vue du portrait de la mienne, ils crurent d'abord que la peinture était vivante; et tout à coup, s'imaginant que les femmes étaient dans l'autre bâtiment, ils y coururent, et furent très-contrariés de n'y en pas trouver.

Ils n'ont d'autres végétaux que des mousses très-abondantes, longues de 6 à 8 pouces, et qui servent de mèches; et des bruyères dont les tiges liées ensemble font des manches pour les fouets dont ils

; servent pour conduire leurs chiens. Leurs traîeaux sont faits d'ossements de phoques assemblés vec des lanières de peaux de ces mêmes animaux. .es semelles en sont de dent de narvals. »

Il résulte de ce récit que ces Eskimaux se royaient les seuls hommes de l'univers ! et imaginaient que le reste du monde était un morceau de glace ; qu'ils n'avaient pas l'idée de l'usage des canots dont les noms (knyak et oniak) leur sont inconnus ; qu'ils n'avaient aucune connaissance actuelle, ni tradition sur l'existence du reste de leur race ; que leur peuplade ne doit pas être fort nombreuse, et qu'ils doivent tous se connaître personnellement, puisqu'ils ne crurent à l'humanité de l'interprète anglais, qui pourtant était fait comme eux et parlait leur langue, qu'après l'avoir touché. Enfin on ne put leur faire entendre ce que c'était que la guerre, et ils n'avaient aucune arme pour combattre.

Or, si, considérant le genre d'existence de ces hommes, l'on réfléchit que plus de six mois de l'année ils sont enfermés dans leurs huttes, n'ayant d'occupation principale que la conversation et les récits des temps passés, comment se figurera-t-on qu'ils aient perdu le souvenir de la patrie de leurs ancêtres ; de l'événement qui les aurait amenés dans un nouveau pays? Comment se fait-il qu'ils n'aient plus de canots, si leurs ancêtres en ont eu?

Et s'ils n'en ont jamais eu, ou même si, en ayant eu autrefois, ils en perdirent l'usage, comment se fait-il qu'ils ne l'aient pas inventé, soit une première, soit une seconde fois? Car, partout où l'on a trouvé des Eskimaux, au Groënland, au Labrador et à l'embouchure du fleuve Mackenzie, la construction de leurs canots est la même, sans que cependant il y ait lieu de croire qu'ils se soient communiqué leurs modèles. Tous les autres Eskimaux ont pu devoir, il est vrai, à leur position géographique, l'observation fréquente de bois, de débris de vaisseaux ou de canots flottants sur leurs rivages, d'où même ils découvraient de temps en temps, soit des vaisseaux, soit des canots d'autres peuplades. Enfin, ils communiquaient avec des tribus qui avaient pu faire ces remarques. Les Eskimaux arctiques trop reculés, hors de la direction des courants, et entourés de glaces presque perpétuelles, manquaient, au contraire, de ces modèles qui les eussent conduits à l'invention des canots, et ils n'avaient jamais vu d'autres hommes. Mais les autres Eskimaux ayant inventé les canots chacun de leur côté, le défaut de bois chez les Eskimaux arctiques n'est pas une objection. Car, ceux du Labrador et du Groënland, à une certaine époque, n'en construisaient qu'avec des ossements, et aujourd'hui même, ceux que le capitaine Parry vient de découvrir au fond

du détroit de Barrow, ne construisent qu'avec des os la carcasse de leurs embarcations, qui n'en ont pas moins vingt-six pieds de long. D'ailleurs ces matériaux ont bien suffi aux Eskimaux arctiques pour construire leurs traîneaux. Ayant imaginé des traîneaux, comment n'ont-ils pas imaginé des canots? Est-ce que l'idée n'en pourrait naître que par la vue de corps flottants? Mais ils ont bien su inventer les bouées de leurs harpons. Ne durent-ils pas sentir quelquefois le désir de traverser la mer liquide, puisqu'ils dirent à M. Ross que leur mer était toujours libre en été? Leur position n'est donc pas moins favorable pour l'emploi des canots que celle des autres Eskimaux du détroit de Davis (1).

L'explication que donne le capitaine Sabine de

(1) Dans les questions faites aux Esquimaux pour découvrir s'ils se souvenaient que leurs ancêtres eussent eu des canots, tout ce qu'on apprit, c'est que leurs pères pouvaient tuer des baleines, sans pouvoir expliquer par quels moyens, et ils ajoutèrent qu'ils étaient hors d'état de le faire. Est-ce là une raison de croire que leurs ancêtres avaient des canots quand ils tuaient des baleines?

Mais est-il beaucoup plus difficile de tuer une baleine qu'un narval? car un narval est encore plus agile qu'une baleine; et la difficulté de l'entreprise ne vient pas de la masse. N'y eût-il pas quelque malentendu dans la réponse des Eskimaux?

leur ignorance des canots, parce qu'ils les auraient perdus dans la tempête qui les aurait jetés sur ces bords, n'est guère vraisemblable. Leur nouveau pays ne leur offrant pas d'autre ressource que l'ancien, ils devaient demander à la mer les objets de tous leurs besoins. Leur premier soin, indépendamment de l'espoir du retour dans leur patrie, devait donc être de se procurer un objet aussi utile pour leur existence que celui qu'ils venaient de perdre. Tel est le prix qu'ils y attachent en effet, que M. Parry n'a pu s'en procurer un seul, quelqu'offre qu'il ait pu faire. Et, encore une fois, ils pouvaient, aussi bien que les autres Eskimaux, employer des os à les construire. Ensuite, comment se fait-il que par leurs courses, soit à terre, soit sur la glace, ils n'aient jamais rencontré de peuples de leur race? Il faut donc qu'ils soient aussi sédentaires dans leur pays que tous les animaux le sont dans le leur, quand ils ne sont pas forcés d'émigrer, soit par la famine, soit par un ennemi. Il faut d'ailleurs que l'espace qu'ils sont accoutumés à parcourir soit assez restreint pour qu'ils n'aient pas imaginé, aux hommes et aux vaisseaux qu'ils prenaient pour des créatures, d'autre lieu d'origine que la lune et le soleil. Telle est, en effet, pour eux la patrie première des oiseaux et autres créatures vivantes. D'ailleurs M. Ross estime à cin-

quante ou soixante milles par jour la marche de leurs traîneaux. Leur ignorance de la guerre et des armes n'est-elle pas une autre preuve que leurs ancêtres n'eurent jamais occasion de querelle avec une autre peuplade? Car, il n'en est pas de la construction des armes comme de celle d'un canot. S'il y avait eu autrefois des armes chez leurs ancêtres, le souvenir et la fabrication s'en fussent conservés, et leurs ancêtres en eussent eu infailliblement s'ils avaient jamais eu des voisins. Car tous les autres Eskimaux ont des armes. Cette peuplade est donc autochthone. D'ailleurs, quand tous ces faits qui l'établissent manqueraient, quelle que fût la peuplade primitive qui eût formé les autres, comment cette première peuplade se serait-elle formée? Car il faut bien renoncer à dériver tous ces Eskimaux d'une espèce autre que la leur.

Ce fait est un exemple encore subsistant de l'état d'isolement primitif et simultané de toutes les peuplades d'une même race avant qu'elles se fussent assez multipliées pour devenir limitrophes.

Il prouve encore que, malgré un isolement perpétué depuis l'origine, la langue peut se former et se maintenir semblable chez des peuples qui n'ont pourtant rien imité l'un de l'autre. De même chez des peuplades d'oiseaux de même espèce, mais

qui ne communiquèrent jamais, les cris, les chants sont pareils. Enfin les traditions des Eskimaux de Disko et du Groënland méridional assignent aussi à leur race une origine polaire. Quand on découvrit ceux de la baie du Prince Régent, Sackeouse s'écria : Voilà les vrais Eskimaux, voilà nos pères! Égède, dans son histoire du Groënland, rapporte aussi une tradition semblable.

Ce fait est justement analogue à celui dont m'a parlé M. de Simonoff, professeur d'astronomie à l'université de Kazan et astronome de la circumnavigation du pôle austral, par M. Billingshausen. Aux îles Macquarie, sous le 55ᵉ degré austral, 12 degrés à l'est de la terre de Van Diemen, ils ont trouvé une espèce nouvelle de perruche vivant au milieu de neiges presque perpétuelles, et ayant à peine quelques broussailles pour percher. C'est, comme tous ses congénères, un oiseau sédentaire autant par nécessité que par instinct et dont jusqu'ici les autres espèces, sur le reste du globe, même à la Nouvelle-Hollande, ne s'éloignent guère des tropiques. Encore une fois, en coûte-t-il plus à la toute-puissance créatrice, de former un homme qu'une perruche; ou bien une perruche serait-elle plus aisée à créer parce qu'elle est plus petite?

Une grande partie des Samoïèdes de l'Asie et les Lapons d'Europe, ont des troupeaux de rennes

qui leur fournissent des aliments et des vêtements. Ils ont du bois en abondance pour construire leurs meubles, leurs habitations, pour chauffer leurs cabanes, et cuire leurs aliments. Enfin, leur pays abonde en gibier. Ils résistent donc à leur climat dévorant, comme le feraient des hommes plus méridionaux forcés d'hiverner dans leurs pays. Toutes ces ressources manquent aux Eskimaux d'Amérique, qui doivent trouver toutes leurs forces en eux-mêmes. Aucun grand fleuve, aucun courant ne leur apporte des troncs d'arbres, qui ne poussent pas dans leurs régions où ne végètent que quelques bruyères, quelques mousses et quelques lichens. Dépourvus de bois de chauffage et de construction, il leur faut, hiver comme été, se passer de foyer, et dans les constructions suppléer par des ossements au bois que le hasard peut seul offrir.

Là où ils sont assez heureux pour faire en été des approvisionnements de venaison et surtout de pêche qui suffisent à l'hiver, ils vivent sédentaires. Accumulés dans des cabanes de neige dont le pourtour est tapissé de peau : un morceau de glace leur donne du jour durant l'été, et dans la longue nuit d'hiver une lampe suspendue à la voute, richement pourvue d'huile et d'une mèche de mousse, leur dispense tout ce qu'ils peuvent avoir de lumière et

de chaleur. Là ils vivent principalement de poisson sec et d'une sorte de charcuterie qui consiste en morceaux de venaisons, pieds de morses et de phoques et en saumons; le tout renfermé dans des sacs de peaux de veau marin, où la fermentation putride fait tout l'assaisonnement. Cela se mange sans autre préparation. Leur mets le plus délicieux est un mélange de tranches de foie de Daim cru avec ce qui se trouve d'aliments digérés dans l'estomac de la bête... Lors même qu'ils ont quelque combustible, ils font rarement cuire leur viande ou leur poisson...

Mais la patrie de toutes ces tribus ne leur permet pas également cette vie de repos en hiver. Ceux de l'ouest de la baie d'Hudson sont obligés de voyager alors pour vivre des magasins qu'ils ont formés de loin en loin. Comme quelques-uns des lacs qu'ils doivent traverser alors sont très-grands, ils dressent sur la glace une simple tente de peaux. Alors ils n'allument même pas de lampe. Au milieu de la tente on pratique dans la glace un trou, autour duquel la famille s'assied avec ses lignes. Heureusement le poisson ne manque pas; ils le dévorent tout vivant, et s'ils ont soif, ils ont à boire sous la main. (Hearne, *Voyag., chap.* VI, *t.* 1, *p.* 240 *à* 250.)

Verra-t-on dans la résistance de cette race à un pareil climat, l'effet de l'habitude, ou celui d'une

organisation coordonnée pour de pareilles influences? Imaginera-t-on que c'est aussi à l'acclimatement et à l'habitude que les ours blancs et les morses doivent de s'accommoder de leur pays? Ce serait douter du bon sens de son lecteur que de le discuter. Si l'habitude était pour quelque chose là-dedans, pourquoi ces Eskimaux, ces Lapons, ces Samoïèdes, ne pourraient-ils reprendre les prétendues habitudes antérieures de leur race, et toujours mourraient-ils prématurément hors de leur climat?

CHAPITRE III.

ESPÈCE KOURILIENNE.

Le même contraste qu'à l'autre extrémité du continent les Celtes si velus ont offert relativement aux Indo-Germains se répète à la bordure orientale de l'Asie dans l'espèce Kourilienne limitrophe de ces Man-Tchous ichtyophages, les plus glabres et aussi les plus faibles de toute la race mongole.

Ces Kouriliens ou Aïnos, au front plat et bas, mais qui s'élève carrément et non en lozange comme dans le mongolique; aux sourcils proéminents sur une arcade orbitaire plus saillante que dans les autres hommes; au nez droit, bien caréné et tout d'une venue avec le front, comme dans la race semitique, mais plus court et plus gros; à la tête encore disproportionnée, mais enfoncée entre des épaules vigoureuses et trapues qui tranchent à côté de ces grêles et minces Man-Tchous; au teint d'un brun foncé et presque noir, de la couleur des écrevisses vivantes, quoique leurs enfants naissent

blancs, suivant une relation hollandaise (*Voy. du Kastricum*); à la barbe et aux sourcils si épais que tout leur visage en est masqué, plus même que chez les peuples les plus barbus de la race semitique; enfin, au corps si velu, même dès l'enfance, qu'à la baie de Mordwinoff les Russes virent, en 1806, un enfant de cinq ans déjà tout couvert de poils.

Leur taille est de cinq pieds deux pouces à cinq pieds quatre pouçes, au nord de Iézo et au sud de Tarakaï (Kruzenst.) A la baie de Langle au fond du golfe de Tartarie, La Pérouse n'en a pas vu un seul sur vingt-un avoir cinq pieds cinq pouces, et plusieurs avaient moins de cinq pieds. Ils sont bien faits, fortement constitués, et d'une physionomie assez agréable. Leurs cheveux noirs et hérissés sont plats, pendants en arrière, mais pas plus longs que chez les Européens celtiques. Leurs membres, surtout les pieds et les mains, sont fortement proportionnés. Les femmes, plus laides que les hommes, ont le teint aussi foncé qu'eux, les lèvres peintes en bleu et les mains tatouées. Leur sein, à en juger par la gravure japonaise que nous joignons à cet ouvrage, serait en forme de calebasse et pendant comme celui des femmes mongoliques. Elles passent pour accoucher bien plus difficilement, au point qu'il leur faut trois mois

pour se rétablir. De deux jumeaux l'un serait toujours mis à mort, pratique bien singulière chez une race qui paraît peu féconde et où l'invalidité prolifique des femmes paraît conspirer avec le climat à appauvrir la population. Ils sont polygames et très-jaloux des étrangers; car les Français de La Pérouse ne purent voir une seule femme à la baie de Langle, et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'à la baie d'Aniva, sur la côte sud de Tarakaï et à la côte nord de Iézo, quelques officiers russes du capitaine Kruzenstern furent admis dans quelques cabanes, dont on avait d'avance éloigné les femmes. Cependant, hors cette précaution de leur jalousie, ils parurent, à La Pérouse et à Kruzenstern, le peuple le plus doux, le plus bienveillant, le plus pacifique, le plus serviable pour les étrangers, qu'il soit possible de voir. La concorde et l'égalité entre les individus d'une même famille, et celle de toutes les familles entre elles, réalisent ce que les poètes ont imaginé de l'état d'innocence de l'âge d'or. Le trait principal de leur caractère est la bonté. L'avidité, si générale parmi les habitants de l'Océan pacifique, et cet instinct de lucre et de friponnerie des Indo-Siniques, leur sont tout-à-fait inconnus. C'est moralement le meilleur peuple que je connaisse, dit l'amiral Kruzenstern. La décence règne aussi chez eux, mais ce n'est pas

une décence d'étiquette et de cérémonial comme chez leurs voisins mongoliques. Ils ne voient pourtant leurs femmes que la nuit. L'ordre et une propreté extrême règnent dans leurs maisons et sur leurs habits. Leur conception est prompte et facile; et quoique La Pérouse ne pût converser avec eux que par signes, il fut si étonné de leur intelligence, que, pour motiver ses idées sur leur origine européenne, il cite trois mots de leur langue qui sont les mêmes qu'en anglais (*ship*, vaisseau, *tou* et *tri*, deux et trois.) Mais, comme l'observe M. de Kruzenstern, les premières traditions japonaises sur Iézo, île que les Aïnos ont autrefois possédée tout entière et dont ils n'occupent plus que l'extrémité septentrionale, la montrent déjà peuplée d'hommes très-velus. Enfin, Ma-Touan-Lin qui, au douzième siècle, a réuni les annales de la Chine, fixe positivement la première ambassade des Hia-Gi (Yezo) à la suite des Japonais, à la quatrième année Hian-Khing des Thang, ce qui répond à l'an 659 de notre ère. Il y a plus encore. Le *Chou-King*, livre de Confutzée, qui date de plus de 2300 ans avant Jésus-Christ, et par conséquent le plus ancien monument écrit qui existe, mentionne déjà les Hommes velus. Les notions des Chinois sur cette race velue, qu'ils n'ont cessé de désigner par cette qualification si expressive pour

toute leur espèce au corps tout-à-fait glabre, s'interrompirent pas jusqu'à l'époque de la p mière ambassade d'Iezo. Car un commentateur Chou-King, postérieur à cet événement, dit cette ambassade était envoyée par le même p ple dont le Chou-King parle sous le nom de B bares velus. Les titres d'origine, par le plus anc domicile et par la possession territoriale, s donc aussi antiques pour cette espèce que p la Mongolique, et surpassent sous ce rapp toutes les traditions mythologiques ou théo niques de l'occident. Il n'est donc pas possi de la dériver d'une ancienne émigration celtiq race dont le bon Pelloutier lui-même n'avait conduit les colonies moitié si loin vers l'Orient

Si cette espèce occupait autrefois le nord Niphon même, dont le sud au moins fut a habité par des nègres Océaniens; et si, com le rapportent les *Annales de la Chine*, les Japo sont une émigration chinoise, on voit combi dans l'origine de l'état actuel de la terre, les es ces d'hommes étaient isolées chacune dans l circonscription; et combien étaient encore p tranchées les oppositions de leurs caractères p siques. Alors, sur l'île de Niphon, les hommes plus velus de tous, aux cheveux les plus longs et plus raides après les Tongouses, et aux memb

les plus robustes, étaient limitrophes d'une espèce nègre aux cheveux très-courts et laineux, et aux membres les plus grèles et de la longueur la plus disproportionnée que l'on connaisse.

Et cependant ce peuple, si ancien sur une terre fertile; qui ne manque pas d'intelligence; qui a su inventer la navette, ou au moins l'adopter des Japonais, puisque La Pérouse avait acheté à ceux de la baie de Langle, étrangers, au moins directement, au commerce des Japonais, un de ces métiers avec lesquels ils tissent des toiles telles que les nôtres (1), n'ont pas la moindre trace d'agriculture ni même de jardinage. Ils n'ont pas non plus de bestiaux domestiques, ni de volailles, mais ils ont beaucoup de chiens; et, chose extraordinaire, ils élèvent un ours dans chaque maison. Pour le mieux apprivoiser, les femmes vont même jusqu'à l'alaiter. Les Kouriles du continent ont cette même coutume dont les Japonais furent si frappés chez ceux d'Iézo, que cette observation, mentionnée dans le texte de la *Description géographique* de cette île, y a été représentée sur une gravure que j'ai cru devoir reproduire dans cet ouvrage.

Leur langue n'a d'ailleurs rien de commun

(1) Le fil en est fait avec l'écorce d'une espèce de saule.

avec celle des Kamskadales, leurs voisins du nord, puisque les Aïnos habitent aussi la pointe Lopatka du Kamstchatka. Elle n'en ressemble pas davantage à l'anglais, malgré l'homonymie fortuite des trois mots que j'ai cités tout à l'heure. On verra dans le dernier chapitre de ce livre la véritable valeur de ces homonymies dont on a voulu faire des preuves de consanguinité entre les peuples les plus étrangers entre eux sous le rapport de l'organisation, et les plus immobiles sur leur terre natale.

Cette espèce, dont personne n'avait encore parlé, habite aujourd'hui la chaîne d'îles qui s'étend depuis le Japon jusqu'au Kamstchatka. Sur le continent où elle paraît avoir autrefois occupé plus d'espace, elle habite encore la pointe méridionale de cette presqu'île et une courte bande du littoral au sud et au nord de l'embouchure du fleuve Amur. Les Man-Tchous paraissent avoir toujours empiété sur son territoire. En 1805, M. de Kruzenstern a trouvé à la pointe nord de Tarakaï une tribu de Man-Tchous établie dans la baie de Nadidja, où elle est nouvellement passée du continent. Ainsi cette espèce très-disproportionnée en population à l'étendue de sa terre natale, à la veille d'être expulsée de Iézo par les Japonais, et du Kamstchatka par les Russes, le sera bientôt du pays adjacent à l'embouchure de l'Amur, par les

Man-Tchous. Déjà, en s'établissant au nord de Tarakaï, ces Mongoles ont commencé de la cerner par l'autre extrémité vers laquelle, du côté du sud, les Japonais la refoulent depuis plusieurs siècles.

Krakenninikoff (*Histoire du Kamstchatka*), et plus anciennement les Hollandais (*Relation des découvertes du vaisseau le Kastrium*, en 1640), ont donné sur ces peuples des détails confirmés récemment par La Pérouse et Kruzenstern.

En été ils ont des habits de toile faite d'écorce d'arbre filée; en hiver ils s'habillent de peaux de chiens et de phoques, vont nu-pieds sur la neige, ayant aussi découverte ordinairement leur tête qu'ils recouvrent quelquefois d'un chapeau de paille pointu. Kruzenstern les a vus préférer l'eau de neige à de bonne eau de rivière.

Suivant la *Géographie japonaise de Iézo*, que j'ai déjà citée, et dont M. Ab. Remusat a eu l'obligeance de me traduire les passages relatifs à mon sujet, il y aurait trois classes ou trois rangs chez le peuple d'Iézo. La particularité la plus remarquable que je citerai ici, c'est que les femmes de la deuxième classe seraient aussi velues que les hommes. Elles se tatouent les joues.

CHAPITRE IV.

ESPÈCE AUSTRO-AFRICAINE.

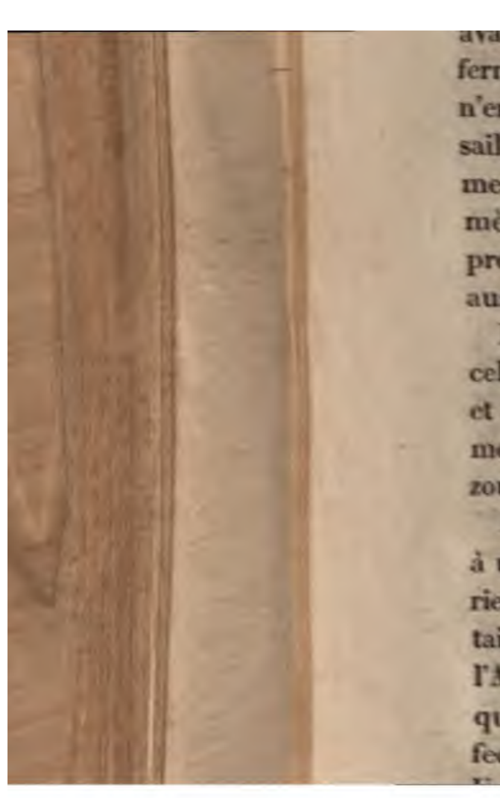
A l'autre extrémité de l'ancien continent, au sud du tropique du capricorne, vivent des hommes dont les yeux sont obliques, la peau d'un jaune enfumé, dont quelques-uns ont les pieds et les mains d'une petite proportion comme dans l'espèce mongolique. Mais leurs cheveux sont laineux, épars par petits flocons, si courts qu'on les croirait tondus, et d'ailleurs beaucoup moins fournis que ceux des nègres. Ils y ont pour compatriotes deux espèces sauvages de chevaux, les plus semblables de tout le genre pour les proportions du corps, le caractère et l'instinct presque indomptables, à ce Czigithai qui habite la Mongolie orientale.

Mais ces Austro-Africains eux-mêmes diffèrent beaucoup plus entre eux qu'aucune des trois races primitives de l'espèce Mongolique ne diffère des deux autres. De sorte que si l'idée de race ne représentait pas aussi bien la séparation d'origine entre des hommes qui, en se rapprochant les uns des autres par certaines convenances d'organisation,

s'éloignent du reste de leur genre par des différences communes, il faudrait faire deux espèces des Hottentots et des Boschesmans.

§ Ier. *Race hottentote.*

Autant la forme de la tête du Mongole est sphérique, autant celle du Hottentot est allongée. Malgré l'aplatissement de la face du Hottentot, il n'y a pas d'espèce humaine où le diamètre occipito-nasal de la tête soit aussi considérable. Les tempes ne sont point convergeantes, mais droites et verticales; le front, au lieu de se déprimer à peu de hauteur au-dessus des sourcils, est bien bombé et vertical; la voûte du crâne est horizontalement prolongée vers le vertex au lieu de proéminer en dôme, comme au Mongole, ou d'offrir un plan incliné vers le front comme chez les Éthiopiens. L'occiput, au lieu de se relever suivant une ligne oblique et arquée derrière le trou occipital, se prolonge horizontalement au delà du quart et même jusqu'au tiers du grand axe de la tête, proéminence qui met la tête de ces hommes bien plus près de la position d'équilibre que celle d'aucune autre espèce, en même temps qu'elle rend plus avantageuse l'application de la puissance des muscles cervicaux. Ce mécanisme y est donc bien plus éloigné, même que



avant la première grosses
ferme et très-bien placée,
n'en était trop gros et ento
saillante. Mais après une pr
me de très-bonne heure, q
mères, la gorge tombe et
prend d'énormes dimension
aussi, et leurs fesses se dév

Le langage des Hottentot
celui des autres hordes. Ils
et moins robustes; la conf
mes passe pour tenir le mili
zouanas et celle des Hotten

Ainsi organisés, les Hotte
à un degré de police et de
rieur à celui de la plupar
taient de vrais nomades c
l'Asie. Ils vivaient du prod
qu'ils avaient même su éle
fectionnement que l'on n'a

En cela, les Hottentots furent-ils inventeurs, ou simples imitateurs des Cafres, leurs voisins de l'Orient, si supérieurs aux autres Nègres? Il paraît que les Houzouanas ou Boschemans n'habitaient pas le même pays qu'eux, et qu'ils n'ont paru au sud de la rivière d'Orange, qu'attirés par l'espoir du butin sur les habitations des colons. Aujourd'hui beaucoup de hordes hottentotes bien décrites par Le Vaillant, habitent au nord de la colonie du Cap, conservant les mœurs et le type originel que leur race a en partie perdus, dans les limites même de la colonie, par son mélange avec tous les éléments de la population la plus hétérogène qui existe sur le globe.

Tel est l'état civil actuel des Hottentots, que presqu'aucun ne peut désirer se marier. Ceux qui le font n'ont pas plus de deux ou trois enfants, et plusieurs femmes sont stériles, stérilité qui n'est probablement que volontaire, car cela n'arrive pas quand une femme hottentote a commerce avec un blanc. Les fruits de cette union sont alors très-nombreux, et très-différents des Hottentots. Ce sont des hommes de six pieds de haut, et forts en proportion. Les femmes qui en naissent sont bien faites et assez jolies, vives et actives. Ces Métis se marient généralement entre eux, ou avec des personnes d'une autre couleur, rarement avec les Hottentots. Cette race remplacera bientôt celle

dont elle descend par les femmes ; d'autant plus que les jeunes Hottentotes en service chez les colons, sont dans une telle dépendance, qu'elles n'osent refuser les jeunes paysans hollandais. Nouvel exemple de formation de race permanente.

§ II. *Race Houzouanas ou Boschismane.*

La face du Boschisman n'est plus aussi carrée au-dessus des pommettes que celle du Hottentot. Les tempes rentrent un peu comme au Mongol, mais le front est encore bombé. La fente des yeux bien plus étroite et plus courte qu'au Hottentot ne diffère de celle du Mongol que par le grand arrondissement de son angle interne. La plate-forme du nez, l'épatement des narines (1), l'écartement des oreilles, le boursouflement en dehors de la paupière sous le sourcil, sont les mêmes que dans le Hottentot. Mais la figure de celui-ci ne fait pas la moue comme celle du Boschisman et du Mongol. La bouche du Boschisman

(1) M. Knox, qui dans son *Mémoire sur les races de l'Afrique australe*, a voulu établir que les Hottentots et surtout les Boschismans, sont des *Siniques-Mongoliques*, est tombé dans de singulières contradictions. Par exemple, il dit que le crâne d'un Boschisman vu par en haut, est presque semblable à une tête européenne bien conformée. Et c'est là précisément la forme la plus différente de celle du Mongole, Il donne

est aussi largement fendue que celle du Hottentot, mais cette fente se relève en dehors à cause du plus grand rétrécissement des joues depuis les oreilles et les pommettes jusqu'au menton, rétrécissement plus marqué que dans aucune autre espèce, et qui contraste avec l'élargissement de la figure mongolique dans le même sens. Mais le profil n'est plus aussi concave que dans le Mongol et même le Hottentot. La bouche saille en un véritable grouin à cause l'obliquité extrême des incisives et des plans maxillaires correspondants qui repoussent en sautoir deux énormes lèvres. Enfin, l'accord de mes observations avec celles de Lichtenstein, qui a vu six crânes de Boschismans, établit que les os du nez sont soudés en une seule pièce écailleuse triangulaire bien plus étroite qu'un seul os nasal ordinaire. Car, comme chez les Macaques et le Chimpanzé, cette soudure tient à un véritable avortement de cette région. La ligne âpre du fémur, qui termine une surface prismatique dans les

---

ensuite comme un caractère, que les pariétaux y forment la partie la plus large du crâne, comme si cela n'était pas propre à toutes les races humaines. Enfin, dans son *Tableau des races mongoles* et *austro-afric.* comparées, il fait un contresens absolu, en trouvant que le contour de la tête du Hottentot est large et carré, et très-semblable au Mongole. Ce contour est au contraire le plus allongé que l'on connaisse. C'est, de plus, une contradiction avec ce qu'il en a dit un peu plus haut.

autres hommes, n'existe pas, et le contour postérieur de cet os, au lieu d'offrir deux faces inclinées l'une sur l'autre, ne présente qu'une surface plano-convexe. Dans le squelette de femme présumée Boschisman, rapporté du Cap par Delalande, cette forme prismatique du fémur, la forme tout-à-fait hottentote du crâne, la séparation parfaite des os du nez, la direction verticale des incisives, etc., enfin, six pouces de plus dans la taille qu'à la Vénus Boschismane, excluent l'origine qu'on lui attribue et en font une véritable Hottentote. Ce squelette est précieux sous ce rapport, parce qu'il est le seul complet que nous ayons de cette dernière espèce, et qu'il prouve qu'elle a aussi la fosse olécrane percée comme les Boschismans et les Guanches; caractère de plus qui distingue les Hottentots des Mongols. Or, parmi les singes, le plus grand de tous, le Pongo, que l'on a pris pour l'Orang-outan adulte, a seul la fosse olécrane percée, et ni l'Orang, qui a vécu à la Malmaison, ni les Gibbons, ni les Siamangs n'offrent cette particularité. Le Pongo n'est donc identique d'espèce ni avec l'Orang-outan, ni avec aucun Gibbon, etc. De plus, il paraît avoir été créé pour la seule Bornéo, comme les Houzouanass et les Hottentots dour l'Afrique australe. Enfin, au lieu que dans ces singes le pied ou la main postérieure s'agrandit et s'al-

longe d'une manière démesurée, à cause du développement des doigts et de leurs os métatarsiens également arqués, le pied des Boschismans, que ne comprime pourtant aucune chaussure, est plus petit à proportion que celui d'aucune autre espèce humaine. Cette petitesse résulte surtout du raccourcissement des doigts et du métatarse qui les soutient, car le talon y est à proportion un peu plus long que chez les autres hommes; léger excès d'ailleurs favorable à la vitesse de la course où ils excellent. Enfin, les Boschismans sont de tous les hommes ceux qui ont les bras plus courts et les mains plus petites, quoique d'une jolie proportion. Ce que l'on appelle les plus parfaits des singes, ces Orangs, ces Gibbons, le Pongo, etc., à marche bipède, et qui n'ont pas de queue, pas de callosités aux fesses, pas d'abajoues, ont, au contraire, les bras et les mains les plus longs de tous les quadrumanes. Étant debout sur la plante des pieds, les doigts de leurs mains vont jusqu'à terre, et y appuient en marchant.

Il n'y a réellement qu'un seul point commun d'organisation entre les singes, les Hottentots et les Boschismans, c'est l'extrême épaisseur de la cloison des narines qui rejette très en dehors ces ouvertures, dont la plus grande dimension est transversale. Mais ce caractère s'observe aussi chez les

hommes mongoliques, où il a été signalé en premier lieu par le docteur Buchanan (*Asiat. Recher.*, *tome* ...)

On a voulu voir une conformité des Boschismans avec certains singes, dans le développement graisseux des fesses de leurs femmes qui rappellerait les callosités des femelles de cynocéphales et de macaques. Mais les gibbosités fessières des femmes boschismanes ne sont pas recouvertes, comme ces callosités, de cette peau de structure si vasculaire et réellement érectile, dont j'ai décrit ailleurs l'influence sur le moral de ces animaux. (*Dict. class. d'Hist. nat., art. Cynocéphales.*) L'effet physiologique de ces proéminences graisseuses ne peut donc être le même. Mais cette illusoire analogie de l'organisation des Boschismanes et de ces mêmes femelles, est plus que compensée par un contraste bien autrement prononcé. J'ai fait voir dans l'histoire des cynocéphales, que leurs femelles n'ont pas de nymphes ou petites lèvres; les deux gros bourrelets qui ferment la vulve représentent réellement les grandes lèvres. Au contraire, chez les femmes boschismanes les grandes lèvres sont rudimentaires, et c'est le repli interne, ou les nymphes, qui s'allonge au-delà de cinq à six pouces avec la forme et la couleur rouge-bleuâtre des crêtes ou pendeloques sous-maxillaires des coqs. Ainsi disparais-

sent toutes ces prétendues ressemblances d'organisation entre cette espèce d'hommes dont on a voulu faire la plus imparfaite, et les singes sans queue qu'on a voulu rapprocher davantage du genre humain, comme un intermédiaire entre nous et les quadrumanes. Or, par leur intelligence et leur moral, les Boschismans s'éloignent encore plus de ces plus parfaits des singes, que par le mécanisme même de leur conformation. A quoi il faut ajouter que dans la patrie des Boschismans il ne paraît pas exister un seul singe sans queue.

Tous les singes ont le corps très-velu, mais les gibbons et les orangs le sont bien plus que tous les autres. Il n'y a que la paume de leurs quatre mains, le contour des lèvres et des joues, et chez ceux qui ont une poche gutturale au larynx, le devant de la gorge qui soit tout-à-fait nu. Au contraire, les Boschismans sont précisément les moins velus de tous les hommes. Leur barbe est tout-à-fait nulle, et leurs cheveux consistent uniquement en petits flocons d'une laine courte, bien plus rare et bien plus dure qu'aux Nègres. C'est d'ailleurs à tort qu'on a prétendu que la ligne d'implantation de ces cheveux décrit une courbe dont aucun angle, rentrant ou saillant, n'altère la régularité. Cette implantation des cheveux, suivant une ligne quelconque, ne saurait d'ailleurs être un caractère.

Si l'on n'avait avancé, sur la foi de certaines torités prétendues graves, que la petitesse membres, chez certains peuples, était un résu de l'inaction et de l'oisiveté; que la forme spé que de leurs visages et de leur têtes était l'effet, s d'une habitude des muscles de la face, soit de co pressions artificielles, on ne s'arrêterait pas ici à ridicules explications. Il faut donc en dire qu que chose. Si la petitesse des bras des Boschisma était un effet de leur oisiveté, les jambes de ce pe ple, le plus vagabond et le plus léger à la cour que l'on connaisse, devraient s'être allongées da une disproportion contraire. Eh bien! leurs cui ses, leurs jambes et leurs pieds sont d'une parfai proportion avecleurs bras. L'on avaitdit encore qu les nègres ont les jambes tordues, parce que da leur enfance ils sont portés sur le dos de leur mèr Mais les Bosjesmans et les Cafres, qui sont port de même, ont les jambes parfaitement droites, quoi ils diffèrent aussi des mongoliques aux jan bes arquées, et qui, dans leur enfance, ne so pas portés sur le dos de leurs mères. On avait at tribué aux disettes habituelles dans lesquelles vi vent ces Boschismans la petitesse de leurs mem bres. Mais la disette produit l'amaigrissement n'affecte pas les longueurs de l'accroissement Ainsi, des peuples bien autrement misérables en

core que les Boschismans, quelques tribus d'Australasiens, et les nègres océaniens de la terre de Van Diémen, des îles Andaman, etc., ont des membres bien plus disproportionnés à leurs corps, pour la longueur, que ceux des Boschismans ne le sont pour la brièveté. Toutes ces différences de proportion et de forme sont donc primitives. Enfin si des déformations mécaniques avaient jamais pu altérer le type originel d'un peuple, comment, malgré les quatre mille ans connus de l'influence de la circoncision, le prépuce continuerait-il de se former chez les Juifs et d'autres peuples? Et si la forme d'un organe aussi susceptible d'influence n'est pas altérée dans la race par sa destruction soutenue chez tous les individus, comment croire qu'une simple déformation soit transmissible, surtout quand l'influence ne persévère pas ?

Ces Boschismans ou Houzouanas, comme ils se nomment eux-mêmes, sont peut-être la plus petite de toutes les races humaines. Car on a vu plusieurs tribus d'hyperboréens, les Soiots dans la Sibérie méridionale, les Eskimaux arctiques et autres, avoir cinq pieds anglais de haut. Il ne paraît pas qu'un seul Boschisman atteigne à cette hauteur. Sur un kraal de 150 personnes, observé par Barrow, l'homme de la plus haute taille avait 4 pieds 9 pouces anglais, et la plus grande femme 4 pieds

4 pouces. L'une d'elles, mère de plusieurs enf
n'avait que 3 pieds 9 pouces. La taille ordi
des hommes est de 4 pieds 6 pouces, celle des
mes de 4 pieds. Mais avec cette petite taille
membres sont parfaitement proportionnés
n'en voit pas un seul difforme. Malgré leur ré
si peu réconfortant, ils ont le ventre protubé
et le dos concave. Cela n'empêche pas que ce s
les hommes les plus actifs, les plus infatigabl
les meilleurs coureurs que l'on connaisse. Ils
dit Barrow, aussi agiles que l'Antilope Klip-Sp
ger (*sauteur des rochers*) qui est le chamois de
frique australe. Sur un chemin raboteux un cl
ne peut les atteindre.

Leurs femmes sont célèbres par la singulière
formation de leurs fesses et de leur vulve. Barr
mesuré des nymphes de 5 pouces de long sur
femme de moyen âge, et Blummenbach dit a
des dessins exacts où ces parties auraient jusq
pouces et plus de longueur. La couleur en est
livide tirant sur une teinte rougeâtre comm
pendeloques d'un coq ; la face interne en
parfaitement lisse. Cette conformation n'exist
chez les Hottentotes (1). La gorge pendante

(1) M. le baron Cuvier, dont on me fait connaître à l'i
même de corriger cette feuille, une véritable topogr

plus prématurément qu'à ces dernières est terminée obliquement par une auréole noirâtre de près de quatre pouces de diamètre, creusée de rides rayonnantes de laquelle saille à peine un court mamelon. Il n'y a sur le pubis que quelques petites mèches de laine clair-semées et tordues comme celles de la tête.

La croupe, qui a jusqu'à 6 pouces de saillie,

---

de cette région dans la Vénus hottentote (imprimée dans les *Mammif. lithographiés*) a décrit avec une grande complaisance de détails, les particularités de forme et d'alignement de ce que, par une gracieuse image, prise de la langue des fleurs, il nomme des *Pétales charnus*. Les amateurs de ce genre de beautés, en trouveront, dans la vingtième livraison, les détails qui seraient ici indécents.

Mais j'emprunterai à ce travail de M. Cuvier un fait important que sans lui, vu mon interdiction du Muséum d'Anatomie, je ne pourrais pas employer. L'angle inférieur et postérieur de l'omoplate est plus aigu et le bord spinal de cet os est plus prolongé dans la femme Houzouanas et dans la Guanche, que dans les négresses et les femmes d'Europe. Cela n'empêche pas l'auteur de rattacher les Guanches, dont il a aussi reconnu la perforation de l'humérus, à la race caucasienne. Autre sujet, autre logique : consultez son *Histoire des ossements fossiles*, et vous y verrez motivées, sur des différences analogues, des séparations d'espèces et même de genres.

est originelle et permanente, tandis que ce n'est qu'avec l'âge et à un bien moindre degré qu'elle se forme chez les Hottentotes. Levaillant, voyageur si exact et dont les observations de zoologie ont été si parfaitement vérifiées depuis, parle de petites filles de trois ans, aussi agiles avec leur double paquet que pas un enfant de leur âge. Elles s'amusent à se faire tremblotter le derrière en secouant fortement le corps. Knox dit que ces gibbosités des fesses disparaissent par le croisement avec les Européens et les Cafres. Au contraire de leur gorge si flasque, telle est la fermeté de ces deux loupes postérieures, que les enfants montent sur celles de leurs mères comme un laquais derrière une voiture. Cela n'empêche pas les Boschimanes d'avoir les membres, les pieds et les mains de la plus jolie forme du monde.

Sans leur physionomie vive et spirituelle, ce seraient les plus laids de tous les hommes. Leur nez, plus effacé encore que celui du Hottentot, serait entièrement plat sans leurs narines d'environ 5 ou 6 lignes de saillie. Aussi le nez de Levaillant était-il pour eux d'une difformité monstrueuse. Une pelote de graisse supplée à l'absence complète de menton osseux. De sorte que malgré l'obliquité si considérable de leurs dents et des os maxillaires, leur profil est presque aussi concave que celui des Hottentots.

Leur peau, bien moins foncée que celle des Hottentots, a cette couleur plombée qu'on appelle au Cap *Bouguinée*, et qui, avec la forme de leur œil oblique et arrondi en dedans, les a fait nommer Hottentots Chinois.

Ils ne diffèrent pas moins au moral de ces Hottentots paresseux, insouciants, timides et serviles.

Vifs, joyeux, actifs, ennemis de la paresse, ingénieux, dit Barrow, qui a confirmé en tout point les récits de Levaillant, si injustement taxés d'exagération, leur gaîté est d'autant plus extraordinaire qu'ils ne peuvent trouver leur vie que par d'excessives fatigues auxquelles des corps moins robustes auraient bientôt succombé. Car ils n'ont pas de culture, n'élèvent pas de bestiaux, et leur terre peu féconde offre même de grands espaces tout-à-fait stériles. Ils vivent habituellement de bulbes d'iris et de racines de quelques graminées qu'ils trouvent en fouillant la terre; ils déterrent aussi les fourmilières pour en manger les larves. Peut-être l'existence de cette race d'hommes a-t-elle arrêté dans cette partie de l'Afrique la multiplication de ces insectes qui y sont beaucoup plus rares qu'ailleurs. Les sauterelles et leurs larves font aussi partie de leur nourriture. C'est avec des fosses masquées qu'ils prennent le

gibier. Leurs chiens qui sont très-gras, au co
traire de ceux des Cafres, ne vivent aussi que
larves de fourmis et ne mangent pas de viande. C'
leur seul animal domestique. A défaut de ces tr
tes aliments ils recourent au pillage. Leur tactiq
pour le faire est pleine de savoir et d'adresse. Leu
arcs très-petits sont dans leurs mains dès l'enfan
Un carquois complet contient 70 ou 80 flèch
longues de 18 pouces au plus, avec de petites br
ses pour étendre le poison, et un briquet de b
Tous leurs sens et surtout la vue sont d'une fine
extrême. Aussi sont-ils les meilleurs archers
monde. Pour découvrir les sources éloignées,
se couchent à terre, et aperçoivent à l'horizon
moindre vapeur s'élever du sol. Toujours comp
tement nus, si ce n'est une peau de chakal flotta
sur les reins, ils sont si endurcis, que des sables b
lants de la plaine ils passent au milieu des neige
leurs montagnes sans paraître s'apercevoir du fr
Et cependant ce n'est pas leur régime qui subvie
une pareille lutte de leur tempérament contre l
tempérie et la fatigue. Au contraire les Hottent
quoique bien nourris, résistent peu aux fatigu
et sont vivement affectés par les changements
temps. Cette constitution si robuste est donc
attribut de race chez le Houzouanass. Il en est
même de sa légèreté. Aussi, dispensés par leur

organisation de se précautionner contre les influences de l'air, ne prennent-ils pas plus de soin pour se loger que pour se vêtir. Leurs huttes, si pittoresquement représentées par Samuel Daniel (*Scen. of Afric.*), sont autrement faites que celles des Hottentots. Elles ne forment que la moitié d'un hémisphère de trois pieds de haut et large de quatre. La terre y est creusée comme un nid d'autruche, et le fond en est garni d'herbe, sur laquelle ils se couchent en rond, repliés comme des chiens ou des chats. En route, et ils y sont presque toujours, ils n'ont d'autre abri qu'une natte tendue du côté du vent sur deux bâtons; et le plus souvent ils dorment à la belle étoile. Les hutes restent dressées après le départ pour servir à la première horde qui passera.

Cette bienveillance de toutes les hordes l'une pour l'autre, repose sur un instinct de concorde et d'affection entre les familles d'une même horde et entre les membres d'une même famille. Aussi ne s'allient-ils qu'entreeux. Presque toujours en guerre avec les nations voisines, un étranger n'est admis dans leur kraal qu'après un long noviciat. Ainsi, la prédilection de race et l'esprit politique concourent à conserver la pureté de leur type originel.

Ce n'est donc point par défaut d'intelligence que cette race vit ainsi dans un état précaire. Tous ceux

qui les ont vus conviennent qu'ils sont très-
nieux; ils apprennent aisément les langues é
gères; leurs dessins sur les cavernes ne manq
pas de correction. Leur curiosité ne tient ni à
miration stupide, ni à une convoitise enfant
c'est un goût d'observation réfléchie. Ils ont s
venter des signaux nocturnes par le feu pour
les genres de correspondance. Enfin, leur ph
nomie fine et spirituelle, malgré leur laideur;
air d'assurance et de fierté qui impose et plaît
à la fois, manifestent la supériorité morale
cette race pour laquelle on s'est donné la peine
maginer une stupidité, une brutalité qui n'en
rait, pour ainsi dire, qu'un singe un peu mo
bête. Nous avons prouvé combien cette compa
son du Houzouanas au singe était absurde et fau
anatomiquement. On vient de voir qu'elle ne l
pas moins sous le rapport moral et intellect
Ce sont au contraire, après les Cafres, les plus
raux, les plus intelligents des peuples de l'Afri
au sud de l'équateur. Ils ne restent donc ce qu
sont que par le même instinct de vie errante
empêche aussi d'autres espèces sauvages de sui
l'exemple des colons européens.

Il serait tout aussi ridicule de les confon
avec les Hottentots. Par un effet de cette di
rence originelle dont nous avons déjà cité



d'exemples, leur peau, quoique bien plus exposée à l'action de l'air, et d'un air plus variable, a une couleur plus claire et moins enfumée que celle du Hottentot. Quoique moins bien nourris, et infiniment plus petits et plus minces, ils sont plus robustes, mieux portants et vivent plus longtemps. A côté des Hottentots aussi nonchalants que débiles, l'âme du Boschisman est aussi intrépide que son corps est infatigable.

Enfin leur dialecte, dont l'analogie avec celui des Hottentots ne tient peut-être qu'à ce qu'on ne connaît bien ni l'un ni l'autre, en diffère assez pour qu'ils ne puissent pas s'entendre réciproquement. Peut-être n'ont-ils de commun que le claquement de la langue, mécanisme qui ne tient pas manifestement à une conformation spéciale de la bouche, puisque celle des Boschismans est autrement construite que celle des Hottentots, et que d'ailleurs les Circassiens, dont la bouche est de même forme que la nôtre, claquent aussi en articulant. Barrow parle d'une différence sous ce rapport entre les Boschismans et les Hottentots. Ceux-ci claquent rarement deux fois la langue dans un même mot; les Boschismans le font à chaque syllabe. Les colons élevés par des nourrices hottentotes prennent d'ailleurs cette articulation.

CHAPITRE V.

CONCORDANCE DES LOIS DE LA DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE DES ANIMAUX ET DE CELLE DES ESPÈCES D'HOMME (1).

[illegible]nsi donc les espèces humaines, et dans ch[illegible] espèce les races, ne sont pas distribuées sur [illegible] d'après les rapports de leur couleur, de [illegible]ue de leur visage et de leurs yeux, etc, avec [illegible]ensité de la lumière et de la chaleur. Et [illegible] des cheveux et de la peau, la forme [illegible] visage n'ont pas non plus elles-mêmes de relations uniques et constantes avec la nature des cheveux et la couleur de l'iris. Les lois suivant lesquelles ces caractères superficiels se combinent entre eux et avec des caractères plus profonds, varient encore davantage. Enfin les types formés par toutes ces combinaisous sont tellement divers entr'eux

---

(1) Ce Chapitre est en grande partie extrait de mon *Mémoire sur la distribution géographique des animaux vertébrés moins les oiseaux*, lu à l'Institut, le 25 février 1822, et inséré au *Journal de Physique*; février 1822.

et ces diversités sont si étrangères à l'action de la lumière, etc., que les types les plus contraires coexistent le plus souvent dans le même pays, sous le même climat. Et non-seulement cette diversité des types ne s'altère pas par la plus longue durée d'une même influence, mais tout prouve que c'est nonobstant même cette influence que les types les plus contraires ont été formés dans le même climat, dans une même région.

Quoiqu'on ait donné plus haut un aperçu de ces lois hors du genre humain, et en particulier chez les singes, les chevaux, etc., il n'est pas inutile de traiter la question sous un point de vue plus général, et de prouver que telles sont en effet les lois de la distribution de tous les animaux de la même classe d'organisation que l'homme, c'est-à-dire des animaux à vertèbres.

Voyons d'abord ce qui devrait être, d'après le système de lois physiques admis jusqu'ici; et voyons quelles conditions seraient indispensables à l'application régulière et uniforme de ces lois.

Si la courbure de la terre était uniforme, et sa surface partout homogène, les lois de la distribution de la chaleur à la surface et dans la solidité du globe seraient sans doute fort simples. Des zones d'une chaleur régulièrement décroissante se succéderaient parallèlement de l'équateur aux

pôles. Et si, pour la création des animaux, l'on admettait unité de temps et de lieu, encore ce lieu dévrait-il être sous la zone équatoriale, leurs espèces seraient sans doute distribuées d'après le rapport de ces lois avec leurs tempéraments. On devrait donc observer depuis l'époque définitive de leur dispersion, une répartition pareillement régulière des mêmes espèces au sud et au nord de l'équateur. Il n'y aurait pas surtout de raison pour qu'une même zone isotherme (d'égale chaleur) ne fût pas habitée dans toute sa circonférence par des espèces parfaitement semblables, quel que fût leur nombre et celui des genres dont elles dépendraient. Car aucune influence de climat n'aurait évidemment pu altérer alors le modèle primitif des espèces que la parfaite convenance de leur tempérament avec cette zone y aurait immuablement fixées.

Or, malgré les inégalités de la projection et du relief de nos continents, malgré leur séparation par des océans rétrécis seulement sous une zone habitable pour un fort petit nombre d'espèces, on n'applique pas moins à leurs animaux ces règles de distribution, qui ne conviendraient qu'à une surface parfaitement sphérique et homogène. Car les mers, les grandes chaînes de montagnes, d'autres barrières naturelles encore, décrivent, sur le globe des régions dont les limites sont aussi infranchi

bles pour leurs animaux, que peut l'être la zone aride pour ceux des zones polaires.

On croit éluder ces difficultés en admettant, ou bien que les routes d'émigration décrites d'un point unique de départ ont tourné ces obstacles par des déclinaisons suffisantes en latitude et en longitude ; ou bien qu'à l'époque de ces émigrations, ces obstacles n'existaient pas.

Chacune de ces hypothèses repose sur d'autres suppositions, et toutes sont également inadmissibles.

Et d'abord, ces émigrations coupant en différents sens les méridiens et les parallèles à l'équateur, supposent préalablement que les climats différaient alors de ce qu'ils sont aujourd'hui, où nous les voyons inhabitables pour les animaux en question ; ce qui n'est rien moins que prouvé en astronomie ; ou bien que les espèces émigrantes se sont progressivement altérées jusqu'à leur plus grande déclinaison en latitude, et ont ensuite reperdu le produit de cette altération en marchant vers leurs sites actuels. Mais alors des variétés appartenant à ces dégradations progressives de race, échelonneraient aujourd'hui la route de ces émigrations. Or, au contraire, les interruptions de forme sont brusques et tranchées. De plus, le temps nécessaire à ces transformations excéderait beau-

coup la durée de la période actuelle de la vie sur le globe. Ensuite, les espèces enchaînées aujourd'hui par leur tempérament sous une certaine zone, n'ont pas pu en sortir naguère pour y rentrer sous un autre méridien; car l'inflexibilité de leur tempérament est prouvée par l'identité de figure des individus les plus antiques avec leurs analogues aujourd'hui vivants. Les débris fossiles trouvés dans nos climats ne prouvent rien pour ces transformations; car ils ne peuvent point être rapportés à des animaux qui seraient les ancêtres des nôtres. Ceux-ci n'en descendent donc pas; la différence des formes ne dérive donc pas d'une dégradation de modèle, mais d'une diversité d'origine. Enfin, les traditions antiques ne parlent pas d'animaux différents de ceux qui se trouvent aujourd'hui dans les pays qu'elles concernent.

L'absence des obstacles aux émigrations dans l'origine, et l'hypothèse de communications subséquemment détruites de nos continents, sont contredites par les faits géologiques; elles le sont surtout par les inductions de la zoologie. Car, par l'effet de ces communications supposées, les mêmes espèces seraient communes aux régions qui auraient eu réellement ces communications. Ainsi, sous le pôle boréal, où l'Europe, l'Asie et l'Amérique rapprochées, communiquent ensemble par

des chaînes d'îles et par des continents de glaces, quelques-unes de leurs espèces de mammifères, peu nombreuses d'ailleurs, leur sont communes. De sorte que, malgré l'interruption ultérieurement éventuelle de leurs communications actuelles, les espèces communes en seraient un témoignage toujours subsistant. Au contraire, dans tout le reste des continents, c'est sur leurs bords qui se regardent et où devaient aboutir les communications prétendues, que le contraste des formes animales est le plus tranché; et c'est, au contraire, à leurs bords extrêmes ou dans leur intérieur, que l'on retrouve des formes quelquefois congénères, mais jamais des espèces communes.

La difficulté de cette dispersion des animaux, à partir d'un point, s'accroît encore, quand on voit des groupes de formes spéciales affecter des régions distinctes où elles existent sans mélange. Si pourtant ces régions présentent quelques espèces étrangères à ces groupes, et dont les analogues se retrouvent ailleurs, leur établissement à la suite de l'homme témoigne de leur origine exotique, et empêche de la confondre avec celle des aborigènes. Or, ces régions distinctes n'offrent pas de transition de l'une à l'autre. Ce sont autant de centres dont les circonférences ne se coupent pas toujours et même sont rarement tangentes. Néanmoins, des

centres analogues se retrouvent quelquefois à d grandes distances, entre lesquelles il n'y a pas lie de supposer d'anciennes communications. Il y plus, la circonscription de ces cercles est très-sou vent indépendante d'aucune barrière physique C'est volontairement et comme par une nécessit d'instinct, que les animaux d'une forme donné sont restreints dans une région, hors de laquell on ne les rencontre plus. Or, il n'y a pas de raiso pour que cette fixité d'habitation n'ait pas toujour existé. Car il n'est pas logique de supposer que ce instinct sédentaire aurait été vaincu par de grande révolutions dans les climats, puisqu'il est prouv que les révolutions du globe ont toujours été su bites, et ont anéanti les êtres sur qui elles agis saient.

Ce qui est diffère donc beaucoup de ce qui de vrait être, d'après le système en question. C'est l sort ordinaire des idées préconçues et antérieur à l'observation. C'est aussi celui des idées conçu en dépit des faits et pour les démentir, comme la parole qui a pû créer au commencement pouva détruire, annuler ce qui est; comme si des paroles h pocrites avaient une vertu contraire à celle de la p role de Dieu. Le moyen d'éviter ce genre d'erreu c'est donc de ne généraliser que d'après la compar son d'un ensemble assez complet de faits similair

Mais si une théorie exige de pareils fondements, avant d'en être là, on a déjà trouvé ordinairement un grand nombre de faits qui sortent des règles imaginées *à priori* pour ces systèmes de convention. Or, une exception est une contradiction; et, comme à mesure qu'ils se trouvent, les faits multiplient ces contradictions de la réalité avec ces systèmes, l'on est bien forcé de rejeter ceux-ci même long-temps avant d'en être arrivé à une théorie rationnelle ou seulement empirique.

Il n'y a que fort peu de temps que cette étude est commencée, et j'ai été le premier à en extraire les principes généraux d'une théorie que quatre années écoulées depuis, n'ont fait que confirmer. J'en ai surtout montré l'application dans l'histoire d'environ la moitié des mammifères que j'ai déjà publiées. Mais cette application est dès à présent complète dans une *histoire physique*, *géographique et archéologique* de ces êtres déjà terminée et annoncée dans le tome 2 de mon Anatomie. J'ai même, à cet égard, pour retrouver les limites de la patrie première d'animaux qui ont été depuis dispersés au loin, créé un procédé de recherches, qui n'avait pas même été soupçonné (1).

---

(1) Voyez, à la fin de cet ouvrage, mon *Mémoire sur la pa-*

D'un autre côté j'ai, par l'*Anatomie des Systèmes nerveux*, donné, à la distinction des espèces primitives, des fondements bien autrement solides que ceux précédemment connus. On ne pourra plus désormais contester l'inaltérabilité des espèces au moyen de ces mille et une suppositions que suggère l'ignorance ou la mauvaise foi. J'ai prouvé, par exemple, qu'une carpe et un barbeau, qui diffèrent bien moins l'un de l'autre qu'un Nègre d'un Français, ont les parties centrales du système nerveux différentes de nombre, autrement arrangées, autrement figurées l'une que l'autre. Évidemment, le froid, le chaud, la lumière, l'obscurité, l'exercice, le repos, la nourriture abondante ou rare, etc., n'ont rien pu faire à cela. (Voy. mon *Anat. liv.* III, *chap.* V.) Ainsi, j'ai corroboré la certitude des deux ordres de preuves, sur lesquels repose

---

trie du Chameau à une bosse, et mes *Histoires des Genres Bœuf, Chien*, etc. M. Cuvier n'a écrit en ce genre qu'une courte note, dans le but de montrer que la marche d'Annibal sur Rome, ne passait point par les lieux où l'on a trouvé, soit en France soit en Italie, des ossements fossiles d'éléphants; qu'ainsi ces ossements ne proviennent pas des éléphants de l'armée d'Annibal. Cet argument, s'il était seul, ne serait pas très-concluant. Heureusement, il est accompagné de preuves bien autrement décisives. Aussi la note, à peu près superflue ne prouve que le grand savoir de l'auteur.



la théorie de la distribution géographique des animaux, et la démonstration de leur diversité primitive. Or, il faut bien en convenir, les résultats de ces recherches purement anatomiques et statistiques touchent de près au problème autrement inaccessible de l'origine même des animaux.

On a opposé une seule objection à la certitude de ces résultats, et cette objection est encore une supposition. On suppose donc que les diversités actuelles d'espèces dépendent d'une altération des formes primitives, soit par le climat, soit par le croisement d'espèces voisines qui en auraient ainsi multiplié les nuances renforcées ensuite par le temps, de sorte que les espèces actuelles ne seraient, pour la plupart, que des variétés accidentelles rendues définitives, on ne sait comment.

Ces assertions sont purement gratuites. Aujourd'hui, ces dégradations de formes, par adultère, ne se produisent pas même à force d'art, et l'on sait par l'examen des fossiles des terrains postérieurs à la dernière révolution du globe, aussi bien que par la comparaison des individus les plus antiques avec leurs analogues vivants, que les formes restent inaltérables.

Enfin, si l'influence des climats avait transformé les espèces, on observerait de proche en proche les nuances de cette transformation, suivant la suc-

cession des climats. Or, tout cela manque de réalité. Bien au contraire, l'expérience montre que l'influence d'un climat nouveau n'altère en rien la forme primitive. Dire que la durée de ces expériences n'a pas été suffisante pour opérer l'altération, c'est se jeter dans d'autres hypothèses qui ne s'appuient sur rien, et sont en contradiction avec la plupart des faits bien connus. Car, en pareille matière, on ne peut juger de ce qu'un long temps produirait, qu'en multipliant, par la pensée, ce que produit un temps plus court. Or, avons-nous dit, depuis une époque peu postérieure au commencement de l'état actuel du globe, les espèces n'ont subi aucune altération. Enfin, et c'est là la meilleure réponse, j'ai prouvé directement que des espèces du même genre, si voisines pour la forme extérieure, qu'on aurait pu prendre l'une pour l'altération du type de l'autre, étaient séparées par l'infini, anatomiquement parlant.

Les conclusions de ce qui précède sont principalement applicables aux mammifères terrestres. On va voir qu'elles conviennent également aux poissons et aux mammifères aquatiques, et par conséquent aux reptiles. Mais plusieurs oiseaux, à cause de l'extension indéfinie des routes que l'atmosphère leur ouvre autour du globe, sont nécessairement exclus de ces règles.

Dans chaque région zoologique du globe, les sites habités par les poissons et les reptiles ne sont pas, plus que les régions zoologiques elles-mêmes, soumis à des règles dépendantes des lois physiques actuelles. Les obstacles à leurs émigrations sont bien plus nombreux qu'on ne le supposait. M. de Humboldt (*Obs. Zool., t.* 2) a montré que, dans un même système de rivières communiquant par embranchements, la température, la profondeur et la vitesse des eaux, leur limpidité, leurs propriétés chimiques, le lit des fleuves, tantôt vaseux, tantôt rempli d'écueils, influent tellement sur l'organisation animale, que toutes ces circonstances deviennent séparément, ou en se combinant, des barrières insurmontables, non seulement pour les poissons habitants du sein des eaux, mais même pour des reptiles qui n'y sont que passagers, et pour les insectes voltigeant à la surface. Mais la figure, l'exhaussement et le relief du sol encore habité dans l'Amérique équinoxiale, au-dessus du niveau de la région des neiges de la zone tempérée, y influent encore davantage sur la variété des poissons.

Si, comme pour les plantes, les sites permanents des animaux dépendaient de la température, de la qualité et de l'exposition du sol, ou des mêmes conditions des eaux, l'on devrait, sur les montagnes de l'équateur, trouver des poissons aux mêmes étages

rénées, est de 1170 toises. Au-dessus, l
tent gelés cinq et six mois. Il est tout
les poissons ne vivent plus dans des e
manqueraient trop long-temps de l'in
l'atmosphère. A cette élévation, la te
moyenne annuelle est de + 1° à + 1°, 3
sont gelés pendant quatre mois. Dans le
Quito, cette température est celle d'u
d'air de 1300 toises plus élevée. Ce sera
la loi des sites habités par les poissons é
me que pour les plantes, jusqu'à 2470
les eaux y seraient peuplées de poissons
tiles; or, au contraire, on n'y en rencont
dessus de 14 à 1600 toises.

La même cause ne limite donc pas l'exi
poissons dans les Pyrénées et dans les An
celles-ci, à 1900 toises, la températur
de tous les mois de l'année excède unif
9 degrés, tandis qu'à 1200 toises, dans les
la température moyenne annuelle n'a

or, sur l'Antisana, à 2100 toises (HUMBOLDT, *Poissons fluviatiles de l'Amériq.; Observ. zool., t. 2.*), la lagune de Mica est libre de glaces dans toutes les saisons. Dans les eaux des Pyrénées, la vie animale cesse là où physiquement elle ne pourrait plus se maintenir. Dans les Andes, elle s'arrête beaucoup au-dessous de cette limite. Il ne me paraît pas douteux cependant que des poissons, transportés jusqu'à 800 toises au-dessus des derniers lacs qui en sont peuplés dans les Cordilières, n'y réussent très-bien; puisqu'à cette hauteur l'air, la terre et les bois ne sont pas plus déserts que les étages isothermes des montagnes de la zone tempérée.

Ainsi la vie animale ne s'éteint pas dans les eaux des hautes régions par l'intolérance des forces physiques actuelles. Les lois de cette restriction se confondent donc avec celles du développement des corps organisés. Aussi M. Ramond conclut-il que, dans l'état actuel de nos connaissances, il est plus raisonnable de croire qu'au temps de la manifestation de la puissance créatrice sur notre planète, elle a répandu à la fois dans toutes ses parties des types dont l'organisation est assortie à la condition physique de chaque localité.

Si, dans les Andes, cette solitude des eaux supérieures, tout habitables qu'elles sont physiquement pour les animaux, contrarie les idées sys-

tématiques sur la Zoologie géographique, la position même des eaux habitées en est peut-être une contradiction plus forte encore. Une pœcilie, la Guapucha, et une nouvelle espèce d'apodes, l'Eremophilus, sont les seuls habitants de la rivière de Bogota, qui, de plus de 500 mètres, se précipite dans la vallée de la Magdeleine par le saut de Tequendama. Supposera-t-on que, surmontant le poids et la vitesse d'une pareille colonne d'eau, ils ont remonté jusqu'au plateau de Bogota, élevé de 1347 toises au-dessus de la mer? Mais alors on les retrouverait plus nombreux dans le rio Magdalena, où se jettent les eaux de la cataracte, qui d'ailleurs par une dispersion bien plus naturelle, les y aurait dû entraîner. Et cependant ils ne s'y rencontrent pas.

Près de Popayan, dans la petite rivière de Palacé et le rio Cauca, au-dessus du confluent d[u] rio Vinagre, qui prend ses eaux chargées d'acide sulfurique au pied du volcan de Puracé, vit [un] autre poisson solitaire de l'ordre des apodes, a[p]pelé Astroblepus, à cause de la position vertic[ale] de ses yeux. L'espace de quatre lieues au-dess[us] de ce confluent, le rio Cauca est désert, et l'Ast[ro]blepus ne se retrouve plus dans le reste de [son] cours.

Sur le plateau de Quito, les ruisseaux qui s[...]

ent du pied des volcans ne nourrissent qu'un seul poisson, décrit par M. de Humboldt, sous le nom de *Pimelodes cyclopum.* Il est peu nombreux, et ne s'y montre que la nuit. Or, les éruptions du Cotopaxi et du Tungaragua en vomissent quelquefois tant, que des épidémies sont la suite de leur décomposition. Ils sont rejetés pêle-mêle avec les flots d'une boue argileuse, par des crevasses latérales élevées de plus de 1300 toises au-dessus du plateau. Leur figure n'est pourtant pas altérée, ce qui est doublement remarquable à cause de la mollesse de leur chair et de la fumée des volcans. Comme on ne les voit que la nuit dans les ruisseaux voisins, comme ils n'y sont qu'en petit nombre, comme ils sont au contraire vomis par milliers dans les éruptions, leur patrie ne peut être dans ces ruisseaux. Leur présence n'y est qu'accidentelle et toujours temporaire. Ils ne proviennent pas non plus des eaux inférieures. Leur séjour est donc dans la profondeur des volcans, où il faut bien admettre des lacs souterrains, semblables à ceux qu'habite dans la Carniole le Protée solitaire (1). Le site de ces animaux, inaccessible

(1) J'ai démontré que le Protée, et tous les animaux qui vivent comme lui dans l'obscurité, la taupe, la chrysochlone, etc., n'avaient pas de nerf optique, et que le trou du

à tous leurs congénères, les a donc vu naître; ils y restent renfermés par les barrières de leur instinct et de leur tempérament, plus encore que par des obstacles mécaniques. Supposer la retraite d'une ancienne mer, dont ces hauteurs auraient été les écueils et ces animaux les habitans errans, ce n'est pas résoudre, c'est obscurcir le problème de leur solitude actuelle. Car ils devraient se trouver dans les eaux de toutes les montagnes, et de plus ils ne devraient pas y être seuls relégués.

Ainsi donc il n'y a pas, pour la distribution géographique des races et des espèces d'hommes, d'autres lois que pour celle des animaux. Les plans de la nature n'ont rien de commun avec ces idées mesquines par lesquelles on prétendit lui imposer rétroactivement des lois attentatoires à sa majesté. La répartition des animaux et des hommes sur le globe n'a aucun rapport soit avec leur forme, leur taille, leur couleur, la nature de leurs poils, etc. Les formes animales, et dans chaque genre les espèces, sont groupées par régions dont les contours ne se coupent que rarement, et même ne se touchent pas toujours. Quelquefois les formes les plus analogues sont les plus distantes, sans qu'il

---

crâne qui sert à la transmission de ce nerf, n'existe pas non plus. (*Anal. des Syst. nerv., liv.* III, *chap.*)

y ait lieu de soupçonner d'émigration, de communication mutuelle. Par conséquent chaque forme eut un centre primitif d'existence et partant de création. On ne peut donc admettre, pour la création des animaux, aucune unité de lieu d'où ils se seraient dispersés. La pluralité des centres de création est au contraire évidente, quoiqu'on ne puisse encore en fixer définitivement le nombre.

CHAPITRE VI ET DERNIER.

APPLICATIONS DE QUELQUES RÉSULTATS DE CET OUVRAGE, A LA SCIENCE ÉTYMOLOGIQUE, A QUELQUES RÈGLES DE CRITIQUE HISTORIQUE, ETC.

J'ai, dans les plus anciennes archives du genre humain, retrouvé les titres d'origine de ses races et de ses espèces, perpétuées la plupart jusqu'aujourd'hui avec leurs traits primitifs ; j'ai reconnu celles dont les traits ont été altérés, et indiqué par quels mélanges ces altérations s'opérèrent ; j'ai décrit celles de ces espèces dont le type s'est conservé pur ; j'ai montré que les principaux traits de ce type, la couleur et la nature des cheveux, la couleur de l'iris et de la peau, la forme du visage et des yeux, etc., sont inaltérables par l'influence des climats les plus divers, etc. ; qu'enfin chacune d'elle est aborigène du pays où la montre la plus ancienne histoire. Exposons maintenant quelques conséquences de ces recherches relativemet à quelques points communs de l'histoire des nations, et surtout à quelques principes ou axiomes d'après lesquels on a jusqu'ici jugé un grand nombre de

faits historiques, et interprété leur signification.

Ces applications se borneront à deux ordres de faits, 1° la signification des analogies des langues relativement aux origines des nations, 2° ce qu'il faut entendre par *dispersion* des peuples.

Comme je pourrais être soupçonné de donner à quelques résultats de ce travail une importance historique exagérée, et comme je ne me propose pas d'indiquer toutes les applications qu'on en peut faire à l'histoire, à plus forte raison à la morale, aux arts et à la législation; comme la plupart de ces applications consistent à limiter, à restreindre, à modifier certaines théories qui, quelquefois même, en deviennent inadmissibles; indiquons seulement l'objet de la principale de ces théories, et l'ordre de faits qu'on y veut assujettir.

Pour n'être pas, surtout ici, suspect de partialité, je laisserai parler l'un des plus célèbres propagateurs, je dirai même l'un des fondateurs de cette science étymologique, à laquelle un homme aussi savant que modeste vient d'élever un magnifique monument (1).

---

(1) *Voyez* l'Atlas éthnographique du globe, ou classification des peuples anciens et modernes, d'après leurs langues, précédé d'un discours sur l'utilité et l'importance de la linguistique appliquée à plusieurs branches des connaissances

pour la connaissance de l'origine des nat
recherches de ce genre qu'on avait faites a
ou dirigées sur des objets trop restreints
treprises dans l'intérêt d'un système ,
amené que des résultats partiels et peu
mais depuis que l'attention des savants
pelée sur ce genre de rapprochement, on
qu'il a contribué, *plus que tout autre* , à
idées sur la descendance des peuples, la

---

humaines, d'un aperçu sur les moyens géograph
ployés par les différents peuples de la terre, d'un cou
l'histoire de la langue slave, et sur la marche pro
la civilisation en Russie, avec environ 700 vocab
principaux idiomes connus, et suivi d'un tableau
moral et politique des cinq parties du monde, *dédi
reur Alexandre*, par AD. BALBI : in-f°. Paris, 1820 ;
explique cette pensée de Buffon, que le génie c
tience ; œuvre d'une utilité immense, sous tout
port que celui de la connaissance des liens de con
entre les nombreuses familles du genre humain

des diverses familles en Europe et en Asie, et leurs rapports de consanguinité. C'est par ce moyen qu'on s'est assuré, avec le degré de certitude désirable en ces matières, du mélange des races qui se sont fondues ensemble pour former la plupart des nations modernes; c'est encore par le même procédé qu'on a reconnu la communauté d'origine de tribus maintenant séparées par de prodigieuses distances; c'est enfin par la réunion d'un grand nombre de travaux spéciaux en ce genre, qu'on est parvenu à tracer un tableau généalogique presque complet des familles qui ont peuplé la plus grande partie de l'ancien continent (1). »

Tel serait, d'après un des plus savants philologues modernes, qui est aussi le plus élégant écrivain dont elle se soit encore honorée, l'ensemble des résultats actuels de la science étymologique. Elle offrirait ainsi un guide unique et toujours sûr pour retrouver les titres de parenté des nations, pour fixer les limites de leur consanguinité, et par conséquent celles de la diversité primitive de leurs races ou espèces. Enfin, pour citer encore les paroles du même auteur, (*Disc. prélim. à l'Essai sur les lang. tartares, t. 1, p.* IV et XXIX), au moyen de

(1) M. Abel Rémusat, *Mélanges asiatiq., t.* 1, *p.* 267.

règles déduites de principes posés sur la discussion d'une hypothèse fort ingénieuse; « on pourrait dire avec précision, d'après la langue d'un peuple, quelle est son origine, quels sont les peuples avec qui il a eu des rapports, à quelle souche il appartient, au moins jusqu'à cette époque où les histoires profanes s'arrêtent, et où l'on trouverait dans les langues la confusion qui leur a donné naissance à toutes, et que l'on a si vainement tenté d'expliquer. »

Observons d'abord qu'il ne peut plus être question d'expliquer la confusion qui aurait donné naissance à toutes les langues; il ne reste plus qu'à expliquer comment on a généralisé pour tous les hommes un événement pour ainsi dire personnel à une nation de la race sémitique, ou tout au plus à la race sémitique entière, mais qui fut étranger aux autres races de la même espèce, et à plus forte raison aux autres espèces. Et comme en pareille matière on ne peut expliquer les événements des temps obscurs que par ceux du même genre dans des temps mieux connus; ne sera-t-il pas arrivé alors ce qui est arrivé depuis, qu'une nation prévenue, comme elles le sont toutes, de sa priorité sur la terre, aura supposé que dans l'origine les autres hommes parlaient la même langue qu'elle, et qu'ils la métamorphosèrent avec le temps. Ainsi les hommes qui ouvrirent la carrière de l'étude des langues,

de rousseur, etc., constituent cette race indo-germanique dont le type est également inaltérable et par le climat de l'Islande, et par celui des plaines où coule le Gange; 2° les Arméniens et les Curdes sont des peuples de race caucasienne aux yeux et aux cheveux noirs, au visage qu'on peut dire académique pour la forme; 3° les Persans sont de cette race arabe ou sémitique, à la tête plus petite, aux yeux plus grands, que ceux de la race caucasienne; 4° une partie des Espagnols et des peuples qui parlent anglais, sont de cette race celtique, aussi différente de la race indo-germanique que les Kouriliens le sont des Indo-Siniques et des Tongouses, etc.; 5° enfin les Indous proprement dits, dont le sanskrit est un des plus anciens dialectes, sont également différents des Caucasiens et des Sémitiques. Mais comme nous n'avons pas parlé des races de l'Inde, nous n'insisterons pas sur ce point.

Secondement, les langues des peuples de race caucasienne, celles des Géorgiens, des Mingréliens, des Circassiens, ont surtout de la parenté avec certains idiomes septentrionaux, tels que le finnois et le samoïède. Assurément, disent les étymologistes, ce n'est pas le hasard qui fait que des objets de première nécessité portent le même nom en circassien et en finnois, ou en vogoul.

Enfin, la race finnoise aurait un titre principal à l'attention des savants, c'est d'avoir donné naissance à ces émigrations de Huns, d'Avares, de Khazars, qui ravagèrent les contrées orientales de l'Europe. La race finnoise serait aussi la souche des Lapons.

Il est inutile de rappeler ici les dissemblances d'organisation entre toutes ces races que l'étymologie renferme dans les liens d'une si étroite consanguinité. Telle est la force d'assimilation du principe étymologique, que, si le mécanisme de cette consanguinité était expliqué ici, on verrait à combien peu de souches primitives, réductibles elles-mêmes en une seule, se réduirait le genre humain.

Observons seulement que l'identité des Khazars avec la race finnoise a été établie sur l'identité d'un seul mot, qui reste de la langue de ce peuple, avec des racines aujourd'hui existantes dans la langue des Vogouls et des Samoïèdes.

En définitive, voici à quoi se réduit le mécanisme de toutes ces argumentations. « Deux peuples séparés par des distances quelconques d'organisation et de pays parlent la même langue, ou bien dans leurs langues les mots significatifs de ce qui est partout un objet nécessaire de première attention, sont semblables, tels que homme, femme, père, mère, frère, sœur, etc., lune, soleil, terre,

cheveux, main, pied, et les premiers noms de nombre. Ces deux peuples ont donc la même souche, la même origine; ils descendent d'une même famille primitive, et leur organisation fut d'abord la même. Les différences actuelles de cette organisation ne sont donc que des altérations subséquentes, imputables à telle cause que l'on voudra.»

Il y a ici une pétition de principe. Car il aurait fallu démontrer que les différences organiques ne sont pas antérieures à la différence des langues, et c'est ce qu'on n'a pas fait, ce à quoi même on ne semble pas avoir pensé.

Une telle manière de raisonner ne ressemble-t-elle pas à celle-ci :

Supposons le retour d'une de ces révolutions politiques lentes ou brusques, peut-être même de ces révolutions sidérales qui, à différentes époques et chez différents peuples, anéantirent les monuments historiques et éteignirent jusqu'aux traditions populaires. Alors disparaîtraient les preuves, aujourd'hui si palpables, que les nègres d'Haïti furent les esclaves importés d'une colonie de Français; et que par l'effet même de la subordination de l'esclavage, ils changèrent leurs langues, diverses entre elles, pour celle de leurs maîtres. Et des philosophes métaphysiciens, observant l'identité de la langue française d'Haïti avec celle que l'on par-

très-variées, mais qui, en substituant de nouveaux idiomes aux anciens, n'ont aucune prise sur l'organisation des races.

On me permettra sans doute de faire de nos jours le dernier raisonnement pour les Lapons, relativement aux Finnois. Un tiers des mots de la langue des Lapons est Finlandais; mais les Lapons sont des hyperboréens, aussi purs d'organisation, que pas une peuplade Samoiède. J'ai même contre leur identité supposée avec les Finnois, un argument de plus qui manquerait aux raisonneurs à venir touchant les nègres d'Haïti. Malgré leur contiguité aux races finnoise et germanique, qui contrastent si fortement avec eux, il n'y a pas en Laponie une race métisse, et l'on trouverait des mulâtres à Haïti. Car on conçoit quel parti les métaphysiciens à venir pourraient tirer de la différence des mulâtres aux nègres, pour expliquer la transformation des Français en noirs purs par l'effet du climat et du temps. Les mulâtres, diraient-ils, sont des Français moins anciens que les autres à Haïti et par conséquent moins altérés.

Or, je ne crois pas qu'après avoir lu cet ouvrage, aucun philologue soutienne maintenant qu'il y eut jamais aucune consanguinité entre les Lapons et les Finlandais.

Cela accordé, pourra-t-on se refuser à la même concession pour la diversité des Khazars, d'une

part, et des Huns de l'autre, avec la race finnoise.

Quant aux Khazars, les faits que j'ai rapportés convaincront probablement d'autant mieux, que l'origine finnoise ne porte que sur un seul mot, et que la plupart des étymologistes conviennent qu'un mot, que plusieurs mots même ne prouvent rien.

Quant aux Huns, aura-t-on peut-être moins de motifs encore d'en faire des finnois ; car l'identité ne porte même pas sur une ressemblance de mots, puisqu'il n'en reste pas un seul, autre que des noms propres très-probablement altérés par les auteurs qui les transmirent, et que l'unique motif consiste dans la supposition que deux mots qui ne se ressemblent pas sont au fond les mêmes (1). Si,

---

(1) Voyez pour cette hypothèse étymologique présentée d'ailleurs d'une manière fort ingénieuse, la note par M. St-Martin sur l'identité des Huns avec les Finnois, (pag. 61 et suiv.) du t. 5 de son édition de l'Histoire du Bas-Empire. Selon lui le nom de Huns, différemment orthographié, est le même que celui de Finn et s'applique à la même langue. J'observe seulement que, dans les écrivains grecs, les premiers qui aient mentionné les Huns, la différence d'orthographe est bien plus grande qu'elle ne paraît ici. Denis Perègète écrit Ουννοι et Procope Φιννοι.

Comme ce système n'est pas encore développé, je n'ai pas

comme il y a quelque raison de le croire, les Noghais, peuple aujourd'hui presque détruit et dont, il n'y a pas quinze ans, un Français, le comte Maison, est enfin parvenu à rendre les débris sédentaires, est une nation mongole, c'est un nouvel exemple de permutation de langue aussi complète que celle des nègres de Saint-Domingue. (Voy. plus haut *p.* 246 *et suiv.*)

Ainsi, ni des mots nombreux, ni même des langues entières, ne prouvent rien quand les caractères physiques les contredisent. A plus forte raison, l'absence complète de ces analogies de langage doit donc laisser toute leur valeur absolue aux traits physionomiques, quand ils contrastent si fortement avec ceux d'une race différente.

Mais comme des peuples d'une même race, et à plus forte raison d'une même espèce, peuvent avoir eu aussi des langues primitives très-diverses, tels sont, par exemple, les peuples de race caucasienne; et comme l'alliance de ces peuples entr'eux n'a rien dû changer à leurs caractères physiques, c'est donc seulement alors que les ressemblances des langues,

---

dû y répondre autrement. Mais je crois que l'ensemble de *faits* que j'ai exposés, réfute assez d'avance une hypothèse qui ne porte que sur une question de *mots*.

soit pour les vocabulaires, soit pour les formes grammaticales, seront significatives d'une double filiation politique et originelle. Hors ce cas, la communauté dans les langues n'indique que la filiation politique.

§ II.

L'idée de la dispersion d'une nation primitive, partie d'un seul point pour peupler la terre, a donné lieu à une singulière pétition de principe en histoire. Lorsqu'à de grandes distances on retrouve des peuples parlant une langue à peu près semblable, on en conclut la consanguinité, la descendance originelle de l'un à l'autre. L'on vient de voir ce qu'il faut penser d'une pareille conclusion dans un grand nombre de cas où les caractères physiques prouvent péremptoirement des diversités de race et même d'espèce. Mais la supposition est bien plus plausible lorsque la ressemblance des langues coïncide avec celle des caractères physiques. Or, même alors, il doit arriver fort souvent que la conclusion n'est pas fondée. Car on a vu que, pas plus chez les espèces humaines que chez des animaux congénères entre eux, les populations d'une même espèce, d'une même race, ne sont pas toujours agglomerées sur un territoire occupé par elles seules. Ainsi chez la race turque primitive, la

nation la plus distante au sud-est, les Ou-Sun indigènes du Tangut, étaient, au nord, tout-à-fait interceptés du gros de leur race originaire de l'Altaï, par les races mongoles proprement dites, et par les Eleuth. De même dans la race hyperboréenne, les diverses populations de la souche Esquimaux, furent dispersées sur des espaces immenses où leur isolement respectif durait encore dernièrement pour les Esquimaux arctiques, et continue probablement aussi pour d'autres tribus. On a vu comment cet isolement coïncidait avec l'identité du langage. De même les populations de plusieurs espèces de mammifères alpins, le Bouquetin et le Chamois par exemple, qui dans les Alpes de l'Europe et de l'Asie, sont évidemment aborigènes de leurs sites permanents, ne s'éloignent jamais, surtout le bouquetin, de la région des neiges perpétuelles, chacun dans leurs montagnes. Car on n'imaginera pas sans doute, que par un caprice unique de leur instinct depuis si inflexible, ils se soient mis une fois à parcourir les plaines et les bassins intermédiaires aux sommets qu'ils habitent. Il y a plus, des chaînes intermédiaires à celles de leurs patries diverses, quoique pourvues des mêmes sites neigeux, sont désertes : ces animaux n'y existent pas. Ce n'est pas toutefois qu'on les y ait détruits. Car, ainsi que je l'ai fait voir, la souche sauvage de nos moutons, le

mouflon de Corse, habite encore, comme au temps de Polybe, les sommets de cette île dont les habitants se font néanmoins un point d'honneur d'en tuer le plus qu'ils peuvent.

Les exemples de ces populations primitives isolées ne sont pas moins nombreux chez les races humaines.

Par la chaîne des montagnes médiques, les populations blondes aborigènes du Cabul et du Candahar, se joignaient aux autres Indo-germains de l'est du Caucase. De là ces Mèdes et ces Parthes qui dominèrent deux fois la Perse. Cependant, au nord-est de ces peuples blonds, la masse de la population de l'ancienne Sogdiane et de la Bactriane, la grande et la petite Boucharie d'aujourd'hui, n'en était pas moins de race semitique. Toutes les traditions présentent les Tadjiks comme la population aborigène de ces contrées.

Ces Tadziks (*Mém.* des officiers suédois, *Voy. au nord*) généralement de taille ordinaire et bien prise, ont le teint assez beau pour le climat, les yeux bien coupés, noirs et vifs, le nez aquilin, le tour du visage bien formé, les cheveux noirs et fort déliés, la barbe épaisse; en un mot ils n'ont rien de la difformité des Tartares, leurs compatriotes actuels. Tel est aussi le portrait, quoique moins détaillé,

que fait des Tadziks, le colonel Meyendorff envoyé russe à Bouckara. Telle est la pureté de leur type semitique, et leur ressemblance avec les Juifs répandus dans le pays, que quelques savants orientaux les font descendre des dix tribus juives transportées en Médie par Salmanasar. Au contraire, les Ouzbeks, dominateurs de la Boucharie depuis sept siècles, offrent au milieu des Tadziks un mélange de la physionomie des Tartares et des Kalmouks. Les Turcomans orientaux du Karism ayant la face plus large et le corps plus trapu que les Usbecks, ressemblent aussi davantange aux Kalmouks. (Meyendorff, *liv.* 3, *chap.* III.) Depuis bien longtemps cependant, ces deux peuples turcs, surtout les Turkmans, sans avoir encore perdu l'empreinte de leur figure, ont mêlé leur race avec celle des Persans semitiques. Mais aussi leurs yeux et leurs cheveux, dont la couleur résiste moins que la forme du visage, sont-ils du plus beau noir.

Un pareil contraste toujours subsistant entre les Bouchares indigènes et leurs envahisseurs turcs dont le sang ne cesse pourtant de se mêler avec celui des plus belles femmes des races caucasienne, semitique et indoustane, et cette identité de type entre les Tadziks, les Persans et les Juifs, prouvent assez que ces trois peuples sont de la même race. Aujourd'hui ils parlent encore persan. A la vérité

(*Nouv. Ann.*, t. XVIII, p. 421) on avait déj conclu étymologiquement que ces Bouchare tadziks avaient toujours parlé cette langue, parc que beaucoup de noms géographiques de leu pays sont persans. Cette conclusion, qui d'ailleur peut être juste, perd pourtant beaucoup de s force par la considération que les Persans ont été les dominateurs les plus anciens et les plus constants du pays. Il est donc possible que, nonobstant ces synonymes géographiques, la langue des anciens Sogdiens et Bactriens n'ait jamais plus ressemblé au persan, que l'arabe, le kourde, ou l'hébreu. Et cependant ces Arabes, ces Kourdes, ces Hébreux, sont évidemment de la même race que les Persans. Cette conjecture sur l'ancienne langue des Tadziks, est d'autant plus plausible que Zoroastre, l'auteur du Zend-Avesta, était de Bactriane, patrie de cet idiome ZEND, toujours étranger à la Perse où il n'était que la langue des prêtres, et par conséquent inconnu du peuple qui parlait le Parsi.

En définitive, quelle qu'ait été la langue originelle de ces Bouchares tadziks, il est bien certain qu'ils ne parlaient pas le turc, langue de leurs maîtres actuels. Sous tous les rapports, lors de la conquête, ils étaient supérieurs en civilisation aux tribus des Usbecks. L'hypothèse suivant laquelle le peuple conquis, quand il est plus nombreux et plus civi-

lisé, doit imposer sa langue aux conquérants, aurait bien dû se réaliser ici. Eh bien ! ni ce résultat, ni l'événement opposé n'est arrivé! Chaque peuple malgré la conformité d'une même religion, a gardé sa langue. Au contraire, les esclaves de Saint-Domingue, assemblage discordant de nègres aussi différents entr'eux de langues (1) que de races, et n'ayant d'autres moyens de s'entendre que la langue même de leurs maîtres qu'ils étaient ainsi forcés d'adopter, ont substitué une langue nouvelle aux leurs.

Enfin quelque lointaines que puissent être les émigrations d'une race, les émigrés, quand ils ne se croisent pas, conservent, malgré la différence de leur nouveau climat, la pureté de leurs traits originels; et lorsqu'ils se croisent avec une autre race, l'une des deux, passive dans ce croisement, donne naissance à une race nouvelle dont le type témoigne toujours assez de son origine. En voici de nouveaux exemples. Les juifs dispersés depuis presque deux mille ans conservent dans l'Inde et en Boucharie le même type qu'ils avaient au moyen âge en Angleterre et qu'ils ont aujourd'hui en Prusse et en Pologne. Vers la fin du moyen âge, un autre

---

(1) M. Balbi (*op. cit. Tab.*) dans sa *Classification des langues africaines*, a déterminé environ quatre-vingt-dix-huit langues parlées par des nations nègres.

peuple d'Asie plus lointain que les Juifs, et les révolutions de cette époque semblent expulsé de l'Indoustan, porta sous tous les cli l'empreinte de son origine. Le plus poétiqu prosateurs modernes, Walter Scott (*Voy. Qu Darward, chap.* VI, les *Bohémiens*; Œuvres plètes, in-8°, *t.* 33) a peint le premier avec des leurs pleines de vérité cette race de Zingars gairement Bohémiens) qui campés encore auj d'hui dans les plaines de la Hongrie et des C les, comme dans celles de la Boucharie, y co vent les mêmes mœurs, les mêmes traits physi qu'avaient leurs ancêtres sur les bords de l'In

Si la terre s'était peuplée de proche en pro comme on le suppose, si ces invasions de l' quité et du commencement du moyen âge ava déplacé de grandes nations, et à plus forte ra des races entières, l'empreinte fût restée in çable dans les nouveaux pays qu'elles aura occupés. Ces Huns, ces Awars, n'étaient que des fragments de nations, des hordes pulsées du gros de leur race. La grandeur e succès de leurs entreprises militaires dépendit quement de la désorganisation militaire des pires qu'ils attaquèrent. On en a une preuve claire : Procope dit que les Vandales qui conqui l'Afrique, n'étaient que cinquante mille, hom

et femmes. Et le Kan des Turcs, parlant aux ambassadeurs de Justin II, n'évaluait qu'à deux cent mille ces Oïgours fugitifs ou Awars qui faisaient trembler l'empire de Byzance. Dans une aussi longue fuite, ces émigrés durent éprouver pourtant des pertes. Mais, à la vérité, elles purent être compensées par l'entraînement à leur suite des hordes de races différentes qu'ils subjuguaient dans leur route (1).

---

(1) Un ouvrage dernièrement publié et aujourd'hui à sa deuxième édition, l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, me dispense de parler de l'influence qu'auront mes recherches sur la manière même de concevoir et de traiter l'histoire. L'auteur, M. Thierry, dont le génie avait deviné ces différences de race entre des nations mêlées ou plutôt rapprochées par des conquêtes et des envahissements, a donné un exemple qui vaut mieux que des préceptes.

FIN.

AVIS

Sur la réimpression du Mémoire suivant.

Voici pourquoi je réimprime ce Mémoire; 1° c'est un exemple de la circonscription de création des espèces les plus utiles ; 2° c'est une garantie de l'exactitude du premier livre de mon ouvrage.

Sans un pareil précédent, et à cause même de la nature de ses matériaux, ce premier livre aurait pu n'inspirer que peu de confiance de la part d'un médecin connu seulement par quelques découvertes d'anatomie et de physiologie. Si, dans un sujet purement zoologique, j'ai pu mériter l'attention d'une aussi illustre Académie, que celle des Inscriptions et Belles-Lettres, on peut se figurer combien j'aurai mis d'exactitude dans des recherches d'une importance bien autrement relevée. Car il ne s'agissait plus ici d'éclaircir un point obscur de l'histoire d'une bête de somme, mais de retrouver les titres d'origine des plus illustres races du genre humain. Or, j'ai la satisfaction de reproduire ce Mémoire tel qu'il fut lu il y a trois ans sans avoir le moindre changement à y faire.

MÉMOIRE

SUR LA PATRIE

DU

CHAMEAU A UNE BOSSE,

ET

SUR L'ÉPOQUE DE SON INTRODUCTION EN AFRIQUE.

(Lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut, le 28 juin 1823.)

(L'auteur doit les notes signées S. M. à la bienveillance de M. Saint-Martin, membre de l'Institut.)

Jusqu'ici l'on a considéré le chameau à une bosse, dromadaire ou chameau arabe, comme étant également originaire de l'Arabie et de l'Afrique, au nord du Sénégal et du Niger. Et cette

---

Voici pourquoi je n'ai point parlé des livres hébreux dans cette discussion.

Les Hébreux étaient une tribu établie, dès l'origine même de ses annales, aux environs du lac Asphaltite et du Jourdain. Le chameau était le premier de ses animaux domestiques,

opinion se fondait, quant à cette dernière contrée, sur le grand nombre de dromadaires qui y existent depuis un temps cru immémorial, et sur la conformité, au moins apparente, du Sahara avec les

---

comme pour toutes les autres tribus à l'ouest vers Gaza et Peluse, au nord vers Damas, à l'est dans le Haurân. En conséquence, dire que les Hébreux se servaient de chameaux, c'est comme si on le disait des Arabes. Or ce n'est point ce que je nie, ce n'est pas non plus ce que j'ai à prouver.

Les Hébreux, presque exclusivement pasteurs, jusqu'après leur retour d'Égypte dans la terre de Chanaan, traînaient après eux, comme tous les Arabes, leurs troupeaux et partant leurs chameaux. Le chameau entra donc avec eux en Égypte, où, comme le prouvent leurs annales, leur genre de vie nomade ne changea pas. Pendant leur séjour, leurs chameaux durent s'y multiplier, et les Égyptiens purent leur en acheter ou leur en prendre. Voilà sans doute pourquoi Dieu fit menacer Pharaon (Exod. cap. IX, v. 3) de tuer tous les bestiaux, y compris les chameaux.

Mais après le retour des Hébreux en Asie, ce qu'il put rester de chameaux en Égypte ne fut pas apparemment multiplié par les Égyptiens du Delta, à qui en effet, vu l'état actuel du sol, ils étaient assez peu utiles, et qui apparemment ne durent pas en élever par agrément. Or cette extinction de la race du chameau en Égypte est prouvée, je crois, dans mon Mémoire.

Quant à Horus Apollo qui (*de Symbol. Ægypt.*) dérive le mot *camelus* de *kameros*, parce que, seul des animaux, il

déserts qui s'étendent de l'Euphrate vers la mer des Indes au sud-est, et la mer Rouge au sud-ouest. La supposition était si naturelle que personne n'avait encore pensé à la vérifier et à s'as-

---

déchirait les fémurs en marchant, Bochart qui rapporte cette étymologie, la réfute ainsi : « Le mot *camelus*, dit-il, est le gamal des Hébreux. Job et Moïse s'en sont servis avant que l'animal ne fût connu même de nom chez les Grecs. Car le chameau n'est pas un animal grec, mais asiatique et *africain*. Les Samaritains, les Syriens, les Chaldéens, les Arabes, les Égyptiens et les Éthiopiens le désignent par le même nom que les Hébreux. » Or, un mot hébreu ou arabe, ce qui est peu près la même chose, est asiatique : et Bochart réfute ainsi lui-même la qualification d'animal *africain* qu'il donne ici au chameau.

Si les Égyptiens avaient connu ou naturalisé le chameau, ils auraient eu un nom pour lui, et alors Horus, que l'on suppose égyptien, n'aurait pas dérivé ce nom d'une racine grecque. C'est donc, d'après l'étymologie d'Horus, ou que le nom n'en existait pas dans la langue de l'Égypte, ce qui équivaut ce que le chameau n'y existait pas, ou qu'Horus n'était pas égyptien et ignorait cette langue. D'ailleurs Horus est, d'après toutes les hypothèses, postérieur à l'année 353, où Ammien montre les Sarrasins en Égypte. Le passage d'Horus ne mérite donc pas d'attention (*).

(*) L'ouvrage d'Horappollon était écrit en égyptien, nous n'avons que la traduction, et il serait possible que la mauvaise étymologie qu'on y dût être attribuée à son interprète nommé Philippe. (S. M.)

surer si, depuis l'origine des temps historiques, l'Afrique boréale posséda toujours des chameaux, ou bien s'ils y furent long-temps inconnus, et alors à quelle époque, précise ou au moins approximative, ils y furent introduits.

Telle est la question que je me propose de résoudre ici.

Hérodote, Polybe, Salluste, César, Diodore de Sicile, Tite-Live, Strabon, Pline, Solin, Pomponius Mela, Tacite, Plutarque, Athénée, Philostrate, Dion Cassius, Hérodien et les autres auteurs de l'histoire, Auguste, saint Jérôme, etc., dans leurs récits sur l'Afrique, à l'occasion des guerres ou des voyages dont ils font l'histoire, des descriptions géographiques et physiques qu'ils en donnent, des raretés et singularités naturelles qu'ils lui attribuent, enfin des énumérations qu'ils font de ses animaux, ne nomment pas une seule fois le chameau, lors même que la mention de cet animal devenait une nécessité de leur sujet, s'il eût existé alors sur ce continent.

Au contraire tous en parlent même incidemment, et à plus forte raison dans le cas de la nécessité du sujet, lorsqu'il s'agit, sous les rapports précités, de l'Asie ou de l'Arabie. Tous aussi s'accordent à appeler le chameau à une bosse, chameau arabe. Le seul Végétius, dans son traité de l'ar

militaire, est le seul qui indique son existence en Afrique dans cette phrase, lib. 3, cap. 23 : *camelos aliquantæ nationes apud veteres in aciem produxerunt ut Urciliani in Africâ : Mahetes hodièque producunt.* Ce qui est remarquable dans ce passage, c'est que Végèce parle du premier peuple comme appartenant à une haute antiquité, ce qui impliquerait sinon l'indigénat au moins l'introduction fort ancienne du chameau dans le pays de ce peuple.

Or Godescald Stewech, commentateur de Végèce (*t.* 2, *pag.* 363, ed. Vesaliæ, 1670), remarque que cette phrase varie d'un manuscrit à l'autre pour les noms des deux peuples, que dans un de ces manuscrits le mot *in Africâ* se trouve remplacé par celui de *Susii.* Il fait observer, quant au mot *urciliani*, copié dans toutes les éditions imprimées, que la géographie ancienne de l'Afrique ne montre aucun peuple de ce nom ni aucune ville qui en donne le radical ; quant au mot *Mahetes*, qu'on ne connaît non plus aucun peuple de ce nom, et qu'il faut probablement lire *Mazetes* ou *Macetes*, substitués quelquefois à *Macedones*, dans les écrivains des derniers siècles de Rome.

Cette dernière conjecture ne me paraît pourtant pas vraisemblable, car au quatrième siècle, temps où écrivait Végèce qui dédia son livre à Valentinien, la Macédoine, incorporée à l'empire, n'avait pas d'armées nationales. Le nom de *Susii*, remplaçant

in Africâ, met sur la voie de la véritable situation des Urciliens. Strabon, liv. 15, place au pied des montagnes qui séparent la Susiane de la Perse les *Uxii* dont le nom, d'après plusieurs exemples de métamorphoses semblables, aura bien pu devenir *Urciliani*.

Quoi qu'il en soit, de l'altération évidente du passage de Végèce et du défaut de concordance des noms qui y sont cités avec le nom d'aucun peuple anciennement connu en Afrique, il suit qu'on ne peut rien conclure de l'assertion de cet auteur.

Hyginus, que l'on croit (1) affranchi de Jules César et conservateur, sous Auguste, de la bibliothèque palatine, auteur d'un traité de Castrametation (*Thes. antiquit. roman., t.* 10, *in-f.*), après avoir assigné à chaque corps de cavalerie ou d'infanterie l'espace de terrain par tente pour le campement et la situation relative de ce terrain, fait ensuite l'assignation du terrain pour les chameaux à cinq pieds par bête avec ses guides. Mais dans l

---

(1) Au temps d'Auguste, les Bretons et les Palmyréniens n'étaient pas sujets de l'empire, il n'est guère probable qu'ils fournissent alors aux Romains des troupes auxiliaires. Ces indications, celles mêmes des troupes Daces, Gêtes et Cantabres ne peuvent appartenir qu'à un auteur qui vivait dans le ou 3ᵉ. siècle de notre ère. (S. M.)

phrase précédente il a assigné dans le camp, s'il s'y en trouve, la place des Cantabres, des Gêtes, des Daces, des Bretons et des Palmyréniens. De ce passage d'Hyginus il ne résulte donc aucune présomption pour l'existence du chameau en Afrique à cette époque. Depuis la guerre civile, cette partie de l'empire romain avait joui d'une tranquillité continue. Les campements des légions étaient sur les frontières du nord et de l'orient. Et le nom des Palmyréniens, à côté de la phrase où il est question de chameau, indique bien que l'emploi de ces animaux n'était usité que dans les campagnes d'Asie. Il ne faut même pas qu'il ait continué d'être employé dans les armées romaines; car Végèce, loc. cit., dit : *cæterum propter novitatem, inefficax bello est*.

Hérodote, qui connaissait la géographie de l'Afrique, pour avoir été en Égypte et en Lybie, et pour avoir recueilli les relations de plusieurs voyages et circonnavigations; qui raconte tant de particularités sur les curiosités naturelles de cette contrée, et qui, dans le récit du voyage des Nasamons, nous donne les premières notions du cours du Niger, puisque, dans le fleuve auquel parvinrent les Nasamons, ils virent des crocodiles qui, zoologiquement parlant, ne peuvent exister dans le Gyr de Garama où M. Malte-Brun (t. 1, pag. 64,

es Romains, parce qu'il n'avait pas d'éléphants à opposer aux leurs.

Tite-Live (*liv.* 57, *chap.* 40) dit qu'à la bataille du fleuve Phrygius, contre Scipion l'Africain, Antiochus avait des lanciers arabes montés sur des dromadaires, et placés en première ligne avec les chars à faulx en avant de la cavalerie ordinaire. Hérodote avait déjà parlé de cette cavalerie arabe. (Polymn., *lib.* 7, *cap.* 86): Les cavaliers arabes, dit-il, avaient tous des chameaux dont la vitesse n'était pas moindre que celle des chevaux.

D'après Élien (*liv.* 12, *chap.* 34), les Sagaréens avaient des chameaux très-rapides à la course. Ces Sagaréens, suivant Hérodote (Polymn., *lib.* 7, *cap.* 85), étaient originaires de Perse, et étaient nomades; ils émigrèrent depuis dans la Sarmatie. Hérodote décrit leur manière de combattre avec des cordes terminées par des lacs qu'ils lançaient à l'ennemi, comme font aujourd'hui les nomades des *pampas* de Buénos-Ayres. Élien dit encore que les Bactriens hongraient leurs chameaux pour mieux s'en servir à la guerre.

Diodore (*liv.* 19), dans la guerre d'Antigone contre Eumènes, parle des courriers montés sur des dromadaires que les nomades du désert de Médie envoyèrent à Eumènes et à Peucestes pour les avertir de la marche d'Antigone, et il évalue à CIC. IC. stades la journée du dromadaire.

Toutes ces citations prouvent que le chameau était employé dans le service domestique et militaire en Asie, dès la plus haute antiquité, et que cet animal excita vivement l'attention des écrivains grecs et romains qui ne manquent jamais l'occa-

sion d'en parler. Enfin l'habitude du chameau chez les Mèdes était un proverbe à Athènes. Suidas (*voc. Camelus*) cite un vers proverbial d'Aristophane, dont voici le sens : *Comment, puisqu'il est Mède, vient-il ici sans chameau ?*

Salluste, dans sa grande histoire dont il ne reste que des fragments, rapportait (et Plutarque a conservé ce passage pour le réfuter, comme on va voir) que les Romains virent pour la première fois des chameaux ou dromadaires à la journée d'Apollonia, où Lucullus détruisit un fort détachement de l'armée de Mithridate. Or Plutarque, vie de Lucullus (*t. 3, pag. 245, éd. Jacob Reiske, Leipsic, 1775*), s'exprime ainsi à ce sujet : « Je m'étonne » de l'opinion de Salluste, que les Romains virent » alors des chameaux pour la première fois, et qu'il » ne se soit pas souvenu que les armées qui vainquirent Antiochus, sous le commandement de » Scipion, et qui depuis combattirent contre Archélaüs à Orchomène et à Chéronée, connaissaient » déjà le chameau. »

Ce passage de Plutarque est moins important par la mention d'une cavalerie de chameaux, dans les armées que Sylla défit en Béotie, que parce qu'il constate l'opinion de Salluste que les Romains n'avaient vu pour la première fois de chameaux

qu'en Asie, dans la dernière guerre contre Mithridate.

Salluste dit lui-même, au commencement de sa conjuration de Catilina, qu'avant de se mettre à écrire l'histoire de Rome, il avait rempli plusieurs magistratures. Et avec le même ton d'autorité que Polybe, il fait valoir l'importance des positions où il s'est trouvé pour se procurer, soit par ses relations personnelles, soit par l'exercice de ses charges, soit dans les archives de l'état, les matériaux les plus authentiques et les plus complets. Or on sait avec quelle persévérante attention les Romains étudiaient la composition et l'organisation des armées ennemies, afin de profiter pour eux-mêmes des perfectionnements qu'ils y découvraient. On sait aussi que ces observations étaient soigneusement consignées dans les archives de la république. L'attention de Salluste dut être surtout fixée sur les moyens militaires dans les guerres d'Afrique, puisque lui-même avait fait une des dernières campagnes de la guerre civile dans l'armée de César qui, après la défaite de Juba et de Scipion à Thapsus, l'avait nommé gouverneur de la province d'Afrique; et puisque, écrivant l'histoire de la guerre de Jugurtha, il avait dû faire une étude particulière des ressources du pays, sur l'histoire duquel il puisait encore dans les archives cartha-

ginoises, connues alors sous le nom de livres ou bibliothèque du roi Hiempsal. Or on vient de voir que, malgré cette connaissance personnelle et administrative que Salluste avait de l'Afrique, il pensait qu'il n'y avait pas plus de trente ans que, pour la première fois, les Romains avaient vu des chameaux, et que c'était en Asie.

Quoique durant les trois guerres puniques, les Romains ne pénétrèrent pas autant dans l'intérieur du pays que le firent depuis Métellus et Marius, néanmoins l'existence du chameau en Afrique, s'il y eût vécu alors, n'eût pas dû leur rester inconnue. Car, d'après l'utilité qu'en tirent les habitants depuis son introduction, s'il y eût existé du temps des Carthaginois, qui faisaient venir tant d'éléphants des bords du Niger et du Sénégal, il est évident qu'ils l'eussent employé, soit comme cavalerie, soit comme bête de somme, à l'exemple des Perses et des Syriens, exemple que ne pouvait ignorer le premier peuple commerçant du monde. Leurs colonies de l'intérieur, par lesquelles ils s'assuraient du commerce et de la soumission des tribus des Maures, n'auraient pas manqué de s'approprier un animal qui leur offrait à la fois et des moyens d'existence, et des moyens de transport et de communication avec la métropole.

Polybe, qui a écrit en homme d'état et en mili-

taire l'histoire la plus complète de la puissance de Carthage; qui lui-même avait fait en Afrique, avec Publius Scipion, les dernières campagnes de la seconde guerre punique; Polybe, l'ami intime de ces généraux romains, qui, en parlant de chaque pays du monde alors connu, pouvaient dire je l'ai vu, j'y étais, garde sur le chameau, en parlant de l'Afrique, de ses ressources et de ses guerres, un silence qui est péremptoire dans la bouche d'un aussi bon juge de l'importance des choses.

Il y a plus, *liv.* 12 de ses histoires (POLYB. Hist. interpret. Isaac Casaub. accurante Jacob Gronov. Amstelod. 1670, 3 vol. in-8°. *t.* 2, *pag.* 910 à 911), réfutant les erreurs de Timée, compilateur sans critique, il traite en particulier des animaux d'Afrique et de Corse. Il y a, dit-il, en Afrique une telle quantité de chevaux, de bœufs, de brebis et de chèvres, que je ne sais pas s'il existe une autre contrée au monde où il y en ait autant. La cause en est que la plupart des peuples d'Afrique ignorent les ressources de l'agriculture, et se nourrissent de leurs troupeaux et du produit de leurs troupeaux. Mais qui n'a pas entendu parler de la multitude et de la force des éléphants, des lions, des panthères, de la beauté des bubales, du vaste corps des autruches. L'Europe n'a pas un seul de ces animaux, et l'Afrique en est pleine.

Polybe qui, après avoir donné un aperçu géographique du monde, liv. 3, donné tant de détails sur la longue révolte des mercenaires, après l'éva-

cuation de la Sicile stipulée dans le. traité qui termina la première guerre, révolte appuyée par soixante-dix mille Maures du désert, aurait nécessairement parlé du chameau, ce moyen, cet attirail indispensable de toute expédition dans le désert. Or, il n'en parle pas, et Polybe était le contemporain des guerres qu'il décrivait et en avait fait lui-même plusieurs. Les mêmes inductions résultent du silence de Tite-Live, descripteur si minutieux de la composition des corps et du matériel des armées. Du silence de Salluste dans la guerre de Jugurtha, et de César dans la guerre civile, résulte la même preuve. Car Jugurtha ayant organisé, comme Juba le fit plus tard, une coalition des tribus nomades du sud de l'Atlas, ayant forcé les Romains à le poursuivre dans le désert, il est impossible que le chameau fût resté inconnu aux Romains s'il y avait existé. Dion Cassius en donne une preuve bien concluante; il dit que pour traverser le désert, les Maures attachent des outres sous le ventre de leurs chevaux; et lorsque Marius alla assiéger Capsa dans le désert, il n'eût pas chargé d'outres pleines d'eau, ses soldats en sus des chevaux, s'il avait eu des chameaux; et s'il y en avait existé, il est évident qu'il en eût eu. Ni les armées belligérantes ne pouvaient échapper à la nécessité de s'en servir, ni l'historien à celle de mentionner

leur service et leur existence. Ce silence unanime et cette opinion d'un gouverneur militaire de l'Afrique pour César, que les Romains virent pour la première fois des chameaux sous Lucullus en Asie, prouve que l'Afrique n'en avait pas de son temps.

L'emploi des chameaux comme cavalerie ne cessa point en Asie.

Hérodien, *liv.* 4, rapporte que dans l'expédition d'Antonin Caracalla, fils de Septime-Sévère, contre Artaban, Macrin, depuis empereur, et qui prit le commandement après la mort d'Antonin, eut à combattre en Mésopotamie un corps de cuirassiers monté sur des chameaux, presque aussi nombreux que les chevaux dans l'armée d'Artaban.

Certes, la nécessité eût inspiré aux Carthaginois, et plus tard, sous les empereurs, aux Romains, l'imitation de cet exemple des Asiatiques, surtout pour les expéditions des consuls Cornelius Balbus et Suetonius Paulinus. Et Dion Cassius qui, dans d'autres expéditions, parle de la disette d'eau qu'éprouvèrent plusieurs armées, n'eût pu manquer de parler du *vaisseau du désert*.

Le silence des géographes, de deux surtout, qui avoient été en Afrique, l'un desquels possédait toutes les connaissances exactes et physiques de son temps; qui énumèrent avec soin les productions naturelles de chaque contrée, va paraître

encore plus concluant relativement à l'objet de cette discussion, puisque pour eux la mention du chameau, s'il eût existé, était une nécessité de leur sujet.

Strabon, du siècle d'Auguste, dit, *liv.* 2 : J'ai voyagé depuis l'Arménie jusqu'à cette portion de la Thyrrhénie qui fait face à la Sardaigne, et vers le midi, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux frontières de l'Éthiopie.

Ælius Gallus son ami avait conduit une armée romaine à travers l'Arabie, jusqu'auprès de la mer des Indes, et la bibliothèque d'Alexandrie lui avait ouvert ses sources. Strabon avait donc sur les pays dont il parle, des informations à la portée de peu de géographes.

Voici la substance de sa description de l'Afrique, entre l'Atlas au nord, le Niger et le Sénégal au sud, l'Océan et l'Égypte de l'ouest à l'est.

(Liv. 17, commençant par l'ouest.) La Maurusie, dit-il nourrit en abondance de gros serpents, des éléphants, de dorcades, des bubales et animaux semblables, des lions, de panthères, une sorte de belette semblable au chat, mais museau plus allongé (la civette), et une prodigieuse quanti de singes dont parle Possidonius : au-dessus (au sud) de Maurusie, sur la mer extérieure, est le pays des Éthiopien dits occidentaux ; c'est là, selon Iphicrate, qu'on trouve d girafes, des éléphants, et les animaux appelés rizes (rhin

céros.) (L'existence de ces animaux nécessite évidemment pour ce pays une latitude plus australe que celle assignée par MM. Malte-Brun et Gosselin.)

Les Maurusiens ont continué jusqu'à présent de mener la vie nomade : ils combattent avec la lance, montent à poil. Les Massæsyliens et les Lybiens, en général, ont les mêmes armes, et de petits chevaux rapides à la course, si dociles qu'ils suivent comme des chiens et se laissent diriger sans brides.

Les Pharusiens et les Nigrites, qui habitent au-dessus de ces peuples, près des Éthiopiens occidentaux, se servent de l'arc et de chars armés de faulx; ils communiquent, mais bien rarement, avec les Maurusiens, par le désert qu'ils traversent en suspendant sous le ventre de leurs chevaux des outres pleines d'eau. On dit que les pluies dans ce pays sont très-abondantes en été, et que l'hiver est une saison de sécheresse.

Ces trois circonstances prouvent que les Pharusiens n'habitaient pas sur le versant sud de l'Atlas, comme l'indique la carte et le texte de M. Malte-Brun (*t.* 1, *p.* 188, *Précis de la géog.*); que leur pays était bien au-delà du Tropique et au sud du désert, puisque les pluies y étaient si abondantes dans l'été, et puisque la pluie est physiquement aussi impossible dans le pays de Sigilmessa que dans le reste du Sahra; qu'enfin ils n'avaient pas de chameaux, puisqu'ils n'avaient d'autre ressource que de suspendre de l'eau sous le ventre de leurs chevaux lorsqu'ils traversaient le désert.

Les Gétules vivent frugalement, ont plusieurs femme beaucoup d'enfants; du reste ressemblent aux nomades. L chevaux et leurs bœufs ont le sabot plus long qu'ailleurs. chefs s'appliquent tellement à élever des chevaux, que les ans il leur naît cent mille poulains.

Certes, voilà qui est décisif. Strabon, qui d les livres précédents a montré le chameau au liaire indispensable des Arabes, en eût parlé eût existé en Afrique, ce qu'il n'eût pu al ignorer.

(*Liv.* 16 *chap.* 3 et suiv.) Les Arabes scenites, dit-il, pc dent des pâturages couverts de bestiaux, et principale de chameaux. Il reparle de ces scenites, pasteurs de chame dans le Néjed, d'après Eratosthènes : le pays au sud de l' bie nabatéenne, dit-il d'après Artémidore, est aboudai toute espèce de bétail. On y trouve aussi toute sorte d maux, tels que mulets sauvages (*onagre*, *koulan*), cham sauvages, quantité de cerfs, de daims, des lions, des pai res et des loups en grand nombre. Enfin il décrit les Ai *Debbæ,* chez qui les chameaux servent à tous les besoi la vie.

Diodore de Sicile, qui a puisé aux mêmes sou que Strabon, c'est-à-dire dans Agatarchide Artémidore; qui s'était également instruit pa voyages en Afrique et par ses liaisons avec les pr d'Égypte, des récits desquels il s'autorise; qu crit les productions de l'Afrique, les mœurs d



peuplades, et jusqu'au phénomène du mirage de ces déserts avec une étonnante fidélité, n'y parle pas du chameau auquel il revient si souvent à propos de l'Arabie et de l'Asie.

Liv. 2, description de l'Arabie dans la partie adjacente à l'Océan, répondant à l'Yémen; il y a là, dit-il, de belles races de chameaux, à peau nue ou couverte de poils, et d'autres qui ont une double bosse sur le dos, nommées, à cause de cela, *dytiles*. Les unes donnent leur lait et leurs chairs pour nourrir leurs maîtres; d'autres, habituées aux fardeaux, portent jusqu'à dix médines de blé et cinq hommes couchés dans leurs bâts (*clitellis*). Ceux qui ont les membres plus déliés, le corps moins épais, servent de coureurs. On les emploie aussi à la guerre, ils portent deux archers assis dos à dos, l'un sur le cou, l'autre sur la croupe. *Liv.* 3, après avoir décrit, comme Strabon, la côte occidentale de la mer Rouge jusqu'à la limite australe des connaissances de son temps, il en décrit la côte orientale; et dans l'Arabie nabatéenne, mentionne aussi, comme Strabon, puisqu'il copie également Artémidore, les chameaux sauvages, les lions, etc. Puis, plus au sud, en parlant des Arabes *Debbæ*, il dit qu'ils emploient les chameaux dans tous les usages de la vie.

Quant aux Troglodytes, au sud de l'Égypte, que les Grecs appellent nomades, ils ne mangent leurs bestiaux que quand ils sont près de mourir de vieillesse ou de maladie : le reste du temps ils vivent de leur lait; aussi ne donnent-ils le nom de parents à aucun de leurs semblables, mais aux taureaux et aux vaches, aux béliers et aux brebis; il décrit dans leur pays les cynocéphales, le sphinx (le tartarin, S. hamadryas), le

cepus autre cynocéphale, le rhinocéros, l'hyène et le bu
du cap.

De ces cinq espèces, trois paraissent n'avoir ja
mais été vues des Romains et des Grecs, et tout
les cinq ne sont bien connues que depuis peu d
temps.

Enfin il décrit la Libye et l'Afrique à l'ouest d
l'Égypte; il distingue les tribus en agriculteur
pasteurs et voleurs, et peint leurs habitudes
leur régime politique comme les voyageurs m
dernes.

Au sud de l'Atlas et de Cyrène, dit-il, cette région,
s'étend indéfiniment au midi, n'admet aucune semence; m
que d'eau courante; de toute part inculte et déserte; son
pect est celui de la mer; le voyage serait sans terme pou
traverser, aussi n'y a-t-il ni brebis, ni quadrupède, ni dor
ni bœuf, ni plante, ni rien qui puisse attirer l'œil du voyag
Dans le tableau animé qu'il fait des tribus nomades et
leurs troupeaux, il ne nomme pas non plus le chameau.

Il résulte de ce passage de Diodore, qu'à ce
époque le dromadaire existait à l'état sauvage
Arabie, et de plus, qu'il y existait aussi une r
du chameau bactrien.

Pline, postérieur à Strabon, qui décrit exa
ment les deux espèces bactrienne et arabe, n
seulement se tait sur le chameau quand il parl

l'Afrique, de même que Solin et Pomponius Mela; il y a plus, il cite un passage du livre perdu depuis, que Juba, roi de Mauritanie, dont il vante le savoir, avait écrit pour Caïus César, fils d'Auguste. Ce roi, qui devait bien connaître les productions de son pays, ne parle de chameaux qu'à propos des frictions huileuses que leur font les Arabes pour les préserver d'une espèce d'œstres, nommée *asyle*. Et Juba dit que les Arabes tirent cette huile de certains poissons et de cétacés qui entrent dans les fleuves d'Arabie. D'après la conformité des dimensions qu'il leur assigne avec celles qu'indique Néarque, ce sont des physétères. Le chameau n'existait donc pas de son temps, dans les états de Juba.

Ce qu'il y aurait d'extraordinaire, si l'on ne connaissait l'esprit prohibitif et proscripteur des institutions sacerdotales de l'Égypte, c'est que le chameau y était non-seulement étranger, mais peu connu partout ailleurs que sur la frontière d'Asie. Le *Memnonium* est le seul monument égyptien connu où cet animal soit figuré. Or les chameaux représentés sur le *Memnonium*, dans des scènes décrites par Hamilton, et rapportées par M. Dureau de Lamalle (*Poliorcétiq.*, p. 192 à 195), appartiennent au peuple vaincu dont le pays, d'après les indices du tableau, est l'Asie orientale.

Aussi l'auteur dit-il, *p.* 207 *et* 208 : Il paraît que l'âne ét avec le cheval la seule bête de somme employée alors e Égypte ; du moins ne trouve-t-on *jamais*, ce qui doit paraît fort singulier, le chameau et même le dromadaire représent comme appartenant aux Égyptiens, même dans des tablea où le lieu de la scène est évidemment en Égypte.

On va voir que l'histoire s'accorde avec les mo numents pour établir que le chameau n'exista plus en Égypte durant la période où furent con truits les monuments, et que l'extinction de la ra qu'y avaient pu laisser les Hébreux, ne dut p d'après le témoignage même des monuments, t der beaucoup à se consommer.

Lucien (*premier dialogue de Prométhée*), ap avoir rapporté le fait que je vais citer, et fais allusion à l'ignorance des Égyptiens sur le com du chameau, dit qu'il craint pour ses œuvres, la part du lecteur, la même indifférencc qu'eur les Égyptiens pour le chameau qu'ils ne conn saient pas.

Or il vient de dire que Ptolémée, fils de Lag ayant amené en Égypte deux nouveautés, sa un chameau bactrien noir et un homme dor couleur différait d'un côté à l'autre, les fit para avec d'autres curiosités devant le peuple d'Ale drie réuni au théâtre (1). Les spectateurs fure

(1) Malgré cette histoire, il est difficile de croire qu



épouvantés à la vue du chameau, qui pourtant était couvert d'or et de pourpre, que tous, sautant de leurs places, furent sur le point de s'enfuir. Le chameau, continue Lucien, fut abandonné et mourut bientôt. Si les Égyptiens avaient déjà vu des dromadaires (et s'il y en avait eu en Afrique, ils eussent été ordinaires à Alexandrie, espèce de port pour les caravanes du désert), une bosse de plus ne les eût pas effrayés dans le chameau bactrien; c'est donc qu'ils en voyaient pour la première fois.

Athénée (*Deipnosophist.*, lib. 5) nous donne une autre preuve que plus tard, sous Ptolémée Philadelphe, le chameau était une rareté nouvelle pour les Égyptiens. Dans un récit du triomphe célébré avec un faste si incroyable par ce conquérant, il énumère le grand nombre d'animaux étrangers dont la procession représentait les pays conquis.

Égyptiens ne connussent pas le chameau, comme un animal étranger, mais très-commun chez les Arabes leurs voisins, qui en amenaient sans doute dans les fréquents voyages qu'ils faisaient en Égypte. Le nom de chameau existe dans la langue cophte sous le nom de *djamoul*, dont l'origine doit être arabe. Du temps de Ptolémée, fils de Lagus, on trouvait à peu de distance du Peluze, sur la route de Memphis, un fort appelé la *muraille du chameau*. (S. M.)

Cinq ou six des espèces qui parurent n'ont été retrouvées que depuis moins de cinquante ans. On y voyait la girafe, le rhinocéros d'Afrique, un ours blanc, des onagres, des oryx, des bubales, des autruches, des éléphants, des cerfs, etc. Ici, l'intention de frapper les yeux par la nouveauté du spectacle, est évidente. Si les chameaux avaient été ordinaires en Égypte, on n'en eût pas fait marcher avec ces animaux aborigènes, l'un de l'Asie polaire, d'autres de l'Afrique australe. Or on va voir, par les accessoires du récit, que ces chameaux étaient de l'est de l'Arabie ou de la Perse.

Il y avait aussi, dit Athénée, trois couples de chameaux derrière lesquels en venaient qui traînaient des chariots chargés des tentes des Barbares (c'étaient évidemment des Arabes scenites), renfermant des femmes des nations *indiennes* et autres (*indien* chez les anciens se prend toujours pour synonyme d'*oriental*), habillées en captives. De ces chameaux, quelques-uns portaient trois cents livres d'encens, les autres deux cents livres de crocus, de cassia, de cinnamome, d'iris et d'autres parfums. Ensuite venaient des Éthiopiens aux zagaies, portant les uns (par pelotons) six cents dents d'éléphants, les autres deux milliers de troncs de bois d'ébène.

Chaque production locale était donc portée par les hommes et les animaux du pays ; or, par la charge des chameaux, on voit qu'ils étaient d

l'Arabie orientale ou même de la Perse (1).

Tacite, si attentif observateur des productions naturelles des pays dont il parle, ne mentionne le chameau que dans le *liv.* 15 *des Annales*, *ch.* 12, à propos de l'expédition que Corbulon conduisit de Syrie en Arménie au secours de Pœtus contre Vologèse, roi des Parthes.

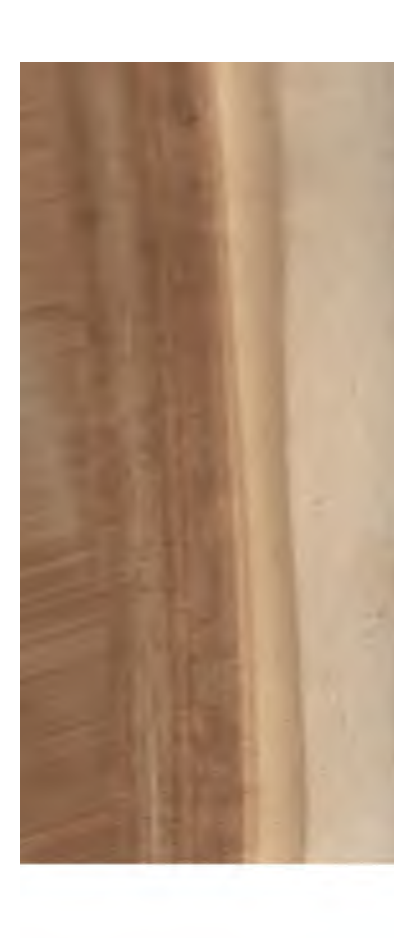
Outre les bêtes de somme ordinaires à la guerre, dit-il, un grand nombre de chameaux chargés de froment suivait l'armée, pour chasser à la fois la faim et l'ennemi.

Il paraît que de tout temps la bande de l'Égypte, située entre la chaîne du Mokattam et la mer Rouge, a été parcourue par les Arabes; Ammien Marcellin (*liv.* 14, *chap.* 4. *ann.* 353) montre les Sarrasins errants depuis la Syrie jusqu'aux cataractes du Nil et aux confins des Blemmyes.

Tous sont, dit-il, également guerriers; demi-nus, vêtus jusqu'à la ceinture de saies de couleur : à l'aide de leurs chevaux, et de chameaux minces et rapides, ils s'étendent çà et là dans la paix comme dans la guerre ;..... leur vie est une fuite continuelle; ils se nourrissent de chair et de laitage.

---

(1) Ils pouvaient être de l'Arabie méridionale, mais non de la Perse. Les officiers envoyés par Philadelphe à la recherche des productions étrangères, n'allèrent qu'en Afrique dans le pays des Homérites, dans l'Arabie et dans l'Inde méridionale. (S. M.)



que la population en était
cilieraient l'absence du ch
un passage de Pline qui (l
le chameau employé aux c
tos à Bérénice, sur la route
drie avec l'Inde (2), si d'ail
plausible que les Romain
gides, eussent tiré directe
la côte opposée d'Arabie, o
aborder si souvent, puisq
était un cabotage.

Saint Jérôme (*adv. Jov*
d'expliquer par la philoso
et l'existence des animaux e
trée qu'il croit partout or
l'homme, montre les Arabes

(1) Le gouverneur de la Thébaï
d'Arabarque. (S. M.)

(2) C'est à M. Dureau de Lama
sance de ce passage de Pline, qu'i

barbarie du désert (le désert est pour lui à l'est e la Palestine) vivant du lait et de la chair de urs chameaux. Or quand il veut démontrer la ıême bienfaisance de la nature pour l'homme dans s déserts de l'Afrique et de la Libye, il ne menonne plus les chameaux, mais il parle des sautelles comme de la manne des peuples de la Libye ans la brûlante aridité de leurs déserts. Certes, i le chameau y eût existé, son lait et sa chair ussent été un autre bienfait que des sauterelles our les malheureux Libyens, qui, après tout, omme Diodore nous l'a montré, n'étaient pas aussi nisérables que le Saint-Père l'imaginait. Quoi qu'il n soit, il résulte de cette opinion de saint Jérôme ue les chameaux n'existaient pas alors en Afrique, ù, dans la thèse qu'il soutenait, il lui aurait beauoup importé de signaler leur existence.

Enfin Ptolémée place les Sarrasins au midi des Scenites, sur les confins de l'Arabie heureuse; mais Ammien Marcellin dit positivement (*lib.* XXIII, ch. 6), que les Arabes Scenites sont les mêmes qu'on appela plus tard Sarrasins. Ce nom de Sarrasin est peut-être un sobriquet, donné par les peuples voisins, du mot arabe *saraka*, qui veut dire voler, piller. Or, par la nécessité géographique même, ce nom de Sarrasins a dû être donné à tous les Arabes Scenites limitrophes de la Palestine, de la Mésopo-

tamie et de la Perse, contrées dont ils pouvaient, à cause de cela, piller les caravanes. Tant que l'Égypte fut défendue par des forces militaires suffisantes, ce qui eut lieu jusqu'à l'époque de la décadence de l'Empire, les Sarrasins ont dû être contenus en dehors de l'Isthme. Il paraît que c'n'est que vers la fin du troisième siècle ou le commencement du quatrième qu'ils envahirent cette bande de l'Égypte, étendue entre le mont Mokattam et la mer Rouge, et dont les tribus arabes sédentaires, indiquées par Pline, étaient paisibles sous les Arabarques. La vitesse du déversement de ces nomades sur l'ouest de l'Afrique, en tournant l'Égypte au sud des cataractes, explique la multitude de chameaux, marchant avec toutes ces hordes du désert qui envahirent la province d'Afrique après que Bélisaire l'eut reconquise sur les Vandales. Procope (*Guerre vandalique, liv.* 2, *chap.* 10 *et* 11) décrit les mœurs de ces Maures tell qu'Ammien peint celles des Sarrasins. Ils forme leur armée en cercle, le front couvert par les ch meaux, ayant entre leurs jambes des fantassi armés de boucliers et d'épées, et leurs femmes leurs enfants au centre.

Cette multiplication des chameaux dans l'ou de l'Afrique, deux siècles après l'époque la pl ancienne qu'on puisse assigner à leur pénétratic

à l'ouest du Nil, n'a rien d'extraordinaire, quand on songe à la multiplication des chevaux et des bœufs en Amérique, dans un intervalle de temps qui n'est guère plus long. Or, postérieurement à cette époque, l'affaiblissement toujours croissant du pouvoir et des forces militaires de l'Empire en Égypte, dut rendre continuelle l'inondation de l'Afrique par les Arabes et leurs chameaux.

Mais les tribus des Sarrasins ne durent paraître dans les provinces romaines du littoral de l'Afrique, qu'après s'être multipliées dans l'intérieur, et sans doute vers le Niger et le Sénégal, puisque, depuis Ammien jusqu'à Procope, il n'est pas question de chameaux en Afrique, et que saint Clément d'Alexandrie et quelques autres écrivains de cet intervalle n'en parlent toujours qu'à propos des Arabes (Voy. *Clem. Alex.*, *Pedagog. lib.* 3, *cap.* 3) (1).

L'Afrique boréale, malgré toutes les conformités réelles ou apparentes de son sol et de son climat avec ceux de l'Arabie et des déserts de la Perse, n'est donc point la patrie originaire du chameau, qui n'y exista pas à l'ouest du Nil jusqu'au troi-

(1) Je ne crois pas que les Arabes ou Sarrasins se soient répandus dans l'Afrique au-delà de l'Égypte, avant l'invasion musulmane. (S. M.)

sième ou quatrième siècle. Il n'y pénétra qu'à cette époque avec les Arabes.

L'Arabie et les déserts de la Perse sont donc la patrie primitive du dromadaire ; et il y existait encore à l'état sauvage, sur les bords de la mer Rouge et de la mer des Indes, au temps d'Artémidore, cité par Strabon et Diodore de Sicile.

Et de plus, à la même époque, le chameau à deux bosses existait en Arabie vers la mer des Indes.

J'ai fait voir ailleurs comment la question de l'existence ou de l'absence du chameau en Afrique, à l'époque de toutes les prospérités de ce pays, se rattachait à l'histoire de la société civile, et à la théorie de ses moyens de perfectionnement.

Cette absence du chameau en Afrique, à une époque où elle était si peuplée de lions, que ses rois et ses proconsuls en faisaient des envois de plusieurs centaines à la fois, pour le cirque de Rome, est d'ailleurs un double écueil pour la philosophie des causes finales. Car le grand nombre de lions dans un pays si peuplé, était un grand obstacle de plus et à la culture des terres et aux communications des peuples; et l'absence du chameau y faisait une grande ressource de moins.

NOTES

De la page 27. Un seul passage pourrait jeter quelque
ıute sur la race à laquelle appartenaient les Sarmates, mais
ne se trouve que dans un compilateur postérieur de plu-
:urs siècles à l'extinction de ce peuple.

Théophanes (in-fol., *p.* 52 *et* 53) dit que les Sarmates, ation *faible* et *petite*, demandèrent la paix à Valentinien. Ce rince demandant aux ambassadeurs, si tous leurs compa-·iotes étaient d'un *aspect de corps aussi misérable et méprisa-le;* ils répondirent : Tu vois devant toi les plus distingués l'entre nous (*præstantiores*). L'empereur se récria avec tant l'indignation, qu'il en mourut sur-le-champ.

De la page 249. Les Teléouts, en kalmuck *Telenggout*, sont ıne tribu turque des environs du lac Altyn, source de l'Obi.... Rachideddin, et ensuite Abulgazi, les nomment Toulengout, et les comptent parmi les tribus Ouirat (*Kalmucks*). A l'époque de la conquête de la Sibérie, les Russes les nommèrent Kalmuks blancs. Leur physionomie est tout-à-fait Mongole. Il paraîtrait donc, dit M. Klaproth (*Mag. Asiat.*, N° 1), que ce sont des Mongols qui ont oublié leur propre langue en adoptant un dialecte turc.

Ces Kalmucks blancs de Sibérie, sont évidemment des tribus différentes de celles qu'avait vues Lamotraye, sur les bords du Don, et qui firent sans doute partie de la grande émigration, en 1770.

Page 341, *ligne* 6, *ajoutez après* Otrokocsi, « Guichart Morino, etc. »

Note. Le livre de Guichart est intitulé : *l'Harmonie étymologique des langues*; Paris, 1608. Guichart et Morino prétendent prouver jusqu'à l'évidence, que toutes les langues viennent de l'hébreu.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE DEUXIÈME.

Histoire naturelle des espèces humaines du nord et de l'orient de l'Asie et de l'Afrique australe.

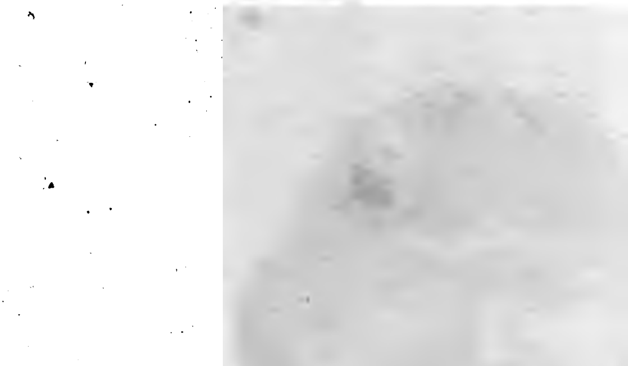
Pl. 1.



Lith. de Langlumé

Tchutkis de la côte américaine du détroit de Bering.







Lith. de Langlumé

Hottentot.



Lith. de Langlumé

Houzouanass ou Boschesman.

Pl.4

Pl. 5.

Kewalou ou Zinai
de l'île d'Yap

Pl. 5.

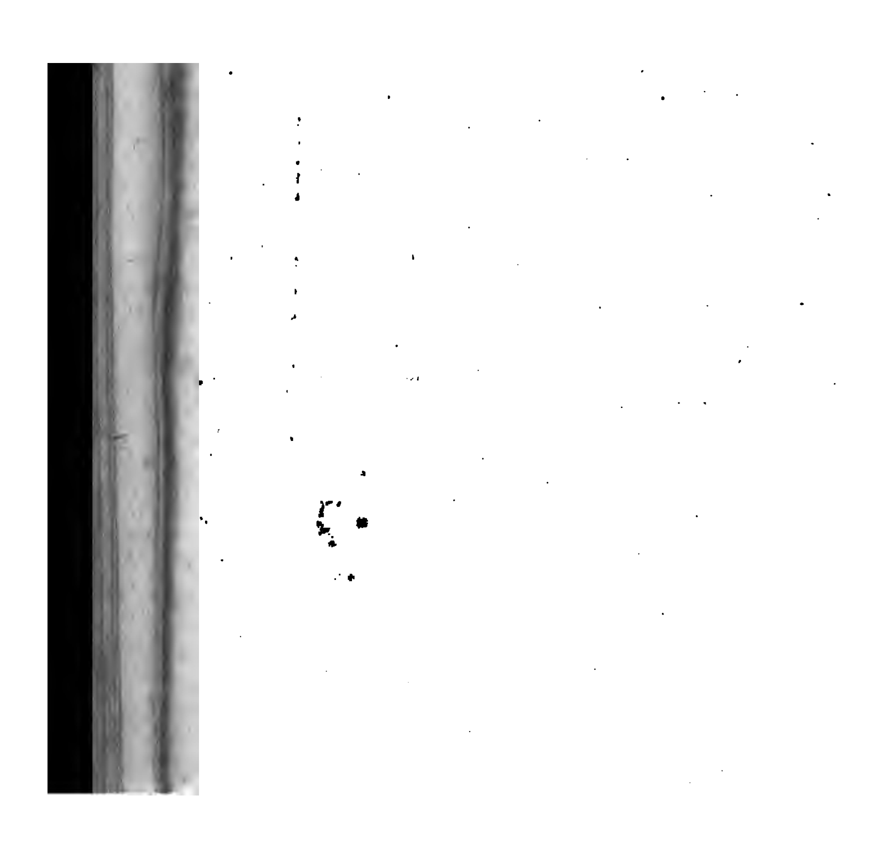
Néocalédonien ou Zimo
de l'île d'yen

Pl. 5.



Lith. de Langlumé

Kourilien ou Aïnos
de l'île d'yezo.





Lith. de Langlumé

Aïnos d'Yezo d'après une gravure Japonaise.

